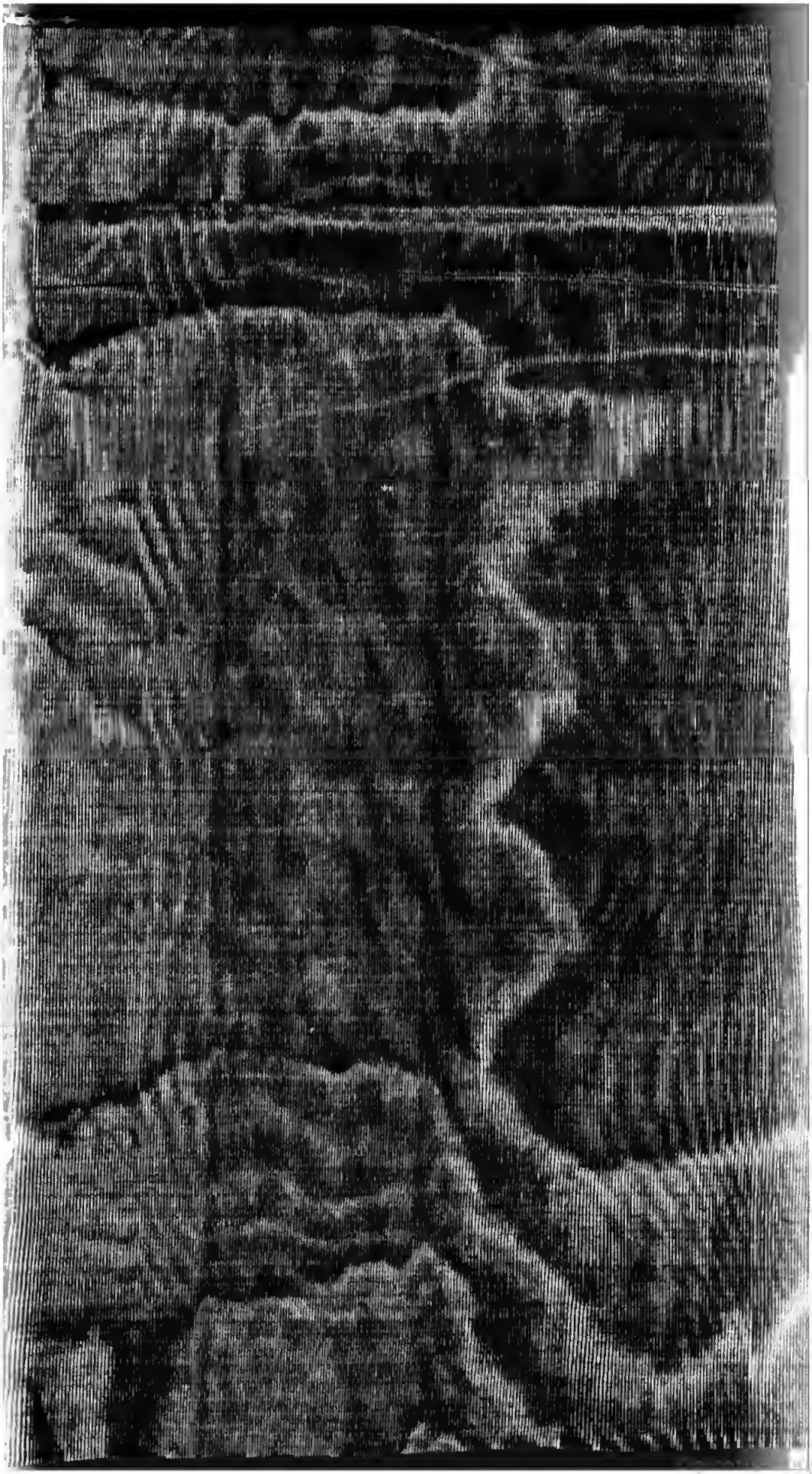
C
N



10508

SUPPLÉMENT

AUX

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

TOME ONZIEME.

VIES DES HOMMES ILLUSTRES
contenues dans ce onzieme Volume.

ALEXANDRE SEVÈRE, traduite par Allegre.

ÉNÉE. . . . . }
TULLUS HOSTILIUS. }
ARISTOMÈNE. . . . } Traduites de l'Anglois de Thomas
TARQUIN l'Ancien. . } Rowe, par l'abbé
L. JUNIUS BRUTUS. } Bellanger.
GELON. . . . . }
CYRUS. . . . . }
JASON. . . . . }

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.

SBN

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES,
POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT
AUX VIES DE PLUTARQUE;

Avec des Notes & des Observations de M. VAUVILLIERS, Lecteur du Roi, Professeur de Langue grecque au Collége Royal, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME ONZIEME.

A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE CUSSAC, Libraire, rue & carrefour S. Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

Explication des deux Figures contenues dans ce onzieme Volume.

La premiere représente le palais d'Anchiſe. Enée emporte ſon pere ſur ſes épaules; le petit Aſcagne, qui marche auprès d'eux, a l'air de regarder avec effroi les flammes qui embrâſent la ville; & Créüſe, placée derriere Enée, remet entre les mains du Vieillard les dieux Pénates de la maiſon.

Dans l'éloignement on apperçoit Minerve ſur les murs de la citadelle. *Vie d'Enée, p.* 111.

La seconde représente la foule du peuple raſſemblée au milieu de la place publique de Rome, autour du corps de la chaſte Lucrèce, expoſé ſur un lieu élevé devant la porte du Sénat, & Brutus armé du poignard que cette femme forte venoit de ſe plonger dans le ſein, monté ſur le tribunal où l'on avoit coutume de haranguer, & exhortant le peuple à ſe-

couer le joug de la tyrannie de Tarquin, odieux par lui-même, & encore plus par un Sextus ſon fils, qui n'avoit pas ſçu reſpecter les ſacrés liens du mariage, les droits de l'hoſpitalité, la qualité de fille de celui à qui le tyran avoit confié le gouvernement de la ville en ſon abſence, & celle de femme d'un proche parent. La douleur, la colere, la rage, la honte, l'indignation, les deſirs ardens, l'eſpérance de ſe venger & de recouvrer ſa liberté, mais une eſpérance chancelante mêlée de doute, ſe peignent tour à tour ſur les figures dont cette aſſemblée eſt compoſée. *Vie de Brutus, p. 363.*

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ALEXANDRE SEVÈRE.

Naissance d'Alexandre. II. *Soins que sa mere prit de son éducation.* III. *Ses études.* IV. *Son avénement à l'empire.* V. *Sa grande modération.* VI. *Il s'informe comment les sénateurs se conduisoient dans l'administration de leur maison.* VII. *Diverses réformes faites par Alexandre.* VIII. *Soin qu'il avoit de consulter sur toutes les affaires publiques des gens expérimentés.* IX. *Loix portées par Alexandre ; comment il vouloit qu'on les interprétât.* X. *Il refuse les honneuss divins,* XI. *Son tendre respect pour son aïeule & sa mere.* XII. *Ses libéralités publiques & particulieres.* XIII. *Il permet aux Juifs & aux Chrétiens l'exercice secret de leurs religions.* XIV. *Il chasse les eunuques de son palais.* XV. *Edifices publics & particuliers qu'il fait construire.* XVII. *Études d'Alexandre, & ses succès dans les sciences & les arts.* XVIII. *Sa piété.* XIX. *Il institue des écoles publiques, & chasse les corrupteurs des mœurs.* XX. *Ordonnance d'Alexandre contre les vagabonds.* XXI. *Comment il fait punir Veturius Turinus.* XXII. *Simplicité de sa table & de ses habits.* XXIII. *Regles de conduite qu'il prescrivoit aux gouverneurs qu'il envoyoit dans les provinces, &*

récompenſes qu'il leur donnoit au retour quand ils s'étoient bien acquittés de leur charge. XXIV. *Il veut faire conſtruire un temple à Jeſus-Chriſt. Ses prêtres l'en empêchent.* XXV. *Attention qu'il avoit à récompenſer les ſervices qu'on lui avoit rendus.* XXVI. *Jugement qu'il prononce en faveur des Chrétiens.* XXVII. *Invaſion d'Artaxerces en Aſie.* XXVIII. *Lettre que lui écrit Alexandre.* XXIX. *Réponſe d'Artaxerces.* XXX. *Alexandre refuſe de conſulter les magiciens ſur cet objet.* XXXI. *Diſcours d'Alexandre aux officiers de ſon armée.* XXXII. *Départ d'Alexandre pour la Perſe.* XXXIII. *Ambaſſades reſpectives.* XXXIV. *Les Romains entrent dans la Perſe.* XXXV. *Ils ſont battus.* XXXVI. *Révolte des Germains.* XXXVII. *Alexandre après avoir remporté un avantage ſur eux, leur fait propoſer la paix.* XXXVIII. *Mort d'Alexandre ſelon le récit d'Hérodien.* XXXIX. *Comment Alexandre maintenoit la diſcipline militaire.* XL. *Diſcours d'Alexandre à ſon armée.* XLI. *Victoire remportée par Alexandre ſur les Perſes.* XLII. *Diſcours d'Alexandre au ſénat, à ſon retour.* XLIII. *Fêtes données à l'occaſion de ſa victoire.* XLIV. *Il réforme les abus introduits pendant ſon abſence.* XLV. *Un aſtrologue lui prédit la maniere dont il mourroit.* XLVI. *Sa mort, & ſon éloge.*

Depuis l'an 959 juſqu'à l'an 988 de Rome, après J. C. 235.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
GRECS ET ROMAINS.

ALEXANDER SEVERUS [1].

AURELIUS Alexander eſtoit du païs d'Aſſyrie : ſon pere avoit nom Varius, & ſa mere Mammea : il eſtoit couſin germain de l'empereur Heliogabalus, pource que leurs meres eſtoyent ſœurs. Combien qu'il naſquit en Aſſyrie, il ſe nourrit le plus du temps à Rome, avec ſon ayeule la matrone Meſa, qui gouvernoit la maiſon de l'empereur Severus, & à mieulx dire, la republique. Alexandre eſtoit hault de corps, les cheveulx noirs & creſpes, le viſage long & paſle, les yeulx grands & refendus, le col court, les mains ſeiches & nerveuſes, & les jambes groſſes &

[1] Filz à Mammea, qui impera l'an du Monde quatre mille cent octante cinq, (4222, après J. C. 222), & de noſtre Seigneur Jeſus-Christ, deux cents vingt & trois. *Allegre.*

fortes. Sa complexion eſtoit colere, flegmatique, comme monſtra depuis par le diſcours de ſa vie : fut auſſi en la converſation doulx & traictable, & un peu prompt & leger à ſes entreprinſes. Il naſquit en la cité d'Arcena, en l'empire de Septimius Severus, & ne demeura là que quatre ans : car on le mena à Romé à ſon ayeule Meſa, qui peu de temps après le renvoya en Phenicie pour eſtudier, & de peur que Baſſianus filz aiſné à Severus, ne le feiſt tuer. Les preſages de ſon futur empire furent, qu'il ſe trouva qu'il naſquit tel jour qu'Alexandre le grand mourut, & ſa mere Mammea viſitant le temple, où Alexandre le grand fut enſepvely, fut ſurprinſe du mal de l'enfant, & là meſme enfanta, qui eut nom Alexandre : & qui plus eſt, ſa mere nourrice avoit nom Olympias, & ſon mary Philippus, qui eſtoyent les noms du pere & de la mere d'Alexandre le grand. Peu après que Mammea eut enfanté Alexandre, une femme ſa voyſine luy apporta un œuf de palumbe, comme peinct de diverſes couleurs, & dict à la mere, que ceſt œuf ſignifioit que ceſt enfant ſeroit un jour empereur.

II. Ceſte Mammea mere de ce prince, eſtoit dame belle, ſage & prudente aux affaires : & ce dont elle acquit plus de reputation, fut en la nourriture de ce jeune garſon : car elle n'eſpargna rien à le faire endoctriner aux ſciences, & ap-

prendre bonnes meurs, & en preint ſi curieuſe ſolicitude, qu'elle ne vouloit qu'il feiſt aucune choſe, & ne diſt parolle que ſes maiſtres ne fuſſent preſens : & ſi ne permettoit que perſonne parlaſt à luy, ſi n'eſtoit gens anciens, prudens & doctes. Dès qu'il commença à cheminer, ſa mere luy apprenoit à eſtre ſobre au manger, propre & temperé en contenance, & correct au parler : entant que eſtant jeune, ne monſtroit rien moins que jeuneſſe. On ne trouve que durant le temps que ſa mere en eut le gouvernement, qu'il paſſaſt un ſeul jour oyſif, qui ne fuſt employé, ou à l'eſtude des lettres, ou à l'exercitation des armes : en quoy merite louange perpetuelle la mere, de commander exercices tant honneſtes, & non moins le filz d'y obeïr. Il ſeroit beaucoup de bons filz ſi les peres ſçavoyent & vouloyent les endoctriner, & les filz y obeïr. Par ce diſoit le divin Platon en ſes livres de la republique, « Que » bien heureuſe eſtoit la famille, en laquelle les » peres avoyent prudence, & les filz obeïſſance ». Mammea ſur tout avoit extreme ſoing à garder ſon filz, non ſeulement des vices communs, dont ſont entachez le plus ſouvent enfans de bonne maiſon, mais auſſi des compagnies vicieuſes, pource que ſouvent les mauvaiſes compagnies corrompent les bonnes inclinations.

III. En ſes jeunes ans il eut pour precepteur

Valerius Cordius, & un Veturius, qui eut depuis grand credit & authorité en la maiſon d'Alexandre, & eſcrivit en forme d'hiſtoire, le diſcours de ſa vie : mais ce livre & beaucoup d'autres ſe perdit, quand les Gots ſaccagerent Rome. Il eut pour maiſtre en la rhetorique Serapius, & en la philoſophie Stellio, & depuis à Rome feit profeſſion de bonnes lettres ſoubs Eſcaurus, Julius & Macrinus, hommes doctes & des premiers de ce temps. Alexandre fut ſçavant en toutes ſciences, meſmes en art oratoire, & declamoit ſouvent : vray eſt qu'il avoit la voix foible & caſſe. Sur tous princes Romains il ayma la frequentation des ſages, & les cherchoit par tout l'empire, & les honoroit & reveroit, & avec ce n'eſpargnoit ſes richeſſes pour les aggrandir, & ne ferma onques, qu'on ſçache, ſa porte à homme qu'il eſtimaſt eſtre vertueux. Et une fois interrogé pourquoy il aymoit tant indifferemment tous ſages & doctes, « Pource, reſ-
» pondit il, qu'ilz ſçavent & peuvent : ſçavent
» ce que fault ſçavoir pour conduire la vie à
» heureuſe fin, & peuvent de bon conſeil m'ayder
» à ſupporter le faix que j'ay ſur mes eſpaules du
» gouvernement de l'empire : joinct que par leurs
» ſciences, qui ſont cognuës par l'univers, ſi je
» ſuis tel que dois eſtre, ma renommée ſera cog-
» nuë à la poſterité ». Comme nous avons desjà

dict, Heliogabalus luy voulut grand mal, qui ne provenoit que de ſa perverſité, non de mal qu'Alexandre luy euſt faict ou pourchaſſé. On n'a jamais veu ne leu, de deux princes tant proches en ſang & en ſucceſſion d'eſtat, eſtre tant differents en forme de vivre: car en l'un ne ſe trouve vertu qu'on puiſſe louer, ny en l'autre vice qu'on doyve vituperer.

IV. Deux ans [1] auparavant qu'on tuaſt l'empereur Heliogabalus, Alexandre avoit eſté nommé cæſar & empereur avec le conſentement du ſenat, & à la grace de tout le peuple: & à cauſe de ce, le meſme jour que l'autre fut tué, on luy bailla les enſeignes de l'empire, & en meſme heure que les uns trainoyent le corps du miſerable Heliogabalus parmy la ville, les autres portoyent Alexandre par tout avec pompe, & le nommoyent à haulte voix Cæſar Auguſte, non moins joyeux de ſon heureux advenement, que de la mort de ſon predeceſſeur. Quand Alexandre commença d'imperer, il eſtoit encor fort jeune, & falut que ſon ayeule & ſa mere Mammea prinſſent le fort de l'adminiſtration des affaires: & combien que fuſſent femmes, ſi eſt-ce qu'au faict du gouvernement elles ſe monſtrerent entierement viriles. Elles feirent eſlire par le ſenat

[1] L'an de Rome 974; & Héliogabale fut tué l'an de Rome 975.

douze preudhommes anciens & experimentez, qui euſſent la ſuperintendance des negoces d'importance de l'empire, & qu'il ne ſe determinaſt choſe aucune, que par leur commandement. La premiere choſe que ces deux femmes, ſon ayeule & mere, & les douze preudhommes feirent, fut ſur la reparation des temples, de reparer ceulx qui tumboyent, reſtituer les ſpoliez, & augmenter le revenu des ſacrificateurs : car du temps d'Heliogabalus tout avoit eſté demoli, gaſté & prophané. Après la melioration des choſes divines, entendirent à policer les humaines, & avant tout œuvre, priverent des offices & magiſtrats publiques les indignes : & non contents de ce, feirent reſtituer tout ce que ces officiers avoyent indeuëment prins ſoubz le pretexte de leurs eſtats, & les bannirent pour un temps de la ville. Les affaires de la guerre ne ſe manierent plus que par capitaines prudents & veterains : ceulx de la juſtice par juriſconſultes doctes, & verſez en toutes ſciences, & les affaires publiques par hommes de bien, aymans & preferans l'utilité du commun à leur prouſit particulier. Sa maiſon ſemblablement fut reformée, tant à la ſuperintendance de la deſpenſe, que ſur le nombre & election des officiers, qui eſtoyent diſſolus, infideles & deshonneſtes du temps de ſon predeceſſeur. Ilz donnerent ſi bon ordre à ranger ſa

maiſon, qu'il ne ſe perdit rien de la dignité & munificence de la famille imperiale, ſi à poinct qu'on ne la pouvoit noter, ny de prodigalité, ny d'avarice.

V. Reformée la republique, les temples & ſa maiſon, propoſa de reformer ſa perſonne, non ſeulement comme il devoit employer le temps, mais auſſi comme ſe devoit veſtir, & garder ſobrieté au manger, diſant « Que le prince mal » conditionné deſpend ſouvent en ſuperfluité » d'habits, & curioſité de banquets, grandes » ſommes de deniers, qui luy font faulte à l'en- » tretenement des guerres & de la republique ». Alexandre eſtoit tant debonnaire & humble en converſation, qu'il feit faire commandement public, que nul ne le nommaſt ſeigneur, ny parlant, ny eſcrivant, & que les preſtres le nommaſſent ſeulement, frere, les ſenateurs, filz, les gens de guerre, compagnon, & le populaire, amy: & donnoit à entendre qu'il appartenoit aux ſeuls dieux d'eſtre nommez ſeigneurs. Les eſtrangers qui luy eſcrivoyent lettres, y mettoyent tiltres grands & ſuperbes, qu'il ne voulut ſouffrir, & permettoit qu'on y miſt ſeulement, à noſtre frere ou amy Aurelius Alexander, empereur Romain. Prenant exemple au trop de boubance & exquis habillemens de ſon predeceſſeur Heliogabalus, ne portoit brodure, dorure, ne pierrerie aucune,

Et diſoit « Que le bon prince, ne ſe doit meſurer » à ce que couvre le corps, mais à la bonté & » vertus de l'eſprit, & biensfaicts, dont enri» chiſſent leurs ſubjectz ». Il aymoit à porter robbes blanches en hyver & en eſté, & eſtoyent tyſſues de lin & de coton, legeres au poſſible, & ayſées à deſveſtir, pour ſe laver & baigner. Souvent alloit ſe proumener par Rome, avec deux ou trois de ſes amis & familiers : & quand eſtoit laſſé, ſe repoſoit en la premiere maiſon qui venoit à propos, & deviſoit familierement avec toutes ſortes de gens. Il n'alloit gueres en lictiere, & moins à cheval par la ville, à fin qu'il euſt plus de commodité de ſaluer & parler à chacun. En ſomme il fut modeſte, ſage, familier & temperé en dicts & faicts, & ne le veid on onques troublé par colere, pour en advancer une parolle davantage. Du vivant d'Heliogabalus, lors qu'il perſecutoit Alexandre, & cherchoit moyen de le faire mourir, Alexandre entra au temple de la deeſſe Pallas, & eſtant à genouls, veid eſcrit contre une colomne : « Si qua fata » aſpera rumpas, tu Marcellus eris [1] », qui vouloit dire par preſage : Tu ſeras un autre Marcellus, ſi peulx evader la fortune, qui maintenant te menace. Il contoit depuis à pluſieurs,

[1] Voyez la Vie de Marcellus au Tome III, page 344, & la note.

qu'eſtant en ce temple, & ayant leu ceſt eſcrit, toute la crainte qu'il avoit d'Heliogabalus, luy paſſa : & conceut deſlors plus ferme eſperance, que l'empire luy adviendroit bien toſt par la mort d'Heliogabalus.

IV. Au ſecond an qu'Alexandre commença à imperer, mourut ſon ayeule Meſa, dequoy mena grand dueil & triſteſſe, & en lamenta le peuple Romain longuement. Ses exeques & funerailles furent ſolennes, & telles qu'une honorable dame, ayant ſagement & long temps gouverné les maiſons des empereurs, meritoit. Elle morte, Mammea ſeule eut la principale adminiſtration de tous affaires, avec reputation envers chacun d'eſtre accorte, ſobre, ſage & de bon ſens naturel, prudente en tous actes, excepté qu'elle eſtoit un peu avare & convoiteuſe : à cauſe de quoy on trouva un matin eſcrit ſur ſa porte, que ſi Mammea n'euſt eu le maniement de deniers, elle eſtoit au reſte la plus diſcrette & ſage dame qui ſe nourrit onques en Rome. Il y avoit desja long temps qu'on n'avoit viſité le ſenat : ce qu'Alexandre delibera faire, non ſeulement pour ſçavoir & s'enquerir comme ilz exerceoyent la juſtice & autres choſes de leur charge, mais auſſi pour entendre, comme ilz regiſſoyent leurs maiſons & familles : « Pource » que, comme diſoit, l'homme qui ne ſçait com-

» mander à ſa femme, ny pourveoir à ranger ſa » famille, follie ſeroit au prince le promouvoir » aux eſtats, qui ont le gouvernement de la choſe » publique ».

VII. On appelloit à Rome veterains, les gens de guerre, qui avoyent longuement ſervi aux affaires militaires, & eſtoyent par vieilleſſe retirez en leur maiſon, où eſtoyent nourris du public, & avoyent privilege de ne pouvoir eſtre citez & convenus devant aucun juge, combien qu'ilz fuſſent mutins, querelleux & vicieux : ce qu'Alexandre abolit, & les avoir privez de la nourriture qu'ilz prenoyent ſur le public, les feit bannir de Rome : & ſur la ſentence donnée par luy judiciellement eſtoyent eſcrites ces parolles : « Autant juſte eſt, que le vicieux ſoit faict » de libre, ſerf, comme le vertueux de ſerf, » libre : car où il y a corruption de mœurs, » aucune liberté ne doit avoir lieu ». Peu après viſita les officiers du threſor, & receveurs generaulx & particuliers, qui avoyent la charge & garde des deniers publiques, & après avoir cognu en aucuns larrecins manifeſtes, & trop grand nombre de collecteurs & miniſtres, feit chaſtier les larrons, & depoſer de leurs offices, ceulx qu'il cognut eſtre ſuperflus, & ne ſervans que de peu ou rien. Alexandre eſtoit tant affectionné au bien de la choſe publique, qu'il ne

laiſſa moyen aucun qu'il peuſt inventer pour l'aggrandir, & avec ce zele diligenta de ſorte que tout s'amaſſoit, ſe gardoit, ſe deſpendoit par ordre & par meſure. Il eſcrivit par toutes les provinces ſubjettes à l'empire, qu'en toutes cauſes civiles & criminelles, on procedaſt ſelon la diſpoſition du droict civil, excepté contre les larrons, leſquelz il vouloit dans huict jours, à compter de la prinſe de leur perſonne, eſtre executez, bannis, declarez eſclaves, condamnez aux œuvres publiques, ou autrement ſelon l'exigence des cas. Viſita ſemblablement l'eſtat de ceulx qui avoyent charge de payer les gens de guerre, & trouva qu'ilz payoyent en mauvaiſe monnoye, & affoiblie de ſon deu & juſte aloy, & d'ailleurs retenoyent quelques fois demy-payes & payes entieres, & comptoyent en leur regeſte du payement pluſieurs ſoldats morts. Quoy ſçachant Alexandre, les feit fouetter publiquement, & bannir à jamais d'Italie, avec exprès edict, que quiconque retiendroit à l'advenir aucune paye des ſoldats, ſeroit puny de la vie ſans remiſſion.

VIII. Tout ce qu'il falloit ordonner & commander pour l'entretenement du bien public, avant le mettre à execution, en communiquoit avec gens ſçavans & experimentez aux affaires, qui s'offroyent, & ne s'en vouloit gouverner par

ſon propre advis : « A cauſe que, comme il » diſoit, ſouvent de ſe trop fier à ſon propre » jugement, en advient travail & perte, & du » conſeil d'autruy provient communement grand » fruict ». Il eſtoit tousjours ſuyvy & accompagné de ſages & honorables hommes ſes domeſtiques & autres : l'un deſquelz & des plus aymez & favoris, eſtoit Ulpianus [1], juriſconſulte tant docte & vertueux, qu'Alexander diſoit, qu'il aymeroit autant faire un œuvre digne de reprehenſion devant les dieux, comme dire un mauvais propos devant Ulpianus. S'il alloit aux champs, ou pour affaires, ou pour la chaſſe, ou pour autre exercite ou paſſetemps, jamais ne ſortoit de Rome, ſans eſtre accompagné de trois ou quatre perſonnages des plus graves & anciens de ſa maiſon, à fin que ne fuſt ſans conſeil, s'il ſurvenoit aux champs quelque ſubit affaire d'importance : & que voyant tousjours ces honorables hommes en ſa preſence, il n'oſaſt faire choſe deshonneſte. De toutes nations, provinces & royaumes de l'empire avoit gens doctes en ſa

[1] Qui fut tué ſous ſes yeux par les ſoldats prétoriens, la ſixieme ou la ſeptieme année de ſon regne. Dion Caſſius l'hiſtorien, dont nous n'avons malheureuſement pas les ouvrages entiers, n'échappa à la même fureur qu'en s'abſentant de Rome pendant l'année de conſulat où il fut collègue d'Alexandre, & en ſe retirant enſuite à Nicée en Bithynie, ſa patrie. On ne peut s'empêcher de reprocher à Alexandre de la foibleſſe. C'eſt preſque le ſeul défaut qui terniſſe la gloire que ce bon prince mérita par ſes vertus.

cour, avec leſquelz communiquoit ſouvent des affaires qui ſurvenoyent, meſmes des païs dont ilz eſtoyent, à ce que chacun en ſon endroit, entendiſt ce qui eſtoit commode ou incommode à ſon païs.

IX. Son predeceſſeur Heliogabalus avoit publié pluſieurs loix, en faveur du fiſque, & au grand prejudice du peuple, qui furent tantoſt par ſon commandement modifiées, reformées, & les unes abolies : diſant « Que plus convenable eſtoit » au prince, que la republique fuſt riche, & ſa » maiſon povre, que ſi la republique eſtoit » indigente, & ſa maiſon pleine de biens ». Quand il commença d'imperer, le peuple eſtoit diſſolu à merveilles, & ſubject à ſon plaiſir, à occaſion dequoy eſtablit des loix rigoureuſes, & des loix douces. Et lors qu'il les fit mettre en public, dict aux miniſtres de la juſtice, qu'on les executaſt : mais en ſecret, « Ne regardez, diſoit » il, à ce que je vous commande, mais à l'in- » tention pourquoy je le fais. Les loix rigoureuſes » ſont pour eſpouvanter & faire craindre, & ne » ſe doyvent mettre à execution que le plus tard » qu'on peult, & les doulces ſe doyvent journel- » lement practiquer : & qu'on entende avecques » le temps, que les bons princes font les loix, » non pour faire mourir les hommes, ſinon pour » extirper les vices d'entre le peuple ». Il ne

vouloit que le ſenat reſoluſt aucune choſe concernant le bien public, ſi pour le moins ilz n'eſtoyent cinquante ſenateurs aſſemblez, & vouloit qu'ilz y penſaſſent trois ou quatre jours auparavant. Quand les ſenateurs opinoyent en negoces graves, ne ſe contentoit qu'ilz le diſſent de parolle, & le faiſoit bailler par eſcrit, & falloit que les raiſons qui mouvoyent l'opinant, y fuſſent contenues au long : & ce faiſoit il, à fin que nul par affection, ou paſſion particuliere donnaſt ſon advis, mais ce que raiſon & vertu commanderoit. Naturellement il eſtoit ennemy de menſonges & de menſongers : Et diſoit « Que les princes doyvent eſtimer les menteurs » & flateurs, plus grands ennemis, que ceulx » qui par force leur occupent leur terre : pource » que les uns n'occupent que les terres & ſeigneuries, & les autres deſrobbent la reputation » & bonne-renommée ».

X. Il feit crier à ſon de trompe, & faire defenſes, qu'on ne le ſaluaſt autrement que par ces parolles, dieu te gard, Alexandre. Heliogabalus ſon predeceſſeur ſe faiſoit publiquement adorer en un temple : & ainſi que les Romains en voulurent autant faire à Alexandre, il leur dict : « Si j'eſtois certain de ne mourir pas, je » me laiſſerois adorer : mais me cognoiſſant » mortel, ne me ſemble raiſonnable, que les

» hommes

» hommes uſurpent par audace ſuperbe, ce qu'eſt » deu aux dieux par nature ». Onques ne crea ſenateur, ny autre magiſtrat, que ce ne fuſt par aſſemblée & advis des autres, à fin que s'il advenoit mal, que on ne luy peut reprocher que luy ſeul en avoit faict l'election. Toutes fois qu'on parloit de creer nouveaux conſulz, ou ſenateurs, diſoit ces parolles : « Si comme je ſuis en la preſence des » hommes, j'eſtois devant les dieux, je leur de- » manderois leur opinion ſur la creation des ſena- » teurs & autres officiers d'importance : car j'eſtime » l'induſtrie d'un homme de bien, choiſi à l'ad- » miniſtration publique, don du ciel, non bien » pouvant provenir des hommes ». Si par fortune quelque ignorant s'ingeroit de conſeiller, ou perſuader aucune choſe à Alexandre, tant s'en fault qu'il le reboutaſt ſeverement, qu'avec doulces parolles le contentoit, entant qu'il ne cauſoit motif à perſonne, de s'en aller de ſa preſence faſché & malcontent.

XI. Alexandre aymoit ſingulierement ſes ſerviteurs domeſtiques, & les viſitoit, & conſoloit quand eſtoyent malades, indifferemment grands & petits, du maiſtre d'hoſtel, juſques aux fouillons de cuyſine : & parlant familierement à eulx, s'enqueroit ſouvent, qu'on diſoit de luy parmy la cité : & ſi d'adventure entendoit d'eulx, qu'il euſt faict ou dict cas plus digne d'eſtre

emendé, que loué, il les remercioit de ce rapport, autant comme de quelque fort aggreable ſervice. Le conſul nommé Uncus, luy dict un jour en grand ſecret : « Je m'eſmerveille fort, » ſeigneur empereur, comment tu t'es laiſſé » gouverner ſi long temps à tes ayeule, mere » & femme Memmia, qui t'ont rendu ſi doulx » & traictable, que ta condition en eſt eſtimée » baſſe, & la majeſté de l'empire meſpriſée : & » tu ſçais que proverbe dict, que trop de fami- » liarité engendre meſpris ». « Je doy, reſpondit » il, reverence à mon ayeule Meſa, qui m'a » nourry, & à ma mere obeïſſance, pource » qu'elle m'a mis au monde, à ma femme » amour conjugale, puis que l'ay eſpouſée, & » choiſie pour ma compagne : donc puis qu'ainſi » eſt, je ne doibs eſtre blaſmé de perſonne, ſi je » paye ce que doy ».

XII. Dès le jour qu'il fuſt nommé empereur juſques à ce qu'il mourut, ne paſſa jour aucun qu'il ne feiſt, ou diſt choſe notable & exemplaire, comme viſiter temples, adminiſtrer juſtice, aller au ſenat, faire reparations publiques, & autres telz bienfaictz. Tous les tributs, daces & impoſitions que les citez eſtrangeres devoyent, Alexandre vouloit que le tout fuſt employé à leurs reparations plus neceſſaires. Il eſtoit liberal à donner preſens aux ambaſſadeurs eſtrangers, & ne per-

mettoit rien eſtre eſpargné, pour faire entendre aux peuples loingtains, la magnificence de l'empire Romain. Au reſte prenoit grand ſoing ſur ceulx qui avoyent charge de ſes finances, & donnoit ordre, qu'il y avoit tousjours groſſe ſomme de deniers au threſor public : & diſoit « Que le prince povre & neceſſiteux, n'eſtoit » point ſervy de bon cueur des ſiens, ny craint » des eſtrangers ». Quand il y avoit à Rome hommes jeunes, ſains & valides, qui n'avoyent argent, ou moyen pour travailler, leur en faiſoit bailler du threſor public, à la charge de payer à certain temps qu'ilz auroyent proufité. Et par ce moyen n'y avoit povres, larrons ny vagabonds. Les offices de prefect du pretoire, cenſeur & ſenateur, eſtoyent ſeparez & diſtinctz, & furent uniz & tenus deſlors par meſme perſonne. Il eſcrivoit de ſa main en un livre, tous ceulx qui le ſervoyent & prenoyent gages en ſa maiſon, nom, ſurnom, aage & qualité, & dequoy ſervoyent : ſi bien, que quand le falloit employer, ou parler d'eulx, promptement les nommoit, & diſoit s'ilz eſtoyent aptes par aage & condition, à la charge qu'on leur donnoit. Les bledz de la munition, qui eſtoyent en garde à Rome pour ſurvenir aux neceſſitez des chertez, avoyent eſté gaſtez & vendus par Heliogabalus, & furent remis par Alexandre de ſes propres deniers. Auſſi

feit remettre grand'quantité d'huiles en la maiſon commune à ce deſtinée, qui fut edifiée par Severus : car Heliogabalus n'y avoit rien laiſſé. Il abolit pluſieurs tributz qui ſe prenoyent de ceulx qui vendoyent & acheptoyent, & donna grands libertez & franchiſes à ceulx qui portoyent en Rome vivres neceſſaires, & faiſoit payer daces aux eſtrangiers, qui portoyent friandiſes & ſuperflues curioſitez.

XIII. Les Juifz & Chreſtiens, qui eſtoyent pour lors en Italie, eſtoyent mal traictez & perſecutez, dequoy feirent plainte à Alexandre, qui commanda qu'on les laiſſaſt vivre en leur loy, pourveu que feiſſent leurs ceremonies & prieres ſecretes. Il honoroit fort les preſidens des provinces : & quand alloit par païs, permettoit qu'ilz entraſſent en ſon char ou lictiere, à fin que chacun veiſt quel honneur portoit aux miniſtres de la juſtice, & auſſi pour parlementer plus commodement avec eulx du regime & gouvernement des provinces dont ilz avoyent la charge. Sur tout donnoit de grands biens, & ſouvent aux cenſeurs & juges, qui eſtoyent promptz & droicturiers au faict de la juſtice : & comme quelqu'un du ſenat luy cuida dire, pourquoy donnoit tant de bien à ces juges, reſpondit : « Ainſi que le prince ne doibt, & » par raiſon ne peult eſtre vrayment nommé

» prince, ſinon quand il adminiſtre juſtice, ſois » certain que quand trouve un officier qui en » faict ſon devoir, il ne le peult aſſez payer & » recompenſer. Voilà pourquoy je leur donne » tant voluntiers. Avec ce que les faiſant riches, » je leur oſte l'occaſion de faire le autres povres ». De la part du peuple luy fut remonſtré, que la chair eſtoit fort chere à Rome, ſignamment de beuf & pourceau : pour à quoy pourveoir, feit faire public commandement, que deſlors en trois ans à venir en toute Italie, ne ſe tuaſt vache qui allaictaſt, ny veau qui tetaſt, entant que dans deux ans, la livre de la chair, qui valoit dix, ne valut que trois & quatre. Les chevaliers Romains dreſſerent plaincte contre les tribuns, de mauvais traictement : ſur quoy manda venir devant ſoy les uns & les autres, & en fin ayant cogneu que les chevaliers ſe plaignoyent ſans cauſe, commanda aux tribuns de les chaſtier plus rudement, diſant « Que celuy qui ſe complaint » de chaſtiement donné avec raiſon, n'eſt moins » puniſſable, que qui porte fauls teſmoignage ». Tousjours prenoit le conſeil des graves & doctes hommes, en ce que concernoit negoces d'importance, & changeoit de pluſieurs : « Pource que, » comme diſoit, quant le peuple ſçait que le » prince ſe gouverne en tout temps par quel- » qu'uns, trouve moyens par importunité, dons

» & corruptions de pervertir leurs bonnes » voluntez, & l'ordre de juſtice ».

XIV. En tout le temps de l'empire d'Alexandre, ne ſe trouve qu'il ait rendu un homme libre ſerf, ne gueres de ſerf libre, à cauſe que la mutation des conditions eſt perilleuſe en republique, & voulut qu'il y euſt entre eulx notable difference d'habitz. Au temps paſſé les eunuques chaſtrez avoyent eſté fort favoriz & bien venus à Rome : mais Alexandre les traicta mal, & les jetta hors de ſon palais, avec inhibitions de ne frequenter plus les matrones, & derogea à leurs privileges, diſant, « Que telle » ſorte de gens valoit mieulx que beſtes, & » moins qu'hommes ». Un ſien ſerviteur chambellan promeit à un gentilhomme Romain, de luy faire expedier certain affaire qu'il avoit avec Alexandre, s'aſſeurant que faveur ne luy manqueroit : & par maniere d'avance, en remuneration print une groſſe ſomme d'argent : dequoy adverty Alexandre, & ſçachant que ce qu'on luy vouloit demander, eſtoit raiſonnable, mais de grand prejudice à la choſe publique, feit crucifier ſon ſerviteur pour exemple, & donner entendre, que nul ſerviteur devoit eſtre ſi oſé de vendre la faveur & privaulté de ſon ſeigneur au detriment du bien public. Il y avoit en Rome bordeaux d'hommes & de femmes, qui payoyent tribut

ordinaire pour la reparation des temples : lequel Alexandre feit convertir à l'entretenement des œuvres publiques, & donna autres rentes aux temples : disant « Que c'estoit mespriser l'hon-» neur & reverence des dieux, de reparer leurs » maisons d'un revenu tant plein de turpitude & » deshonnesteté ». Sa deliberation fut d'oster du tout les bordeaux, s'il n'eust esté conseillé de faire le contraire, & remonstré que s'il ostoit les publiques, en chacune rue en auroit de secrets, veu que la nature des hommes & la malice humaine est tant subjecte à aimer choses illicites & prohibées, qu'elle cherche ce que plus luy est defendu & contraire.

XV. Du tribut que les orfevres, charpentiers, pelletiers, massons, paincstres, statuaires & autres artisans payoyent, feit edifier des baings sumptueux & amples, esquelz le peuple commença à se baigner sans payer chose aucune : ce que ne se faisoit au paravant. Il feit porter des Espagnes une sorte d'arbres, qui multiplioyent beaucoup en peu de temps, & les planter autour de ses baings par tel ordre & mesure, qu'en peu de temps le petit boscage faisoit umbrage souef aux baings. A fin que la nuict on y peust aller commodement & sans danger, feit mettre en chacun baing un nombre de lampes, qui esclairoyent toute nuict. Tous les edifices des princes

ſes precedeſſeurs, qui eſtoyent en ruine, ou en danger de tumber, furent repatez, & beaucoup de nouveaux conſtruictz, & par eſpecial ces beaux baings, que il feit nommer de ſon nom Alexandrins, & durerent juſques à l'incurſion des Gots. Il feit en ſon palais un nouveau corps de maiſon, qui ſe nomma Alexandrin, tout le devant duquel eſtoit de porphyres, & divers marbres apportez de Grece, & taillez induſtrieuſement. En la court du palais feit poſer pluſieurs colomnes, & ſur icelles mettre la plus part des ſtatues antiques, qu'on peut trouver en Rome. Et pour faire tous ces ouvrages, retira de toutes parts les premiers & plus excellens architecteurs de tout le monde. De ſon empire ne permeit qu'on forgeaſt aucune monnoye, ſi n'eſt d'or, ou d'argent, en laquelle d'une part eſtoit ſon viſage après le naturel, & de l'autre, l'image de la deeſſe Ceres. Souventefois faiſoit aſſembler le peuple au Capitole, & monté en une haulte chaire, les exhortoit en forme d'oraiſon, & perſuadoit d'eſtre vertueux, loyaux & magnanimes, & charitables envers les povres, promettant que les bons citoyens ſeroyent aymez & traictez comme ſes filz, & les mauvais corrigez comme ennemis. Trois fois donna bledz à tout le peuple en grande quantité, en temps qu'on n'avoit dequoy, ny moyen d'en recouvrer. Feit auſſi largeſſe

de deniers aux gens de guerre qui eſtoyent povres & endebtez. En ce temps y avoit beaucoup d'uſuriers & trafiqueurs à Rome, qui appovriſſoyent de bonnes maiſons, prenans apportz exceſſifz. A quoy pourvoyant Alexandre, ſe feit porter les contractz, & après les avoir faict reveoir diligemment, feit reparer les fraudes & griefz : ſi que les bailleurs à intereſt, furent punis, & les povres, deſintereſſez. Et par meſme moyen commanda par edict, que nul conſul, ſenateur, preteur, ou autre officier euſt à bailler argent à autruy, ſoubz eſperance d'en tirer prouſit pecuniaire, ſur peine de privation de leurs eſtatz.

XVI. Les lieux & places publiques furent reparées, & embellies aux carres de diverſes ſtatues & antiquailles. Entre le Campus-Martius, & les maiſons Agrippines, feit edifier une Baſilique ou maiſon royale, de mille piedz en long, & deux cents de large, toute portée ſur galeries, & ſouſtenue de colomnes de tous ordres & de tous marbres, choſe pleine de beauté & magnificence. Il y avoit en Rome deux theatres, l'un nommé Iſis, pource qu'on ſacrifioit là à la deeſſe Iſis, l'autre nommé Serapis, qui eſtoyent par antiquité tant demolis & ruinez, qu'à peine y cognoiſſoit on rien. Alexandre les repara depuis le fondement, & meit dedans une infinité de peinctures rares, & dignes d'eſtre veuës. Au

dedans de ſon palais edifia deux ſalles d'eſté, fort deſcouvertes, que on appeloit dietes de Mammea, pource que ſa mere Mammea y prenoit ſes repas tout l'eſté Feit auſſi faire pour le plaiſir & paſſetemps de ſa mere, un beau grand jardin hors Rome près la porte Salaria: dans lequel on feit conduire de bien loing, & à grands frais, une belle fontaine, qui faiſoit au milieu du jardin un eſtang ſi profond & grand, que petites galiotes alloyent deſſus, & y pouvoit on repreſenter une bataille navale. En un autre endroit un peu plus loing de la ville de Rome, dreſſa un autre grand jardin & parc de recreation, dans lequel y avoit bois de haulte fuſtaye, taillis, & force beſtes noires & rouſſes, pour le plaiſir de la chaſſe. Tous les ponts, paſſages & fontaines, que l'empereur Trajan avoit faicts ès confins de Rome & Italie, furent accouſtrez & reparez, remettant par tout les noms & tiltres de Trajan. Il avoit propoſé de faire, que les magiſtrats de Rome auroyent habits diſtincts pour les cognoiſtre mieulx: mais ſes juriſconſultes Ulpianus & Paulus le luy diſſuaderent, remonſtrans qu'il ne ſeroit honneſte ny convenable de bigarrer tant de ſages & vertueux hommes.

XVII. Pour continuer l'hiſtoire des humanitez de l'empereur Alexandre, on avoit de couſtume à Rome d'antique obſervation, que nul Romain

n'oſoit porter fourrures de quelques peaux que ce fuſſent. A quoy Alexandre derogea, & donna licence aux perſonnes vieilles d'en porter contre le froid, & aux femmes d'en faire parures, pourveu que ce ne fuſt de peaux rares & trop cheres, comme avortons, martres, loups cerviers, & autres ſemblables en valeur. Alexandre eſtoit (pour parler des graces dont nature l'avoit doué) prompt à comprendre, & diſciplinable le poſſible, & fut ſçavant aux langues Grecque & Latine, poëte en l'une & l'autre, juſques à dire promptement des matieres qu'on luy propoſoit reſolution & reſponſe en vers graves & de hault ſtyle, & faiſoit autant bien un epigramme, comme poëte de ſon temps. Il s'addonnoit fort à l'aſtrologie, ſi bien qu'ayant une fois aſſemblé les plus doctes aſtrophiles de Gaule, Eſpagne & Hongrie (qui eſtoyent lors les premiers d'Europe aux arts liberaux) en diſputes publiques les vainquit. En geometrie ſemblablement eſtoit ſi bien verſé, qu'en matieres de ſubtilitez & proportions, & qui conſiſtoyent en quantitez & meſures, ne ſe trouvoit ſon pareil. Aymoit auſſi la paincture, & s'y exerçoit ſouvent : mais ſur tout fut excellent muſicien, & conſommé à jouer de tous inſtruments de vent & de chordes, & avoit la voix doulce & accordante. Il avoit à ſes gages tous les meilleurs joueurs d'inſtruments qu'avoit peu

recouvrer en Aſie, Europe & Afrique, & durant qu'il prenoit ſon repas, les faiſoit jouër, & diverſifier tous les jours de ſorte de muſique & d'inſtruments. Durant ſa jeuneſſe eſtoit agile du corps, & fort & robuſte, adroict à lucter, eſcrimer, & mener chevaulx, & prenoit ſouvent exercite à combatre à cheval ſans ſelle. Des parties d'Orient arriva un courrier à Rome, qui porta quelques nouvelles mauvaiſes, toutefois depuis fut verifié qu'elles eſtoyent faulſes : dont faſché Alexandre feit couper la langue à ce courrier, diſant que menſonges ne ſe doyvent publier legierement, meſmement quand ſont prejudiciables à la republique. Alexandre eſtudia long temps en divers livres, cherchant par le menu les genealogies & lignages des Romains, pour veoir s'il trouveroit que ſes majeurs en fuſſent deſcendus. Et la cauſe qui l'emouvoit à ce faire, eſtoit que pource qu'il eſtoit natif de Syrie, il ſceut que les Ægygtiens & Alexandrins en leurs comedies & jeux publiques, ſe mocquoyent de ce que n'eſtoit naturel Romain, ne Latin, & qu'avoit eſté plus toſt preſtre qu'empereur : & combien qu'on diſt cela en jeu, ſi eſt-ce qu'il s'en faſchoit à bon eſcient.

XVIII. En un coing de ſon palais avoit dreſſé un cabinet en forme d'oratoire, dans lequel eſtoyent paincts les dieux, qu'il eſtimoit plus

puiſſans, & les princes qui avoyent renommée d'avoir eſté plus vertueux : & pour les dieux principaulx y eſtoyent contrefaicts, Abraham, Jeſus-Chriſt & Orpheus [1]. En la forme de ſacrifier & faire autres cerimonies, gardoit meſme ordre que les antiques, & ne failloit de trois en trois jours au plus tard, de viſiter quelque temple, pour ſacrifier ou faire ſon oraiſon. Le matin communement alloit à la chaſſe, & ſur le ſoir à ſes jardins s'esbatre & paſſer le temps, avec telle prudence toutefois, qu'il ne ſe perdoit rien du temps, qui ſe devoit employer aux affaires. Quand ſurvenoit multitude de negoces, que le jour n'y pouvoit ſuffire, ſe levoit ſur la minuict, & avec ſes ſecretaires faiſoit les deſpeſches du lendemain. Au demeurant, il eſtoit patient à ouïr, doulx à reſpondre, tardif à conceder, plein de pitié à nyer : de ſorte que s'il ne bailloit ce qu'on demandoit, au moins conſoloit les refuſez avec parolles doulces. Depuis qu'il ſortoit du ſenat, & avoit expedié les negoces & negocians, deſrobboit une heure ou deux pour lire, & le plus communement liſoit ès livres de Platon de Republica, ou Ciceron de Officiis, Horace, ou les Hiſtoriens, qui ont eſcrit la vie d'Alexandre le grand : lequel ſingulierement vouloit imiter, & ſe defendre des vices, dont

[1] Et Apollonius de Tyane.

on l'avoit noté. Après avoir leu ; travailloit quelques heures à jouër à la pelote, & de là alloit au baing, ou ne demeuroit gueres : puis prenoit ſon repas. Il avoit l'eſtomach chauld, & durant l'eſté buvoit à jeun un grand traict d'eauë freſche. Le plus communement ne buvoit vin, mais eauës ſucrées & compoſées, & ne mangeoit qu'une fois le jour : chacun mois prenoit une conſerve compoſée de pluſieurs ſimples, pour conforter ſon eſtomah, & en avoit la recepte faicte depuis le temps de l'empereur Adrianus. Singulierement ſe delectoit aux œuvres de Virgile, & avoit dans ſon cabinet, le pourtraict de ce tant grand poëte, qu'il nommoit le Platon des poëtes. Onques ne ſortit de la bouche de ce bon prince, parolle qui ennuyaſt ſes domeſtiques : & aymoit mieulx, quand faulte y avoit de leur part, leur donner congé en ſecret, que les injurier en public. S'il voyoit quelqu'un de ſes ſerviteurs vieil, malade, ou ne pouvant plus ſervir, luy meſmes avant l'envoyer hors ſa maiſon, le conſoloit, & le prioit de ſe retirer chez ſoy, & pour ce ne perdroit luy faire du bien, & l'avoir en recommandation. Le bien qu'il faiſoit à ſes domeſtiques, eſtoit leur donner prez, terres, vignes, ou autres heritages, ou meubles de valeur pour leurs ſalaires. Car jamais ne donnoit or ny argent, ſi n'eſt pour la ſoulde des gens de guerre, & ne trouvoit

raiſonnable, que les princes ſalariaſſent leurs ſerviteurs, de ce que le peuple payoit pour la manutenſion de la republique.

XIX. En pluſieurs parts en Rome & Italie, feit inſtituer à ſes deſpens eſcoles publiques en toutes ſciences, & maiſons & boutiques publiques, où les jeunes hommes peuſſent apprendre arts mechaniques. Il feit chaſſer tous les ruffiens, maquereaux & badins farcereaux, qu'Heliobagalus entretenoit, & confiſqua leurs meubles (qui eſtoyent beaux & riches) & les donna aux temples. Chacun an donnoit habits de livrée aux gens de ſes gardes : & à occaſion de ce que ces veſtemens n'eſtoyent de ſoye & riches, comme ſes predeceſſeurs empereurs ſouloyent donner, quelqu'un s'en plaignoit à luy : auquel feit reſponſe, « Que » la grandeur de l'empire ne conſiſtoit en ce que » la cour du prince fut riche, & pompeuſement » accouſtrée, mais pluſtoſt povre de vices & » habits, & riche de vertus ». Les conſuls & ſenateurs portoyent ancienement robbes tiſſues de laine & de lin, longues juſques à terre, & bouronnées depuis le col juſques au pied, comme Alexandre veid en pluſieurs images antiques : à l'imitation deſquelles en feit faire une ſemblable pour ſoy, & depuis les ſenateurs & nobles Romains en eurent de meſmes, & en uſerent long temps depuis, pource qu'elles eſtoyent legieres & ayſées.

Il uſoit en ſon ſervice de vaiſſelle d'argent, ſans dorure quelconque, & ne luy veid on jamais vaiſſeau d'or : car comme il diſoit, « Les dieux » n'ont donné l'uſage de l'or à autre fin, ſinon » pour entretenir entre les hommes la trafique » & commerce ». Au manger & boire eſtoit ſobre, & ne ſe ſoucioit quelle ſorte de viande, ou combien on luy en appreſtaſt pourveu qu'elle fuſt aſſaiſonnée, & proprement ſervie.

XX. Alexandre donna licence à aucunes citez, que pour ſe resjouïr en leurs feſtes ſolennes, peuſſent avoir muſiciens, tabourins, citaredes & trompettes, & baller & ſe ſolacier, en pacte, que trois jours après fuſſent tous ces joueurs d'inſtruments renvoyez chacun chez ſoy. Pource qu'il y avoit en Rome & en toute Italie un nombre de jeunes hommes vagabonds ſans meſtier, leur feit commander, que dans demy an prinſſent quelque train ou meſtier pour gaigner leur vie, & à faulte de ce faire donna pouvoir au premier qui les trouveroit, de les retenir pour eſclaves : & ſi à ce ne vouloyent obeïr voluntairement, qu'on les tuaſt ſans remiſſion, & ſans crainte d'en eſtre reprins. Par edict commanda que regeſte fuſt faict de toutes les femmes de Rome publiques, putains, & declaraſſent devant certains commis par luy, ſi elles ſe vouloyent amender, & vivre en matrones pudiques, ou

eſtre

eſtre encore diſſolues & lubriques, avec declaration à celles qui ſe retireroyent, que ſi on les trouvoit plus en forfaict, ſans autre procedure, ſeroyent punies comme les mariées d'adultere, à ſçavoir de la vie. S'il alloit à la ville à quelque feſtin, prenoit pour ſa compagnie Ulpianus, Paulus & autres hommes anciens & graves, à fin qu'en ſa compagnie & la leur, on euſt honte de dire ou faire choſe qui ne fuſt digne de leur aage & gravité. Quand quelque orateur fameux ou excellent poëte venoit en Rome pour faire harengues, & prononcer vers devant le ſenat, ou monſtrer de ſes œuvres, n'y avoit affaire tant grand qui le deſtournaſt d'y aller pour l'ouïr & le cognoiſtre : & de là vint que une fois en la preſence de pluſieurs ambaſſadeurs, il ſe loua & vanta, qu'il n'y avoit gueres hommes doctes en tout le monde, à qui n'euſt parlé, ou qui ne luy euſt eſcrit.

XXI. En ſa maiſon y avoit un Veturius Turinus qu'il aymoit, & luy monſtroit de grands ſignes de faveur. Ce Turinus eſtoit vanteur & menteur, & faiſoit entendre aux eſtrangers qui avoyent à negocier à la cour, qu'il gouvernoit paiſiblement l'empereur & l'empire. Advint qu'Alexandre adverty comment ſoubs ceſte couverture de faveur, ce mignon affrontoit & trompoit beaucoup de gens, commanda ſecrettement à un forain de prier Turinus de le faire depeſcher

d'un affaire d'importance, qu'il luy convenoit expedier avec l'empereur : ce que Turinus print en charge, & pluſieurs fois le jour entroit & ſortoit à la chambre imperiale, & diſoit tousjours à ſon forain, qu'il avoit parlé de ſon affaire à l'empereur, qui faiſoit difficulté, & ſoubs ce pretexte prenoit argent à deux mains, combien qu'il n'en euſt dict un ſeul mot. En fin Alexandre ayant verifié l'impoſture, feit prendre & empriſonner l'impoſteur, qui fut convaincu de ceſt affrontement, & beaucoup d'autres : & pour punition & reparation, le feit attacher à un poſteau hault au milieu d'une place publique de Rome, & au deſſoubs mettre bois vert & paille mouillée, qui furent allumez, & fumoyent Turinus ſans le bruſler : & ne fut ſi petite la fumée, que bien toſt le miſerable ne fuſt ſuffoqué, diſant un crieur public à haulte voix, « Fumo » punitur, qui fumum vendidit », De fumée eſt puny, qui fumée vendit.

XXII. Alexandre tenoit grand'gravité à table, & ne permettoit que perſonne parlaſt, s'il n'eſtoit par luy interrogé, ou que ce fuſt ſuyte de quelque grave propos encommencé. Si quelqu'un eſtoit invité à manger avec luy, luy meſmes luy preſentoit & donnoit de la viande fort courtoiſement, & ſur la fin du repas, prioit les convives & aſſiſtans de boire en reverence & recordation

du grand Alexandre. Il ne ſe faiſoit appreſter autres viandes, que bœuf & mouton, & potage de legumes, ſi n'eſt que les feſtes ſolennes, comme de Janus ou Berecyntia, faiſoit mettre oultre ſon ordinaire cinq ou ſix paires de perdrix, & autant de faiſans. Il uſoit de quelque peu de vin compoſté de roſes, & le plus ſouvent d'eaüe emmiellée. Sur tout eſtoit pudique & chaſte, & ne ſçait on que jamais rompiſt la loy de mariage. Par toutes les citez de renom faiſoit dreſſer hales publiques, où les marchands & autres forains tinſſent leurs marchandiſes & biens en ſeureté. Feit davantage pour embellir Rome, dreſſer les rues qui eſtoyent tortues & malaiſées, & en edifier de neufves avec force belles maiſons, qu'il donna à ſes amis & bons ſerviteurs. Le peuple avoit extreme faulte de monnoye menuë pour la trafique ordinaire, parquoy en feit batre de tous pris, & bonne quantité. Onques ne veſtit robbes de draps d'or, d'argent broché, ny de ſoye, & ſi on luy donnoit, les envoyoit ſoudain aux temples, pour parer les ſacrificateurs. Naturellement avoit compaſſion des povres, meſmes de ceulx qui n'oſoyent queſter leur vie, & qui furent quelques fois riches, & diſoit; « Qu'il n'y avoit eſpece d'infortune tant infelice » & pitoyable, comme la ſouvenance d'avoir » eſté fortuné ». Tout le bien qui provenoit des

confiſcations, leur eſtoit departy par ſes ſerviteurs : qui avant que leur donner, s'enqueroyent s'ilz eſtoyent venus povres, pour eſtre oyſifz ou vicieux, ou par desfortune : car il eſtimoit cruaulté, enrichir celuy, qui par ſa propre malice eſtoit apovry. Aucune deſpeſche par eſcrit ne ſe faiſoit, que ne la leuſt tout du long, & ne fermoit lettre miſſive, ny autre ſans la veoir premierement, à fin qu'il ne concedaſt, ou mandaſt choſe injuſte. En toute Rome ne permit qu'on dotaſt ouvrage de pierre, ny de bois, mais au reſte qu'on le taillaſt à volunté, & de tel artifice qu'on vouldroit. Onques ne porta robbe de pourpre, ny manteau, ains eſtoit couſtumierement veſtu de blanc. Trois moys de l'an ſeulement portoit chauſſes, & le reſte brodequins blancs. On ne luy veid jamais porter pierrerie : & quand on luy en donnoit, les mettoit au threſor public, pour les vendre en temps de neceſſité de guerres, ou en cherté de bledz. Les officiers de ſa maiſon & de la republique, furent reduictz en petit nombre : & comme un conſul le luy reprochaſt, reſpondit, « Il eſt fort con-» venable au prince, qu'en ſa maiſon & à ſa » republique, ne s'occupe aucun ſerviteur à plus » d'une charge : pource que s'il s'occupe à deux, » il eſt malayſé de les conduire à ſon honneur, » & au prouſit de ſon maiſtre ». Au derriere de

ſa maiſon feit faire pour ſon paſſetemps une cage ſi grande, qu'il y avoit dedans bois, fontaines, garennes, lievres, counilz & de toutes ſortes d'oyſeaux, apprins à contrefaire la parolle humaine.

XXIII. Par edict Alexandre commanda, que nul exerçaſt l'office de courrier, s'il n'eſtoit naturellement ſerf. Car gentilzhommes & libres ne doyvent courir, ſinon pour le preme qui eſt deſtiné à ceulx qui courent aux ſpectacles publiques, ou à la guerre pour la defenſe de la patrie. Ordonna davantage que tous artiſans mechaniques de meſtiers de baſſe condition, comme ſavetiers, mareſchaux, charpentiers, cuyſiniers & jardiniers, fuſſent de ſervile condition. Onques n'eut en ſa cour qu'un ſeul medecin, & uſoit peu de ſon conſeil, & luy diſoit ſouvent ſe jouant: « Je ne » te tiens pas à mes gages, à fin que tu m'entre» tiennes en ſanté, ou quand ſuis mal diſpoſé » que me gueriſſes : mais je t'ayme comme » ſçavant, & pour diſputer quelque fois avec » toy de la medecine & de la phyſique ». Et diſoit davantage, que les maladies ne provenoyent ſinon de grands excez, de gourmandiſe, paillardiſe, ou autres. Et par conſequent fault que le prince qui eſt ſubject à la medecine, & environné de medecins, ſoit ſuſpect d'eſtre vicieux. Quand il envoyoit les preſidens &

gouverneurs ès provinces, luy meſmes prenoit la peine de les exhorter à bien gouverner, & leur bailloit amples inſtructions, & ſi ordonnoit, que pour leur train ordinaire ilz euſſent ſeulement deux chevaulx de ſervice, deux ſommiers, trois eſclaves, un cuyſinier, & pour moys centz ducatz de gages, oultre la deſpenſe ordinaire. Quand venoyent de leur charge, s'ilz avoyent bien gouverné, les promouvoit à plus grands eſtatz ou leur donnoit poſſeſſions ou rentes. A tous les magiſtratz qui avoyent charge de judicature, qui n'eſtoyent mariez, contragnit prendre concubines en leurs maiſons, à fin de ne ſuyvre les femmes d'autruy, & que ceulx qui avoyent charge de punir les adulteres, n'adulteraſſent eulx meſmes. Aux conſulz & ſenateurs ſeulement permeit d'aller par Rome en chariotz argentez ou dorez, à cauſe que les ambaſſadeurs eſtrangers, & autres forains veiſſent, combien eſtoit grande la majeſté des officiers Romains. Les principales foires & marchez de toute Italie, furent augmentez en franchiſes & privileges. Il avoit deliberé de donner chacun an, trente repas ſolennes au peuple Romain, & ne peut on ſçavoir qui l'en deſtourna.

XXIV. Voulut en oultre faire edifier un temple en l'honneur de Jeſus Chriſt, & le nombrer entre ſes dieux tutellaires : ce que les

preſtres ſacrificateurs empeſcherent, luy donnans entendre que leur oracle prophetiſoit, que s'il faiſoit comme avoit propoſé, tous les autres temples iroyent en decadence, & le peuple ſe feroit Chreſtien. Alexander eſtoit facetieux & gracieux à racompter choſes fabuleuſes, & commun avec toute ſorte de gens pour ſe resjouyr en compagnie. Fut au reſte par trop curieux & caut à ſerrer deniers, & non moins vigilant à les garder, & inventeur de nouvelles modes de tirer argent des Barbares. Ny en jeu, ny à bon eſcient, ne par eſcrit, n'autrement vouloit qu'on le nommaſt, ſinon Romain: & à ceſte fin feit publier un livre de ſa genealogie, par lequel prouvoit qu'il eſtoit deſcendu de la maiſon de Fabius Metellus, antique & renommé Romain. Feit venir en Rome Regens de toutes parts, pour dreſſer eſcole en toutes ſciences, & leur feit dreſſer logis pour inſtruire povres enfans, qui fuſſent toutefois gentilzhommes ou libres, non eſclaves ne ſerfz. Quand vouloit aller à la guerre, long temps auparavant faiſoit toutes proviſions neceſſaires, puis huict jours avant partir, faiſoit publier à ſon de trompe, qu'il partiroit tel jour & telle heure, ſoubz le bon plaiſir des dieux; ſans l'invocation deſquelz ne vouloit entreprendre aucune choſe. Il chaſtioit aigrement les gouverneurs des provinces, qui avoyent delinqué;

ſignamment ceulx qui eſtoyent notez de concuſſions & pilleries, & d'avoir rançonné quelqu'un. Ce prince fut humain & miſericordieux envers tous forfaicteurs, excepté contre larrons & fauls teſmoings. Et interrogé pourquoy pardonnoit plus toſt aux autres, qu'à ceulx cy, reſpondit : « Nous princes ne pouvons pardonner » autres delictz, ſi n'eſt ceulx qui ſont ſans » prejudice d'autruy. Mais larrons & fauls teſ» moings redondent plus au dommage d'autruy, » qu'au noſtre : par ainſi ne leur devons par» donner, meſmement que les uns deſrobbent » les biens, & les autres la bonne renommée ». A ceulx qui trouvoyent threſors cachez, en donnoit la plus part liberalement, qui eſtoit cauſe que ceulx qui en trouvoyent, le luy venoyent dire.

XXV. Il avoit un livre en ſon cabinet, où eſtoyent eſcritz les ſervices notables & de marque, qu'on luy avoit faicts, & les recompenſes qu'il en avoit données à pluſieurs : & s'il voyoit revoyant ſon livre, que quelqu'un luy euſt faict ſervice, & n'en euſt eſté recompenſé condignement, le faiſoit appeller, & luy diſoit : « Pour» quoy eſt ce que tu ne me demandes quelque » choſe ? Paradvenrure me veulx tu tenir en » obligation, que je te ſoye tousjours tenu, pour » m'avoir faict ſervice, ſans en eſtre ſatisfaict.

» Te ſembleroit il bon que tu euſſes renommée
» de très fidele ſerviteur, & moy de maiſtre très
» ingrat ? Comment prendront les autres courage
» à me bien ſervir, s'ilz voyent que je ſoye
» debiteur des ſervices paſſez ? Preſuppoſé que
» tu m'ayes ſervy, & que ne vueilles proufiter
» de ma grandeur, je te fais ſçavoir que je me
» tiens plus pour offenſé, que pour ſervy, pource
» que toutes fois qu'on te louëra d'avoir eſté bon
» ſerviteur, on me blaſmera d'eſtre mauvais
» maiſtre, de t'avoir oublié. Si tu laiſſes de me
» demander loyer de tes ſervices pour penſer
» que j'ay beaucoup d'affaires, & que ne puis
» ſatisfaire à tout, ce penſement eſt vain : pource
» que n'ayant le prince autre moyen de payer le
» ſalaire de ſon ſerviteur, le doit plus toſt eſpar-
» gner de ſa bouche, que demeurer ingrat.
» Demande moy hardiment ce que tu verras
» eſtre conforme à ton eſtat : car puis que tu as
» faict office de bon ſervant, injuſte ſeroit que ne
» feiſſe office de bon maiſtre ». Telles & ſemblables parolles diſoit Alexandre à ceulx qui l'avoyent ſervy, & n'oſoyent demander leur ſalaire.

XXVI. Par importune inſtance, priere, preſens qu'on luy feiſt, ny par faveur ou familiarité, jamais ne donna office de juſtice à homme qu'il ne cognuſt eſtre capable & vertueux pour l'adminiſtrer. Les offices de ſes finances eſtoyent

annuelz, & ne consentoit pour chose que ce fust, qu'ilz les tinssent deux ans, craignant que le long maniement ne les feist larrons. Il appelloit les offices de la recepte generale un mal necessaire en la republique, pource que d'une parr on y apprend à desrobber, & de l'autre on ne s'en peult passer. Le payement de la soulde des gens de guerre se faisoit de dixsept en dixsept jours, oultre laquelle quand alloyent hors d'Italie, leur donnoit autre payement pour la conduicte de leurs chevaulx, armes & hardes, & secouroit les malades d'argent extraordinaire. Certains Chrestiens, & quelques hosteliers eurent procez devant luy, de ce qu'en un endroict de ville les Chrestiens vouloyent edifier une chapelle pour le service de leur dieu, & ces hosteliers y vouloyent bastir des logis. Sur quoy Alexandre profera telle sentence : « Les choses divines sont » tousjours à preferer aux humaines. Par ainsi » soit libre aux Chrestiens d'edifier leur chap- » pelle à leur dieu : qui combien qu'il soit » incognu à Rome, si est ce que de ce seulement » qu'il est nommé dieu, honneur luy doit estre » donné, & les hosteliers deboutez de ce qu'ilz » les veulent empescher ».

XXVII. En l'an unzieme [1] de l'empire d'Alexandre, vindrent nouvelles des officiers

[1] L'an de Rome 586.

Romains, qui pour lors eſtoyent en Aſie, qu'Artaxerſes roy des Perſes avoit vaincu & tué Arthabanus roy des Parthes, & que non content de ceſte victoire, commençoit à occuper l'Aſſyrie & Meſopotamie, provinces ſubjectes à l'empire Romain : dequoy Alexandre & le ſenat & peuple furent grandement troublez, tant pource que la guerre d'Aſie avoit eſté tousjours perilleuſe au peuple Romain, & pour la diſtance des païs, de grands frais, que pource auſſi que de dix ans auparavant n'avoyent veu armes d'aucuns ennemis contre eulx. Depuis ſes plus jeunes ans Alexandre s'eſtoit nourry en paix, & prins le gouvernement de l'empire en paix, & naturellement enclin à la paix : & pour autant n'eſt merveille ſi la nouvelle de la guerre luy fut odieuſe. Car coleres, mutinations & ſeditions, que la guerre conduict avec ſoy, plaiſent à hommes paſſionnez & alienez de bon ſens, non aux prudens, pacifiques & d'eſprit repoſé. Il feit aſſembler ſes conſeillers domeſtiques avec le ſenat, pour veoir enſemblement les lettres qu'on eſcrivoit d'Aſie, & pourveoir à prompte reſponſe, & aux appreſtz qu'il conviendroit faire pour la guerre. Leuës les lettres, après diverſes raiſons alleguées des opinans, la reſolution fut, qu'avant que declarer la guerre ouverte à Artaxerſes, on

luy envoyeroit ambaſſadeurs pour traicter de la paix.

XXVIII. At à ceſte fin deſpeſcha des principaulx gentilzhommes de ſa maiſon, pour s'en aller en toute diligence vers Artaxerſes, & luy eſcrivit une lettre en ceſte teneur : « Alexandre » Severus empereur Romain, à toy Artaxerſes, » roy des Perſes, ſalut & paix avec les dieux » pacifiques. Nous te ſaluons avec ſalut, pource » que te la deſirons, & avec la paix, pource que » de tout temps l'avons aymée. N'eſtime peu de » ce que te ſaluons en paix, & te deſirons ſalut, » pource qu'au prince qui eſt ſans ſalut, faſcheux » luy eſt le vivre : & s'il n'a paix, ſa vie ne merite » d'eſtre dicte vie. Ne devroit ſuffire à l'homme, » ô Artaxerſes, d'avoir continuelle guerre contre » ſa brutale ſenſualité, ſans en chercher ſi loing » une autre ? L'homme qui peult aſſubjectir le » cueur & volunté ſiniſtre qu'il a dans ſon corps » empriſonnée, cuyde il vaincre & ſeigneurier » le monde qui eſt en ſi grande liberté ? Si en » temps de paix à peine pouvons vivre pacifiques, » que ferons nous, ſi en la guerre provoquons » nouveaux ennemis ? Le prince ne peult tant » faire, de rendre conforme ſa volunté à l'ap- » petit d'un ſeul, comment penſe il donc con- » traindre pluſieurs à ſe conformer à la ſienne

» propre ? Nous avons entendu pardeça, que tu
» as adventuré ta perſonne, conſummé tes thre-
» ſors, employé tes amis, & deſtruict & ſaccagé
» beaucoup de peuples pour eſtre dominateur des
» Parthes. Nous croyons & eſtimons que tu n'as
» pas plus de contentement maintenant, que tu
» avois auparavant la victoire des Parthes : car
» le contentement ne conſiſte à uſurper les royau-
» mes & provinces d'autruy, mais à dominer &
» commander à ſes propres deſirs. Ny les Parthes
» en Aſie, ny les Romains en Europe, t'avoyent
» faict choſe, par laquelle tu deuſſes deſtruire
» les uns, & menacer d'en faire autant aux autres.
» Et peult eſtre que les vaincus quelque jour ſe
» remettront pour venger l'injure, & nous avec
» l'ayde d'eulx abbatrons ta puiſſance : & te ſou-
» vienne que le plus ſouvent les maulx & dangers
» nous proviennent, non tant des ennemis qu'a-
» vons, comme des amis qu'avons offenſez. Les
» Romains & les Parthes ont eſté de tout temps
» amis de toy & des tiens, & l'ont monſtré en
» beaucoup de bons endroicts : à ceſte heure ne
» pouvons penſer, qui t'a emeu à les offenſer.
» Tant y a que je te jure par les dieux immortelz,
» que ſi tu ne reſtitues ce que leur uſurpes, &
» ne nous laiſſes ce que nous tenons, la guetre
» te ſera desfiée, telle qu'il fault que ſois en
» brief vainqueur, ou que te deliberes de venir

» de roy des Perſes, ſerf & eſclave à Rome.
» Nous t'envoyons noz ambaſſadeurs, qui te
» declareront plus à plein noz voluntez, entends
» les, & croy les : & ſi ne veulx adjouſter foy
» aux parolles que ilz te diront, tu ſeras con-
» trainct de croire par les armes que t'envoye-
» rons. Non autre choſe, ſinon que noz dieux
» ſoyent avec toy, & les tiens avec nous tous-
» jours ».

XXIX. Les ambaſſadeurs qui baillerent la lettre à Artaxerſes, dirent depuis, qu'il la leut deux ou trois fois, puis leur dict. « Mes amis,
» j'ay leu, & plus d'une fois leu, & liray encor'un
» coup ceſte lettre, que voſtre prince m'envoye,
» & me ſemble à veoir ſon ſtyle, qu'il a plus
» employé de temps eſtudiant aux eſcoles, que
» combatant aux campagnes : car les princes
» guerroyeurs & vaillans ſont courts en propos,
» & advantageux en faicts heroïques. Je tiens
» pour receuë voſtre ambaſſade, & pour enten-
» due la creance de voz letttes, & entends bien,
» que la fin où voſtre prince tend, eſt, qu'il veule
» que je rende ce que j'ay prins aux Parthes, &
» que je n'occupe rien des Romains. A quoy je
» vous reſponds, que la loy, qui ordonna que ce
» ſeroit mien, & cela ſeroit tien, proceda de
» cueur bas & failly, & de ceulx qui n'oſerent
» entreprendre choſes grandes, & cuyderent

» garder par les livres, ce que n'oſerent gaigner
» par armes. Ces loix que ces povres philoſophes
» feirent, ne peuvent prejudicier à la grandeur des
» princes : & penſe que les dieux determinerent,
» que toutes choſes fuſſent propres, excepté les
» empires & royaumes, qu'ilz voulurent eſtre
» communs aux princes : le droict deſquelz eſt
» non en ſucceſſion & heritage, mais en la force
» & à l'eſpée. Les hommes magnanimes, & de
» ſang heroïques, ne ſe peuvent contenter de ce
» que leurs anteceſſeurs leur laiſſent, & moins
» eſt convenable à leur eſtat, de demander par
» procez, ce que leurs ennemis detiennent : mais
» fault que pour conſerver ce qu'on leur a laiſſé,
» ilz deſpendent les biens, & pour en acquerir
» de nouveaux, qu'ilz adventurent à toute heure
» la vie. Davantage puis qu'ainſi eſt qu'il n'y a
» roy tant vertueux, qui ne deſire par nature
» regner & devenir plus grand, je ſuis deliberé
» de garder ce que j'ay prins de bonne guerre ſur
» les Parthes, & de prendre ſur les Romains ce
» que je pourray : & s'il advient que fortune ſoit
» ennemie à mes entreprinſes, au moins louëra
» la poſterité mon bon cueur & ma hardieſſe ».
Telle ou ſemblable reſponſe feit Artaxerſes aux ambaſſadeurs Romains, leſquelz (comme diſoyent depuis) ne s'eſpouvanterent tant de ce qu'il diſoit, comme de la grande bravade &

animoſité, que monſtroit le proferant, de ſorte qu'il ſembloit qu'il ne parlaſt, mais qu'il combatiſt. Ainſi que les ambaſſadeurs, ayans prins congé, ſortoyent hors de ſa chambre, les appella, & leur dict : « Dictes à voſtre maiſtre Alexandre, » que pour reſponſe à ſa lettre philoſophique, je » luy aſſigne le camp pour papier, la lance pour » la plume, le ſang pour l'encre, & les œuvres » pour parolles ».

XXX. Retournez les ambaſſadeurs à Rome, & dicte la reſponſe d'Artaxerſes, le ſenat & peuple furent tant indignez de la bravade de ce roy Barbare, que tous jurerent & promirent d'employer biens & perſonnes à rompre ſa folle audace, & venger l'injure qu'il faiſoit à Rome. Ce roy Artaxerſes eſtoit prince fort aymé des ſiens, & redouté des circunvoiſins, qui adminiſtroit juſtice avec grande majeſté & ſeverité. Quelques Romains prierent Alexandre de conſulter avec les magiciens, quel ſuccez auroit ceſte guerre : ce qu'il refuſa, & monſtra ſemblant d'eſtre faſché de ce qu'on luy en parloit, diſant : « Si les » magiciens & devins, comme ilz ont ſcience » pour preveoir & predire les choſes futures, » avoyent moyens pour y remedier, il ſeroit bien » faict de leur en parler, & de s'en ſervir : mais » eſtant certain que mes deſtinées advieudront, » mieulx me ſera d'attendre ce qu'il plaira aux » dieux

» dieux m'envoyer, que prendre quelque creance » à ce que les magiciens diront ».

XXXI. Entendue par Alexandre la ſuperbe reſponſe du roy Artaxerſes, commença à faire ſon appreſt pour la guerre, & manda les provinces ſubjectes & confederées à l'empire, de luy envoyer argent & le plus grand nombre qu'ilz pourroyent d'hommes belliqueux. Il y avoit dix ou unze ans que l'empire Romain eſtoit en paix & grande tranquillité. Et l'emeute ſi ſoudaine ſcandaliſoit chacun, avec ce qu'il falloit impoſer nouveaux tributs : en fin n'y eut celuy qui ne receuſt aggreablement ſelon la volunté de l'empereur, & ſubſides, & commandement d'aller à la guerre. Durant le temps que l'appareil de la guerre ſe faiſoit, Alexandre manda venir ſes principaulx capitaines & centurions, tant de la Romaine, que des garniſons : & les ayant aſſemblez en une grande place, leur parla en ceſte ſorte : « Mes » freres, compagnons & amys, je prie les » dieux immortelz, autheurs de tout bien, de » me donner à ce commencement & pourſuyte » de remonſtrance, que je vous veulx faire, » eloquence & grace, & à vous benivolence & » docilité pour m'eſcouter. Ce que je veulx dire, » n'eſt pour vous perſuader de faire ce que je » vouldray, mais pour ſçavoir ce que vous » demandez & voulez : pource qu'en la con-

» duicte des grands & graves affaires, un ſeul
» le peult propoſer, mais pluſieurs le doyvent
» reſouldre. Vous ſçavez qu'ilz y a tantoſt unze
» ans, que de voz graces, j'ay l'adminiſtration
» de l'empire Romain, durant leſquelz j'ay
» travaillé & mis peine à vous entretenir en
» bonne paix, & eviter tant que j'ay peu, toutes
» occaſions de guerre, qui ſont biens, dont
» devons rendre graces aux dieux, puis que par
» leur bonté avons jouy en noſtre temps de ce
» que noz predeceſſeurs deſirerent, & n'eurent
» onques. Combien que le prince ſoit en ſa vie
» diſſolu, ſuperbe, convoiteux & de complexion
» eſtrange, toutes ces imperfections ſe peuvent
» ſouffrir & diſſimuler, s'il a paix avec les
» eſtrangers, & entretient en juſtice les ſiens.
» Il vous eſt à tous notoire, comment Artaxerſes
» roy des Perſes a vaincu & deſtruict les Parthes,
» & faict la guerre à noz amis & confederez ſes
» voiſins, avec telles forces qu'il n'y a perſonne
» en toute l'Aſie, qui oſe prendre les armes pour
» luy faire teſte. Les faicts belliqueux de voz
» predeceſſeurs & de vous, la nobleſſe du ſang
» Romain, & la magnanimité de voz courages,
» me monſtrent aſſez que de cela ne vous eſton-
» nerez aucunement, & n'en ſçauriez avoir
» crainte, ſçachant que l'eſtonnement provient
» de peu de prudence, & la crainte de couardiſe.

» Les hommes illuſtres, heroïques, & qui
» veulent eſtre par vertu ſeignalez, doyvent
» egalement & en meſme conſtance ſupporter
» proſperitez & adverſitez, ſe confians que
» ſouvent de la proſperité eſt la joye incertaine,
» & de l'adverſité patiemment ſouſtenue certaine
» la gloire. Laiſſant les dieux, & parlant comme
» hommes, aucune choſe ne ſe peult avec cer-
» titude dire grande, ſi elle n'eſt ſubjette à
» fortune & inconveniens, & en ce ſuyvent les
» hommes leur maiſtreſſe nature, qui a faict
» l'homme meſmes (ſon chef d'œuvre) ſubject
» à peine, travail & miſere pour parvenir à la
» fruition de vertu. Nous envoyaſmes (comme
» ſçavez) noz ambaſſadeurs à Artaxerſes, pour
» luy faire entendre le tort qu'il nous faiſoit des
» provinces ſur nous uſurpées en Aſſyrie &
» Meſopotamie. Et tant s'en fault qu'il nous en
» feiſt bonne reſponſe, qu'à peine voulut ouyr
» ceulx qu'y avions envoyez. Pourautant pour
» en faire brief, me ſemble fort raiſonnable &
» digne de noſtre grandeur, que nous aſſem-
» blions toutes noz forces Romaines pour rompre
» ſa trop grande arrogance, & monſtrer que
» ſçavons auſſi bien humilier les ſuperbes, comme
» haulſer les humbles. Beaucoup de vous qui eſtes
» icy, avez faict & veu faire des actions de
» memoire immortelle, du temps d'Antoninus

» & Severus mes predeceſſeurs. Et poſé le cas,
» que pour l'aage, & pour tant de travaulx
» ſoufferts, ne puiſſiez combatre comme les
» jeunes, vous nous donnerez advis & bon
» conſeil, qui n'eſt pas moins requis au faict de
» la guerre, que le courage & la lance. Ayez
» ferme eſperance, que nous ſerons vainqueurs,
» quand ne ſeroit que pource qu'ilz ont contre
» tout droit divin & humain, commencé la
» guerre, & que luy avons demandé la paix
» qu'il a refuſée. Ne vous eſtonnez, mes amis,
» de veoir noz armes enrouillées & vieilles : car
» la felicité de la guerre ne conſiſte aux armes
» luyſantes, mais aux cueurs vaillans & bien
» fourbis : & plus valent les hommes d'acier,
» que les armes de fer. Je vous prie ne trouver
» mauvais, de ce que vous fault militer ſoubs
» l'eſtendart d'un jeune empereur, comme moy,
» qui ne ſuis gueres encore experimenté à la
» conduicte d'une ſi belle compagnie comme la
» voſtre : car cela ſe peult facilement ſupporter,
» en ce que je me delibere de combatre comme
» l'un de vous, & au faict de conſeil me gou-
» verner par les anciens & ſages. Aux vivres &
» munitions, j'ay desja pourveu de faire tenir à
» Conſtantinople bleds de Sicile, vins de Candie,
» ſel de Capue, huyles & lards d'Eſpagne, &
» legumes de France. Autres proviſions n'ay je

» voulu faire de vivres plus ſervans à volupté » & friandiſe qu'à neceſſité. Car aux guerres, » eſt malayſé que ceulx qui ſe laiſſent vaincre » aux gourmandiſes & vices, puiſſent vaincre » leurs ennemis. Scipio Aphricanus quand alla à » Numance, trouva trente mille Romains, qui » avoyent tenu le ſiege devant ceſte cité quatorze » ans, & les Romains eſtoyent aſſiegez de cent » mille ſortes de vices. A quoy comme capitaine » accort & ſage, donna ſi bon remede, que les » vices furent extirpez, & incontinent après les » ennemis vaincus, & Numance prinſe. En ceſte » noſtre entreprinſe, qui ſera longue & perilleuſe, » je ne veulx que faciez choſe, que ne me voyez » premierement faire, pource que ſoit à l'aller par » terre, ou au naviguer ſur mer, au combatre, au » traictement de ma perſonne, je veulx & entends » que chacun de vous me repute compagnon » liberal, non prince chetif & avare ». Ces remonſtrances ainſi faictes, les aſſiſtans crierent à haulte voix : « Vive Alexandre Cæſar » Auguſte : felice & proſpere luy ſoit le voyage ». Et deſlors jurerent tous de l'accompagner, & de ne l'abandonner juſques à la derniere goutte de leur ſang. Le jour enſuyvant departit grandes ſommes de deniers à tous capitaines & ſoldats, non pour payement de la ſoulde ordinaire, mais

pour les animer à prendre ce loingtain voyage de meilleure volunté.

XXXII. La proviſion de toutes choſes neceſſaires à la guerre faicte, Alexandre feit publier par tout la guerre ouverte en Aſie par mer & par terre, & à ſçavoir à cry public le jour de ſon departement, avant lequel feit offrir grands ſacrifices aux temples, & veux divers aux dieux, ſuyvant l'ancienne couſtume des bons princes Romains, qui appaiſoyent l'ire des dieux, avant que prendre les armes contre leurs ennemis. Lors qu'il ſortit de Rome pour s'acheminer, le ſenat & peuple le convoyerent plus d'une grand'lieuë, plorant chacun de veoir aller ſi loing leur prince, qu'ilz aymoyent cordialement. Il ne s'arreſta de tout le voyage juſques en la cité d'Alexandrie, ou avoit mandé ſe trouver toutes les garniſons de la Hongrie, Dalmacie & partie de Grece, pour ſe joindre avec ſon armée. Faiſant quelque ſejour en Alexandrie, ſon conſeil fut d'advis d'envoyer encore ambaſſades vers le roy des Perſes, pour le ſemondre à honneſtes conditions de paix, ou ſinon luy denoncer la guerre.

XXXIII. Artaxerſes adverty de la deſcente des Romains, & de la venue de leurs ambaſſadeurs en ſes terres, ne monſtra aucun ſigne d'en eſtre marry ny emeu, & moins des remonſtrances des

ambaſſadeurs, auſquelz ne feit autre reſponſe, ſi n'eſt qu'il envoyeroit bien toſt de ſes nouvelles aux Romains. Cinq ou ſix jours après Artaxerſes envoya cinq cents des ſiens à cheval en ambaſſade vers Alexandre des mieulx equippez & braves de toutes ſes compagnies, à fin que les Romains penſaſſent quelle devoit eſtre la reſte de ſes forces. Ce que les ambaſſadeurs portoyent par eſcrit, eſtoit en ceſte teneur : « Le grand roy des » Perſes mande à toy Alexandre empereur des » Romains, que promptement tu laiſſes Aſſyrie, » & que tu vuydes toute l'Aſie, ſans preſumer » d'aller plus avant, autrement aſſeure toy d'eſtre » chaſtié de ta folle entreprinſe ». Alexandre après avoir leu ce cartel ſi ſuperbe, feit ptendre les cinq cents meſſagers, & deſmontez & deſpouillez, les feit envoyer en Phrygie en exil labourer la terre. Quelques uns luy conſeilloyent qu'il ne les envoyaſt vie ſauve, mais qu'il les feiſt pendre, auſquelz reſpondit : « A ceulx qui » ne portent ſinon la parolle, qu'on leur com- » mande dite, & qui font courageuſement ce » dont ilz ont charge, ne fault oſter la vie, » mais à ceulx qui par trop de gloire diſent & » excedent les termes de meſſagers ». Certains ſoldatz archers, qui eſtoyent venus d'Ægypte, feirent quelque ſemblant ſecret de s'en vouloir retourner, mais ilz furent chaſtiez tant exemplai-

rement, qu'ilz ne l'oſerent plus faire, ny autres y penſer.

XXXIV. Alexandre ſe voyant ſi grand nombre de gens, diviſa ſon armée en trois, & en envoya l'une du coſté d'Armenie, l'autre entre les fleuves de Tygris & Eufrates, & garda la reſte avec ſoy pour entrer de pluſieurs parts en la terre de l'ennemy, & cuydant par là, que le roy ſe voyant aſſailly de tous coſtez, ſe rengeaſt à ſon obeïſſance. En ce temps les Perſes n'uſoyent de l'aide de gens eſtrangiers pour la guerre, & n'avoyent encore l'induſtrie de ſe renger en bataille, & combatoyent à trouppes, ou peſle meſle, ſelon l'exigence du cas, & alloit chacun à la guerre indifferemment, au commandement du roy, hommes & femmes, ſans ſoulde, & s'en retournoyent en leurs maiſons après la guerre, n'en rapportans autre choſe que ce qu'ilz avoyent butiné ou prins ſur les ennemis. Combien que les Perſes n'euſſent l'aſtuce de ſe renger ſelon l'art militaire, ſi eſt-ce qu'ilz eſtoyent adroictz à mener chevaulx & tirer de l'arc : pource qu'en ces deux choſes principalement eſtoyent exercitez dès leur jeuneſſe. Les Romains commencerent entret dans le païs des Perſes, bruſlans, pillans & ſaccageans le plat païs : ce que les ennemis eſtimans à leur adventage, & faiſans ſemblant de ne pouvoir reſiſter, les

laiſſerent entrer bien avant, qui fut la ruine des Romains.

XXXV. Ainſi que les ennemis veirent le plus de leur commodité, faiſans front, vindrent rencontrer leurs adverſaires, pour donner la bataille, en laquelle n'eſtoit Alexandre en perſonne, à cauſe que ſa mere par prieres & pleurs l'avoit retenu en ſa tente, luy remonſtrant qu'au combat ne pouvoit ſervir que d'un homme: & s'il advenoit que par desfortune fuſt tué ou prins, il mettroit en grande neceſſité l'eſtat de l'empire Romain. La bataille encommencée, après que d'une part & d'autre fut combatu vaillamment, les Romains ayans du pis, ſuccumberent, non que le cueur leur failliſt au combatre & au mourir, mais les ennemis qui ſçavoyent les paſſages des lieux, qui eſtoyent fort mareſcageux & eſtroits, en peu d'heure donnerent tant de peine aux Romains, & les endommagerent de ſorte qu'ils furent contraincts de quicter le camp, la plus part tuez ou bleſſez, de l'infinité des ſagettes des Perſes [1]. Alexandre de la desfortune ou de la calamiteuſe perte de ſon exercite tumba malade: & au contraire Artaxerſes joyeux de ceſte belle victoire, s'il eſtoit au paravant

[1] C'eſt ainſi que le raconte Hérodien, qui paroit avoir pris Alexandre en averſion. Lampride le rapporte, de la maniere qu'on lira au ch. XLI, d'après les actes du ſénat.

ſuperbe, fut lors inſupportable du tout : en quoy ſe void combien miſerable eſt l'eſtat des princes de ce que de la desfortune de l'un vient la felicité de l'autre. Les ſoldatz de Hongrie & païs circunvoyſins endurerent plus que les autres, non tant pour la perte de la bataillle, comme pour l'air de ce païs chauld & contraire à leur naturel, avec ce qu'ilz n'eſtoyent ſobres au manger & boyre : dont leur provint tant de maladies, qu'à peine s'en ſauva la dixieme partie. Alexandre voyant approcher l'hyver, & ſon exercite affoibly & malade, par le conſeil de ſa mere Mammea, ſe retira en Antioche, ou guery de ſa maladie, refreſchit ſon armée, feit guarir les malades, & faiſoit auſſi bon traictement à tous ſi liberalement, comme s'ilz euſſent eu victoire contre les Perſes. Le reſte des gens de guerre qui n'eſtoyent avec luy, n'eurent gueres meilleure fortune là part où ilz eſtoyent, & s'en revindrent ſi miſerables & rompus, qu'il ſembloit que de toutes parts la fortune euſt conjuré contre eulx.

XXXVI. Eſtant Alexandre retiré en Antioche, (comme une desfortune amene l'autre) nouvelles luy vindrent, comme la plus part de la Germanie, le ſentant eſloingné de Rome, & vaincu en Aſie, s'eſtoit revoltée, avec ce que dès long temps les Romains & les Germains n'eſtoyent gueres amis : & s'il advenoit que les Germains demeuraſſent

quelque temps en paix, c'eſtoit pour ne ſe veoir les plus forts : « car c'eſt regle generale, que » jamais ne ſert de gré, qui par force ſe ſent » ſubject à autruy ». Ce qu'on eſcrivit à Alexandre, eſtoit que les Germains avoyent desjà paſſé les rivieres du Rhin & du Danube avec une puiſſante armée, & ſur les confins de l'Illyrique & Hongrie, pilloyent, ſaccageoyent & bruſloyent tout le païs. Ce peu de ſoldatz qui reſtoyent à Alexandre de ce païs d'Illyrique, ſe lamenterent grandement de ceſte nouvelle, voyans les peres morts en Perſe, & maintenant les femmes & enfans perſecutez & deſtruictz par les Germains. Supreme fut la triſteſſe qu'Alexandre conceut de ſe veoir tant & tant preſſé d'aller faire la guerre contre les Germains, meſmes qu'on luy manda, qu'il falloit qu'il y vinſt en perſonne, autrement les Romains n'y vouloyent entendre. Et luy peſoit plus que toute autre choſe, de ce que ſi ceulx qui luy portoyent mauvaiſe volunté, venoyent à ſçavoir qu'il avoit conduict le voyage d'Aſie aſſez infelicement, & que de nouveau les Germains le venoyent provoquer, eſtoit à craindre, qu'ilz ne mutinaſſent le ſenat & peuple de Rome, lors par trop long repos deſirant mutation. Alexandre print reſolution de s'en aller en perſonne contre les Alemans, & pour s'entretenir en la grace du peuple Romain, envoya

quantité grande de bledz & huyles à Rome, & en feit faire don & diſtribution generale à tous, & par meſme moyen dreſſa le plus de forces qu'il peut amaſſer, avec celles qu'il avoit, en tant que chacun fut content de veoir l'appareil & la bonne volunté du prince.

XXXVII. Il vint à grand'difficulté d'Aſie en Germanie, & eſtant près le fleuve du Rhin, ou les ennemis l'attendoyent, feit dreſſer un pont de barques, pour paſſer promptement, & aſſaillir les Germains au deſpourveu, qui de l'autre part faiſoyent teſte aux Romains. L'avant-garde d'Alexandre, qui avoit un bon nombre de ſoldats de Mauritanie & de Thrace, archiers & arbaleſtiers très experts, donnerent à la poincte contre les Alemans, qui ſont grands, menbrus & peſans au cheminer, comme s'ilz euſſent tiré aux buttes contre des terriers, & en tuerent pluſieurs. De ſorte que ceſte premiere rencontre fut heureuſe aux Romains, combien qu'ilz fuſſent en moindre nombre que les Germains, qui avoyent faict amas de peuple infiny, tant des Gaules que de la Germanie, mal toutefois duit & accouſtumé à la guerre. Peu de jours après ſe tenans les uns & les autres en leurs gardes, & cherchans moyen de combatre à l'advantage, le bon prince Alexandre envoya ambaſſadeurs vers les capitaines & conducteurs des Germains, pour

traicter & demander paix, & leur remonſtrer le grand dommage que la guerre plus longue pouvoit amener ès perſonnes & biens d'une part & d'autre, non pour la crainte qu'il euſt d'eſtre vaincu, eſtant ſi bien accompagné : mais ſçachant la fortune eſtre variable & douteuſe, ſignamment en la guerre, aymoit mieulx les reduire à l'amiable, que les y contraindre à force d'armes, qui ne ſe pouvoit faire ſans grande effuſion de ſang, de la part des vainqueurs meſmes. Les Germains qui ont telle nature, qu'ilz encommencent la guerre de colere, la pourſuyvent de furie, & à la fin s'amolliſſent, & ſe laiſſent facilement perſuader & corrompre par argent, entendirent facilement à ce qu'Alexandre leur mandoit : & à fin que plus librement peuſſent traicter leur accord, accorderent trefves d'un moys : dont la plus part des gens d'Alexandre furent ſcandaliſez & mal contents, ſpecialement ceulx d'Illyrique & Pannonie, qui avoyent propoſé ſe venger des incurſions & pilleries que les Germains avoyent faict en leurs terres peu auparavant.

XXXVIII. Il y avoit en l'exercite d'Alexandre un capitaine nommé Maximinus natif de Thrace, de bas & obſcur lignage, vicieux, meurtrier & de meſchante vie. Qui toutefois par ſa vaillance, animoſité & grand'dexterité & experience aux

armes, eut titre de chevalier & capitaine. Et fut choſe merveilleuſe en luy, que de tant que ſon inclination le ptiva de vertus, de tant luy fut favorable la temerité & la fortune aux actes deſeſperez & fortuits. Dès que les Romains veirent qu'Alexandre concluoit la paix avec les Germains, & qu'il ſe donnoit du bon temps, & d'autre part, qu'ilz ne pouvoyent butiner ny piller aucune choſe ſur leurs ennmis, commencerent à machiner entre eulx de faire mourir Alexandre, comme empereur couard & inutile, & ſubroguer Maximinus en ſa place, & desja ſe bandoyent & faiſoyent monopoles pour conduire l'entreprinſe. Advint que Maximinus eſtant en ſon quartier de camp, ainſi comme il apprenoit quelques jeunes hommes à eſcrimer & manier les armes, ceulx qui braſſoyent la trahiſon contre Alexandre, vindrent prendre Maximinus, & luy veſtirent le manteau imperial : ce qu'il eſtimoit eſtre par jeu & mocquerie, & riant s'en defendoit : mais en fin voyant que c'eſtoit à bon eſcient, très voluntiers print le party des conjurateurs & ſe chargea ſoymeſmes de mettre à mort ſon ſouverain ſeigneur. Dequoy adverty Alexandre & ſa mere Mammea, eſprins de frayeur & triſteſſe, prierent leurs amys, capitaines & autres de l'armée, qu'ilz penſoyent eſtre leurs favoris, de reſiſter à l'audacieuſe entreprinſe de Maximinus, & comme

fideles ſubjectz & vaſſaulx, venger ceſte tant cruelle trahiſon conſpirée contre leur ſeigneur naturel : ce que pluſieurs promeirent, & depuis n'en feirent rien. Lendemain matin on vint dire au povre empereur, que Maximinus venoit vers luy accompagné de la plus part des gens de guerre : qui voulut prendre les armes pour aller au devant, mais voyant que perſonne ne le ſuyvoit, & que ſes domeſtiques meſmes s'en eſtoyent fuis, ſe retira en ſa tente. Maximinus approché du pavillon imperial, voyant qu'il n'avoit reſiſtence aucune, commanda à quelques uns de ſes ſatellites, d'aller tuer incontinent l'empereur, & ſur leur vie qu'ilz n'attendiſſent ny eſcoutaſſent parolle qu'il vouluſt dire. Lors que ces ſoldatz entrerent à la tente de l'empereur, il ſe complaignoit [1], & remonſtroit à ſa mere, que ſa convoytiſe & avarice leur couſteroit la vie & l'honneur. Et tant peu prouſiterent les remonſtrances & larmes que l'un & l'autre feirent, qu'en l'inſtant la mere & le filz furent mis à mort. Herodianus hiſtoriographe Romain, racompte que la mort de l'empereur Alexandre fut telle. Autres autheurs non moins dignes d'authorité, diſent qu'il mourut autrement, & qu'il ne fut onques vaincu en Aſie : mais oſent dire, qu'Heriodanus voulant couvrir

[1] Ceci eſt encore tiré du récit d'Hérodien, démenti par Lampride.

la trahiſon de Maximinus, dit que l'exercite des Romains vouloit mal à Alexandre, de ce qu'il avoir eſté vaincu en Aſie.

XXXIX. Quand Alexandre partit de Rome pour aller en la guerre d'Aſie, toute la plus grande ſolicitude qu'il euſt, c'eſtoit de donner ordre, que les gens de guerre feuſſent conduicts à ſeureté, & à moins de foule pour le peuple qu'il eſtoit poſſible. S'il campoit quelque fois, ſes pavillons & tentes eſtoyent au milieu de l'armée à la veuë de chacun : & meſmes ſur ſes repas commandoit qu'on ouvriſt portes & fenoſtres, à fin que les eſtrangers veiſſent que les princes Romains ſe ſçavent contenter à la guerre comme à la guerre, de peu de viande, & legierement accouſtrée, & endurer, quand il en eſt beſoing, beaucoup d'aſperitez. Luy meſmes chaſque nuict aſſiſtoit aux aſſiettes du guer, & ſur la minuict ou autres heures inopinées, faiſoit donner ſouvent faulſes alarmes, pour cognoiſtre ſi ſes gens prenoyent promptement les armes, & ſe retiroyent à poinct à leurs enſeignes : & ſi quelqu'un failloit à l'obſervation des commandements militaires, eſtoit puny aigrement. De meſmes les querelleux & rançonneurs de leurs hoſtes, & larrons eſtoyent chaſtiez : & les admoneſtoit après la peine, qu'ilz avoyent ſelon le delict, d'avoir tousjours devant les yeulx & en leur memoire la belle ſentence

ſentence qui dict : « Quod tibi fieri non vis, » alteri ne feceris » : Ne fais à autruy ce que ne vouldrois t'eſtre faict : & à fin que les ſoldats la retinſſent mieulx, la feit eſcrire aux eſtandars & bannieres. Eſtant en Antioche, adverty qu'un capitaine avoit oultragé & batu une femme ancienne bourgeoiſe de la cité, commanda que la femme & le capitaine fuſſent menez en ſa preſence : & après avoir entendu les parties, feit deſgrader le capitaine de tous honneurs & privileges, & faict de ſervile condition, le bailla captif à la femme pour le vendre & en diſpoſer à ſa volunté. Et pour en faire brief, Alexandre entretenoit en telle ſeverité & crainte ſon exercite ſans le craindre de ſon coſté, qu'il le conduyſoit par tout ſans larrecins & pilleries, & en grande obeïſſance, à raiſon de ce qu'il les payoit très bien, & par l'exemple de ſa bonne vie, oſtoit tout motif de deſobeïr. Durant le ſejour que ſon armée feit aux environs d'Antioche, la plus part des ſoldats s'addonnoyent à yvrongner, paillarder, baigner, jouër, & autres oyſivetez & vices, avec grand' perdition de temps. Sur quoy ayant faict pluſieurs inhibitions & menaces, voyant que on ne ſe corrigeoit pas, commanda que pluſieurs chefs, tribuns & centeniers fuſſent prins, & mis aux fers : de quoy

provint trouble, murmuration & ſcandale, menaçans beaucoup des principaulx de ſoy retirer, & prendre le party des ennemis.

XL. Pour à quoy obvier feit elargir les priſonniers, & au ſon de la trompette tout l'exercite amaſſé, & monté en une haulte chaire, commença à leur parler en ceſte ſorte : « Mes freres, amys » & compagnons, avant qu'entrer au propos que » maintenant je delibere vous tenir (mais que » ſoyez dociles & attentifz) je vous prie d'en» tendre, que ce que je veulx dire, n'eſt de » crainte que j'aye du tumulte que vous excitez, » ne que je vueille auſſi que vous me craignez, » ſi n'eſt entant que la raiſon & mon authorité » imperiale commande. Les princes qui ont » crainte de leurs ſubjects, où il fault qu'ilz » ſoyent injuſtes, & ſe ſentent en quelque choſe » coulpables, ou que les ſubjects diſſimulent & » leur ſupportent de grands vices. Comment » ſe peult faire, que j'endure à vous qui eſtes » Romains civiles & nobles, ce que le plus » eſtrange & barbare tyran du monde n'en» dureroit à ſes ſubjects? Ne ſçavez vous que » il y a pluſieurs grands ſeigneurs, qui combien » que ſoyent meſchans, & qu'on leur ſouffre » beaucoup de vices, ce neantmoins ne conſentent » que leurs loix ſoyent iniques, ny que les vicieux

» y habitent ſans punition ? Il n'y a homme ſi
» mauvais, qui ne s'efforce quelquefois d'eſtre
» bon, & qui ne cognoiſſe le bien eſtre meilleur
» que le mal : dont provient, que pire eſt pour
» la republique le prince vertueux, qui ſouffre
» les meſchans, que le vicieux, qui les chaſtie.
» Le prince qui directement ou indirectement
» tolere les vicieux en ſon païs, ne peult avoir
» tiltre de ſeigneur & pere pitoyable, mais de
» cruel & pernicieux tyran : & advient que pour
» le trop diſſimuler du ſuperieur, & par faulte de
» chaſtiment, les ſubjects de trop de liberté ſe
» ruinent les uns les autres. A propos, moy qui
» ſuis voſtre prince & empereur ſelon juſtice, &
» voſtre frere ſelon amitié, comment voulez
» vous que j'endure devant mes yeulx, que vous
» deſpendiez le bien de l'empire à ſi mauvais
» uſages ? Que vous pillez le monde, que vous
» jouez voſtre ſoulde, forcez femmes, & faciez
» autres maulx indignes d'eſtre racomptez ? Si
» vous avez la peine meſurée à voz forfaicts,
» je concede que pour l'heure ſera trouvé de vous
» dur & inſupportable : tant y a qu'à la fin la
» juſtice de celuy, qui l'adminiſtrera ſans ſup-
» port & faveur, ſera louée. Vous ſçavez trop
» mieulx que vous eſtes Romains, & que dès ce
» qu'un homme prend tiltre de Romain, il

» s'oblige deſlors à eſtre vaillant & vertueux ;
» & eſt nourrie & augmentée ceſte reputation
» entre noz predeceſſeurs & nous, non tant
» d'avoir vaincu ſouvent les nations eſtrangieres,
» comme d'avoir extirpé les vices de la republi-
» que. Nous appelons les Perſes & Parthes bar-
» bares & inhumains ; principalement pource
» qu'ilz uſurpent ce qui nous appartient : pour-
» quoy donc ne nous appelera lon de Romains
» barbares, prenans tous les jours par force le bien
» d'autruy ? J'ay nom Alexandre, & vouldrois
» avoir moyen d'imiter Alexandre le grand ;
» duquel & de Philippe ſon pere, on dict que
» leurs armées eſtoyent tant reformées en toute
» vertu, que mieulx reſſembloyent republiques
» bien ordonnées, qu'exercites diſſolus. Si leurs
» gens de guerre euſſent faict comme vous faictes,
» jamais ces deux memorables princes n'euſſent
» tant rapporté d'honneur & de victoires de leurs
» ennemis, ny les hiſtoriographes euſſent eſcrit
» tant de geſtes heroïques d'eulx. Dont s'enſuit
» que les reputations, honneurs & victoires
» conſiſtent en avoir nombre de ſoldats ſages
» & bien moriginez. Les princes perdent ſouvent
» batailles, & ont ſiniſtre ſuccez aux guerres,
» non tant pour avoir injuſte querelle, comme
» pour eſtre ſuyvis de gent mal complexionnée,

» Et s'il advient quelque fois (bien que tard)
» que les meſchans ſoyent vainqueurs, ſi eſt ce
» qu'en fin ilz demeurent vaincus, & chaſtiez
» des dieux. Tiennent ce pour dict tous les
» preſens & abſens de ceſte noſtre armée, qu'il
» fault que chacun vive en homme de bien, ou
» qu'il ſe retire dès à preſent en ſa maiſon:
» car je delibere ne ſouffrir perſonne militer
» ſoubz noz enſeignes, qui uſurpe & deſrobbe
» le bien d'autruy, qui n'en ſoit aigrement puny,
» à fin qu'on ne nous reproche, que venans
» recouvrer le noſtre, nous prenons parenſemble
» ce que ne nous appartient pas, & par ce moyen
» diffamons noſtre reputation & l'honneur de
» Rome. Si ſouffrons tant de travaulx, nous
» expoſons à tant de dangers, deſpendons noz
» threſors & noz vies, & en eſperons acquerir
» louange, prouſit & gloire, comment nous
» ayderont les dieux (autheurs de ce bien) à y
» parvenir, eſtans vicieux infames & mal vivans?
» Numa Pompilius, Q. Cincinnatus, M. Mar-
» cellus, Paulus Æmylius, Q. Fabius, Gn.
» Fabricius, Scipio Aphricanus & autres illuſtres
» Romains n'ont aggrandy ce tant fleuriſſant
» empire, & laiſſé par tout l'univers eternelle
» memoire de leurs heroïques faicts, ſinon pour
» avoir reveré les dieux, & entretenu tant de

» temps leurs exercites reformez en l'art militaire,
» & policez en la forme de vivre. Croyez, mes
» compagnons & amis, qu'un prince qui eſt
» ſtudieux d'entretenir bonne renommée, & fuir
» reputation de tyran, doibt autant eſtre curieux
» d'extirper de ſon armée les malverſations,
» comme de ſe garder des entreprinſes de ſes
» ennemis : car plus dangereux ſont les vices
» couverts & ſecretz, que les ennemis publi-
» ques. Ou ce que vous avez faict eſt bon,
» ou il eſt mauvais : & ſi piller le bon homme,
» forcer femmes & ſaccager maiſons, eſt bien
» faict, il fauldroit au contraire, que rendre à
» chacun le ſien, ſouſtenir juſtice, honorer ſon
» prochain, & ſacrifier aux dieux, fuſt mal faict:
» mais vous ſçavez, qu'eſtant le contraire verité,
» la ſeule loy d'honneſteté vous apprend à cog-
» noiſtre le bien pour bien : & toutefois vous le
» voulez nommer autrement, & que pis eſt,
» le faire : ne vous ſouvenans aucunement que
» voz peres ont par cy devant tenu l'œil à l'hon-
» neur, à la prouëſſe, à la juſtice & à la punition
» des mauvais. Maintenant ſi pluſieurs d'entre
» vous ont commis les malefices que je viens
» de racompter, & pis que je n'oſe dire, & ne
» pouvez nier qu'il ne ſoit mal faict, pourquoy
» trouvez vous mauvais que j'en face punition
» condigne au demerite ? Si le merite & guerdon

» ſont freres, pourquoy ne le ſeront la coulpe &
» la peine? A voſtre advis celuy qui ordonna que
» les victorieux & ſages, ſeroyent honorez de
» triumphes, ne voulut il par meſme moyen,
» que les larrons & meſchans euſſent le gibet?
» Vous voulez que la ſoulde d'un, deux, trois
» mois vous ſoit advancée par nous, & ne
» faictes aucun compte de reſtituer ce que
» torcionairement avez prins ſur le bon homme.
» Je ne me tiens aucunement faſché, ny injurié,
» de l'emotion qu'avez contre moy faicte, &
» moins des parolles qu'avez dictes: & quand
» bien auriez conſpiré à me tuer, vous ne pou-
» vez, ce faiſant, faire mourir qu'une perſonne:
» tousjours ſuccedera quelqu'un à mon eſtat, qui
» vous chaſtiera, ou, s'il vous ſupporte voz
» imperfections, il ſe peult aſſeurer de n'eſtre
» longuement ſupporté à une ſi grande charge.
» Ce que pour la fin je vous prie & commande,
» eſt, que vous amendiez, que ſoyez loyaux &
» pacifiques pour l'advenir, ou autrement je
» ſeray forcé d'uſer de plus grande rigueur à
» voſtre correction, que je n'ay faict par cy
» devant: vous faiſant à ſçavoir tout court, que
» quoy qu'il me doyve advenir, je ne veulx
» entretenir la grandeur de ceſt empire par
» hommes detravez, dont ne me puiſſe pro-

» venir que deshonneur & perte ». Ces parolles dictes, ceulx de l'exercite perſuadez & vaincus de la verité, s'appaiſerent ſoudain, & la teſte baiſſée ſe retira chacun en ſon quartier. De ce peult on entendre quelle puiſſance, grace & perſuaſion eut l'authorité & eloquence d'Alexandre. Depuis il remeit les capitaines qu'il avoit ſuſpendus & autres membres de l'armée, qui obeïrent & ſervirent ſi bien depuis, qu'il en rapporta victoire en Aſie.

XLI. Il a eſté desja dict, que quand Alexandre partit de Rome, pour aller à la guerre en Aſie, pource que partie de l'eſté eſtoit paſſée, il fut contrainct hyverner en Antioche, & combien que le ſejour luy fuſt de grands frais, ſi eſt ce qu'il luy porta grande commodité à l'entreprinſe de ſes affaires : car ce pendant, il a eu loiſir de preparer les chemins, gaigner les paſſages plus dangereux, & de s'aſſocier avec beaucoup de confederez. Sur le commencement du printemps, commença à faire marcher ſon armée ſur les confins des Perſes, & d'entrée print pluſieurs fortereſſes, & bruſla & endommagea grandement le plat païs, & pour intimider ſes ennemis, mettoit ce qui luy monſtroit teſte, au fil de l'eſpée. Quelques jours après qu'il y eut entre les Romains & les Perſes de dangereux & ſanglans

rencontres, du jour aſſigné & prefix, Alexandre & Artaxerſes delibererent de commettre leurs different & querelle au hazart & peril d'une bataille, en laquelle les Perſes furent mis en routte [1], & vaincus pour l'inſipience & peu d'experience d'Artaxerſes. Qui ayant en ſes propres terres forces egales à ſon ennemy, devoit temporiſer pour le conſumer de la longue demeure, pource que les exercites, qui demeurent longuement en terres loingtaines & eſtrangeres, ſans qu'on les combate, ſe ruinent ſouvent d'eulx meſmes par la longueur du temps. Ceſte victoire fut rant proufitable aux Romains, qu'avec ce qu'ilz en eurent infinis threſors, il avoyent un très grand nombre de priſonniers : & pource que les Perſes tenoyent à injure d'eſtre captifs, & ſervir à quelque nation que ce fuſt du monde, Artaxerſes leur roy, combien que fuſt vaincu & povre, trouva moyen de recouvrer deniers pour rachepter tout ce peuple, de maniere qu'en toute ſa province ne demeura que bien peu d'argent. En ceſte guerre Alexandre acquit reputation de prince magnanime, vaillant & peu convoiteux, en ce que content d'avoir bien combatu & vaincu, ne voulut onques s'approprier rien d'un ſi beau butin.

[1] L'an de Rome 987.

XLII. Les affaires de Perſe & d'Aſie deſpeſchez, Alexandre s'en retourna à Rome, où luy furent decernez & faicts triumphes condignes à ſes victoires : pour la gratification deſquelz en plein Capitole, le ſenat aſſemblé, parla ainſi : « Peres conſcripts, me ſentant encore laſſé du » long voyage que viens de faire, & cognoiſſant » que vous le devez eſtre pour ſi longuement » vous eſtre occupez à me recevoir, je ne veulx » m'eſtudier par ſuperfluës parolles à vous haren- » guer, cognoiſſant qu'il n'eſt choſe ſi eloquem- » ment dicte, ſi ce n'eſt avec meſure & raiſon » du temps. Celuy qui veult parlant perſuader » quelque choſe, doit prendre garde, non ſeule- » ment à ce qu'il dict, mais auſſi à qui, & en » quel temps : car tel ſe laiſſe perſuader à une » heure, qui ne daigneroit preſter l'aureille à une » autre. Par ce que pouvez avoir ouy dire, & veu » depuis du ſuccez de la guerre, dont je viens » maintenant, avez peu entendre ſuffiſamment, » que par la providence des dieux, par noſtre » conduicte, & vaillance de noz gens de guerre, » la victoire nous eſt demeurée d'un ſi grand » ennemy & puiſſant, qu'il avoit mis en cam- » pagne contre nous quatre vingts mille hommes » de pied, huict mille de cheval, ſix cents » elephans, & quatre mille eſclaves pour la

» conduicte des charrois & bagages. Le jour que » les uns & les autres ſortiſmes en campagne » pour donner bataille, le nombre ſe monſtroit » ſi grand, qu'on euſt jugé, que tout le reſte du » monde eſtoit aſſemblé pour combatre. Nous » recognuſmes après la victoire, que ilz eſtoyent » morts des ennemis vingt mille de pied, & » preſque autant de priſonniers, deux mille de » cheval, & deux cents elephans tuez, & le » reſte prins, ou mis en fuite, de ſorte que les » perſonnes ſont vaincues, leurs terres reduittes » à noſtre obeïſſance, & le plus precieux de leur » bien apporté en Italie. Je reviens graces aux » dieux ſain, noſtre exercite riche, & noz con- » federez bien ſatisfaicts & contents. Nous y » avons ſouffert divers travaulx & perilz, mais » le vaincre eſt choſe ſi doulce, qu'il ne nous » ſouvient en rien des peines paſſées ».

XLIII. Ces parolles dictes & autres, qui rendoyent plus particuliere raiſon de ſon voyage, ceulx du ſenat dirent à haulte voix : « Bien ſoit » venu l'empereur Alexandre, immortelle ſoit ſa » gloire comme il immortaliſe noſtre Rome. Vive » Alexandre qui a vaincu les Perſes, les Parthes » & leurs ſuperbes roys, & enrichy noz gens de » guerre. Vive le pere du peuple, tribun, » Pontifex [1] Maximus, conſul & triumphateur

[1] C'eſt-à-dire, ſouverain pontife.

» très illuſtre ». Quand il ſortit du capitole, le peuple qui eſtoit là aſſemblé l'attendant, à haulte voix luy dirent infinité de gratifications & louanges, crians ſans ceſſe : « Vive Alexandre, & bien » heureuſe ſoit Mammea qui t'enfanta, l'exercite » qui t'eſleut, le ſenat qui te confirma, & Rome » qui te nourrit & honore, puis que tu es vray » heritier de la felicité d'Octavius, & de la bonté de » Trajan, Tu nous as ramené de la guerre, ſains, » ſauves & riches, noz peres, noz filz, noz maris, » amis & confederez : dont as engravé en noz » cueurs perpetuelle amour, & memoire de tes » biensfaicts ». Ces exclamations durerent juſques à ce qu'il fut conduict au devant de ſon palais : auquel lieu prenant congé du peuple, leur feit entendre, que lendemain vouloit offrir aux dieux publiques ſacrifices, & le jour enſuyvant donner liberté aux captifz : l'autre faire largeſſe & donner deniers aux povres : puis dreſſer les jeux Perſiques & Circenſes en honneur & recordation de ſa victoire. Durant les triumphes & entrées luy vindrent nouvelles tout à un coup, qu'un ſien capitaine nommé Furius Celſus, avoit vaincu ſes ennemis en Aphrique, Junius Palmatus en Armenie, & Varius Macrinus en Illyrique & Hongrie : en recognoiſſance de laquelle nouvelle feit edifier un ſumptueux temple à Rome, & y eſtablit pour le divin ſervice des vierges religieuſes,

qui ſe nommerent Mammées du nom de ſa mere. Les feſtes de l'entrée paſſées l'empereur occupa pluſieurs jours à s'informer des magiſtratz publiques, comme ilz avoyent exercé leurs eſtatz en ſon abſence, & adminiſtré juſtice : & ſi quelqu'un avoit failly par malice, le faiſoit punir ſelon que la faulte meritoit : & ceulx qui avoyent faict le devoir de leur charge, eſtoyent recompenſez de meilleurs offices, de rentes, ou de deniers, « Diſant que non moins de gloire & » louange meritoyent ceulx qui adminiſtroyent » fidelement le bien public, que ceulx qui rap» portoyent les victoires des guerres ».

XLIV. Depuis les triumphes qui furent decernez à Alexandre pour la victoire des Perſes, il employa quelque temps à la reformation des eſtatz du gouvernement de la republique, pource qu'en ſon abſence beaucoup de choſes y eſtoyent deteriorées. De toutes les richeſſes qu'il apporta d'Aſie, ne garda pour ſoy que quatre elephants, un grand cheval de parade, cinq chariotz, une eſpée, une coupe de lierre, qui avoit eſté d'Artaxerſes, & un topaze de grandeur ineſtimable. Les ſoldatz veterains furent recompenſez de maiſons pour leurs demeurances & d'heritages, qui furent donnez à eulx & à leurs ſucceſſeurs, pourveu que ſuyviſſent les armes : autrement ces biens

retourneroyent à la republique. Onques ne commit ſeure garde de place au païs de frontiere à capitaine, qui n'euſt du bien fonds en ce meſme païs : & s'il n'en y avoit, luy en donnoit pluſtoſt, à fin qu'il fuſt curieux de garder la jurée fidelité & ſon propte bien enſemble. Il ne permettoit aucune perſonne loger en ſon palais, fors ſes officiers, le gouverneur de la ville de Rome, & le grand juriſconſulte Ulpianus, preſident de ſon conſeil, diſant « Que la privaulté de loger familie-» rement, cauſoit ſouvent que l'hoſte devient faſ-» cheux & importun au maiſtre de la maiſon ». Quand on luy diſoit aucunes fois que ſes amis, favoris & proches parents eſtoyent malcontens de luy, reſpondoit : « Ceulx qui ſe plaignent de » moy, ne le peuvent faire avec raiſon : car je » conjecture que ce doibt eſtre, ou pource que » je ne leur donne rien, ou que je ne permectz » de faire tout ce qu'ilz veulent, & je ne doy » faire ny l'un ny l'autre. Car je ne leur ſçaurois » donner ſans prejudice de la republique, ne » leur permettte leurs illicites voluntez ſans » deroger à mon honneur ».

XLV. En ce temps y avoit en Rome un ſçavant mathematicien nommé Thraſybulus, auquel Alexandre pat curioſité demanda le temps & la forme comme il devoit mourir. « Tu

» mourras, reſpondit le mathematicien, jeune,
» en terre eſtrangere, & du glaive d'un Barbare » :
& tant s'en fault que l'empereur s'eſtonnaſt d'entendre ceſte parolle, qu'avec viſage alaigre & aſſeuré, mettant la main ſur l'eſpaule de Thraſybulus, luy dict, « Si les dieux avoyent concedé
» aux autres princes telle prerogative qu'ilz peuſſent vivre perpetuellement, & que je fuſſe
» deſtiné ſeul à mourir, je confeſſe que j'aurois
» occaſion de craindre & me plaindre de la mort.
» Mais eſtant la vie, comme elle eſt, tant briefve,
» & la mort ſeule fin de tant de miſeres, j'ayme
» trop mieulx mourir ès mains de mes ennemis
» en la guerre, qu'en ma maiſon environné de
» medecins. A la grandeur des princes appartient
» non ſeulement d'eſtre de bonne vie, mais auſſi
» de mettre en peine de parvenir à mort honorable.
» Car tu ſçais trop mieulx, Thraſybulus mon amy,
» que la felicité du prince conſiſte à bien gouverner
» la republique, & en fin employer la vie pour
» elle. Quelle prouſit, quelle fame & quelle gloire
» eſt ce à un prince de mourir vieil, mal ſain
» & decrepité, lors qu'il eſt inutile & n'en peult
» plus, & lors qu'il eſt mal ſervy des ſiens, &
» meſpriſé des eſtrangers ? Qui trouvera bon
» qu'un preſtre meure en ſon temple, & n'ap-
» prouvera qu'un magnanime capitaine meure

» au camp? Et comme ſervir dieu eſt office de
» l'un, combatre ſoit office de l'autre, il me
» ſouvient avoir veu mourir pluſieurs notables
» Romains, en la maniere que le vulgaire eſtime
» la meilleure, à ſçavoir, chargez d'ans, couchez
» en leur lict, environnez de leurs femmes,
» enfans & famille, ſecouruz de medecins, &
» viſitez de leurs amis: mais je ne porte aucune
» envie à leur belle mort, me ſouvenant qu'a-
» vant qu'eſtre mis en terre pour eſtre mangez de
» vers, ils ſont mangez & ruinez de penſemens,
» ſolicitudes & regretz, & ſe voyent pleurez
» avant que morts. Je ne parle point de la peine
» qu'on ſouffre durant la vieilleſſe & maladie,
» de l'amertume des medecines, de l'ardeur de
» la fiebvre, de la pitié de laiſſer ſes propres
» enfans, ſouvent mal pourvus & povres, &
» mille autres calamitez & travaulx, de ſorte
» qu'on peult dire, que pluſieurs fois meurt,
» qui ainſi ſe meurt. Le chevalier qui meurt en
» ſa maiſon, ne peult en l'inſtant de la mort
» acquerir honneur, comme celuy qui defendant
» ſa patrie, & pourchaſſant une heureuſe victoire,
» ſe meurt les armes au poing, tant eſchauffé en
» ſon honneur & vertu, que mourant ne ſent
» & ne void mal aucun, que peur de n'avoir
» aſſez bien faict ſon devoir. Tu as leu qu'Hector,
» Alexandre,

» Alexandre, Darius, Pompée, Cæſar & autres
» princes doctes & vaillans enſemble, mouru-
» rent non en leur lict, ny ès bras de leurs amis,
» mais de mort violente & inopinée. Toutefois
» quelque fin qu'ilz ayent eu ſiniſtre, il n'a eſté
» rien diminué de leur reputation, & leur ont
» acquis ces morts cruelles, gloire & louange
» immortelle. Celuy qui profondement vouldra
» conſiderer, que les manieres du mourir ſont
» diverſes, & la mort de tous une meſme choſe,
» ne ſe ſouciera en rien comment il doit finir,
» ſinon comme il doit vivre vertueuſement,
» attendant ce que ne peult eviter. Poſé que ces
» conſiderations ſoyent plus pour philoſophes,
» que pour ſimple populaire, tant y a que je dy
» aux uns & aux autres, que tout ainſi que l'heure
» de noſtre nativité a eſté certaine, auſſi incertaine
» ſera l'heure de la mort, & ne reſte à homme
» qui vive, que l'attente de veoir quelle lors
» ſera ſa fortune. Par ainſi, en advienne, pour
» mon regard, comme plaira aux dieux ».

XLVI. Environ ce temps ſe dreſſoit guerre contre les Germains, qui faiſoyent courſes & invaſions en la Gaule Belgique, province lors confederée des Romains. Alexandre meſmes y voulut aller [1], & advint un jour comme ilz

[1] L'an de Rome 988.

eſtoyent campez auprès du fleuve du Rhin au plus fort de la guerre, que certains gendarmes veterains nourris en la maiſon de Heliogabalus, ſe mutinerent contre l'empereur le menaçans de le faire mourir, & mettre en ſa place Maximinus, capitaine natif du païs de Thrace. La mutination provint de ce que l'empereur ne permettoit, qu'aucun ſoldat ou autre laiſſaſt ſon quartier & enſeigne pour aller piller & courir le païs. Ceſte machination ſecrette dura juſques que l'exercite fut en Bretagne, au lieu appellé Sicila, où Maximinus & ſes complices conclurent de mettre à fin leur meſchante trahiſon : & un jour ainſi que l'empereur ſe repoſoit ſur le midy en ſa tente, les traiſtres envoyerent un eſclave pour le tuer en dormant, lequel comme fut dans le pavillon eſprins de peur & ſoudaine frayeur, tant s'en fault qu'il oſa frapper, que ſoudain ſe meit en fuitte, & alla viſtement dire à ceulx qui l'avoyent envoyé, qu'il eſtoit temps d'executer ce, qu'il n'avoit oſé faire, & que l'empereur eſtoit ſeul, & qu'ilz y allaſſent incontinent, autrement deſcouvriroit la trahiſon. Lors Maximinus & les autres, de crainte d'eſtre deſcouverts, allerent en trouppe à la tente imperiale, & tuerent Alexandre, ſa mere Mammea, & tous ceulx qui voulurent faire reſiſtence, ou

monſtrerent ſemblant d'en eſtre matris. Alexandre fut tué le douzieme de Juillet [1], impera treize ans [2], & veſquit vingt neuf ans, trois moys & cinq jours : & a eſté le prince de Rome le plus aymé en ſon vivant, & le plus plainct après ſa mort. Ce dont ſes hayneux le noterent le plus, eſtoit de ce qu'il ſe meſpriſoit d'eſtre nay au païs d'Aſſyrie, qu'il eſtoit inventeur de nouveaux tributz, qu'il aymoit l'argent, & qu'il eſtoit par trop curieux à imiter la vie & faictz d'Alexandre le grand. Et ſur tout fut meſpriſé en ce, qu'eſtant homme conſtitué en ſi hault eſtat, ſe laiſſoit commander & gouverner, & aux plus grands affaires, par ſa mere Mammea, qui eſtoit femme avare & ambitieuſe. Au demeurant eſtoit bon prince, zelateur de juſtice, & en general aymé de toutes les nations ſubjectes à l'empire, entant qu'il advint après ſon treſpas, choſe qu'on n'a leu ny ouy dire d'autre prince Romain, qui eſt, que ceulx qui apportoyent la nouvelle de ſa mort par les provinces eſtoyent tuez, diſans que c'eſtoit blaſpheme & injure de dire qu'un ſi bon & vertueux empereur fuſt mort, & que s'il y avoit ès cieux dieux immortels, Alexandre eſtoit du

[1] Au milieu du mois de mars, l'an de Rome 988.

[2] Et neuf jours.

nombre. Son corps fut porté à Rome, & enterré avec tant de pleurs & regrets des Romains, comme s'ilz euſſent mis en terre leurs femmes & enfans & veu Rome meſmes ruinée.

Fin de la Décade.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
GRECS ET ROMAINS.

Traduites de l'Anglois, de THOMAS ROWE, *par l'Abbé* BELLENGER.

Vies de Thomas Rowe.

ÉNÉE.
TULLUS HOSTILIUS.
ARISTOMÈNE.
TARQUIN l'Ancien.
L. JUNIUS BRUTUS.
GELON.
CYRUS.
JASON.

PRÉFACE.

RIEN n'eſt plus juſte que de tranſmettre à la poſtérité les vies des Hommes illuſtres qui ſe ſont diſtingués ou par leur amour pour les ſciences, ou par leur zèle pour la défenſe de la liberté & des intérêts de la patrie. On rend ainſi à leur mémoire les honneurs qui lui ſont dûs, & on excite dans les autres la noble ambition d'égaler, s'il eſt poſſible, de ſi parfaits modèles. La vertu n'a pour nous que de foibles attraits, quand on ſe contente de nous la peindre ou de nous en tracer les préceptes : mais quand nous la voyons agir dans l'homme de bien, dans le philoſophe, dans le défenſeur de la patrie, l'exemple nous frappe & nous porte naturellement à imiter ce que nous admirons.

La *Biographie* eſt donc d'une grande utilité quand les ſujets ſont bien choiſis, & que les portraits ſont faits avec ju-

gement. Plutarque excelle dans ce genre : ſa plume a immortaliſé les Hommes illuſtres dont il a écrit les vies ; leurs défauts mêmes, comme leurs vertus, ſervent à nous inſtruire.

M. Thomas Rowe voyant que Plutarque a omis les Vies de pluſieurs grands hommes de l'antiquité, avoit entrepris d'y ſuppléer ; il poſſédoit toutes les qualités néceſſaires pour y réuſſir ; doué d'un diſcernement exquis, il ſavoit diſtinguer dans l'hiſtoire ancienne le réel d'avec le fabuleux ; par une étude aſſidue il avoit acquis une connoiſſance univerſelle de l'Hiſtoire Grecque & Romaine & de toutes les parties de la belle littérature, dans un âge où les autres commencent à peine leurs premières recherches de l'antiquité

Les huit Vies qu'il nous a laiſſées & que nous donnons au public traduites de l'anglois, ne ſont qu'un foible eſſai de ce qu'il avoit deſſein de faire. Ce qu'on en peut dire de moins, eſt qu'elles ne ſont pas indignes d'accompagner l'ou-

vrage de Plutarque. Elles ſont intéreſſantes, ſoit par la grandeur des caractères de ſes héros, ſoit par les différentes ſituations dans leſquelles il nous les repréſente. On y voit avec plaiſir les plus zélés patriotes comblés d'honneurs ; on les compare avec les héros modernes, & on remarque que l'antiquité ne récompenſoit que la vertu ſolide & l'amour du bien public.

Si M. Rowe eût exécuté ſon deſſein, nous aurions aujourd'hui un recueil complet des Vies des anciens héros que Plutarque a omiſes, ou qui ont été perdues, ſuppoſé qu'il les ait écrites. Mais tandis qu'il ſe préparoit à enrichir de ce travail la république des lettres, une mort prématurée l'a enlevé à l'âge d'environ vingt-huit ans, & l'a empêché de rendre à ſa patrie le ſervice important qu'elle en attendoit.

Juſqu'ici je n'ai fait que traduire en quelque ſorte ce qui eſt à la tête de l'édition angloiſe des huit Vies compoſées par M. Rowe, & publiées pour

la première fois en anglois *in*-8°, à Londres, 1728.

Il paroît par cette eſpèce de Préface que les huit vies dont il s'agit, ſont des œuvres poſthumes, & que l'auteur n'y avoit pas mis la dernière main. Quoiqu'écrites avec goût, il y avoit quelques fautes que j'ai cru devoir corriger. J'ai réformé, par exemple, cet endroit de la Vie de Gelon, page 203 de l'anglois, *la ſeule réparation que Gelon demanda aux Carthaginois, fut qu'ils lui rendiſſent les frais de la guerre qui montoient à deux mille talens, & qu'ils lui fourniſſent deux vaiſſeaux neufs :* l'auteur devoit dire, *& qu'ils fiſſent bâtir deux chapelles pour y mettre le traité :* voyez dans la Vie de Gelon page 441. Ce fait eſt pris de Diodore de Sicile, livre XI, page 21 de l'édition grecque-latine, où il dit : *pacem eâ conditione illis conceſſit, ut duo millia talentûm in belli impenſas ſolverent ; duo etiam ſacella pœnos exſtruere juſſit, in quibus fœderis tabellæ conſecrarentur,* καὶ δύο ναοὺς προσ-

τάξιν οἰκοδομῆσαι, καθ' οὓς ἔδει τὰς συνθήκας ἀνατεθῆναι. M. Rowe a cru ſans doute lire dans le texte grec de Diodore ναῦς (*des vaiſſeaux*) au lieu de ναοὺς, des temples ou chapelles. Il eſt ſurprenant qu'on faſſe des bévues de cette eſpèce. C'eſt le texte grec mal lû qui l'a trompé, & non pas la traduction latine.

Voici une autre faute que l'auteur Anglois a faite dans la vie de Cyrus, page 243 de l'anglois. *Cyrus*, dit-il, *étoit au milieu de la ville de Babylone long-tems avant que ceux qui en habitoient les extrêmités, ſuſſent qu'elle étoit priſe.* Ici il a ſuivi la verſion latine de Laurent Valle, *cùm capti eſſent qui media urbis incolebant Babylonii, propter urbis tamen magnitudinem non ſentiebatur ab iis qui circa extrema urbis habitabant*, au lieu de ſuivre le grec d'Herodote qui dit l. 1. c. 191, *cùm capti eſſent qui extrema urbis incolebant Babylonii, non ſentiebant qui circa medium habitabant, eos captos eſſe*, τῶν περὶ τὰ ἔσχατα τῆς πόλιος ἁλωκότων, τοὺς τὸ μέσον οἰκέοντας τῶν

Βαβυλονίων οὐ μανθάνειν ἐαλωκότας. C'eſt ce dernier ſens que j'ai ſuivi, *Vie de Cyrus*, *page* 487.

Je ſerois trop long ſi je voulois rapporter tous les autres endroits que j'ai rectifiés & où j'ai ajouté. Il ſuffit d'avertir que j'ai traduit l'original anglois auſſi fidèlement & auſſi littéralement que notre langue le permet. Je n'y ai rien ajouté que je n'aye tiré des anciens hiſtoriens où l'auteur Anglois a puiſé lui-même, & j'ai eu recours aux écrivains Grecs & Latins pour vérifier la plupart des faits : je ne les ai pourtant pas vérifiés tous, & peut-être y ai-je laiſſé quelques fautes.

La Vie d'Ariſtomene eſt preſque toute priſe de Pauſanias. Il paroît depuis deux ou trois ans une traduction françoiſe de cet auteur : *le ſtyle en eſt très agréable ; & le traducteur joint à la fidélité la plus ſcrupuleuſe toute l'élégance de la diction.* Si l'on compare quelques endroits de cette traduction avec la Vie d'Ariſtomene contenue dans ce vo-

lume, on y trouvera plusieurs différences qui paroissent même essentielles ; il est bon d'en avertir, afin qu'on ne condamne pas M. Rowe comme ayant mal entendu certains endroits de Pausanias.

Page 295 de la vie d'Aristomene, je traduis suivant l'original l'anglois & le grec de Pausanias, *de l'eau de la riviere de* NEDA. Le traducteur de Pausanias pag. 366 & 367 dit *l'eau du* NEDES, peut-être parce qu'il y a dans le grec de Pausanias chap. 20. Νέδης ὕδωρ, & dans le latin, NEDES *alta fluenta*, comme s'il étoit difficile de voir que Νέδης est un génitif, & non pas un nominatif ; Νέδα ou Νέδη, genit. Νέδης. Le traducteur répète la même chose pag. 368, 397 &c. Peut-être quelque tribunal a-t-il décidé que dans la suite on nommera en françois les anciens fleuves suivant leur génitif grec. Si Amasée, dont la version latine est à côté du grec de Pausanias, eût traduit *Nedæ* (au lieu de *Nedes*) *alta fluenta*, on ne connoîtroit point aujourd'hui de rivière appellée *Ne-*

dès ; on connoîtroit ſeulement *la Neda* ou *la Nedé*, comme l'ont connue les anciens.

Page 288. Ariſtomene fut ſurpris par un gros détachement de l'armée ennemie, qui s'étoit poſté en embuſcade ; ce détachement *faiſoit plus de la moitié de l'armée des Lacédémoniens, & étoit commandé par les deux rois.* Dans le Pauſanias François page 363 & 364 : *ayant été ſurpris par un détachement des ennemis de moitié plus nombreux que le ſien & commandé par les deux rois, &c.* Le traducteur latin : *Lacedæmoniorum manipulos dimidiâ parte plures, cum ambobus regibus nactus, &c.* Ces mots latins peuvent abſolument avoir le ſens que leur donne le traducteur François, *un détachement de moitié plus grand que le ſien.* Mais répondent-ils au texte grec de Pauſanias ? Le voici : Meſſen. c. 18, Λακεδαιμονίων λόχους πλέον ἢ τοῖς ἡμίσεσι καὶ τοῖς βασιλεύσιν ἀμφοτέροις συμβαλών, ce qui ſignifie, *Lacedæmoniorum manipulos qui erant pluſquam dimidia pars exercitûs Lacedæmo-*

niorum &c. C'eſt le ſens que leur donne Kuhnius dans ſa note ſur cet endroit : *pluſquam dimidia pars exercitûs Laconici fuit cum quo pugnavit Ariſtomenes, nam non ſolebant facilè totum exercitum educere Spartani, quin domi relinquerent qui, ubi neceſſitas id exigeret, urbi preſto eſſent.* Je ne vois pas que le grec puiſſe avoir un autre ſens, πλέον ἢ τοῖς ἡμίσεσι, *pluſquam dimidiis*, & non pas *dimidiâ parte pluribus.*

Page 309. *Ariſtomene maria ſa ſœur & deux de ſes filles..... Bientôt après les dieux donnerent un mari à la troiſième ; ce fut Damagete d'Ialyſe, qui étoit une ville de l'iſle de Rhodes.... Le prince Rhodien s'en retourne à Rhodes, menant avec lui & le pere & la fille.* Le traducteur de Pauſanias page 377 dit : *Ariſtomene avoit deux filles qu'il établit.* Ne ſembleroit-il pas qu'il n'avoit que deux filles à marier ? Cependant il en avoit une troiſième dont il eſt parlé dans la même page, *Ariſtomene avoit encore une fille à marier.*

Dans la même page de la traduction françoiſe de Pauſanias on lit : *Damagete Rhodien qui étoit roi de Ialyſe.* Sur cet endroit le traducteur fait une note géographique : *Ialyſe*, dit-il, *ville de l'iſle* DE CRETE ; quoiqu'il paroiſſe manifeſtement par Pauſanias dans le même chapitre que c'étoit une *ville de l'iſle de Rhodes*, & qu'Homere Il. 2. *v.* 656 le diſe formellement, de même que tous les géographes ;

Τληπόλεμος δ' Ἡρακλείδης, ἠΰς τε μέγας τε,
Ἐκ Ῥόδου ἐννέα νῆας ἄγεν Ῥοδίων ἀγερώχων,
Οἳ Ῥόδον ἀμφενέμοντο διάτριχα κοσμηθέντες,
Λίνδον, Ἰήλυσσόν τε, καὶ ἀργινόεντα Κάμειρον.

Dans la même page de la vie d'Ariſtomene, *il ſe diſpoſoit à faire un voyage à Sardes capitale de Lydie.... Son deſſein étoit d'aller de-là à Ecbatane.... Mais une maladie qui l'emporta, mit obſtacle à tous ſes deſſeins : Damagete ſon gendre lui érigea un ſuperbe tombeau, & les Rhodiens ne témoignerent pas moins d'empreſſement à lui rendre les honneurs qu'il*

qu'il méritoit. Le traducteur François de Pauſanias, page 377, dit : *Ariſtomene conduiſit lui-même ſa fille à Rhodes, d'où enſuite il paſſa à Sardis.... Son deſſein étoit d'aller enſuite à Ecbatane, & de négocier quelque entrepriſe avec Phraorte, roi des Medes, mais il tomba malade* A SARDES, *& y finit ſes jours.* Le grec, Ἀριστομένης δὲ ἐς μὲν τὴν Ῥόδον ἀφίκετο σὺν θυγατρὶ, ἐκεῖθεν δὲ ἔς τι Σάρδεις ἐνενόει πρὸς Ἄρδυν τὸν Γύγου, καὶ ἐς Ἐκβάτανα τὰ Μηδικὰ ἀναβῆναι πρὸς τὸν βασιλέα Φραόρτην, ἀλλὰ γὰρ πρότερον τούτων συνέπεσεν ἀποθανεῖν αὐτῷ νοσήσαντι. Le traducteur Latin: *Et ipſe-quidem-met Ariſtomenes filiam Rhodum ad virum deduxit ; inde quum Sardes ad Ardyn Lydorum regem, Gigæ filium ; & Ecbatana in Medos ad Phraortem regem tranſmittere cogitaret, morbo oppreſſus diem ſuum extremum obiit.* Le traducteur François a cru ſans doute, comme on le peut voir par ſa traduction, qu'après ces mots *inde quum Sardes ad Ardyn Lydorum regem Gigæ filium*, le latin ſous-entendoit le verbe *tranſmiſiſſet* ou quelqu'autre ſemblable, d'au-

tant plus qu'après *filiam* il y a un point & une virgule dans le Pauſanias de l'édition de Kuhnius : d'où il a conclu que dans cette phraſe le verbe étoit ſous-entendu, & que ces mots *& Ecbatana in Medos ad Phraortem regem tranſmittere cogitaret*, commençoient une nouvelle phraſe, dont le *tranſmittere cogitaret* ne tomboit pas ſur *Sardes*, mais ſeulement ſur *Ecbatana* ; c'eſt ce qui l'a trompé ; & c'eſt pour cela qu'il traduit, *enſuite il paſſa à Sardes... Mais il tomba malade à* SARDES, *& y finit ſes jours.* Le traducteur Latin lui auroit épargné ce contreſens s'il avoit traduit mot à mot & ſimplement, *& ipſe-quidem-met Ariſtomenes filiam Rhodum deduxit : inde Sardes tranſmittere cogitabat, ad Ardyn... Gygæ filium, & Ecbatana in Medos, ad Phraortem regem ; ſed ante hæc* (c'eſt-à-dire, *antequam Sardes & Ecbatana tranſmitteret*) *morbo oppreſſus diem ſuum extremum obiit.*

C'eſt un malheur que les traducteurs Latins des auteurs Grecs ayent été quel-

quefois un peu négligens dans le choix & l'arrangement des termes, & qu'ils n'ayent pas prévu que pluſieurs traducteurs en langue vulgaire ſuivroient leurs verſions latines.

Au reſte, ce petit nombre de remarques ſur le Pauſanias François ne m'empêche point de rendre juſtice au louable travail de M. l'Abbé G. Ce n'eſt que pour éloigner le ſoupçon que j'aurois moi-même fait des fautes après M. Rowe, que j'ai cru devoir relever les ſiennes, me bornant à celles qui ont rapport à la vie d'Ariſtomene.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ÉNÉE.

L'HISTOIRE *Romaine commence à Enée.* II. *La premiere partie de ſa vie eſt trop mêlée de fables.* III. *Ancêtres d'Enée.* IV. *Il eut pour précepteur Chiron.* V. *Les Grecs entreprennent la guerre contre les Troyens.* VI. *Enée va au ſecours de Troie.* VII. *Il ſe diſtingue dans la guerre.* VIII. *Homere fait ſon éloge.* IX. *Priſe de Troie.* X. *Enée ſe retire dans la citadelle.* XI. *Il en ſort.* XII. *Il s'établit ſur le mont Ida.* XIII. *Il compoſe avec les Grecs.* XIV. *Il s'embarque pour chercher un établiſſement.* XV. *La piété d'Enée inſpire du reſpect aux Grecs.* XVI. *Accuſation contre la probité d'Enée, réfutée.* XVII. *Voyages d'Enée.* XVIII. *Paſſage d'Homere expliqué.* XIX. *Il aborde en Thrace.* XX. *Il débarque en Sicile.* XXI. *Il y trouve des Troyens déjà établis.* XXII. *Il y bâtit deux villes, où il laiſſe une partie de ſes compagnons.* XXIII. *Il arrive en Italie.* XXIV. *Ce qui détermine Enée à ſe fixer au lieu où il étoit abordé.* XXV. *Motifs rapportés par d'autres.* XXVI. *Ses compagnons font des courſes ſur les terres voiſines.* XXVII. *Latinus marche avec une armée contre les Troyens.* XXVIII. *Entrevue propoſée par Latinus.*

XXIX. *Plaintes de Latinus.* XXX. *Réponſe d'Enée.* XXXI. *Propoſitions d'accommodement faites par Latinus.* XXXII. *Traité d'alliance.* XXXIII. *Latinus aidé du ſecours d'Enée, fait avec ſuccès la guerre aux Rutules.* XXXIV. *Il marie ſa fille à Enée.* XXXV. *Enée bâtit Lavinium.* XXXVI. *Guerre contre Turnus. Enée remporte la victoire; mais Latinus eſt tué.* XXXVII. *Enée lui ſuccède. Mort d'Anchiſe.* XXXVIII. *Guerre contre Mézence.* XXXIX. *Combat dans lequel Enée diſparoît.* XL. *On lui défère les honneurs divins.* XLI. *Mézence aſſiége Lavinium.* XLII. *Sortie dans laquelle les aſſiégés remportent une victoire complette. Paix conclue.* XLIII. *Naiſſance d'Enée ſurnommé Sylvius. Il bâtit Albe.* XLIV. *Il ſuccède à Aſcagne.*

ÉNÉE.

On peut à juſte titre mettre Enée à la tête des héros Romains. Les hiſtoriens de Rome l'ont toujours regardé comme le fondateur de cette premiere ville du monde, parce qu'il érigea un petit empire dans cette partie de l'Italie où elle fut bâtie dans la ſuite par des hommes qui étoient preſque tous deſcendus de lui & de ſes compagnons. On peut donc dire avec vérité, que l'hiſtoire romaine commence par lui. Tout ce que nous avons avant ſon tems, doit être compté pour rien : les anciens auteurs ne nous ont conſervé de ces ſiécles reculés qu'un petit nombre de faits hiſtoriques, encore ſont-ils tellement mêlés de fables, qu'il n'eſt pas facile de ſéparer la vérité d'avec les fauſſetés qu'on y a ajoutées mal à propos.

II. Il faut avouer qu'il en eſt à peu près de même de l'hiſtoire d'Enée. La premiere partie de ſa vie eſt extrêmement ſtérile ; on y voit par-tout un trop grand mêlange de fables, à travers leſquelles il n'eſt pas poſſible de reconnoître la vérité. Mais les Hiſtoriens Romains ont fait de plus exactes recherches ſur les dernieres actions de ce héros, & nous en ont donné un

détail plus particulier : nous trouvons même dans leurs écrits pluſieurs faicts racontés avec plus d'exactitude & de clarté qu'on n'auroit pu l'attendre du ſiécle où vivoit Enée; quoique dans la plûpart de ces faits on ne voye ordinairement que les premieres lueurs de la fidélité de l'hiſtoire.

III. La maiſon des roys de Troye [1] d'où Enée étoit deſcendu, tiroit ſon origine des dieux fabuleux de l'antiquité. Aſſaracus arriere-petit-fils de Dardanus qui fut le premier de cette famille, étoit un prince cadet de cette maiſon. Pendant qu'Ilus ſon frere aîné régnoit à Troye, ville alors nouvellement bâtie, il demeura dans la province de Dardanie où s'étoit d'abord établi Dardanus qui lui avoit donné ſon nom. Aſſaracus laiſſa cette principauté à ſes deſcendans. Anchiſe ſon petit-fils, fut pere d'Enée. La réputation de celui-ci fut ſi grande, que ſelon la coutume de ces tems-là, il falloit en quelque ſorte qu'on le regardât comme un homme extraordinaire & deſcendu de quelque divinité. Tout le monde ſait que Venus fut la déeſſe que les auteurs des fables lui choiſirent pour mere. Peut-être la beauté de ſa mere réelle donna-t-elle occaſion à ce choix. L'auteur qui s'amuſa autrefois à recher-

[1] Homere, Iliad. Appollor. L. Diodor. Sicil. L. IV, p. 191.

cher [1] quelle étoit la véritable mere d'Enée, & qui publia un traité ſous ce titre, fut juſtement expoſé à la raillerie du public, & ce fut avec raiſon qu'on ſe mocqua de la vanité de ſon entrepriſe.

IV. Tout ce que nous ſavons de l'éducation d'Enée, c'eſt qu'il eut pour gouverneur le fameux Chiron [2], ſous lequel la plupart des grands hommes de ce tems-là furent élevés. Enée apprit de lui tous les exercices qui peuvent contribuer à former un héros. Il paroît qu'entre ces exercices, celui de la chaſſe étoit le principal. Après s'être formé ſous un ſi habile maître, Enée épouſa Créuſe, qui étoit, dit-on, fille de Priam dernier roy de Troye. Il vêcut pluſieurs années en Dardanie où il jouït d'une longue paix, auſſi-bien que tout le royaume.

V. L'injuſtice & la violence de Pâris mirent fin à la félicité publique. Ce prince étoit un des fils de Priam. Il s'embarqua avec une nombreuſe ſuite; & après de longs voyages, il arriva enfin à la cour de Sparte. Menelas roi de cette ville le reçut avec la derniere politeſſe & lui donna l'hoſpitalité. Pâris lui marqua ſa reconnoiſſance en entrant dans une intrigue avec la reine. Helene, princeſſe d'une rare beauté, mais beaucoup moins

[1] Didymus, Sen. Ep. 88.
[2] Xenoph. Cyneget. c. 1, §. 2.

célèbre pour ſa vertu, ſe montra ſi peu cruelle envers Pâris, que ce jeune prince profitant de l'abſence de Menelas que des affaires néceſſaires avoient appellé ailleurs, la fit embarquer ſur ſa flotte & la mena à Troye. Une entrepriſe ſi inouïe répandit l'allarme par toute la Grece, & on ſe ſouleva contre le raviſſeur. D'abord les Grecs envoyerent des ambaſſadeurs à Troye pour redemander Helene. Mais la faction du jeune prince étant la plus forte, ils ne furent point écoutés. Sur ce refus ils unirent toutes leurs forces pour ſe faire juſtice eux-mêmes; & afin de pouſſer la guerre avec plus de vigueur, ils donnerent le commandement de toute l'armée à Agamemnon roi d'Argos & de Mycenes, qui étoit frere du prince dont Pâris avoit enlevé la femme.

VI. Une guerre entrepriſe pour de ſi juſtes raiſons, ne pouvoit manquer d'avoir un heureux ſuccès. Enée en prévit les triſtes ſuites, & commença à craindre que le crime de Pâris [1] n'entraînât la ruine totale du royaume de Priam. Il eut le courage de ſe déclarer contre le raviſſeur, & preſſa vivement pour qu'on rendit Helene, quoiqu'il ſut bien qu'une probité ſi hors de ſaiſon devoit lui attirer les reſſentimens du parti contraire, qui étoit le plus puiſſant. Cependant l'injuſtice de ſon prince ne rallentit point en lui

[1] Liv. L. 1, c. 1.

l'amour de la patrie & le zèle du bien public. Ne pouvant ſe réſoudre à reſter tranquille tandis que les Troyens étoient menacés par les Grecs d'une ruine prochaine, pour des crimes qu'ils n'avoient point commis ; quand il vit que la guerre étoit inévitable, il prit volontiers les armes & ſe joignit aux autres pour défendre la liberté. Il proteſta néanmoins dans pluſieurs occaſions qu'il ne déſiroit rien tant que de voir cette guerre heureuſement terminée. Sa province étoit ſituée proche de la mer. Les Grecs en ravagerent une partie dès qu'ils furent entrés ſur les terres des Troyens. Enée s'oppoſa de toutes ſes forces à leurs entrepriſes, & n'abandonna jamais la cauſe commune. Mais ils étoient en trop grand nombre, & il n'étoit pas poſſible qu'il réſiſtât long-tems à une ſi puiſſante armée [1]. Il prit donc avec lui toutes les forces qu'il put lever, & les mena à la capitale, qui fut aſſiegée bien-tôt après.

VII. La longueur du ſiege procura à Enée mille occaſions de ſe diſtinguer. Hector étoit le ſeul entre les Troyens [2] à qui on pût le comparer ; & ſi ce prince avoit quelqu'avantage ſur Enée du côté de la valeur, Enée l'emportoit ſur lui du côté de la prudence. L'hiſtoire nous apprend

[1] Homere, Iliad. XX, v. 90.

[2] Philoſtr. Heroic. in Æneâ.

qu'on avoit accoutumé d'appeller Hector le bras, & Enée l'ame de Troye ; & que les Grecs déclarerent en pluſieurs occaſions que la prudence d'Enée étoit un plus grand obſtacle à leurs deſſeins que le courage & la fureur d'Hector.

VIII. Homere eſt le plus ancien auteur qui ait parlé d'Enée ; c'eſt de lui ſeul que nous pouvons apprendre quelque choſe de ſon caractére & de ce qu'il fit pendant le ſiege de Troye. Il ne paroît pas que ce poëte ait eu aucun intérêt de flatter ſa mémoire. Ainſi le portrait qu'il nous en fait dans ſon Iliade, eſt ſans doute fondé ſur la vérité. Ce portrait eſt extrêmement à l'avantage d'Enée [1]. Homere le met beaucoup au-deſſus de tous les Troyens, ſi on en excepte Hector auquel il le joint ſouvent comme ſon égal en valeur & en prudence. Il releve ſon mérite, lorſqu'il nous le repréſente en même tems comme le plus aimé du peuple [2] & comme le plus conſtant objet de la haine d'une injuſte [3] cour, où chaque nouvelle preuve qu'il donnoit de ſon mérite, ne faiſoit que l'expoſer à de nouveaux méptis. Il le fait combattre [4] en même tems contre pluſieurs des plus célébres capitaines Grecs, comme un

[1] Iliad. VI, v. 79 & 80, & alibi.
[2] Iliad. V, v. 467, & XI, v. 57.
[3] Iliad. XIII, v. 460 & 461.
[4] Iliad. V & XIII, &c.

héros capable de tenir contre plus d'un ennemi à la fois ; & quand il le fait venir aux mains avec Achille [1] & Diomede les deux plus grands heros de la Grece, quoiqu'il ſe croye obligé de donner l'honneur de la victoire à ſes compatriotes, il ne nous repréſente pas Enée comme prenant honteuſement la fuite, mais il fait venir des dieux à ſon ſecours, & par ce moyen il rend juſtice en même tems & à la valeur des Grecs & à la piété du Troyen, qui lui attiroit la protection non ſeulement des dieux qui favoriſoient la cauſe des Troyens, mais encore de ceux qui étoient ennemis de ſa patrie.

IX. L'hiſtoire du ſiege de Troye eſt aſſez connue ; tout le monde ſait quel en fut l'événement. Après avoir tenu dix ans, la ville fut priſe * par une trahiſon que les hiſtoriens rapportent diverſement. Le roi, la famille royale, la plupart des citoyens & des alliés de Troye, furent ou tués ou faits eſclaves. Enée perdit Créuſe dans la confuſion & le deſordre que cauſa la priſe de cette ville. On la chercha parmi les morts & parmi les priſonniers ſans pouvoir la

[1] Iliad. V & XX.

* Vers l'an du monde 2820, environ 1180 avant l'Ère Chrétienne ; ſelon d'autres, vers l'an du monde 2730, environ 1270 avant Jeſus-Chriſt.

Les notes ainſi marquées par une étoile ſont de l'éditeur.

trouver. Le bruit ſe répandit que les déeſſes Venus & Cybele l'avoient ſauvée de la ruïne commune [1] & la retenoient à leur ſervice. On le crut dans la ſuite, & il ne fut plus permis d'en douter. Enée lui-même échappa à la ruine de ſa patrie : il n'étoit pas juſte en effet qu'il fût enveloppé dans la ruine de Troye, lui qui n'avoit point eu de part au crime de cette ville.

X. Les Grecs s'étant rendus maîtres de la baſſe ville, Enée [2] en fut aſſez-tôt averti pour s'emparer de la citadelle de Pergame avec la plus grande partie des troupes qu'il commandoit. C'étoit une place des plus fortes. Les Troyens y avoient tranſporté des richeſſes immenſes pour les mettre à couvert des dangers ordinaires d'un ſiege. Ils y avoient auſſi retiré leurs dieux Penates, c'eſt-à-dire, leurs dieux domeſtiques, les dieux protecteurs de Troye : ces dieux étoient la plus précieuſe partie des tréſors qu'on conſervoit dans cette fortereſſe. Pluſieurs auteurs [3] aſſurent outre cela, qu'on y gardoit le *Palladium*, fameuſe ſtatue de Pallas qui devoit préſerver les Troyens d'une ruine totale tant qu'ils la poſſéderoient.

XI. A peine y étoit-il entré, que les Grecs

[1] Pauſan. L. X. c. 18.

[2] Dion. Halicarn. L. I, p. 28 & & 29.

[3] Pauſan. L. II, ch. 23. Enée eſt repréſenté ſur pluſieurs médailles emportant de Troye le *Palladium*.

animés par leurs premiers ſuccès & regardant déja les Troyens comme vaincus, y coururent précipitamment pour le forcer à ſe rendre. Il ne lui fut pas difficile de repouſſer[1] leurs premieres attaques. Connoiſſant parfaitement les avenues de la citadelle, il faiſoit de tems en tems des ſorties, & recevoit toujours quelques nouveaux renforts de troupes, qui échappées à la fureur des Grecs, venoient ſe joindre à lui par des routes ſecretes & inconnues aux aſſiégeans. Avec ces ſecours il arrêta quelque tems la fougue des vainqueurs, & empêcha que la place ne fût priſe d'emblée. Mais jugeant qu'il lui ſeroit impoſſible de faire une longue réſiſtance quand les Grecs l'attaqueroient en regle, il réſolut enfin de ſe retirer. Il mit d'abord à couvert les enfans, les femmes, & les vieillards; il les fit ſortir par des portes de derriere, & leur donna une bonne eſcorte pour les conduire au mont Ida, dont quelques endroits étoient naturellement inacceſſibles. Dégagé de cet embarras, il reſta dans la citadelle avec l'élite de ſes troupes, où il fit toujours bonne contenance pour faciliter la retraite de ceux qu'il avoit envoyés devant, tandis que l'ennemi occupé à donner l'aſſaut, étoit moins attentif à ce qui ſe paſſoit ailleurs. Enfin Neoptoleme ayant forcé une partie de la

[1] Dion. Halic.

muraille, Enée prit avec lui ſon pere, ſes enfans, les dieux Penates, le *Palladium*, & tout ce qu'il put enlever des richeſſes immenſes qu'on avoit retirées dans la citadelle, & ſortit par une porte de derriere.

XII. Pendant ce tems-là les Grecs s'emparerent du reſte de la ville & de la citadelle, & tout occupés au pillage, ils donnerent aux fuyards le moyen de s'évader en toute sûreté. Enée & les ſiens trouverent en chemin ceux qu'ils avoient envoyés devant avec une eſcorte; ils ſe joignirent tous en un ſeul corps, & s'emparerent des poſtes les plus avantageux du mont Ida. Les habirans de Dardanie apperçurent à la faveur de la nuit les tourbillons de flammes qui s'élevoient de l'embraſement de leur métropole; ils comprirent par-là que les Grecs s'en étoient emparés, & vinrent joindre les autres ſur la montagne. Les peuples d'Ophrynie & de quelques autres villes Troyennes, prirent le même parti par amour de la liberté; de ſorte qu'en très-peu de tems il s'aſſembla une nombreuſe armée ſur la montagne. Enée à la tête de preſque tous les Troyens qui avoient échappé à la ruine générale de leur nation, réſolut de demeurer avec eux ſur le mont Ida juſqu'à ce que l'ennemi eût mis à la voile. Il eſpéroit qu'après le départ des Grecs il pourroit réparer les ruïnes de Troye, ou du

moins s'établir dans la Troade aux environs de cette ville.

XIII. Cependant, après avoir pillé & ſaccagé la ville de Troye, porté la déſolation dans toutes les places du royaume, & partagé le butin & les priſonniers, les Grecs voulurent mettre le comble à leurs victoires par la défaite de ceux qui avoient gagné les hauteurs. Au lieu de s'en retourner comme Enée s'y étoit attendu, ils ſe diſpoſerent à attaquer le mont Ida, & à forcer ceux qui s'y étoient réfugiés. Mais Enée, qui étoit bien éloigné de vouloir s'engager dans de nouveaux combats, prévint le malheur qui le menaçoit. Il leur envoya des hérauts pour les conjurer de ne point réduire ſes troupes à la dure néceſſité de combattre juſqu'au dernier ſoupir & de vendre cherement leur vie. Les Grecs ennuyés d'une ſi longue guerre, ne ſouhaitoient rien tant que de la voir terminée pour s'en retourner dans leur patrie. Ils reçurent favorablement l'ambaſſade, & on fit un traité à ces conditions : « Qu'Enée » livreroit aux Grecs les places fortes dont il » étoit en poſſeſſion ; que dans un certain tems » marqué par le traité, il ſortiroit de la Troade » avec tous ceux qu'il commandoit ou qui étoient » ſous ſa protection : que les Grecs de leur côté » donneroient aux Troyens un libre paſſage tant » par mer que par terre, ſans leur faire aucun

» mal

» mal en leurs perſonnes ou en leurs biens ».
Les Troyens accepterent ces conditions, perſuadés que c'étoit le meilleur parti qu'ils peuſſent prendre dans la ſituation où ils ſe trouvoient alors.

XIV. Enée avoit beaucoup d'enfans de ſa femme Créuſe. Il envoya Aſcagne l'aîné de ſes fils en Phrygie avec quelques troupes Phrygiennes. Ce jeune prince s'y établit dans un canton appellé Daſcylitis, où étoit le lac Aſcanien. Pluſieurs années après que les Grecs furent partis, il retoutna à Troye. Un petit nombre de Troyens qui avoient échappé à la fureur des Grecs, parce qu'ils étoient diperſés dans différens endroits du pays, l'y accompagnerent. Il regna dans ſon petit royaume, & le laiſſa à ſa poſterité, mais beaucoup plus étendu qu'il n'avoit été dans ſon commencement. Enée prit avec lui ſes autres enfans, ſon pere, & les images des dieux; & dès qu'il eut équippé une flotte & que la ſaiſon le permit, il mit à la voile pour aller chercher un nouvel établiſſement où il pût être plus heureux qu'il n'avoit été dans ſa patrie.

XV. Voilà ce que l'hiſtoire nous apprend de plus particulier, de plus exact, & de plus vrai ſur la fuite d'Enée après la ruine de Troye. D'autres auteurs [a] attribuent uniquement ſa de-

[a] Aurel. Vict. Or. Urb. Rom. ch. 9. Sophocles ap. Dion. L. I.

livrance à ſa pieté. C'eſt un fait conſtant dans l'hiſtoire & généralement reçu, que tandis que les autres Troyens s'échappoient des mains des vainqueurs, chacun étant chargé de ſes plus riches tréſors, on vit Enée porter ſon pere & les images des dieux; que les Grecs ſurpris d'une pieté dont on avoit ſi peu d'exemples, ſe firent un ſcrupule de le troubler dans ſa retraite, & que par reſpect pour lui ils épargnérent même ceux qui le ſuivoient.

XVI. Il y a des auteurs qui parlent tout autrement de la difference de ſon ſort & de celui du reſte des Troyens. Ils l'attribuent [1] à ce qu'il s'étoit joint aux Antenorides pour livrer la ville aux Grecs; & ſelon eux, ſon ſalut fut la recompenſe de ſa trahiſon. L'autorité de ceux qui rapportent ce conte, n'eſt pas aſſez grande pour nous obliger à les en croire ſur leur parole. D'ailleurs la plupart des hiſtoriens qui ont écrit après eux, n'ont pas jugé à propos de les ſuivre & de noircir la reputation d'un prince qui dans tout le reſte de ſes actions connues ne fit jamais rien qui puiſſe donner quelque vraiſemblance à un crime ſi énorme. Il paroît que cette fable n'a

ch. 30. Ælian. L. III, ch. 22. Diod. Sic. Exc. Valeſ. L. VI, p. 223. Xenoph. Cyneg. ch. 1, §. 15.

[1] Lutat. ap. Aur. Vict. ch. 9. Menecrates ap. Dion. Halic. L. I, ch. 40.

point d'autre fondement que la haine que Pâris & ceux de ſa faction avoient contre lui ; haine ſi marquée, qu'il en reſſentit des effets qui auroient pu porter une ame moins noble que la ſienne à quelque eſpece de vengeance. Mais il eſt plus raiſonnable de croire que leur injuſtice l'excita à faire des actions qui lui attirerent de plus en plus leur haine ſans qu'il la méritât, que de ſuppoſer qu'il ſe ſoit livré à des reſſentimens qui auroient ruiné pour jamais ſa reputation, & juſtifié les plus affreuſes accuſations de ſes ennemis. D'ailleurs l'inclination qu'il avoit toujours temoignée pour conclure une paix ſtable avec les Grecs & pour leur rendre Helene, ne pouvoit-elle pas les engager par un motif de reconnoiſſance à lui accorder plus facilement des conditions qu'ils n'accorderent qu'à lui, & à Antenor dont la famille eſt accuſée d'avoir livré la ville par de meilleures autorités que celles qui attribuent à Enée une ſi noire trahiſon ?

XVII. Si les anciens auteurs ſont ſi différens dans ce qu'ils diſent de la façon dont Enée ſe ſauva de l'embraſement de Troye, ils le ſont encore plus dans ce qu'ils rapportent de ſes voyages. La Thrace, la Macedoine, l'Arcadie, la Phrygie même, diſputent à l'Italie l'honneur d'avoir fixé ce héros. Dans chacun de ces pays, & dans pluſieurs autres que je paſſe ſous ſilence,

non ſeulement on a des preuves qu'il y a vêcu ; mais on montre des tombeaux qui font voir qu'il y eſt mort ; & quelques-unes de ces provinces ont un auteur ou deux qui appuyent leurs pretentions. Il n'eſt pas fort difficile de rendre raiſon de ces différentes traditions & de les accorder enſemble. Enée laiſſa un de ſes fils en Phrygie ; il maria quelques-unes de ſes filles en Arcadie ; il paſſa par la Thrace, il y bâtit une ville qu'il appella de ſon nom, & fit un aſſez long ſejour dans pluſieurs autres pays. La plupart de ces provinces conſerverent des monumens de ſon arrivée : il y en eut même pluſieurs qui après ſa mort lui érigerent des tombeaux, marques de reſpect & de veneration qui étoient fort en uſage dans ces tems-là. Quoique ſon corps ne fût pas renfermé dans tous ces tombeaux, les deſcendans de ceux qui les lui avoient érigés, ne laiſſerent pas d'en profiter en ſuppoſant qu'Enée s'étoit établi parmi eux. Leurs auteurs, s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux, n'avoient garde de manquer de faire honneur à leur pays ; & peut-être un petit nombre d'autres écrivains de moindre marque, par une folle démangeaiſon de faire des découvertes ou de contredire les opinions déja reçuës, eurent-ils la preſomption d'inſérer leurs fables dans les hiſtoires qu'ils compoſoient. Mais ces traditions incertaines ne doivent pas être miſes

en parallele avec celles des Romains & des Italiens, qui ſont & plus conſtantes & plus anciennes, & qui ont été confirmées par tous les auteurs de l'hiſtoire de Rome, auſſi bien que par les meilleurs auteurs Grecs.

XVIII. Il eſt vrai que quelques-uns aſſurent qu'Enée reſta en Phrygie. Ils s'appuyent ſur un paſſage d'Homere qu'ils croyent ſi poſitif qu'il n'y a rien à répondre. Il eſt dans le vingtième livre de ſon Iliade [1], où Neptune, après avoir delivré Enée qui étoit en danger de perdre la vie dans un combat inégal avec Achille, fait cette prediction.

Ἤδη γὰρ Πριάμου γενέην ἤχθηρε Κρονίων,
Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει;
Καὶ παῖδες παίδων τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

« Le fils de Saturne hait la maiſon de Priam : » cependant le courageux Enée regnera ſur les » Troyens, lui & ſes enfans, & les enfans de ſes » enfans qui naîtront dans la ſuite ».

J'avouë qu'il me paroît un peu ſurprenant qu'on regarde cette prediction comme une preuve ſi deciſive. En effet (& c'eſt la remarque que fait Denys [2] d'Halicarnaſſe) Enée ne pouvoit-il pas

[1] Iliad. XX, v. 306, 307 & 308.
[2] L. I, p. 54. Voyez Strabon, L. XIII, p. 418.

gouverner les Troyens en Italie, comme les Romains assurent qu'il le fit, de même qu'il les avoit gouvernés en Phrygie. On sait qu'il laissa son fils en Phrygie; que ce fils y érigea un petit royaume des ruines de Troye, & qu'il le laissa à ses enfans. Cela suffit pour expliquer la prediction de Neptune, s'il la faut necessairement rapporter au païs & non aux habitans de Troye, quoique les termes dont se sert le poëte, ne fassent mention que des Troyens, & non du territoire de Troye.

XIX. Enée après avoir passé l'Hellespont, débarqua en Thrace, à un port appellé Pallene. Ce fait est rapporté non seulement par les historiens qui le font venir [x] en Italie, mais encore par d'autres. Les naturels du pays étoient d'anciens alliés des Troyens, & pendant le siege ils avoient envoyé quelques troupes à leur secours. Ils reçurent Enée avec beaucoup d'amitié, & il passa tout l'hyver dans ce pays. Il y bâtit un temple à Venus, & une ville qu'il appella de son nom Enea. De Pallene il mit à la voile au printems, & laissa dans la nouvelle ville ceux d'entre les Troyens qui n'étoient point en état de soutenir les fatigues d'un plus long voyage, ou qui pour d'autres raisons ne vouloient pas aller plus loin. Leurs descendans

[x] Dion. L. I, p. 51. Aur. Vict. ch. 9. Conon narrat. 46.

y demeurerent juſqu'au regne de Caſſandre, qui, lorſqu'on bâtit Theſſalonique, les y fit [1] tranſporter.

XX. Je ne m'arrêterai point ici à parler de tous les voyages d'Enée ; un ſi long détail ſeroit ennuyeux. Il ſuffit de dire en général qu'il employa l'été à côtoyer le long de la Grece & d'une partie de l'Italie ; que de tems en tems il deſcendoit à terre, & qu'il laiſſa des monumens de ſon arrivée dans pluſieurs pays, érigeant des temples dans un endroit, debarquant & établiſſant quelques-uns de ſes compagnons dans un autre, ou enterrant ceux qui étoient morts ſur ſa flotte, & leur dreſſant de ſuperbes tombeaux. A la fin de l'année il arriva en Sicile, & prit terre dans la partie occidentale de cette iſle près de Drepane.

XXI. Il trouva quelques Troyens déja établis dans cette iſle. Laomedon pere de Priam, prince decrié dans l'hiſtoire pour ſes injuſtices & ſes cruautés, étant irrité contre un Troyen de la premiere condition, le perſecuta juſqu'à l'extrêmité & le fit mourir injuſtement. Ce ſeigneur avoit pluſieurs enfans. Laomedon les fit aſſaſſiner avec lui, de peur qu'un jour ils n'entrepriſſent de vanger ſa mort. Le tyran ne porta pas la barbarie juſqu'à faire égorger ſes filles ; il ſe contenta de

[1] Dion. Halicarn. p. 32 & 33. Thucyd. L. VI. Aurel. Victor. ch. 9 & 10.

les mettre entre les mains de quelques marchands étrangers, qu'il chargea de les tranſporter dans un païs éloigné où il n'eût rien à craindre de leur reſſentiment. Un jeune Sicilien de condition qui s'étoit embarqué dans le même vaiſſeau, conçut de l'inclination pour une d'entr'elles; il la prit avec lui dans ſon païs, l'épouſa, & en eut un fils qu'il nomma Egeſte. Tandis que Priam étoit ſur le thrône, Egeſte qui étoit devenu grand & qui avoit perdu ſes parents, eut la curioſité d'aller voir le païs où ſa mere étoit née. Il y fut pendant tout le tems que dura le ſiége. Quand la ville fut priſe, il ſe ſauva avec Elyme & un petit nombre de compagnons, dans trois vaiſſeaux Grecs, qui avoient échoué au commencement de l'expedition, & qui arriverent heureuſement aux côtes de la Sicile ſa patrie.

XXII. La joye qu'eut Enée de rencontrer cette colonie de Troyens, le fit determiner à paſſer l'hyver en Sicile. Il temoigna beaucoup d'amitié à Egeſte & à Elyme; il leur bâtit deux villes, qu'il appella de leur nom, Elyma & Egeſta; & il érigea un temple de Venus dans chacune. Au printems il ſe remit en mer, & laiſſa une partie de ſes compagnons dans les deux villes qu'il avoit bâties. La plupart étoient ennuyés des fatigues inſeparables d'une vie inconſtante; leur patience étoit épuiſée; ils n'enviſageoient qu'avec peine les

travaux d'une plus longue courſe, & n'aſpiroient qu'à une paiſible retraite. Enée la leur procura dans ces nouveaux établiſſemens, & par ce moyen il les dedommagea des peines qu'ils avoient eſſuyées dans leurs voyages. Il eut peut-être des raiſons indiſpenſables de laiſſer ce detachement en Sicile. Car la plupart des hiſtoriens rapportent que les Troyennes ennuyées de traverſer les mers, brûlerent une partie de ſa flotte, & que faute de vaiſſeaux, quelques-uns de ſes compagnons ne pouvoient plus ſe rembarquer.

XXIII. Enée fit voile pour la ſeconde fois vers les côtes d'Italie, à travers la mer Tyrrhenienne. Il vint d'abord mouiller au port de Palinure, & enſuite en d'autres [1] endroits. Enfin vers le milieu de l'été, deux ans entiers après la priſe de Troye, il arriva à Laurente. Réſolu d'y borner ſes voyages, il fit debarquer [2] toutes ſes troupes. On dit qu'elles ne montoient pas à plus de ſix cens hommes. Ce nombre ne paroîtra point déraiſonnable, ſi l'on conſidere que pendant ſes voyages il avoit diſperſé en différens endroits la plupart de ſes compagnons. Il ſe campa dans un lieu qui eſt environ à quatre ſtades de la mer [3], & qui depuis ce tems-là s'eſt appellé Troye.

[1] Dion. L. I, p. 39.

[2] L. Caſſius Hemina apud Jul. Solin.

[3] Liv. L. I, ch. 1. Dion. L. I, p. 33.

XXIV. Pluſieurs raiſons nous portent à croire qu'Enée s'établit [1] dans ce canton. L'opinion qui paroit la plus généralement ſuivie, eſt que les Troyens avoient reçu une réponſe de l'oracle, qui leur ordonnoit de ſe fixer dans l'endroit où il leur arriveroit de manger leurs tables ; qu'étant à manger à la hâte ſur le bord de la mer, ils ſe ſervirent de leurs pains en forme de tables ; qu'après avoir mangé les viandes, ils mangerent auſſi les croutes de pain ſur leſquelles ils les avoient miſes ; qu'un d'entr'eux, ſoit Anchiſe, ſoit quelqu'autre Troyen, s'écria, Nous mangeons auſſi nos tables : que ſur cela il s'éleva un grand bruit par tout le camp ; & que ſe rappellant l'oracle ils ne douterent plus qu'il n'eût eu en vuë ce qui venoit d'arriver. Enée perſuadé que l'oracle étoit accompli, ordonna des ſacrifices ſolemnels, fit porter à terre les images des dieux, & érigea des autels avec une prompte devotion. Au milieu de la ſolemnité des ſacrifices, une truye qu'on vouloit immoler, rompit ſes liens, quoique pleine & prête à faire ſes petits, & s'échappa de l'autel ſans qu'on pût l'arrêter. Enée dans ce moment ſe ſouvint d'un autre ordre qu'il avoit reçu des dieux ; c'étoit de

[1] Dion. Halic. L. I, p. 34 & 35. Aur. Vict. ch. 11 & 12. Strab. L. XIII, p. 418. Dion Caſſ. ap. Schol. in Lycophr. v. 1240. Varro Rer. Divinar. L. II, ap. Serv. ad Æn. VIII, v. 43.

prendre un animal pour guide & de bâtir une ville dans le lieu où il s'arrêteroit. Là-deſſus il défendit qu'on remenât la truye à l'autel ; il la ſuivit lui-même avec quelques-uns de ſes compagnons, mais d'un peu loin, de peur de l'effaroucher par trop de bruit & de la détourner de la voye marquée par les deſtins. La truye s'éloigna de la mer d'environ vingt-quatre ſtades, & gagna une colline où elle s'arrêta de laſſitude. L'oracle paroiſſoit entierement accompli, mais le lieu étoit peu propre pour bâtir une ville. On dit qu'Enée ſe trouva fort embaraſſé ſur le parti qu'il avoit à prendre. D'un côté il ne vouloit pas deſobéir aux dieux : mais de l'autre il ne pouvoit ſe reſoudre à fixer ſa demeure dans un endroit peu avantageux, éloigné de la mer, & où il ne pouvoit eſperer ni les commodités ni les agrémens de la vie. Tandis qu'il étoit occupé de cette penſée, les dieux Penates qu'il avoit apportés de Troye, lui apparurent en ſonge ; ils lui ordonnerent de bâtir au plutôt une ville dans l'endroit même où il étoit, & de ne pas s'abandonner à ſon irréſolution ; ils le conſolerent en lui donnant des aſſurances qu'il alloit jetter les fondemens d'un vaſte empire, que les deſtins portoient que les Troyens paſſeroient un jour d'un état modique à la fortune la plus floriſſante ; que pour le preſent ils devoient ſe contenter de cette demeure où ils

travailleroient pour un bonheur à venir ; & qu'après autant d'années que la truye feroit de petits, leurs enfans bâtiroient dans ce même canton une autre ville plus grande & plus conſiderable. Le lendemain la truye mit bas trente petits : Enée les immola aux dieux Penates avec leur mere ; & trente ans après, on bâtit Albe, qui fut par elle-même une ville célèbre, mais plus célèbre encore en ce qu'elle fut la mere de Rome la premiere ville du monde.

XXV. Ce fait eſt rapporté avec quelques legeres differences par les plus célèbres auteurs qui ont parlé de l'arrivée d'Enée en Italie, & on dit qu'il eſt confirmé en partie par d'anciens monumens. Mais il y a des auteurs [1] qui ne paroiſſant pas perſuadés de la verité de ces faits qui ont un air ſi fabuleux, cherchent d'autres raiſons de l'établiſſement d'Enée. En effet, s'il eſt vrai, comme le rapportent pluſieurs hiſtoriens dignes de foi, que les dames Troyennes brûlerent tous ſes vaiſſeaux dès qu'il fut débarqué ſur les côtes de l'Italie, il n'eſt pas beſoin de faire intervenir les dieux dans une action qui étoit neceſſaire, quand même les dieux ne l'auroient pas prédite.

XXVI. Ce qu'il y a de certain [2], c'eſt qu'Enée

[1] Plutarque, Vie de Romulus ; Polyæn. L. VII, ch. 25, §. 2.

[2] Dion. Halicarn. p. 34 & 36. Liv. L. I, ch. 1.

reſolut de fixer ſa demeure dans ce canton. Il ordonna aux Troyens de venir camper ſur la colline où la truye s'étoit arrêtée, il mit ſes dieux dans une petite chapelle qu'il fit ériger exprès pour eux, & ſans differer plus longtems il commença à bâtir une ville. Mais après un ſi long voyage, ſes compagnons n'avoient, pour ainſi dire, que leurs armes. Il leur falloit des vivres, des inſtrumens, des materiaux pour bâtir leur ville & pour la forrifier. Ils furent donc obligés de faire des courſes ſur les terres voiſines, & d'enlever du fer, du bois, de la pierre, des grains, & les outils des laboureurs; ce qui ne pouvoit manquer d'irriter contr'eux les anciens habitans du païs.

XXVII. Cette partie de l'Italie où Enée débarqua, étoit occupée par des peuples qu'on appelloit Aborigenes. On eſt partagé de ſentimens ſur leur origine [1]; l'opinion la plus probable eſt celle de quelques auteurs qui croyent que c'étoit une colonie des Pelasgiens. Ces Aborigenes faiſoient d'abord une nation peu nombreuſe, mais avec le tems leur puiſſance s'étoit augmentée, & ils étoient devenus formidables à leurs voiſins. Latinus étoit leur roi dans le tems qu'Enée aborda en Italie. Il faiſoit alors la guerre aux Rutules, peuples dont la capitale étoit Ardée, ville ſituée environ à cent ſoixante ſtades de

[1] Dion. Halicarn. L. 1, p. 8 & 11.

l'endroit où Rome fut bâtie dans la ſuite. Tandis qu'il marchoit contr'eux, il reçut avis qu'un inconnu, à la tête d'une armée d'étrangers, avoit debarqué ſur ſes terres, & que ce nouvel uſurpateur ravageoit toute la côte. Cette nouvelle jetta l'allarme dans l'eſprit de Latinus; il changea de deſſein, & tourna toutes ſes forces contre le danger qui lui parut le plus preſſant.

XXVIII. On ne ſait pas avec certitude [1] ſi les Aborigenes & les Troyens en vinrent aux mains. Pluſieurs auteurs diſent qu'il y eut quelques combats entr'eux, & que ce ne fut qu'après que Latinus eut été vaincu dans une bataille, qu'il conſentit à faire la paix & une alliance avec Enée : mais le ſentiment, le plus reçu, eſt qu'il n'y eut [2] point d'action. Selon ce dernier ſentiment, Latinus fut ſurpris de voir que les Troyens étoient armés à la Grecque, qu'ils gardoient exactement leurs rangs, & qu'ils l'attendoient de pied ferme. Il n'y avoit pas moyen d'attaquer, avec des troupes groſſières & mal diſciplinées, un ennemi qui faiſoit ſi bonne contenance. C'eſt pourquoi, lorſque les deux armées furent ſur le point de ſe livrer bataille, il envoya des herauts pour demander une entrevuë avec le prince étranger.

XXIX. On lui accorda ſa demande ſur le

[1] Liv. L. I, ch. 1. Dion. ap. Schol. in Lycophr.

[2] Liv. *ibid.* Dion. L. I, p. 36 & 37. Aur. Vict. ch. 13.

champ. Il commença par ſe plaindre des actes d'hoſtilité qu'on avoit exercés dans ſon païs. Il pria Enée de lui dire qui il étoit, quelles étoient ſes pretentions, & pourquoi il pilloit les terres d'un prince qui ne lui avoit jamais fait aucun tort : Qu'il ne pouvoit ignorer qu'il étoit contre le droit des gens de porter la guerre chez des peuples dont on n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre, & qu'il devoit être encore moins ſurpris qu'on s'unît de tous côtés pour repouſſer la violence ; que s'il avoit eu beſoin de quelque choſe, il l'auroit obtenu de bonne grace s'il l'avoit demandé, mais qu'il étoit contre toutes les regles de la juſtice & de l'humanité, d'employer les voyes de fait contre des peuples diſpoſés d'ailleurs à lui faire plaiſir : qu'au reſte un procedé ſi irregulier n'avoit pas ſi fort indiſpoſé les Latins contre lui, qu'ils ne fuſſent encore prêts d'en venir à un accommodement, & de lui accorder ce qu'il avoit voulu uſurper par les armes.

XXX. Enée répondit avec moderation aux plaintes de Latinus. « Nous ſommes, lui dit-il, » Troyens de nation, & nous venons d'une ville » aſſez connuë chez les Grecs, qui l'ont détruite » après dix ans de ſiege. Depuis la ruïne de notre » patrie, errans de tous côtés nous cherchons un » nouvel établiſſement : c'eſt par l'ordre des dieux » que nous ſommes venus ici ; il n'y a que ce

» païs qui doive nous ſervir de port après tant
» de courſes. Nous n'avons point de mauvaiſes
» intentions ; c'eſt uniquement l'extrême neceſſité
» qui nous a obligés à commettre quelques actes
» de violence envers vos ſujets. Mais ſi nous
» avons moins écouté les raiſons de bienſéance
» que nos propres beſoins, nous en avons un
» regret ſenſible, & nous ſommes prêts à reparer
» le tort que nous vous avons pu faire. Nos corps,
» nos bras, nos armes ſont à vous ; vous pouvez
» en diſpoſer. Endurcis aux travaux, accoûtumés
» aux fatigues de la guerre, intrépides dans les
» dangers, ſi vous voulez nous recevoir dans
» votre alliance, nous defendrons vos terres du
» pillage, & nous nous joindrons volontiers à
» vos ſujets pour faire des conquêtes ſur vos
» ennemis. Nous vous conjurons donc d'oublier
» le paſſé, & d'être perſuadés que la neceſſité y
» a eu plus de part que le deſſein de vous
» offenſer : il n'eſt point de fautes plus par-
» donnables que celles qui ſont involontaires ;
» & dans l'état de ſupplians où nous nous pre-
» ſentons aujourd'hui, il ne ſeroit pas juſte de
» nous traiter avec la derniere rigueur. Sachez
» au reſte que ſi nous vous faiſons réparation
» de nos fautes, & ſi nous vous demandons
» avec tant de ſoumiſſion un peu de terrain où
» nous puiſſions nous établir, c'eſt une ſoumiſſion
» où

» où la crainte n'a point de part : nous avons » soutenu des guerres plus terribles que celle » qui nous menace aujourd'hui ; & si vous refusez » d'écouter nos demandes justes & moderées, » après avoir prié les dieux & les genies tutelaires » de votre royaume de nous pardonner des maux » que nous ne causerons qu'à la derniere con- » trainte, nous nous défendrons jusqu'à l'ex- » trémité, si vous nous attaquez les premiers ».

XXXI. Le roi des Latins écouta Enée avec beaucoup de joie, & lui fit cette réponse obligeante. « J'estime les gens de cœur, j'ai com- » passion des malheureux, & je ne souhaite rien » tant que de trouver l'occasion de vous procurer » une meilleure destinée. Si j'étois convaincu que » vous ne fussiez venus ici que pour y chercher » une demeure, & que contens d'une portion » de mes terres vous voulussiez jouir en bons » amis de ce que je vous cederois, sans entre- » prendre sur ma couronne, votre salut m'en » deviendroit plus cher. Si vous êtes veritablement » dans cette disposition, jurons-nous une fidélité » mutuelle, & que nos sermens soient le nœud » de notre alliance : je vous promets tout ce que » vous pouvez raisonnablement souhaiter de nous, » & j'accepte votre secours dans la guerre où je » suis maintenant engagé contre les Rutules ».

XXXII. Rien ne pouvoit faire plus de plaisir

au prince Troyen qu'une reponſe ſi favorable. Il accepta les offres de Latinus ; on fit une alliance entre les deux nations, on la confirma par des ſermens ſolemnels, & on conclut un traité à ces conditions : que les Aborigenes donneroient aux Troyens autant de terres qu'ils en demandoient, ſavoir, environ quarantes ſtades autour & de chaque côté de la colline, où ils avoient commencé à bâtir une nouvelle ville ; que les Troyens de leur côté ſe joindroient aux Aborigenes dans la preſente guerre ſous leurs étendars par-tout où l'on auroit beſoin de leur ſecours, & que les deux peuples s'aideroient mutuellement de conſeils & de ſervices en tout & par-tout.

XXXIII. Les conditions acceptées de part & d'autre, ils donnerent réciproquement leurs enfans pour ôtages [1] ; & les Troyens laiſſant leur ville imparfaite, ſe joignirent aux Aborigenes contre les Rutules. Latinus jouït bien-tôt des avantages de ſa nouvelle alliance. Il avoit été vaincu auparavant dans differens combats. Mais dans cette derniere campagne la fortune l'accompagna par-tout. Il défit les Rutules en pluſieurs occaſions, prit leurs villes, & courut de victoire en victoire avec une rapidité ſurprenante ; de ſorte qu'on peut dire que la guerre fut preſqu'auſſi-tôt terminée que commencée. Après une ſi heureuſe

[1] Dion. Halic. p. 36 & 37. Strab. L. V, p. 138.

campagne, les deux nations s'attacherent avec une égale ardeur à achever les travaux des Troyens [1], qui étoient demeurés imparfaits.

XXXIV. La guerre des Rutules avoit donné au Roi des occasions de connoître parfaitement Enée, & de faire avec lui une étroite amitié. Cette connoissance lui fit comprendre combien il étoit de son intérêt en toutes façons de se l'assurer pour ami. Latinus avoit une fille unique, nommée Lavinie. Il avoit contracté quelques engagemens de la marier à Turnus, prince qui étoit neveu ou du moins parent de la reine Amate. Mais il crut que le merite du prince Troyen pouvoit le dispenser de garder trop religieusement ses promesses; & nonobstant toutes les oppositions que fit la reine en faveur du prince son parent, il maria sa fille à Enée. Cette alliance étoit si honorable & si avantageuse au Troyen, qu'il crut ne pouvoir se dispenser d'en témoigner une vive reconnoissance. Il donna donc le nom de la princesse à la ville qu'il venoit de bâtir, & elle fut appellée Lavinium.

XXXV. Les deux premieres années qu'il regna en Italie sur les Troyens, furent employées à bâtir cette ville, à l'orner de temples [2] & d'édi-

[1] Aurel. Victor. ch. 10, 12 & 13. Dion. Halicar. L. 1, p. 37. Cato apud Serv. Æn. 1.

[2] Dion. L. 1, ch. 39.

fices publics, & à mettre la derniere main à ces ouvrages. Il vêcut enſuite une année dans une paix parfaite, jouïſſant de la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & donnant à ſes ſujets le repos dont ils avoient beſoin pour ſe remettre de leurs longues fatigues. Mais la quatrième année de ſon regne il ſe trouva engagé avec Latinus ſon beau-pere dans une nouvelle guerre contre les Rutules.

XXXVI. Turnus, rival d'Enée, avoit reſſenti vivement l'affront que lui avoit fait Latinus [1] en préférant un homme étranger à un allié, à un proche parent, au préjudice même des engagemens ſolemnels. La reine entra dans ſes ſentimens, on ſavoit à la cour qu'elle étoit entêtée de Turnus & qu'elle l'aimoit beaucoup; ainſi il continuoit toujours à vivre à la cour de Latinus, où il avoit le même crédit qu'auparavant. Mais pendant ce tems-là il tramoit ſourdement contre Latinus, & fit ſi-bien qu'il excita les Rutules à un ſoulevement général. Quand ils furent prêts à commencer la révolte, il quitta la cour par l'avis de la reine; il fut ſuivi de pluſieurs Latins qui étoient dans ſes interêts; & menant avec lui un corps conſiderable de troupes qu'il commandoit, il ſe mit

[1] Dion. Halicarn. L. I, ch. 59. Liv. L. II, ch. 3. Aurel. Vic. ch. 135. Strab. L. V. p. 158.

à la tête des Rutules. Il fit d'abotd irruption ſur le territoire d'Enée & des Troyens, qui n'étoit pas d'une grande étenduë. Enée joignit ſes forces avec celles de ſon beau-pere; & marcha ſans differer pour preſenter la bataille aux ennemis. Cette guerre fut ſanglante de part & d'autre. Il ſe donna un rude combat, dans lequel Latinus fut tué avec pluſieurs autres perſonnes de marque. Enée & les ſiens ne ſe decouragerent point; ils continuerent le combat avec vigueur, Enée tua de ſa main le général des ennemis & remporta une victoire complete.

XXXVII. La mort du roi [a] diminua beaucoup la joye de cette victoire; ſes ſujets qui l'aimoient fort, en parurent inconſolables. Enée lui ſucceda ſur le thrône des Aborigenes ſans aucune oppoſition; car la reine ſon ennemie declarée, s'étoit étranglée ſur la nouvelle de la mort de Turnus. Devenu roi des deux nations il s'attira l'amitié du peuple, en ordonnant que tous ſes ſujets, ſoit Troyens, ſoit Italiens, s'appelleroient du nom commun de Latins. Une ordonnance ſi ſage fit aſſez connoître qu'il aimoit tous ſes ſujets également, & qu'il ne vouloit point qu'il y eût de diſtinction entre les anciens & les nouveaux. Il mit tous ſes ſoins à unir les

[a] Aurel. Victor. ch. 13. Dion. Halic. L. I, p. 58 & 59. Liv. L. I, ch. 2.

deux nations. Le peuple ſeconda les intentions du prince. Les Latins & les Troyens s'allierent par des mariages, ils ſe communiquerent les uns aux autres le droit de bourgeoiſie ; de ſorte que peu à peu ils n'eurent plus que les mêmes loix, la même religion, le même culte, les mêmes cérémonies, & que leur union fut ſi parfaite que la ſuite des tems ne pût mettre la diviſion parmi eux. Enée regna trois ans en paix. La derniere de ces trois années, ſon pere Anchiſe mourut [1] dans un âge très avancé, & il lui rendit les derniers devoirs.

XXXVIII. Après la mort d'Anchiſe, Enée non content des avantages qu'il avoit déja remportés ſur les Rutules, reſolut d'achever [2] la conquête de cette nation rebelle. Cette entrepriſe lui ſuſcita un plus dangereux adverſaire, & lui coûta la vie. Les Rutules par un dernier effort, raſſemblerent des troupes de toutes leurs villes, & toujours convaincus qu'ils n'étoient pas en état par eux-mêmes de reſiſter aux forces des Latins & des Troyens réunis enſemble, ils engagerent Mezence dans leurs interêts. Mezence étoit roi des Etruriens, la plus puiſſante nation de toute cette partie de l'Italie. Il avoit toujours regardé d'un œil jaloux l'empire

[1] Dion. Halicarn. L. I, p. 40.

[2] Aurel. Victor, ch. 14. Liv. L. I, ch. 3. Dion. Halicarnaſ. L. I.

d'Enée ; il étoit au comble de ſa joye de trouver un pretexte pour ruiner dès ſes commencemens une puiſſance qui ne pouvoit manquer de lui devenir bientôt formidable. Dans cette diſpoſition il écouta favorablement la demande des Rutules, & ſe mit à la tête d'une nombreuſe armée, qui jointe à la leur, étoit ſi ſuperieure à celle des ennemis, qu'il regardoit déjà Enée comme vaincu. Avant que de ſe mettre en marche, il engagea les Rutules à lui promettre qu'ils lui cederoient entiérement tout ce qu'on gagneroit ſur les Latins. Ils lui accorderent tout ce qu'il demanda, parce qu'ils n'étoient pas en état de le lui refuſer.

XXXIX. Enée n'avoit point de plus ſûr moyen pour réſiſter à des forces ſi inégales, que de ſe jetter dans Lavinium ; mais d'un autre côté il crut qu'il ne ſe feroit pas d'honneur s'il paroiſſoit ſaiſi de crainte. Il fit donc porter dans cette ville tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoûtenir un ſiége ; il donna à ſon fils Euryleon, qui dans la ſuite fut plus connu ſous le nom d'Aſcagne, quelques troupes pour la défendre, & avec le reſte de ſon armée il alla préſenter la bataille aux ennemis. On ſe battit des deux côtés avec une ardeur incroyable : la nuit termina le combat, & la perte parut égale de part & d'autre. Mais le lendemain

on connut que la fortune de ce jour avoit été plus favorable aux Toſcans qu'aux Latins, en ce que ceux-ci avoient perdu Enée.

XL. Lorſque les Latins furent retirés dans leur camp, ils trouverent qu'il leur manquoit Enée, c'eſt-à-dire, leur roi, & leur général. Toutes leurs recherches furent inutiles, on ne put jamais trouver ſon corps. Les uns crurent qu'il avoit été enlevé & mis au rang des dieux; les autres (& c'eſt le ſentiment le plus probable) qu'il étoit tombé dans le fleuve du Numicius, ſur les bords duquel s'étoit donnée la bataille, ſans que perſonne en eût rien vû, à cauſe de l'obſcurité de la nuit & de la confuſion de la retraite. Quelques perſonnes pieuſes croyant que cette fin étoit trop peu honorable pour un ſi grand heros, ſe perſuaderent comme une verité certaine, qu'il avoit été enlevé au ciel, où il avoit mérité une place par la valeur dont il avoit donné des marques ſi éclatantes dans la derniere bataille. Il y en eut même qui aſſurerent qu'ils l'y avoient vû monter. On dit qu'Aſcagne ſon fils fut de ce nombre: il étoit de ſon intérêt d'appuyer & de favoriſer cette créance. Quoiqu'il en ſoit, on lui rendit les honneurs divins, & on lui érigea un temple ſur les bords du fleuve, avec cette inſcription: « Au Jupiter pere » de la patrie, qui gouverne & regle le cours du

» Numicius ». Enée mourut la quatrième année de ſon regne ſur les Latins [1], qui étoit la huitiéme de la priſe de Troye.

XLI. Cependant Mezence pourſuivit avec vigueur l'avantage que lui donnoit la mort d'Enée, & aſſiégea ſi étroitement Aſcagne ſon ſucceſſeur dans Lavinium, qu'il lui fut impoſſible de recevoir le ſecours qu'il attendoit des autres villes Latines. Aſcagne réduit à une ſi fâcheuſe extrémité, propoſa de conclure un traité ſous les conditions qu'il crut les plus convenables pour les deux nations. Enflé de ſon bonheur Mezence rejetta les propoſitions d'Aſcagne, offrant de ſon côté d'autres conditions de paix, mais des conditions extrêmement déraiſonnables; entr'autres choſes il exigeoit que tout le vin qu'on recueilloit dans le pays des Latins, fût envoyé en Etrurie comme un tribut annuel. De ſi dures conditions ne pouvoient manquer de revolter les aſſiégés; ils réſolurent de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité & d'engager les dieux dans leur cauſe. Ils firent même un décret par lequel ils conſacrerent à Jupiter le produit de leurs vignes, ce fut l'avis de leur roi. Aſcagne leur conſeilla en même tems d'attendre l'occaſion favorable d'une nuit obſcure pour faire une ſortie, & tomber ſur l'ennemi. Les

[1] Aurel. Victor. ch. 15. Dion. L. I, Macrob. Sat. L. III, ch. 5.

aſſiégeans qui étoient campés dans une ſituation avantageuſe, & qui ſe tenoient comme aſſurés de la victoire, étoient peu ſur leurs gardes contre un ennemi qu'ils mépriſoient.

XLII. Aſcagne & les ſiens reprirent un nouveau courage, ils s'exhorterent les uns les autres à la conſtance & à la valeur, & conjurerent les dieux de favoriſer leur entrepriſe. Auſſi-tôt qu'ils trouverent l'occaſion qu'ils attendoient, ils ſortirent de la ville, & attaquèrent le quartier des retranchemens où étoit Lauſus fils de Mezence, qui commandoit la fleur de la jeuneſſe Etrurienne; ils y donnerent l'aſſaut ſi bruſquement qu'ils y entrerent ſans beaucoup de peine. Pendant qu'ils prenoient ce poſte, la lueur des flambeaux & les cris des mourans jetterent la terreur parmi les troupes qui étoient campées dans la plaine. Le déſordre & la confuſion ſe répandirent par-tout. Le trouble redoubloit à chaque moment; les ſoldats ne gardoient plus ni ordre ni rangs; la crainte jointe avec l'horreur des ténèbres leur faiſoit croire que leur perte étoit aſſurée; ils ne ſongeoient qu'à abandonner le plat-païs pour ſe ſauver ſur les montagnes, & ſans écouter la voix de leurs chefs, ils mettoient toute leur eſpérance dans la fuite. Les Latins qui avoient déja emporté un des retranchemens des ennemis, pouſſerent plus loin leur avantage; ils pourſui-

virent les fuyards à toute outrance, & en firent une horrible boucherie. Les ennemis ne penſoient plus à ſe défendre ; ils ne connoiſſoient pas même le danger où ils étoient. Ils couroient çà & là à l'avanture ; les uns tomboient dans des précipices, les autres ſe jettoient dans des ravins, dans des cavernes d'où ils ne pouvoient ſe retirer, & y attendoient la mort ou la ſervitude. Pour ſurcroît de malheur, pluſieurs ne pouvant reconnoître leurs camarades au milieu des ténèbres, s'entretuoient comme ennemis, & augmentoient par ce carnage la défaite de leurs troupes. Le jeune prince périt dans ce combat. Mezence qui s'étoit emparé d'une colline avec un petit nombre de ſoldats, n'eut pas plutôt appris la nouvelle de la mort de ſon fils, qu'il la regarda comme une punition de ſon inſolence. La deroute de ſon armée & la mort de Laufus, le jetterent dans un ſi grand embarras, que ne ſachant quel parti prendre, il envoya ſans differer des ambaſſadeurs à Lavinium pour demander la paix. Aſcagne perſuada aux ſiens d'uſer de leur victoire avec modération. Mezence obtint ce qu'il demandoit, on lui accorda la paix à des conditions raiſonnables, & il ſe retira avec les troupes qui lui reſtoient. Depuis ce tems-là il mit bas toute inimitié, & vêcut dans une ſi parfaite intelligence avec les

Latins, qu'ils n'avoient point de meilleur ami ni de plus fidéle allié.

XLIII. Enée en mourant laiſſa la reine enceinte [1]. Dans les premiers troubles que ſa mort cauſa par tout le royaume, elle s'enfuit dans les bois, & confia ſa deſtinée à la fidélité d'un certain Tyrrhenus qui avoit été intendant des bergers de ſon pere, & qui prenoit toujours ſoin des troupeaux du roi. Elle continua à y vivre après qu'Aſcagne fût monté ſur le trône, craignant la haine que les beaux-fils ont ordinairement pour leurs belles-meres. L'intendant des bergers la reçut, & en prit un ſoin particulier. Il lui bâtit une cabane connuë de peu de perſonnes, & lui garda un ſecret inviolable. Dans ſa retraite elle ſe délivra d'un fils, qu'elle appella Silvius parce qu'il étoit né dans les bois, & Enée du nom de ſon pere. Tout cela n'étoit connu que de peu de perſonnes, qui garderent inviolablement le ſecret. Cependant les Latins firent de grandes recherches de Lavinie, ils furent même aſſez injuſtes envers leur roi pour l'accuſer d'avoir fait mourir ſecrettement cette princeſſe. Ses proteſtations les plus ſolemnelles furent une foible défenſe contre leurs ſoupçons. Ils le menaçoient de ſe ſoulever ouvertement, & ſa vie

[1] Dion. Hal. L. I. Aur. Vict. ch. 16. Serv. ad Æn. L. VI.

même eût été en grand danger, ſi Tyrrhenus n'eût fait ſortir la reine de ſa retraite pour la repréſenter au peuple. Aſcagne traita honorablement Lavinie. Mais voyant qu'elle étoit fort aimée du peuple, pour prévenir à coup ſur toutes diſputes, il lui abandonna la ville de Lavinium, & en bâtit une nouvelle beaucoup plus grande, où il transfera une partie des habitans de Lavinium & tous ceux d'entre les Latins qui voulurent s'y établir. Il l'appella Albe, & la ſurnomma la Longue; ſes ſucceſſeurs y regnerent pendant une longue ſuite de ſiécles.

XLIV. Après la mort de ce prince [1] Enée Silvius monta ſur le thrône; mais ce ne fut pas ſans conteſtation de la part d'Iule fils aîné d'Aſcagne qui prétendoit que le royaume de ſon pere lui appartenoit. C'étoit au peuple à terminer ce differend. Il décida en faveur du fils d'Enée & de Lavinie qui avoit apporté le royaume pour dot. Treize prince deſcendus en droite ligne de Silvius, ſe ſuccederent ſur le thrône des Latins. Romulus fondateur de Rome, étoit petit-fils du dernier. Il mourut ſans enfans, & cette branche de la famille d'Enée fut éteinte en lui. Pour dédommager Iule de la préference

[1] Dion. Halicar. Aurel. Victor. ch. 17.

qu'on avoit donnée à Silvius ſon competiteur, on l'honora du ſouverain ſacerdoce, dignité préferable à la royauté, parce qu'elle eſt exempte de craintes & d'inquiétudes. Elle paſſa à ſa poſterité, & ſes deſcendans la poſſederent pendant une longue ſuite de ſiécles. Jules Ceſar qui rapportoit ſon origine à ce prince, joignit à la prêtriſe toute l'empire Romain. Cet empire demeura dans ſa famille juſqu'à la mort de Neron, qui fut le dernier de cette maiſon.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE TULLUS HOSTILIUS.

De la famille Hoſtilia. II. *A quoi Tullus Hoſtilius dut ſon élection à la couronne.* III. *Libéralité qui lui gagne les cœurs.* IV. *Comment Cluilius, dictateur des Albains, s'y prend pour exciter la guerre entre Albe & Rome.* V. *Ambaſſades reſpectives.* VI. *Les deux peuples ſe mettent en campagne. Mort de Cluilius.* VII. *Diverſes conjectures ſur cet événement.* VIII. *Les Veiens & les Fidenates forment le deſſein de profiter de cette guerre pour écraſer les deux partis.* IX. *Propoſitions de paix faites au roi de Rome par Mutius Fuffetius, dictateur d'Albe.* X. *Propoſitions de Tullus Hoſtilius.* XI. *Le dictateur Albain demande le commandement pour Albe dans la réunion des deux villes.* XII. *Réponſe de Tullus.* XIII. *On convient de part & d'autre de remettre la déciſion de la querelle au ſort du combat de trois champions reſpectifs.* XIV. *On choiſit du côté de Rome les trois Horaces, du côté d'Albe les trois Curiaces.* XV. *Sentimens que ce choix excite dans les deux armées.* XVI. *Victoire d'Horace.* XVII. *Il tue ſa ſœur.* XVIII. *Comment le vieil Horace reçoit ſon fils.* XIX. *Triomphe de Tullus.* XX. *Horace accuſé, défendu par ſon pere,*

eſt abſous par le peuple. XXI. *Expiation d'Horace.* XXII. *Tullus entreprend la guerre contre les Veiens & les Fidenates.* XXIII. *Complot de trahiſon concerté entre Fuffetius & les principaux officiers Albains.* XXIV. *Tullus remporte la victoire.* XXV. *Comment Tullus reçoit les complimens de Fuffetius.* XXVI. *Tullus inſtruit le ſénat de la trahiſon de Fuffetius.* XXVII. *Il envoie raſer Albe.* XXVIII. *Diſcours de Tullus dans l'aſſemblée générale des deux armées.* XXIX. *Il déclare la deſtruction d'Albe & la tranſlation des habitans à Rome.* XXX. *Supplice de Fuffetius.* XXXI. *Deſtruction de la ville d'Albe, ſes citoyens incorporés au peuple Romain.* XXXII. *Tullus aſſiége & prend Fidènes.* XXXIII. *Origine de la guerre de Tullus contre les Sabins.* XXXIV. *Combat, après lequel les deux peuples retournent dans leurs villes.* XXXV. *Nouvelle campagne. Victoire de Tullus.* XXXVI. *Traité de paix entre les deux peuples.* XXXVII. *Ligue des villes Latines contre Rome.* XXXVIII. *Nouvelle guerre contre les Sabins, & nouvelle victoire de Tullus.* XXXIX. *Guerre contre les Latins. Paix conclue.* XL. *Prodiges & fléaux qui affligent Rome.* XLI. *Mort de Tullus.* XLII. *Ses bonnes & ſes mauvaiſes qualités.* XLII. *Ancus Marcius conſerve les conquêtes de Tullus.*

TULLUS

TULLUS HOSTILIUS.

Les Hoſtilius [1] étoient une ancienne & illuſtre famille de Medullie, ville bâtie par les Albains & dont Romulus avoit fait une colonie Romaine après l'avoir réduite ſous ſon obéiſſance. Tullus Hoſtilius [2], ou comme d'autres l'appellent, Hoſtius Hoſtilius alla dans ce tems-là s'établir à Rome, & y tranſporta tous ſes effets qui étoient très-conſidérables. Il étoit brave de ſa perſonne, & aimoit la profeſſion des armes. C'étoit la meilleure recommandation qu'il put avoir auprès d'un prince qui étoit naturellement guerrier & qui eſtimoit infiniment tous les hommes de ce caractere. Il ſervit ſous Romulus dans les guerres qu'il eut avec les peuples voiſins, & ſe diſtingua particuliérement dans celles dont l'enlevement des Sabines fut ſuivi. Quelques [3] auteurs nous apprennent qu'au ſiege de Fidenes, il entra le premier dans la ville; & que ſur cette preuve de valeur il fut couronné par Romulus. Mais d'autres, & en plus grand nombre, diſent [4] qu'il périt dans les guerres des Sabins, à un combat

[1] Dion. Halicarn. p. 101. Edit. Rob. Steph.
[2] Liv. L. I, ch. 22. Plin. L. XVI, ch. 5.
[3] Pline.
[4] Liv. & Dion. Plutarq. Vie de Romulus.

qui ſe donna dans la ville. Il épouſa Herſilie, fille d'un Sabin [1] de diſtinction : c'eſt la même qui dans la ſuite s'employa avec tant de ſuccès à terminer la guerre entre ſes compatriotes & les Romains. Il fut enterré [2] dans la place publique de Rome. Les deux rois, Romulus & Tatius, lui érigerent un ſuperbe tombeau, qui fut un monument de ſon rare mérite.

II. Il ne laiſſa qu'un fils [3] qui fut le pere de Tullus Hoſtilius troiſieme roi des Romains. Les auteurs [4] qui diſent que ce prince étoit de baſſe naiſſance, qu'il n'avoit point eu d'éducation, qu'il étoit né pauvre, & que ce ne fut qu'à travers mille difficultés qu'il parvint d'abord à un état de grandeur & enfin à la couronne, ſe ſont ſans doute trompés. Car il paroît certain qu'il deſcendoit d'une famille noble [5], & qu'il étoit ſi riche qu'on le diſtingua des autres rois de Rome par cette épithete. D'ailleurs, d'autres hiſtoriens nous apprennent [6] qu'il s'étoit ſignalé

[1] Dion. Plut.
[2] Dion. p. 102.
[3] Dion. L. II.
[4] Valer. Max. L. III, ch. 4.
[5] Horat. L. IV, Ode 7.

Nos ubi decidimus
Quò pius Æneas, quò Tullus dives, & Ancus;
Pulvis & umbra ſumus.

[6] Flor I. ch. 3. Aur. Vict. in Tull. Hoſt.

dans la guerre avant que d'être élu roi, & que la réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſa valeur, fut une des principales raiſons qui porterent le peuple à fixer ſon choix ſur lui. Si cela eſt vrai, il falloit qu'il eût donné des preuves de ſon courage dans des guerres que d'autres peuples d'Italie avoient eues enſemble, puiſque tous les hiſtoriens conviennent que le regne de ſon prédéceſſeur fut un regne de paix *, & qu'à peine il étoit né avant la mort de Romulus. Mais il eſt parlé [t] des guerres des Sabins comme étant celles où Tullus Hoſtilius avoit ſignalé ſa valeur. Ainſi il y a apparence que ces hiſtoriens l'ont confondu avec ſon ayeul, par une ignorance qui ne peut être que très-pardonnable dans l'obſcurité des premiers ſiecles de Rome. D'où il faut conclure que ce fut principalement à la réputation de ſes ancêtres, à ſon crédit, à ſa naiſſance & à ſa fortune qu'il dut ſon élection **.

Mais, ſoit qu'il eût déja donné quelques preuves de ſon courage avant ſon élection, ſoit qu'il

* Et ce régne avoit duré quarante-quatre ans; & Tullus étoit dans la fleur de l'âge lorſqu'il ſuccéda à Numa.

[t] Aur. Vict.

** La fondation de Rome eſt de la fin de la troiſieme année de la ſixieme olympiade, 753 ans avant J. C. Romulus régna 38 ans. Numa Pompilius 44. Tullus Hoſtilius lui ſuccéda la ſeconde année de la vingt-ſeptieme olympiade, l'an de Rome 83, avant J. C 671; régna 32 ans, & mourut la premiere année de la trente-cinquieme olympiade, de Rome 114, avant J. C. 640.

n'en eût point encore donné, il eſt certain qu'il attendoit avec impatience l'occaſion de le faire. Il mépriſoit ſouverainement le caractere pacifique de ſon prédéceſſeut [1]; il n'eſtimoit point les établiſſemens, les loix, les ordonnances qu'il avoit faites : il avoit même plus d'inclination [2] pour la guerre que Romulus. Dès qu'il fut monté ſur le thrône & que le peuple & les augures eurent confirmé ſon élection, il fit une action mémorable qui lui gagna le cœur des pauvres & des artiſans. Les deux rois ſes prédéceſſeurs avoient joui d'une vaſte étendue de terres fertiles & abondantes, dont ils avoient employé les revenus aux frais des ſacrifices & à la magnificence de leur table. Romulus, en établiſſant ſa nouvelle ville, ſe les étoit réſervées pour lui & pour ſes ſucceſſeurs. Ces terres n'appartenoient point au public; elles faiſoient le domaine particulier des rois. Tullus qui étoit riche par lui-même, & dont le patrimoine étoit plus que ſuffiſant pour la dépenſe des ſacrifices & pour celle de ſa maiſon, crut qu'il n'en avoit pas beſoin pour ſoutenir ſa dignité. Il renonça à tout le droit qu'il pouvoit y avoir, & il permit aux pauvres citoyens qui n'avoient aucun fonds de terre, de les partager entr'eux. Par cette libéralité il ſoulagea ceux qui étoient dans

[1] Liv. L. I, ch. 22.
[2] Dion.

l'indigence, & les mit en état de n'être plus obligés à ſervir les autres pour gagner leur vie.

IV. De ſi beaux commencemens ne pouvoient manquer de lui gagner l'affection de ſes ſujets & de les diſpoſer à le ſervir avec zèle dans les guerres qu'il entreprenoit. Il ne fut pas long-tems ſans trouver l'occaſion d'exercer ſa valeur & d'éprouver combien les Romains étoient portés à exécuter ſes ordres & à le ſecourir dans toutes les occaſions. Cluilius [1] étoit alors dictateur d'Albe. C'étoit un homme haut & ambitieux, qui ne voyoit qu'avec impatience la proſpérité des Romains dont la puiſſance s'augmentoit de jour en jour. Dominé par la jalouſie ſi naturelle aux eſprits ambitieux, il conçut le déteſtable deſſein d'allumer le flambeau de la guerre entre les deux nations. Il fit pluſieurs tentatives pour inſpirer aux Albains la même haine qu'il avoit contre Rome : mais il ne put y réuſſir d'abord. Il falloit quelque prétexte, ou juſte ou apparent, pour brouiller deux peuples qui étoient unis par les liens de la parenté. Cluilius mit tout en œuvre pour en faire naître. Il engagea ſous main quelques-uns des plus pauvres & des plus déterminés d'entre les Albains, à piller les terres du peuple Romain, & leur promit l'impunité de tous les actes d'hoſtilité qu'ils commettroient.

[1] Dion. L. III.

C'étoit le moyen le plus ſûr pour faire réuſſir ſes deſſeins. Il ſavoit que les Romains n'étoient pas d'humeur à ſouffrir qu'on fît le dégât ſur leurs terres, & qu'ils prendroient infailliblement les armes pour ſe défendre ; ce qui lui fourniroit un prétexte de les faire paſſer dans l'eſprit du peuple pour d'injuſtes aggreſſeurs. Une troupe d'Albains qui ne cherchoient qu'à s'enrichir du bien de leurs voiſins, profiterent de la permiſſion que Cluilius leur avoit donnée ; ils entrerent ſur les terres de Rome, & les déſolerent par leurs brigandages. Les Romains ne purent ſouffrir une inſulte ſi manifeſte. Ils prirent les armes pour défendre leurs campagnes, & s'étant mis à pourſuivre les pillards, ils en tuerent un grand nombre, ils entrerent même ſur les terres des Albains, & après avoir recouvré le butin qu'on leur avoit enlevé, ils s'en retournerent chez eux avec les effets qu'ils avoient perdus, & peut-être même avec ceux de leurs ennemis. Le dictateur qui n'attendoit que cette occaſion, convoqua une aſſemblée du peuple. Il y fit venir les bleſſés, & les parens de ceux qui avoient été tués ou faits priſonniers dans les differentes eſcarmouches ; & groſſiſſant encore le mal, il détermina les Albains à envoyer des ambaſſadeurs aux Romains pour demander juſtice, ou pour leur déclarer la guerre s'ils ne leur donnoient une entiere ſatisfaction.

V. Du tems de Romulus [1] il s'étoit fait une convention entre le peuple Romain & celui d'Albe, que ſi dans la ſuite une des deux nations avoit quelque ſujet de ſe plaindre, elle s'adreſſeroit à l'autre pour avoir juſtice, & que ſi on ne faiſoit droit ſur ſes plaintes, elle ſe vengeroit par les armes. Les ambaſſadeurs étant arrivés à Rome, Tullus à qui on avoit donné avis de ce qui ſe paſſoit, reſolut de prévenir les Albains, afin qu'on fût en droit de rejetter ſur eux l'infraction de l'alliance qui avoit été faite entre la métropole & ſa colonie. Il chargea quelques-uns de ſes amis de recevoir chez eux les ambaſſadeurs d'Albe, & de les traiter avec beaucoup de politeſſe & d'amitié, tandis que ſous prétexte de quelques affaires preſſantes, il différoit toujours de leur donner audience juſqu'à ce qu'il eût pris de juſtes meſures. En même tems il envoya à Albe quelques-uns des plus illuſtres citoyens, accompagnés de hérauts d'armes, pour demander juſtice du dégât qu'on avoit fait ſur les terres du peuple Romain. Ces députés avoient ordre de faire diligence, & d'inſiſter pour avoir une prompte réponſe. Etant arrivés à Albe, ils trouverent Cluilius au milieu du peuple aſſemblé dans la place publique. Ils expoſerent le ſujet de leur députation, & demanderent juſtice de

[1] Dion. p. 103 & 104. Liv. L. I.

l'infraction que les Albains avoient faite au traité d'alliance. Les Albains les reçurent assez mal, & leur reprochant que les Romains étoient eux-mêmes les violateurs de l'alliance, ils les renvoyerent. Le chef de l'ambassade ne les trouvant pas disposés à donner au peuple Romain la satisfaction, qu'il demandoit, leur dit qu'on voyoit bien qu'ils ne cherchoient qu'à éluder, & que puisqu'au lieu d'écouter les plaintes qu'on leur faisoit, ils menaçoient de la guerre; il la leur déclaroit lui-même au nom du peuple Romain, à commencer dans trente jours. Pendant ce tems-là, Tullus avoit soin que les envoyés d'Albe fussent reçus avec toute la civilité possible, ce n'étoient que festins, divertissemens, & visites des principales familles de Rome. C'est ainsi qu'il les amusoit, differant toujours de leur donner audience, jusqu'à ce qu'il fût informé du succès qu'avoient eu ses ambassadeurs à Albe. Quand les envoyés de Rome furent de retour & qu'ils eurent fait le rapport de ce qui s'étoit passé dans leur négociation, il manda les ambassadeurs des Albains & leur donna audience. Ceux-ci lui exposerent les ordres dont ils étoient chargés, & menacerent de déclarer la guerre si on ne leur accordoit ce qu'ils demandoient. « Je me suis plaint avant vous, leur dit Tullus; » & je n'ai rien obtenu de ce qui est ordonné par

» le traité d'alliance. Ainſi il eſt évident que vous » avez été les premiers à en violer les articles. » Allez donc dire à ceux qui vous ont envoyés, » que puiſqu'ils n'ont donné aucune ſatisfaction » à mes ambaſſadeurs, & qu'ils les ont ſi mal » reçus, je leur déclare une guerre qui ne peut » être que très-juſte, puiſque j'y ſuis contraint. » Faſſent les dieux, témoins de notre alliance, » que tous les malheurs de cette guerre retombent » ſur ceux qui en ſont les auteurs » !

VI. Sur ces ſujets de mécontentement, les deux nations [1] firent les préparatifs néceſſaires, & on ſe mit en campagne ſans différer. Les Albains s'y mirent les premiers, & leurs troupes s'avancerent ſur les terres du peuple Romain. Le lieu où ils aſſirent leur camp, fut appellé dans la ſuite Foſſa Cluilia, du nom de Cluilius leur général. Les Romains ſe poſterent à quelque diſtance du camp des Albains, dans l'endroit le plus avantageux qu'ils purent trouver. Cluilius s'étoit flatté qu'il engageroit facilement les ſiens à attaquer les Romains dans leurs retranchemens. Mais quand les deux armées furent en préſence, & qu'elles eurent remarqué qu'elles étoient à peu près égales en nombre, également bien équippées, également fournies de toutes les choſes néceſſaires pour une longue campagne,

[1] Dion. L. XXXIII. Liv. L. I, ch. 33.

l'ardeur qu'elles avoient fait paroître d'abord pour le combat, commença à ſe rallentir, & chaque général ſongea moins à engager une action, qu'à ſe tenir ſur la défenſive & à ſe fortifier de plus en plus dans ſon camp. Déja l'officier & le ſoldat murmuroient contre les commandans, & ſe plaignoient de ce qu'on paſſoit le tems à de legeres eſcarmouches. Le chef des Albains qui étoit le premier moteur de la guerre, ennuyé d'une ſi longue inaction, réſolut de ſortir de ſes lignes, pour attirer l'ennemi au combat, ou pour l'attaquer dans ſon camp s'il refuſoit le défi. Le jour étoit marqué pour en venir aux mains, & il avoit fait tous les préparatifs néceſſaires. Mais s'étant retiré dans ſa tente pour y paſſer la nuit environné de ſa garde ordinaire, le lendemain matin on le trouva mort, ſans qu'il parût ſur ſon corps aucune marque ou de bleſſure ou de poiſon.

VII. Un accident de cette nature [1], parut d'autant plus ſurprenant, qu'il n'avoit été précédé d'aucune indiſpoſition ſur laquelle on pût le rejetter. Il fit beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits, & donna matiere à pluſieurs réflexions. Les eſprits accoutumés à attribuer à la providence tout ce qui ſe paſſe dans ce monde, furent perſuadés que ſa mort étoit un effet de

[1] Dion. L. III.

la colere des dieux, parce que contre toute juſtice & ſans aucune néceſſité il avoit allumé le flambeau de la diviſion entre la ville d'Albe & ſa colonie ; c'eſt ce que croyoient les plus pieux, mais particulierement les Romains : Tullus eut ſoin de les entretenir dans cette opinion. Ceux au contraire qui avoient regardé la guerre comme un moyen de s'enrichir & qui par ſa mort ſe voyoient privés des plus grands avantages, n'attribuoient un accident ſi imprévu, qu'à l'envie, à la jalouſie, aux embuches des hommes, & prétendoient que quelqu'ennemi caché l'avoit fait mourir par un poiſon ſecret dont il étoit difficile de s'appercevoir ; tel étoit le ſentiment de la plupart des Albains. D'autres diſoient qu'accablé de chagrin il s'étoit lui-même ôté la vie, déſeſpérant de ſe tirer avec honneur d'une guerre qu'il avoit ſuſcitée : mais on ne voyoit ſur ſon corps aucune apparence ni de violence ni de poiſon. D'autres enfin qui n'étoient prévenus ni par l'amour ni par la crainte, n'attribuoient ſa mort ni à la colere des dieux, ni aux embuches des hommes, mais à la néceſſité de la nature & au deſtin qui a fixé le nombre de nos jours dès le premier inſtant de notre naiſſance : ces derniers jugeoient plus ſainement & étoient en plus grand nombre.

VIII. Tullus ne laiſſa pas échapper une occa-

ſion [1] ſi favorable. Profitant de la conſternation générale que la mort de Cluilius avoit jetté par toute l'armée ennemie, il paſſa au-delà du camp des Albains, & marcha avec ſes troupes ſur les terres de la ville d'Albe. A la place de Cluilius, l'armée Albaine élut pour dictateur Metius Fufetius. C'étoit un homme entiérement indigne d'un poſte ſi élevé, auſſi peu capable de conduire la guerre que de maintenir la paix, n'ayant ni courage, ni conſtance, ni ſincérité, ni bonne foi; un homme enfin qui ſembloit deſtiné à cauſer la ruïne de ſa patrie. Dans les commencemens il avoit paru plus ardent qu'aucun autre à ſemer la diviſion entre les deux villes, & ce fut pour cette raiſon qu'on lui donna le commandement de toutes les forces de la république. Dès qu'il fut revêtu de l'autorité ſouveraine, il ſe mit aux trouſſes de l'armée Romaine, & la pourſuivit ſur les terres d'Albe où elle étoit entrée. Mais quand il eut vu de plus près l'état des affaires, il changea de ſentiment, & ne chercha qu'à temporiſer, ſur-tout lorſqu'il eut appris que les Albains n'avoient plus tant d'ardeur pour le combat, que les entrailles des victimes ne lui promettoient pas une heureuſe réuſſite, & que les deux villes étoient menacées d'une guerre étrangere, ſi elles ne ſe réuniſſoient

[1] Liv. L. I, ch. 23.

promptement contre leurs ennemis communs par une paix ſolide & durable. Metius n'avoit ni aſſez de courage pour ſurmonter tant de difficultés, ni aſſez de prudence pour les prévenir. Du tems de Romulus, les Veïens & les Fidenates avoient fait la guerre aux Romains pour leur diſputer la primauté. Vaincus & défaits dans pluſieurs combats & dépouillés d'une partie de leurs terres, ils avoient été contraints de céder, & de ſe ſoumettre aux vainqueurs. Enſuite ils avoient joui d'une paix profonde ſous le regne de Numa, & leurs villes étoient devenues très-floriſſantes. Cette proſpérité les rendoit plus fiers & ranimoit leur courage ; de ſorte qu'ils ne cherchoient qu'à recouvrer leur liberté & à ſecouer le joug de la domination Romaine. Juſqu'alors ils avoient diſſimulé le deſſein qu'ils avoient de ſe révolter. Mais la proximité des deux armées, qui n'étoient campées qu'à deux ou trois heures de Fidenes, donna occaſion de le faire éclater. Les chefs de la conſpiration envoyerent des ordres preſſans à tous ceux qui étoient en état de porter les armes, de s'aſſembler à Fidenes, & d'y entrer les uns après les autres & à petit bruit, de peur de donner quelque ſoupçon. Leur intention étoit d'épier le moment favorable que les Romains & les Albains ſeroient ſortis de leurs retranchemens pour ſe livrer bataille ; ce qu'on attendoit

de jour en jour. Quelques eſpions poſtés dans les montagnes devoient en avertir par un ſignal dont on étoit convenu. Les meſures étoient priſes pour arriver au champ de bataille vers la fin de l'action, & il y avoit ordre de tomber également ſur les vainqueurs & ſur les vaincus. Tel étoit le projet des conjurés ; s'il eût réuſſi, ils ſe feroient facilement défait & des Romains & des Albains.

IX. Si les Albains euſſent eu la témérité de hazarder contre l'armée Romaine un combat déciſif, rien n'eût empêché que les embuches de leurs ennemis communs ne fuſſent demeurées cachées [1] & que les deux armées n'euſſent été taillées en piéces. Mais tandis qu'on différoit d'en venir aux mains, la conjuration fut éventée & le projet déconcerté. Fufetius averti de ce qui ſe paſſoit à Fidenes, en fut allarmé, & fit tous ſes efforts pour porter les eſprits à la paix. Tullus qui avoit auſſi été informé de la conjuration par quelques Fidenates, ne balança point à écouter les propoſitions que lui fit le général des Albains. Les deux chefs ſe rendirent dans la plaine qui étoit entre les deux camps, & après s'être fait les civilités ordinaires, l'Albain parla en ces termes : « Depuis que ma patrie m'a honoré du » titre de dictateur, j'ai examiné le ſujet de nos » diviſions, & il m'a paru ſi frivole & ſi leger,

[1] Dion. p. 106 & 108.

» que je n'ai point balancé à blâmer la conduite
» des Albains auſſi bien que la vôtre : plus je ſuis
» entré dans cet examen, plus j'ai condamné
» notre déſunion, & plus j'ai compris qu'elle ne
» peut que nous faire tort aux uns & aux autres.
» Ces penſées modérant l'ardeur qui me portoit
» d'abord à vous préſenter la bataille, j'ai tem-
» poriſé juſqu'à préſent, dans l'eſpérance que vous
» feriez quelques avances pour conclure la paix.
» Mais pendant que nous tardons & que nous
» attendons à qui fera le premier pas pour
» terminer cette guerre à des conditions raiſon-
» nables, la néceſſité plus forte que les conſeils
» & les raiſonnemens humains nous obligent à
» nous réconcilier malgré nous. Il n'eſt plus
» tems de reculer. Les Fidenates nos ennemis
» communs profitent de nos diviſions & conſ-
» pirent contre nous. C'eſt un feu rapide, c'eſt
» un torrent impétueux qui va nous ruiner de
» fond en comble ſi nous ne nous réconcilions.
» J'en ſuis informé de bonne part, & je vous en
» donne avis ; écoutez quelles ſont les embuches
» qu'ils nous dreſſent, & comment j'ai découvert
» leurs pernicieux deſſeins ». Auſſi-tôt il fit lire par un de ſes gens les lettres qu'il avoit reçues de quelques Fidenates, & en même tems il fit paroître devant toute l'aſſemblée celui qui les avoit apportées. La lecture faite, l'étonnement

fut général, & le dictateur continua ſon diſcours. « Vous voyez, dit il, Romains, ce qui m'a » engagé à vous faire les premieres propoſitions » de paix. C'eſt à vous maintenant d'examiner » ſi pour quelques troupeaux qu'on vous a en- » levés, il eſt plus de votre intérêt de continuer » une guerre injuſte où votre perte eſt inévitable, » que de vous réunir avec vos parens & vos » fondateurs contre l'ennemi commun. Mais il » eſt inutile de vous faire de plus vives inſtances; » je vous crois trop raiſonnables pour ne pas » ſacrifier vos inimitiés aux intérêts des deux » nations. Il ne s'agit plus que de voir à quelles » conditions on peut faire la paix. Il me paroît » que l'accommodement le plus honorable que » puiſſent faire des amis & des parens, eſt de » ſe pardonner réciproquement les injures qu'on » a reçues de part & d'autre. Cependant, Tullus, » ſi vous aimez mieux qu'on livre les auteurs des » injures pour être punis, je vous déclare que » les Albains ſont prêts à y conſentir & à faire » ceſſer tout ſujet de plainte. Si vous avez quel- » qu'autre moyen plus juſte & plus raiſonna- » ble, vous nous ferez plaiſir de nous le com- » muniquer ».

X. Le roi des Romains qui avoit été informé en même tems que le dictateur de la conſpiration des Fidenates & des Veïens, & qui étoit convaincu

vaincu que les Romains n'avoient pas moins d'intérêt que les Albains à conclure une paix ſolide & durable, lui fit cette réponſe. « Nous » ſavons, Fufetius, que le danger dont nous » ſommes menacés, ſeroit inévitable, ſi nous » étions obligés de terminer cette guerre par un » combat. Nous avons été informés comme vous » des pieges ſecrets que nous dreſſent nos enne- » mis communs. Toujours en garde contre les » embuches qu'ils nous tendent, & bien réſolus » de nous vanger de leur perfidie, nous avons le » même empreſſement que vous de terminer » amiablement tous nos différens. Enſeveliſſons » donc dans un éternel oubli toutes nos plaintes, » toutes nos querelles, puiſque vous le voulez. » Mais il ne ſuffit pas de remédier à nos inimitiés » préſentes; il faut prendre de juſtes meſures » afin de n'avoir plus aucun démêlé à l'avenir. » Car tandis que vous nous envierez des avantages » que nous n'avons acquis qu'avec beaucoup de » peines & de dangers, tandis que nous aurons » ſujet de nous défier de vous & que nous vous » regarderons comme des ennemis ſecrets contre » leſquels nous ſerons continuellement en garde, » il n'y aura point de paix ſolide, point de » veritable amitié ni d'intelligence entre les deux » nations. Mais comment leverons-nous ces » obſtacles qui s'oppoſent à la ſtabilité de notre

» alliance ? Ce ne ſera certainement pas par les
» clauſes que nous inſérerons dans le traité, ni
» par les ſermens les plus ſolemnels ; ces pre-
» cautions ſont auſſi foibles qu'elles ſont faciles.
» Le ſeul moyen qui nous reſte, eſt donc de
» n'avoir plus que la même fortune & les mêmes
» intérêts. Pour parvenir à cette union, il faut
» que les Romains faſſent part aux Albains de
» tous les biens dont ils jouïſſent aujourd'hui &
» de ceux dont ils pourront jouïr dans la ſuite ;
» il faut d'un autre côté que les Albains recevant
» avec reconnoiſſance les offres que nous leur
» faiſons, viennent tous s'établir à Rome, ou du
» moins la plus grande partie. Les Sabins &
» pluſieurs Etruriens l'ont fait, & ne s'en ſont
» pas repentis. Pouvez-vous refuſer de ſuivre
» leur exemple, vous qui êtes nos amis, nos
» alliés, nos parens, nos fondateurs ? Si cependant
» vous ne pouvez vous réſoudre à quitter votre
» patrie pour venir à Rome, du moins établiſſons
» un conſeil public qui jugera des intérêts de
» l'une & de l'autre ville, & donnons l'autorité
» ſouveraine à celle des deux qui eſt la plus
» puiſſante & la plus en état de faire du bien à
» l'autre. Tel eſt mon avis ; & je ſuis perſuadé
» que ſi vous le voulez ſuivre, nous verrons
» regner entre nous une paix ſolide, une union
» parfaite, une amitié qui ne ſera point ſujette

» au changement. Sans cela n'eſperez pas que » nous puiſſions jamais nous accorder ; deux » villes également puiſſantes, telles que ſont » aujourd'hui Albe & Rome, ſeront toujours » jalouſes l'une de l'autre ».

XI. Tullus ayant parlé de la ſorte, le dictateur demanda du tems pour délibérer ; il ſortit de l'aſſemblée, convoqua le conſeil des Albains, mit l'affaire en délibération, & après avoir recueilli les ſuffrages, il s'adreſſa au roi des Romains, & lui tint ce diſcours. « Non, Tullus, » nous ne pouvons nous réſoudre à abandonner » notre patrie, nos temples, nos maiſons. Mais » nous approuvons fort votre derniere propoſition, » qui eſt d'établir un conſeil des deux nations, » & de céder l'autorité ſouveraine à l'une des » deux villes : faiſons entrer, ſi vous le voulez, » ces conditions dans le traité de paix, & retran- » chons par ce moyen tout ſujet de diviſion », La difficulté étoit de ſavoir qui de Rome ou d'Albe, auroit le commandement ; on diſputa ſur la préférence, & chacun fit valoir ſes raiſons. « C'eſt à nous, dit le dictateur, qu'il appartient » de commander. Le droit naturel & commun » à tous les hommes, veut que ceux qui ont » donné l'origine à une nation, ayent la ſouve- » raineté ſur elle. Or Rome a été fondée par une » colonie d'Albains ; & c'eſt ce qui nous donne

» de légitimes prétentions ſur vous. D'ailleurs
» les Albains, quoique beaucoup plus anciens
» que vous, ſont encore aujourd'hui tels qu'ils
» étoient lorſqu'Albe fut bâtie; ils ſont ſans
» mêlange d'étrangers, & n'ont jamais accordé
» le droit de bourgeoiſie qu'à des Grecs & à des
» Latins. Rome au contraire eſt un compoſé de
» toutes ſortes de nations, d'Etruriens, de Sabins,
» de barbares, de vagabonds, qui autrefois n'a-
» voient point de demeure fixe; & aujourd'hui
» il n'y reſte qu'un fort petit nombre de nos
» deſcendans. Si donc nous vous cédions l'empire,
» il faudroit que les Grecs obéiſſent aux barbares,
» les naturels du païs à des étrangers, les anciens
» aux nouveaux venus, le ſang le plus pur à un
» ſang mêlé. Enfin une troiſième raiſon qui juſ-
» tifie nos prétentions, c'eſt qu'Albe a encore
» aujourd'hui les mêmes loix, les mêmes cou-
» tumes, la même conſtitution, la même forme
» de gouvernement qu'elle avoit d'abord. Rome
» au contraire, qui eſt une ville nouvellement
» bâtie, & compoſée de toutes ſortes de nations,
» n'a pû parvenir à cette police exacte, à ce bel
» ordre, à cette diſcipline qui ne peut être le
» fruit que d'une longue ſuite d'années. Or
» peut-on diſconvenir qu'une république qui
» joint à une longue expérience une conſtitution
» parfaite, ne doive commander à celle qui

» manque d'expérience, & qui n'a que la divi-
» ſion, le trouble, & la foibleſſe en partage » ?

XII. Telles étoient les raiſons ſur leſquelles le dictateur appuyoit le droit que les Albains prétendoient avoir à la ſouveraineté. Mais Tullus les détruiſit ſans peine, & fit valoir celles des Romains. « Les droits de la nature, dit-il, & le » mérite des ancêtres, nous ſont communs avec » vous, puiſque nous deſcendons des mêmes » peres. Mais vous dites que les colonies doivent » obéir à leurs fondateurs, & que c'eſt une loi » dont il n'eſt pas permis de ſe diſpenſer. Y » penſez-vous, Albains ? Ne ſçavez-vous pas » que Lacédémone prétend commander non » ſeulement aux autres Grecs, mais encore aux » Doriens dont elle tire ſon origine ? Et vous-» mêmes qui êtes une colonie des Laviniens, » reconnoiſſez-vous vos fondateurs pour vos » maîtres ? En faut-il davantage pour détruire la » premiere raiſon que vous avez fait valoir avec » tant de confiance ? Vous faites en ſecond lieu » une comparaiſon odieuſe de nos deux villes, » & vous prétendez que la république d'Albe a » toujours conſervé ſa nobleſſe, tandis que Rome » a corrompu & altéré la ſienne par le mêlange d'un » ſang étranger. Il faut donc vous déſabuſer ſur ce » point, & vous faire voir que vous avez tort » d'alléguer en votre faveur une ſi foible raiſon.

» Nous ne rougiſſons point d'avoir accordé le
» droit de bourgeoiſie à tous ceux qui ont voulu
» s'établir à Rome, au contraire nous en faiſons
» gloire. Les Athéniens nous en ont donné
» l'exemple; & c'eſt par une conduite ſi ſage
» qu'ils ſe ſont fait tant d'honneur parmi les
» Grecs & qu'ils ont rendu leur ville ſi floriſſante.
» A Rome nous donnons le commandement, les
» charges, les honneurs de la magiſtrature, non
» pas à ceux qui poſſédent de grands biens ou
» qui peuvent montrer une longue ſuite d'ancêtres
» nés dans le pays, mais à ceux qui en ſont dignes;
» c'eſt dans la vertu que nous faiſons conſiſter le
» mérite, & non dans les avantages extérieurs,
» tels que ſont la naiſſance & les richeſſes. C'eſt
» par cette conduite que vous blâmez, c'eſt par
» cette douceur envers les étrangers, que Rome
» ſi petite dans ſes commencemens, eſt parvenuë
» à l'empire que les nations voiſines n'oſent
» aujourd'hui nous diſputer. Albe au contraire,
» cette ville autrefois ſi riche, ſi floriſſante, & ſi
» fiere, ſe trouve aujourd'hui réduite à un fort
» petit nombre de familles, tandis que par les
» maximes que vous blâmez, la république
» Romaine qui dans ſon origine étoit ſi peu de
» choſe, eſt devenuë plus puiſſante que les autres
» républiques d'Italie. Ce qui doit décider de la
» préférence d'une nation ſur une autre, c'eſt la

» force dans la guerre, c'eſt la prudence dans les » conſeils ; qualités que vous devez reſpecter » dans les Romains. Ce n'eſt point par oſtentation » que je le dis : j'en appelle à l'expérience, & j'en » prends à témoins pluſieurs villes Latines qui » ſont vos colonies ; elles ne vous ont abandonnés » pour ſe joindre à nous, que parce que nous » ſommes en état de faire du bien à nos amis & » de nuire à nos ennemis, ce qu'on ne peut ni » attendre ni craindre de vous. J'aurois encore » d'autres raiſons à oppoſer à vos prétendus droits : » mais comme vous êtes nos parties, vous vou- » driez encore y répondre, & nos conteſtations » ne finiroient jamais ».

XIII. Il n'y avoit pas d'apparence qu'une affaire ſi importante pût ſe décider par des raiſonnemens. Les parties intereſſées en furent bientôt convaincuës, & chercherent d'autres voyes d'accommodement. On propoſa de décider le différend par les armes. Cet avis fut généralement approuvé. Mais on n'étoit pas d'accord ſur le nombre des combattans. Tullus vouloit qu'on choisît de part & d'autre les deux plus braves qu'on pourroit trouver dans chacune des deux armées, & qu'on leur remît la déciſion du ſort des deux nations. Il prétendoit même que dans une affaire de cette importance, nul autre que lui ne devoit être chargé de défendre les intérêts

de la patrie, & il invitoit le général des Albains à un combat ſingulier. Pour piquer de généroſité le dictateur, il lui repréſentoit que ce ſeroit un honneur aux chefs des deux nations de combattre pour l'empire, & qu'en pareille occaſion s'il étoit glorieux de vaincre, il ne pouvoit être honteux d'être vaincu. En même tems il lui apportoit l'exemple des fameux généraux & de pluſieurs rois qui avoient expoſé leurs vies pour le ſalut de leurs républiques, perſuadés qu'ils ſe fuſſent rendus indignes des honneurs dont ils étoient revêtus, s'ils n'euſſent participé autant & plus que les autres aux périls de la guerre. Fuferius qui ne ſe ſentoit pas aſſez de valeur pour ſe meſurer contre Tullus, conſentoit que le différend ſe décidât par un petit nombre de combattans, mais il n'étoit point d'avis que ce fût par un duel. Il diſoit qu'il étoit glorieux à des généraux d'armée de ſe battre ſeul à ſeul lorſqu'il y alloit de leur autorité & de leur intérêt particulier, mais que quand il s'agiſſoit de décider de l'empire entre deux villes rivales, non ſeulement un combat ſingulier n'étoit pas néceſſaire, mais qu'il ne pouvoit tourner qu'à la honte du vainqueur & du vaincu. Il concluoit qu'il falloit choiſir de chaque côté trois champions pour combattre à la vue des deux armées; & pour donner plus d'autorité à ſon ſentiment, il ajoutoit que le nombre de trois étoit un nombre très-

propre pour vuider toutes ſortes de conteſtations, parce qu'il comprend un commencement, un milieu, & une fin. Cet avis ayant été approuvé, on vit auſſi-tôt naître une noble émulation dans les deux camps. Chacun s'offroit à l'envi pour partager la gloire du combat. Tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué par la nobleſſe, par la valeur, par la force, ſoit parmi les ſoldats, ſoit entre les officiers, demandoit avec empreſſement d'être choiſi le premier. Mais le deſtin y avoit pourvû, & la nature avoit fait naître à Rome & à Albe ſix jeunes champions d'illuſtres familles, bien faits de leurs perſonnes, & d'une taille avantageuſe.

XIV. Sequinius citoyen d'Albe avoit eu deux filles jumelles. Il les avoit mariées en un même jour, l'une à un citoyen Romain nommé Horace, l'autre à un Albain appellé Curiace. Elles devinrent enceintes toutes deux dans le même tems, & à leurs premieres couches elles mirent au monde chacune trois jumeaux. Les peres de ces enfans regardant leur naiſſance comme un heureux préſage pour leur famille & pour leur patrie, les éleverent tous avec beaucoup de ſoin. Ils avoient de la force, du courage, de la grandeur d'ame, & parmi toute la jeuneſſe des deux villes il n'y avoit perſonne de plus accompli. Ce fut ſur ces jeunes gens que Fufetius & Tullus jetterent les yeux pour leur confier le ſort des deux nations. Il

ne reſtoit plus qu'une difficulté ; c'étoit de ſavoir ſi les liens de la parenté & de l'amitié ne rallentiroient point leur courage, & s'ils voudroient ſe battre enſemble. Le dictateur ſonda les diſpoſitions des Curiaces, & ils ne balancerent point à ſe dévouer pour leur patrie. Tullus fit la même choſe à l'égard des Horaces. Ils lui témoignerent qu'ils étoient très-ſenſibles à l'honneur qu'on leur faiſoit de les choiſir pour décider de l'empire, mais qu'ayant encore leur pere, ils n'étoient pas les maîtres de leurs perſonnes, & qu'ils ne pouvoient rien faire ſans ſon aveu ; qu'ainſi ils le prioient de leur accorder un moment pour le conſulter avant que de lui rendre une réponſe déciſive. Tullus charmé de leur reſpect filial, leur donna de grandes louanges, & leur dit qu'il approuvoit fort qu'ils ne s'engageaſſent à rien qu'ils n'euſſent obtenu le conſentement de celui qui leur avoit donné la vie. Ils partirent dans le moment, & lorſqu'ils furent arrivés chez leur pere, ils lui rapporterent ce que Tullus leur avoit dit & la réponſe qu'ils lui avoient faite. Horace tranſporté de joye, leva les mains au ciel, & ayant embraſſé tendrement ſes trois fils. « Allez, » leur dit-il, généreux enfans, je vous donne » mon conſentement ; allez porter à Tullus une » réponſe digne de vous ».

XV. On choiſit pour le champ de bataille une

large plaine [1] où les deux armées puſſent voir l'action. Elle ſéparoit les terres Romaines de celles des Albains. L'eſpace qu'on laiſſa aux combattans étoit de trois ou quatre ſtades. Le jour qui devoit aſſurer l'empire à l'une des deux villes, on commença par immoler des victimes ; & tandis qu'elles brûloient ſur les autels, les Romains & les Albains firent ſerment qu'ils s'en tiendroient à ce qui ſeroit décidé par le combat, & qu'ils garderoient inviolablement les conditions du traité, eux & leurs deſcendans. La cérémonie des ſacrifices étant achevée, les troupes mirent bas les armes, & ſortirent de leurs retranchemens pour voir le combat. Le dictateur fit avancer les Curiaces, & Tullus les Horaces. Ils étoient tous revêtus de belles armes, & ornés comme des victimes deſtinées à la mort. Ils s'approchent d'abord, & ayant mis leurs épées entre les mains de leurs écuyers, ils courent s'embraſſer, ils ſe ſaluent par les termes les plus tendres, & s'arroſent mutuellement de leurs pleurs. Un ſpectacle ſi touchant tire des larmes aux ſpectateurs, ils accuſent leurs généraux de cruauté, & ſe reprochent à eux-mêmes d'avoir obligé des parens à s'égorger les uns les autres pour les intérêts publics, tandis qu'ils auroient pû ſans conſéquence donner à d'autres une ſi

[1] Dion. p. 115. Liv. L. I, ch. 24.

triſte commiſſion. Après les embraſſemens réciproques, les Horaces & les Curiaces reprennent leurs armes des mains de leurs écuyers, & les ayant fait retirer, ils ſe poſtent l'un contre l'autre ſelon leur âge *, & commencent le combat.

XVI. Juſqu'à ce moment les deux armées avoient été tranquilles, & un profond ſilence regnoit par tous les rangs. Mais dès qu'on les vit aux mains, on entendit de part & d'autre un grand bruit mêlé d'acclamations, de vœux, d'exhortations, d'applaudiſſemens, de gémiſſemens, & l'air retentiſſoit de leurs cris militaires. Tantôt les combattans cédoient à leurs adverſaires & ſembloient lâcher pié; tantôt ils retournoient à la charge & prenoient le deſſus; & cette alternative tenoit les eſprits ſuſpendus entre la crainte & l'eſpérance. Ils ſe battirent long-tems ſans que la victoire ſe déclarât; l'égalité de leurs forces, la bonté de leurs armes défenſives qui les couvroient depuis la tête juſqu'aux piés, la rendoient difficile, & retardoient la déciſion. L'aîné des Albains étant aux priſes avec ſon adverſaire, lui fit pluſieurs bleſſures, & lui porta enfin un dernier coup dont il tomba mort ſur la place. Un des deux Horaces qui étoit

* Il n'y avoit pas grande différence, puiſqu'ils étoient jumeaux.

accouru ſoutenir ſon frere, fond ſur le vainqueur, & après lui avoir porté pluſieurs coups & en avoir reçu lui-même, il lui enfonce ſon épée dans la gorge & le renverſe par terre. Déja les Romains reprenoient courage, & la joye des Albains commençoit à ſe diſſiper, lorſqu'un revers de fortune replongea les Romains dans leur premier abbattement. L'Albain irrité par la mort de ſon frere, attaque le Romain qui en étoit l'auteur. Acharnés l'un contre l'autre, ils ſe percent réciproquement de pluſieurs coups. Le Romain en reçoit un qui pénetre juſqu'aux entrailles. Se ſentant bleſſé à mort il fait les derniers efforts; il gliſſe ſon épée ſous le bouclier de ſon ennemi, lui coupe le jarret, & tombe mort à ſes piés. L'Albain tout boiteux qu'il étoit, ſe ſoutint encore quelque tems. Il s'appuye ſur ſon bouclier, & va joindre ſon frere qui étoit aux priſes avec le ſeul Romain qui reſtoit. Celui-ci attaqué par devant & par derriere, & déſeſpérant de pouvoir tenir contre deux adverſaires qui l'enveloppoient, reſolut de partager leurs forces, afin de les combattre avec plus d'avantage. Il crut qu'il y réuſſiroit en prenant la fuite, & qu'un des Curiaces ne s'aidant que d'une jambe, il ne ſeroit pourſuivi que par un de ſes ennemis. Plein de cette eſpérance il lâche pié, & ſe met à courir de toutes ſes forces. L'artifice lui réuſſit. Celui

des deux Curiaces qui n'étoit point encore bleſſé dangereuſement, le pourſuit de près, tandis que l'autre reſte loin derriere. Alors les Albains pouſſent des cris de joye, ils encouragent leurs champions, ils leur applaudiſſent, & veulent déja les couronner comme vainqueurs. Les Romains au contraire conſternés & abbattus, déplorent leur ſort, & ſe plaignent de la lâcheté de leur combattant. Au milieu des plus triſtes regrets d'une part & des plus douces acclamations de l'autre, Horace, ſe retourne contre ſon ennemi, & ſans lui laiſſer le tems de ſe mettre en garde, il lui décharge un coup ſi terrible qu'il lui coupe le bras dont il tenoit ſon épée; & à l'inſtant il lui porte un autre coup & le renverſe ſur la place. Delà il revient contre le dernier des Albains qui étoit déja à demi-mort: il l'acheve ſans réſiſtance, & met le comble à ſa victoire. Voilà, je croi, ce que l'on dit de plus probable de ce combat; quoique le plus grand nombre des Hiſtoriens rapportent que deux des Horaces furent tués d'abord, & que le troiſième qui reſtoit [x], voyant qu'il avoit ſeul à combattre les trois Albains qui étoient tous bleſſez, prit la fuite, & qu'ayant par cet artifice partagé leurs forces, il les défit l'un après l'autre.

[x] Voyez Liv. Flor. L. I, ch. 3. Plutarque Paral. p. 309. Aug. de Civ. Dei. L. III, ch. 14.

XVII. Les Romains reçurent leur champion avec d'autant plus d'applaudiſſemens, que le déſeſpoir où il les avoit jettés par ſa fuite ſimulée, augmentoit la joye de ſa victoire. Après avoir dépouillé ſes couſins [x], il courut promptement à Rome pour annoncer à ſon pere la nouvelle de ſon triomphe. Mais il étoit homme, & il falloit qu'il éprouvât qu'il n'eſt point dans cette vie de félicité parfaite. La fortune qui venoit de l'élever au plus haut point de gloire, le précipita le même jour dans le plus grand de tous les malheurs par un horrible parricide. A peine étoit-il arrivé aux portes de la ville, qu'au milieu d'une foule de peuple de toutes les conditions il apperçoit ſa ſœur qui venoit au-devant de lui. Il crut que c'étoit l'empreſſement de le complimenter ſur ſa victoire & d'apprendre les circonſtances du combat, qui l'avoit fait paſſer par deſſus les regles de la bienſéance qui obligent une jeune fille à ſe tenir tousjours ſous les yeux de ſes parens. Mais il ſe trompoit : c'étoit l'amour qu'elle avoit pour un des Curiaces, à qui ſon pere l'avoit promiſe en mariage, qui lui inſpiroit la hardieſſe de ſortir ainſi contre ſa coutume & de ſe mêler avec une populace inconnuë. Parmi les dépouilles dont ſon frere étoit chargé, elle reconnoit une cotte d'armes qu'elle avoit travaillée elle-même avec ſa

[x] Liv. L. I, ch. 25. Dion. L. III, p. 116 & 117.

mere, & dont elle avoit fait préſent à ſon futur époux. A la vue de cette cotte d'armes teinte du ſang de celui qu'elle aimoit, elle déchire ſes habits, elle ſe frappe la poitrine, elle répand des torrens de larmes, & appelle ſon couſin; l'air retentit de ſes gémiſſemens. Après avoir pleuré la mort de l'Albain qu'elle aimoit, elle arrête ſes yeux ſur ſon frere, & lui fait les reproches les plus ſanglans. Horace trop fier de ſa victoire, animé par les careſſes de ſon roi & par les applaudiſſemens & les congratulations de ſa patrie, ne peut ſouffrir un traitement ſi peu attendu. Il entre en fureur, & ſe tournant vers ſa ſœur : « Ingrate, lui dit-il, ennemie jurée » de tes freres! Va joindre celui que tu préferes » à ton bonheur & à ta patrie. Puiſſe toute » Romaine qui oſe pleurer un ennemi avoir le » même ſort & périr d'une mort auſſi tragique »! En diſant cela, il lui paſſe ſon épée au travers du corps, & tandis qu'elle ſe roule dans ſon ſang, plein d'une indifférence ſauvage il va du même pas à la maiſon de ſon pere.

XVIII. Les Romains de ces premiers ſiécles avoient tant d'horreur des mauvais cœurs, leurs mœurs étoient ſi ſéveres & ſi rigides, on peut dire même ſi farouches, qu'à les comparer avec les nôtres elles pourroient paſſer pour barbares & féroces. Horace le pere, digne d'un tel fils, reçut le

le vainqueur & le parricide avec des tranſports de joye qu'on ne peut exprimer. Ayant appris la mort de ſa fille, loin d'y paroître ſenſible, il trouva qu'elle avoit mérité un ſi triſte ſort, & que ſon fils s'étoit comporté en toutes choſes comme un zélé citoyen. Il ne permit pas même qu'on apportât ſon corps dans ſa maiſon, ni qu'on l'enterrât dans le tombeau de ſes peres; le corps reſta étendu ſur la place où elle avoit été tuée, & les paſſans le couvrirent de terre & de pierres comme un cadavre abandonné. On peut juger par-là de la ſévérité de ce Romain. Mais ce que je vais dire en eſt une preuve plus convaincante. Inſenſible aux malheurs de ſa maiſon & uniquement occupé du triomphe de ſa patrie, ce jour-là même il fit des ſacrifices d'actions de graces, & invita ſes parens, ſes amis, & les plus illuſtres citoyens à un ſuperbe feſtin, où tout ſe paſſa dans une joye extraordinaire. Pour parler ſincérement de la grandeur Romaine, je dirai en paſſant que ce caractere n'a en ſoi rien d'aimable, & même rien d'humain. Un amour pour la patrie, un zèle pour le bien, qui porte à de pareils excès, ceſſe d'être louable; & de la plus recommandable de toutes les vertus, il dégénère en une parfaite barbarie. Nous trouvons dans les premiers ſiecles de Rome pluſieurs exemples de cette nature,

mais je n'en connois aucun qui ſoit auſſi choquant que celui-là.

XIX. Les deux armées paſſerent [1] d'une maniere bien différente la nuit d'après le combat des Horaces & des Curiaces. Les Romains occupés à faire des ſacrifices pour remercier les dieux de la victoire qu'ils avoient remportée, étoient au comble de leur bonheur & ne penſoyent qu'à ſe réjouïr. Les Albains au contraire accablés de triſteſſe, & condamnant ouvertement la conduite de leur dictateur, paſſerent cette ſoirée ſans prendre de nourriture & ſans pourvoir à leurs beſoins. Les uns & les autres enterrerent leurs combattans dans le lieu même où ils avoient été tués: leurs tombeaux y ont ſubſiſté pendant pluſieurs ſiecles, & l'Hiſtorien Romain [2] nous aſſure qu'il les avoit vûs. Le lendemain Tullus aſſembla les Albains, & leur fit un diſcours très-obligeant: il leur promit qu'il ne leur commanderoit rien de dur ni de fâcheux, qu'il prendroit également les intérêts des deux nations, qu'il auroit toujours égard aux droits de leur parenté, qu'il ne feroit aucun changement à la conſtitution de leur république, qu'il conſerveroit Fuſetius dans la dignité dont il étoit revêtu, & qu'il n'uſeroit jamais du

[1] Dion. L. III, p. 118.
[2] Liv. L. I, ch. 25.

pouvoir que la fortune avoit donné à la ville de Rome, que pour le bien & l'avantage des uns & des autres : ce diſcours ne contribua pas peu à ſoulager leurs peines & leurs chagrins. Enſuite il fit décamper ſon armée pour retourner à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe par un décret du ſénat.

XX. La joye de cette ſolemnité fut beaucoup diminuée par la rencontre qu'il fit d'Horace, que quelques-uns des premiers de la ville lui amenerent pour lui demander juſtice du ſang de ſa ſœur dont il s'étoit ſouillé. L'accuſation fut vive, & ſoutenuë de fortes raiſons. On cita les loix qui défendoient de tuer : elles étoient formelles ; & à les ſuivre à la rigueur, Horace méritoit la mort. Cependant Tullus n'avoit nullement envie de prononcer ; dans le cas dont il s'agiſſoit, il étoit dangereux de faire juſtice. D'un autre côté il ne pouvoit abſoudre un criminel qui convenoit qu'il avoit tué ſa ſœur pour un ſujet qui ſelon les loix ne méritoit point la mort ; & il craignoit que s'il molliſſoit en cette occaſion, il n'attirât ſur lui-même & ſur la famille royale quelque malédiction. Mais d'un autre côté il n'oſoit condamner comme parricide celui qui s'étoit expoſé à la mort pour la gloire de la patrie. Dans cet embarras il lui vint en penſée de renvoyer l'accuſé aux duumvirs, qui étoient des juges établis pour

ces ſortes de cauſes. Les duumvirs ſuivirent les loix à la rigueur, & le condamnerent ſur le champ. Horace, par le conſeil de Tullus, en appella au peuple. Son pere plaida ſa cauſe avec véhémence. Il ſoutint que l'action que ſon fils avoit faite, ne devoit point paſſer pour un meurtre, mais pour une juſte vengeance; qu'il étoit le pere de l'accuſé & de celle pour qui on demandoit juſtice; que le malheur, s'il y en avoit, le regardoit lui ſeul; qu'il étoit le juge le plus compétent des affaires de ſa maiſon, & que s'il eût cru ſon fils coupable, il l'eût lui-même condamné & puni de ſon autorité paternelle, avant qu'il fût cité au tribunal des duumvirs ou à celui du peuple: que ſa fille par les indignes reproches qu'elle avoit faits à un frere victorieux, à un libérateur de la patrie, à celui qui avoit aſſuré aux Romains la puiſſance ſouveraine, s'étoit attiré le juſte châtiment qu'elle avoit eu; qu'il l'auroit lui-même punie de mort ſi ſon fils ne l'avoit pas fait, que ce fils avoit agi en cela comme ſon député, comme dépoſitaire de ſon pouvoir paternel, & qu'il ne pouvoit être repris de juſtice pour tout ce qu'il avoit fait en ce caractere contre une fille qui avoit mérité la plus rigoureuſe punition. Mais le mérite du fils & les ſervices importans qu'il avoit rendus à la république faiſoient infiniment plus en ſa faveur que tout

ce que ſon pere pouvoit dire. Pendant que ſes accuſateurs preſſoient ſes juges de le condamner à mort, & lors même que ſa ſentence étoit déja prononcée, il étoit auſſi tranquille que s'il ſe fût agi d'une choſe indifférente. Le peuple regardoit avec admiration cet illuſtre vainqueur, il avoit toujours préſens les grands avantages que ſon courage invincible lui avoit procurés, il ſe repréſentoit en même tems ceux qu'il pouvoit s'en promettre dans la ſuite, & il avoit honte d'avoir ſi long-tems balancé à le renvoyer abſous. Enfin toute l'aſſemblée confirma le jugement que le pere avoit prononcé, & Horace, quelqu'énorme que fût ſon crime, fut declaré innocent.

XXI. Cependant Tullus[r] ne crut pas que dans une ville qui faiſoit profeſſion de craindre les dieux, ce jugement des hommes ſuffit pour calmer des eſprits inviolablement attachés aux principes de la religion; un parricide étoit un trop grand crime pour que le coupable ne ſubît pas au moins quelque eſpece de punition. Il fit donc venir les pontifes, & leur ordonna d'appaiſer la colere des dieux & des génies, en expiant le criminel par toutes les épreuves & par toutes les purifications que preſcrivoient les loix pour les homicides involontaires. Les pon-

[r] Dion. L. III, p. 119.

tifes érigerent deux autels, l'un à Junon protectrice des ſœurs, l'autre à Janus qui fut ſurnommé Curiace. Ils firent faire à Horace certaines cérémonies ſur ces autels; & afin que l'expiation fût parfaite & qu'il n'y manquât rien, il paſſa ſous le joug la tête couverte [1]. Il fut ordonné qu'on conſerveroit ce joug à perpétuité, & que quand il auroit beſoin de réparations, elles ſe feroient aux dépens du public. On l'appella Tigillum Sororium [2], La Solive de la ſœur. Il conſiſtoit en deux morceaux de bois plantés tout droits en terre à quelque diſtance l'un de l'autre, & traverſés d'un troiſième qui étoit appuyé ſur leurs bouts d'enhaut. Horace le pere fut obligé de payer les frais de l'expiation, mais on lui donna du tréſor public la ſomme qu'il falloit pour cela. On fit à cette occaſion une loi par laquelle il fut ordonné que quand un pere auroit trois fils jumeaux, ils ſeroient élevés aux dépens du public.

XXII. Tullus mit un an entier à faire des préparatifs de guerre pour punir les Veiens & les Fidenates. Accuſés d'avoir dreſſé des embuches aux Romains & aux Albains, il les avoit fait ſommer de comparoître à Rome pour ſe juſtifier de ce crime. Mais ſe connoiſſant

[1] Liv. L. I, ch. 26.

[2] Liv. L. I.

coupables, au lieu d'obéir ils avoient pris les armes, levé des troupes, fermé leurs portes, & s'étoient révoltés ouvertement. D'abord on envoya des ambaſſadeurs à Fidenes pour leur demander quel étoit le ſujet de leur révolte : ils répondirent qu'ils n'avoient plus de meſures à garder à l'égard des Romains ; qu'ils avoient juré fidélité & ſoumiſſion à Romulus, mais que ſa mort les avoit délivrés du joug de l'obéiſſance. Sur cette réponſe, Tullus arma toutes les forces de la république, & fit venir des ſecours des villes alliées. Le plus conſidérable fut celui que lui amenerent les Albains. L'injure ne les regardoit pas moins que le peuple Romain, & depuis le combat des Horaces & des Curiaces ils étoient obligés de ſuivre les étendarts de la ville de Rome dont ils étoient alliés & ſujets. Tullus avoit continué Metius dans ſa dictature qui ne devoit être qu'annuelle. Comptant entiérement ſur ſon zèle & ſur ſon attachement aux intérêts de la république, il lui donnoit d'illuſtres témoignages de ſon eſtime & lui communiquoit tous ſes deſſeins. Mais cet ingrat ne paya toutes ces careſſes que de la plus noire ingratitude. Accuſé par ſes citoyens d'avoir mal conduit les affaires dans la derniere guerre, ſoupçonné de trahiſon parce que depuis près de trois ans il jouïſſoit de la dictature par conceſſion, & déja

ennuyé de dépendre d'une puiſſance ſupérieure, il conçut la réſolution la plus impie & la plus déteſtable. Il députa ſecretrement vers les ennemis du peuple Romain qui balançoient encore à ſe révolter, les exhorta à ſecouer au plutôt le joug de l'obéiſſance, & leur promit que lorſqu'on donneroit la bataille, il tourneroit toutes ſes forces contre les Romains. Ses menées furent ſi ſecrettes, que quand on ſe mit en campagne on n'en avoit pas le moindre ſoupçon.

XXIII. Les préparatifs de guerre étant faits, Tullus fit marcher ſes troupes ſans ſe défier de rien. Après avoir paſſé le Teverone [1], il alla ſe camper à la vûë de Fidenes, où il trouva les ennemis rangés en bataille devant la ville. Le premier jour il demeura tranquille dans ſon camp. Mais le lendemain il aſſembla le conſeil de guerre, & tout le monde étant d'avis qu'il falloir au plutôt attaquer l'ennemi, il fit publier qu'on livreroit bataille le jour ſuivant. Juſque-là Fufetius avoit toujours tenu ſon deſſein caché, ſans en rien découvrir à la plupart de ſes amis. Mais quand il vit que le tems preſſoit, il aſſembla les principaux officiers Albains, & leur dit, que Tullus lui avoit marqué ſon poſte au pié de la montagne, & qu'il lui avoit donné le commandement d'une des aîles : qu'il ſe tetireroit au

[1] Liv. L. I, ch. 27. Dion. L. III, p. 120.

commencement du combat ſur le haut de cette montagne, & que là il attendroit en toute ſureté juſqu'à ce que la victoire ſe déclarât d'un côté ou de l'autre : que ſi les Romains conſternés par la déſertion de l'armée Albaine, penſoient plutôt à fuir qu'à faire une vigoureuſe reſiſtance, ce qui probablement ne manqueroit pas d'arriver, pour lors il tomberoit ſur eux, & que profitant de l'avantage du lieu il couvriroit la plaine de morts & acheveroit de les défaire : que ſi au contraire les Romains par une eſpece de miracle & contre ſes eſpérances, venoient à gagner le deſſus, il ſe joindroit à eux pour avoir part à leur victoire, & qu'il leur feroit entendre qu'il ne ſe ſeroit retiré ſur les hauteurs avec les troupes qu'il commandoit, que dans le deſſein d'inveſtir les Fidenates & leurs alliés ; & qu'on pourroit d'autant moins le ſoupçonner d'infidélité, que ſes actions ſe trouveroient d'accord avec ſes paroles : que de quelque côté que la victoire ſe déclarât, il étoit ſûr de partager avec les vainqueurs la bonne fortune de cette journée ; & que ſi les Romains, malgré ſa déſertion, défaiſoient l'armée ennemie, il attendroit une autre occaſion pour ſecouer le joug de leur obéiſſance. Ce projet étoit également lâche & impie. Cependant les officiers de l'armée Albaine y donnerent les mains, tant ils avoient d'envie de ſecouer leur nouveau joug & de

recouvrer leur ancienne liberté. Ils promirent donc au dictateur qu'ils ſuivroient ſes ordres en toutes choſes ; & après s'être engagés par les ſermens les plus ſolemnels à garder un ſilence inviolable, l'aſſemblée ſe rerira.

XXIV. Le lendemain au lever du ſoleil les Fidenates & leurs alliés ſortirent de leurs retranchemens & ſe rangerent en bataille. Les Romains de leur côté firent la même choſe. Tullus commandoit l'aîle gauche de l'armée Romaine; il ſe poſta contre les Veiens qui faiſoient l'aîle droite de l'armée ennemie. Metius & ſes Albains étoient à l'aîle droite, poſtés contre les Fidenates à côté de la montagne. Quand les deux armées furent en préſence, avant qu'on en vînt à la portée du trait, les Albains ſe ſéparant du reſte des alliés, gagnerent peu à peu la montagne ſans rompre leurs rangs. Les Fidenates qui s'en apperçurent, ne douterent point que ce ne fût là l'exécution des promeſſes que le dictateur leur avoit faites : l'eſpérance d'un prompt ſecours animant leur courage, ils attaquent l'aîle droite de l'armée Romaine, & cherchent à l'envelopper. Les Romains qui ſe voyent abandonnés, reſtent immobiles ſans avoir le courage de ſe défendre. Cependant leur aîle gauche combattoit avec ſuccès, & Tullus qui étoit à la tête avec l'élite de la cavalerie, ſe ſignaloit dans la mêlée, lorſqu'un

cavalier étant accouru à bride abbatuë : « Notre » aîle droite, s'écria-t-il, ne peut plus réſiſter, les » Albains abandonnent leur poſte, & ſe retirent » ſur les hauteurs ; les Fidenates vont nous » envelopper ». A cette nouvelle les Romains prirent l'épouvante, & ſe croyoient déja inveſtis. Tullus lui-même en fut ébranlé [1] d'abord. Quelques auteurs diſent que dans cette occaſion il fit vœu de bâtir des temples à la Paleur & à la Peur. Mais il revint bien-tôt de ſon épouvante, & par une préſence d'eſprit qu'on ne peut aſſez admirer, il appella à haute voix celui qui lui avoit apporté cette nouvelle [2] & lui reprochant ſa timidité : « Romains, dit-il, la victoire eſt » à nous ; les Albains ſe ſont emparés de la » montagne, c'eſt par mon ordre qu'ils l'ont » fait ; ils vont inveſtir les Fidenates & les » charger en queue : ayez ſoin de partager avec » eux la gloire de cette journée ». En diſant cela, il marche contre les ennemis, qui avoient entendu une partie de ſon diſcours & qui en étoient allarmés. Il ordonne en même tems à ſa cavalerie de lever les piques [3] pour cacher à ſon infanterie la retraite des Albains. La cavalerie

[1] Liv. L. I.

[2] Polyæn. L. VIII, Frontin. L. VII, ch. 7. Valer. Maxim. L. VII, ch. 4. Ex. 2.

[3] Liv. L. I.

Romaine animée par la voix de ſon roi, ſe jette bruſquement ſur les ennemis. Les Fidenates à leur tour prennent l'allarme, & craignent que Fufetius ne les ait trahis, parce qu'ils ne lui voyent faire aucun mouvement pour attaquer les Romains. Tullus les enfonce, & les met en fuite. Il les pourſuit d'abord; mais voyant qu'il n'avoit plus rien à craindre de leur part, & qu'ils étoient hors d'état de ſe rallier, il ſe tourne contre les Veiens qui demeuroient encore fermes dans leur poſte. L'infanterie donne une rude attaque, & la cavalerie fait des prodiges de valeur. Les Veiens ſoutiennent le premier choc: mais à la fin, ils ſuivent l'exemple de leurs Alliés, & cherchent leur ſalut dans la fuite. Tullus les pouſſe dans le Tibre, pluſieurs y périſſent au milieu des flots. Pour augmenter la déroute & le carnage, il envoye une partie de ſa cavalerie après les fuyards, & revient avec le gros de ſon armée attaquer leur camp; il s'en rend maître ſans beaucoup de peine.

XXV. Quand le dictateur [1] qui s'étoit retiré ſur la montagne, vit que Tullus avoit remporté la victoire, il deſcendit dans la plaine, & pour faire croire aux Romains qu'il avoit fait ſon devoir, il ſe mit à pourſuivre les fuyards, &

[1] Dion. L. III, p. 123 & 124.

en défit un grand nombre. Tullus qui avoit pénétré ſes deſſeins & qui étoit convaincu de ſa lâcheté, n'eut pas moins d'horreur de cette ſeconde trahiſon que de la premiere. Il reſolut d'en faire une punition exemplaire. Mais cette réſolution n'empêcha pas qu'il ne reçût avec une joye extérieure les complimens que lui fit Fufetius ſur la victoire qu'il venoit de remporter. Il fit ſemblant d'être perſuadé qu'il ne s'étoit retiré ſur les hauteurs qu'à bonne intention, & loua publiquement ſa prudence. Il lui envoya même une partie de ſa cavalerie, & le pria de donner encore une derniere preuve de ſon zèle en pourſuivant & taillant en piéces les Fidenates qui étoient diſperſés dans la campagne & qui n'avoient pas encore pû ſe retirer ſous leurs murailles. Le dictateur pleinement perſuadé que Tullus l'honoroit de ſa confiance & qu'il n'avoit rien découvert de ſes pernicieux deſſeins, parcourut la plaine, & fit main baſſe ſur tout ce qu'il rencontra. Sur le ſoir il revint au camp des Romains, où il paſſa la nuit avec les autres dans de grandes réjouïſſances. Tullus pendant ce tems-là étoit dans le camp des Veiens. Il y reſta juſqu'à la premiere veille, & ayant interrogé les plus conſidérables d'entre les priſonniers de guerre ſur les auteurs de la révolte, il apprit d'eux que Metius avoit été un des plus ardens,

& que l'eſpérance qu'il avoit donnée aux alliés de les ſecourir, étoit un des principaux motifs qui leur avoient fait lever l'étendard. Il ne lui manquoit que ces dépoſitions pour être entiérement certain de la perfidie du dictateur. Auſſi-tôt qu'il en eut toutes les preuves qu'il pouvoit déſirer, il monta à cheval avec un petit nombre de ſes amis les plus affidés, & s'en alla droit à Rome.

XXVI. Avant qu'il fût minuit il fit aſſembler les ſénateurs, & leur découvrit la trahiſon des Albains. Dans une affaire de cette importance il ne voulut pas qu'ils l'en cruſſent ſur ſa parole; il fit comparoître les priſonniers de guerre qui l'en avoient informé, & leur raconta en même tems de quel ſtratagême il s'étoit ſervi pour déconcerter les meſures des Fidenates & de leurs alliés. Il conclut enfin en leur diſant qu'après avoir heureuſement terminé une guerre où la république avoit couru de ſi grands dangers, il leur laiſſoit à délibérer de quel ſupplice on puniroit les traîtres, & par quels moyens on pourroit à l'avenir ſe précautionner contre les entrepriſes d'une ville dont on avoit tout à craindre. Il n'y avoit point de doute que les coupables ne méritaſſent les châtimens les plus rigoureux. Mais la difficulté étoit de ſavoir quelles meſures il falloit prendre pour les punir. Oter la

vie au dictateur & aux principaux officiers des troupes Albaines par des voyes ſecrettes & par un jugement particulier, la choſe ne paroiſſoit pas poſſible ; le nombre des coupables étoit trop grand. Les condamner par un jugement authentique & les faire punir publiquement, ç'auroit été une entrepriſe dangereuſe ; les Albains ne l'auroient pas ſouffert ſans prendre les armes, & Rome ſe ſeroit attiré une nouvelle guerre de la part des Fidenates, des Etruriens & de leurs alliés. Tullus voyant les ſénateurs dans l'embarras, leur préſenta un moyen qu'il croyoit auſſi sûr que facile ; on l'approuva d'une voix unanime, & il fut ſuivi dans tous ſes points.

XXVII. Il n'y avoit que quarante ſtades de Rome à Fidenes ; Tullus & ceux de ſa ſuite étant bien montés, firent ce chemin en très-peu de tems, & arriverent au camp avant que le jour parût. Le roi fait venir Horace, le ſeul qui reſtoit des trois freres jumeaux qui avoient combattu contre les Curiaces : il lui donne l'élite de la cavalerie & de l'infanterie, & l'envoye à Albe, avec ordre de raſer cette ville juſqu'aux fondemens, ſans épargner aucun édifice, excepté les temples, & lui défend de maltraiter perſonne, de faire aucune inſulte, & de piller les citoyens. Après avoir donné ces ordres, il aſſemble les tribuns & autres officiers généraux de l'armée

Romaine ; il les informe du crime des Albains, leur expoſe l'arrêt du ſénat, & leur commande de ſe tenir auprès de ſa perſonne pour lui ſervir de gardes. A peine avoit-il donné les ordres néceſſaires, que Metius vint lui faire de nouveaux complimens ſur ſa victoire. Tullus les reçut avec un viſage gai, il le combla de louanges, & s'étendit beaucoup ſur la valeur des Albains. « Les ſervices que vous nous avez rendus, ajouta-» t-il, ſont trop importans ; ce ſeroit une eſpece » de crime de ne les pas récompenſer : faites-» moi donc donner une liſte des principaux » officiers qui ſe ſont diſtingués dans le combat, » afin que je reconnoiſſe leurs ſervices ». Fufetius écrivit ſur le champ le nom des principaux officiers de l'armée Albaine, & les préſenta au roi ; il n'oublia pas ſes fidéles amis, les complices de ſa trahiſon.

XXVII. Tullus muni de cette liſte [1], convoqua une aſſemblée, & ordonna ſelon la coutume, que chacun s'y rendît ſans armes. Il fit mettre le dictateur & les principaux officiers des Albains ſur le tribunal où il étoit lui-même ; il plaça les autres Albains après eux, enſuite le reſte des alliés, & les fit tous inveſtir par les Romains dont les plus braves & les plus réſolus

[1] Liv. I, ch. 28. Dion. L. III, p. 125, 126 & 127.

étoient

étoient armés de poignards ou d'épées cachées ſous leurs habits. Quand il ſe vit maître de ſes ennemis, en ſorte qu'ils ne pouvoient plus échapper, il ſe leva de ſon tribunal & parla en ces termes. « Romains & Alliés, leur dit-il, » graces aux dieux nous nous ſommes vengés des » Fidenates qui ont oſé ſe ſoulever contre nous ; » & ceux qu'ils avoient engagés dans leur ligue, » ont auſſi payé la peine qu'ils méritoient. Après » un ſuccès ſi heureux il eſt tems de punir nos » autres ennemis, je veux dire ces alliés perfides, » ces infames traîtres qui ont fait des complots » odieux avec nos ennemis pour nous perdre ſans » reſſource. Ces faux amis, beaucoup plus dan- » gereux que des ennemis déclarés, méritent ſans » doute un plus rigoureux châtiment. Il eſt aiſé » de prendre de juſtes précautions contre les » embuches de ceux-ci ; on repouſſe la force par » la force quand on eſt attaqué : mais lorſqu'un » ennemi ſe cache ſous les apparences d'une » amitié feinte, on eſt moins ſur ſes gardes, » & prévenu que lon eſt en ſa faveur on ne » ſe défie point de ſes artifices. Ces faux amis, » Romains, ſont ceux qu'Albe a envoyés à notre » ſecours, & qui ſous prétexte de nous aider, » ont travaillé à notre perte de concert avec les » Fidenates & les Veiens. Ils avoient fait une » ligue ſecrette avec nos ennemis communs, ils

» leur avoient promis de tourner leurs armes
» contre nous dans le fort du combat ; & dans
» ce deſſein, quand les deux armées ſe ſont
» approchées pour en venir aux mains, quittant
» le poſte que je leur avois marqué, ils ont
» gagné la montagne voiſine. Si leur entrepriſe
» eût réuſſi, inveſtis en même tems par les
» Fidenates & les Veiens & par nos perfides
» alliés, nous étions perdus ſans reſſource ; le
» fruit de toutes les peines que nous nous ſommes
» données pour établir notre empire, diſparoiſſoit
» en un ſeul jour. Mais leurs mauvais deſſeins
» ont échoué, & c'eſt l'effet d'une protection
» particuliere des dieux, à qui nous ſommes
» redevables de nos ſuccès. Maintenant donc que
» nous ſommes hors de danger, ne manquerions-
» nous pas à ce que nous nous devons à nous-
» mêmes, ſi nous ne puniſſions rigoureuſement
» ces traîtres qui ont violé la foi des traités &
» la religion de leurs ſermens. Je ſais, Albains,
» tout ce que vous pouvez apporter pour votre
» défenſe ; je crois que la multitude n'a point eu
» connoiſſance de ce que Metius tramoit contre
» nous : je ſuis même perſuadé qu'entre les princi-
» paux officiers il n'y en a que très-peu qui ſoient
» complices de la trahiſon. Mais quand même vous
» auriez tous conçu depuis long-tems le deſſein de
» nous perdre, les liens de la parenté nous enga-

» geroient par bienſéance & par une eſpece de
» néceſſité à vous pardonner le paſſé. Cependant
» il eſt bon que nous prenions des meſures pour
» l'avenir, de peur que les magiſtrats qui vous
» gouvernent, ne vous engagent encore, ſoit
» par leur autorité, ſoit par ſéduction & par
» ſurpriſe, à tramer quelque choſe contre nous.
» Sachez donc que j'ai aſſemblé cette nuit les
» ſénateurs, & qu'il a été arrêté par un décret,
» qu'on raſera votre ville juſqu'aux fondemens,
» ſans épargner aucun édifice, ſoit public, ſoit
» particulier, excepté les temples; que tous les
» habitans d'Albe ſeront transférés à Rome,
» mais qu'on ne leur ôtera ni leurs héritages,
» ni leurs eſclaves ou autres biens; qu'on diſ-
» tribuera les terres du public aux Albains qui
» n'ont point d'héritage, excepté celles dont les
» revenus ſont deſtinés pour la dépenſe des
» ſacrifices; que je ſuis chargé de marquer les
» quartiers de Rome où vous devez bâtir, &
» de fournir aux plus pauvres d'entre vous les
» matériaux & autres choſes néceſſaires; qu'on
» doit incorporer le peuple d'Albe dans nos
» tribus & dans nos curies, & recevoir vos plus
» nobles familles dans notre ſénat & au nombre
» des patriciens : mais que pour Metius & les
» complices de ſa trahiſon, nous en ferons une
» juſtice exemplaire, & que par leur ſupplice

» nous apprendrons à la poſtérité la plus reculée » à reſpecter la religion des ſermens & à craindre » les dieux qui en ſont les témoins ».

XXIX. Les Albains entendirent ce diſcours avec une ſurpriſe extrême, mais dans des ſentimens bien différens. Tout ce qu'il y avoit de pauvres parmi eux, y applaudirent par des acclamations, fort contens de changer d'état, & de transférer leur demeure dans une ville où on leur promettoit de leur donner des terres en proprieté. D'un autre côté les nobles & les riches étoient inconſolables; la ſeule penſée d'abandonner leur patrie & les maiſons de leurs ancêtres pour aller s'établir dans une ville étrangere, où ils ne pouvoient s'attendre ni à jouïr des mêmes honneurs ni à trouver les mêmes commodités de la vie, leur faiſoit horreur & les jettoit dans l'abbattement: mais ils n'oſoient rien dire, & dans l'état préſent des affaires, ils n'avoient point d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. Cette différence de ſentimens excita quelques murmures, mais Tullus y mit fin, & fit faire ſilence. Aſſuré des diſpoſitions de la multitude, il dit à Metius de défendre ſa cauſe s'il avoit quelques raiſons à apporter pour ſa juſtification. Mais le dictateur confus & troublé par les remords de ſa conſcience, n'avoit rien à repliquer à ſes accuſateurs & aux témoins qui

dépoſoient contre lui. Il dit ſeulement qu'il n'avoit rien fait que par des ordres ſecrets ; qu'avant que de ſe mettre en campagne, le ſénat d'Albe lui avoit dit de prendre les meſures néceſſaires pour ſe ſouſtraire à la domination Romaine ; & que s'il étoit coupable, toute la nation l'étoit auſſi. En même tems il conjura les Albains de ne le point abandonner dans un péril où il n'étoit tombé que pour avoir voulu rétablir leur puiſſance, qu'ils ne devoient pas ſouffrir qu'on renverſât leur patrie, qu'on demolît leur ville, ni qu'on trainât au ſupplice les plus illuſtres citoyens qui n'avoient point d'autre crime que d'avoir cherché à ſecouer le joug d'une domination étrangere. Les Albains furent extrêmement touchés de ce diſcours. Quelques-uns commençoient déja à ſortir de l'aſſemblée pour courir aux armes. Mais les Romains qui les avoient inveſtis, tirerent leurs épées au premier ſignal qu'on leur donna, & la terreur ſe répandit par-tout. Alors Tullus ſe leva, & tout enflammé de colere : « Albains, leur dit-il, il n'eſt plus tems de » vous révolter, il n'eſt plus tems de courir » aux armes ; non il n'eſt plus en votre pouvoir » de trahir vos alliés, ni de défendre ceux qui » nous ont trahis dans le dernier combat. Si vous » oſez ſeulement remuer, ceux-ci, leur dit-il » en montrant les Romains, vont faire main

» baſſe ſur vous. Acceptez donc les propoſitions » que je vous fais, acceptez-les avec recon- » noiſſance, & profitez de votre bonheur : déja » Albe n'eſt plus ; Horace eſt parti ce matin pour » la ruïner de fond en comble, & pour en trans- » férer les habitans à Rome ; l'affaire va ſe con- » ſommer, ſi elle ne l'eſt pas déja. Prenez donc » le parti d'obéir, & ne courez point à votre » perte ; Rome dans la ſuite ſera votre patrie » comme la nôtre. Pour Metius qui a tâché de » nous ſurprendre par la plus noire perfidie, » & qui eſt encore aſſez hardi pour vous exciter » à la révolte, c'eſt un fourbe, c'eſt un mauvais » eſprit ; il ſera puni comme il le mérite ; & ſi » quelqu'un oſe ſonger à le défendre, il participera » à ſa punition de même qu'à ſon crime ».

XXX. A ces mots les rebelles ſaiſis de crainte, rentrerent dans leur devoir, & ſe ſoumirent au vainqueur. Fufetius étoit le ſeul qui ſe livroit aux tranſports de ſa colere ; la rage & le déſeſpoir dans le cœur, il crioit à l'injuſtice, & reclamoit la foi des traités, quoiqu'il fût atteint & convaincu d'en être lui-même l'infracteur. Cependant Tullus ordonna aux licteurs de ſe ſaiſir de lui ; ils lui dechirerent ſes habits, & le batirent de verges juſqu'à ce qu'il fût tout en ſang : enſuite il fut attaché par les piés & par les mains à des chevaux, qui pouſſés vers différens côtés, le

mirent en piéces à la vue de toute l'armée. Il y a quelque choſe dans ce genre de ſupplice, qui paroît d'abord très-choquant. Les auteurs Romains, lorſqu'ils rapportent cette hiſtoire, défendent la réputation de leur patrie aux dépens de leurs rois. C'eſt le premier & le dernier[1] exemple que nous avons d'un pareil genre de mort parmi un peuple qui s'eſt toujours fait remarquer au-deſſus des autres par la douceur des punitions qu'il a exercées. Il n'y a qu'une ſeule choſe qui puiſſe diminuer la barbarie de cette action : c'eſt le crime dont elle fut la punition ; crime le plus noir & le plus abominable qui ſe ſoit jamais commis, crime que tous les ſiecles & toutes les nations ſont convenus de diſtinguer entre tous les crimes capitaux par les plus affreux ſupplices. Le poëte Romain a employé tout l'art de la poëſie à décrire la mort de Metius, il a judicieuſement peſé ſon crime, il en a enviſagé toute l'énormité, il nous le dépeint ſous les couleurs les plus frappantes, il le répete même deux fois dans le peu de lignes où il fait la deſcription du ſupplice de ce traître.

Haud procul inde citæ Metium in diverſa quadrigæ[2]

[1] Voyez Liv. L. I, ch. 28.

[2] Virgil. Æn. L. VIII, v. 642. Voyez Servius ſur cet endroit, & A. Gell. L. XX, ch. 1.

Diſtulerant (at tu dictis, Albane, maneres:)
Raptabatque viri mendacis viſcera Tullus
Per ſylvam, & ſparſi rorabant ſanguine vepres.

« Pas loin de-là, quatre chevaux vigoureux, » pouſſés vers différens côtés, écarteloient Metius » (ce malheureux dictateur des Albains n'eût pas » été ainſi traité s'il eût gardé la foi & la religion » des ſermens !) & Tullus traînoit les entrailles » de ce perfide à travers le bois, enſorte qu'on » voyoit ſon ſang dégouter des ronces & des » buiſſons ». Ainſi finit Fufetius par la mort la plus honteuſe & la plus tragique. Après cela, Tullus établit des tribunaux pour juger les complices [1] de ſa trahiſon, & ils furent tous condamnés à mort ſelon les loix portées contre les traîtres.

XXXI. Pendant [2] ce tems-là Horace que Tullus avoit envoyé pour détruire la ville d'Albe, s'y rendit en diligence, & trouvant les portes ouvertes & les remparts ſans ſentinelles, il s'en empara *. Il fit auſſi-tôt aſſembler le peuple, & après lui avoir rapporté ce qui s'étoit paſſé dans le combat & le danger où avoit été l'armée Romaine par la trahiſon du dictateur, il lui lut le décret du ſénat. Les Albains eurent recours aux prieres & aux ſupplications, & demanderent inſtamment

[1] Dion. L. III, p. 128.
[2] Liv. L. I, ch. 29. Dion. L. III.
* L'an de Rome 87.

qu'on leur accordât quelque tems pour envoyer une ambaſſade à Rome ; mais ce fut inutilement. Horace ſans leur accorder aucun délai, fit démolir les murailles, raſer les maiſons & autres édifices tant publics que particuliers, & conduiſit à Rome tous les citoyens de cette malheureuſe ville, leur laiſſant emporter leurs meubles & autres effets. Tullus qui étoit de retour, les reçut avec toutes ſortes de marques d'humanité & de bienveillance : il les incorpora dans les tribus & dans les curies Romaines, il leur fit bâtir des maiſons dans les quartiers de la ville qu'ils choiſirent eux mêmes pour y établir leur demeure ; il donna une juſte portion des terres du public à ceux qui juſqu'alors avoient été obligés de travailler pour gagner leur vie ; il aſſocia au ſénat quelques-unes de leurs plus nobles familles ; enfin il leur rendit tous les bons offices qu'ils pouvoient eſpérer, & n'oublia rien pour les rendre contens de leur condition préſente. Ce fut à cette occaſion qu'on ajouta le mont Célius [2] à la ville de Rome ; Tullus lui-même y bâtit un palais, & y alla demeurer. Il ajouta auſſi de nouvelles compagnies de cavalerie Albaine à celles qu'il avoit déja ; il recruta d'Albains ſes anciennes légions, & en fit quelques nouvelles. Telle fut la deſtinée d'Albe, ville bâtie par Aſcagne fils d'Enée & de Créuſe. Elle avoit ſub-

[2] Liv. L. I, ch. 30. Dion. L. III, p. 102.

ſiſté quatre cens quatre-vingt-ſept ans : pendant cette longue ſuite d'années, elle étoit devenue très-floriſſante par ſes richeſſes, par la multitude de ſes habitans, par l'étendue de ſa puiſſance : elle avoit fondé trente villes de Latins par ſes colonies, & fut enfin détruite par la derniere de toutes.

XXXII. Tullus [1] employa l'hyver à mettre le bon ordre dans Rome, & à régler les affaires du gouvernement. Au commencement du printems il mit ſon armée en campagne, & marcha contre les Fidenates. Ces peuples ne reçurent aucun ſecours de leurs alliés. Il leur vint ſeulement des villes voiſines quelques troupes ſoudoyées, avec leſquelles ils eurent la témérité de ſortir de leurs murailles pour attaquer les Romains. Mais ils furent battus à plate couture, & repouſſés dans leur ville avec beaucoup de perte. Tullus mit le ſiége devant cette place, & le preſſa ſi vivement, que reduits à la derniere extrêmité ils offrirent de ſe rendre à diſcrétion. Maître de Fidenes, il voulut qu'on lui livrât les auteurs de la révolte, & il les fit punir de mort. Sa vengeance n'alla pas plus loin ; il pardonna aux autres, remit la ville en liberté & dans la poſſeſſion de ſes biens, ſans rien changer à la forme de ſon gouvernement ni aux priviléges dont elle avoit joui juſqu'alors. Après

[1] Dion. p. 128.

cette expédition il retourna à Rome, où il reçut pour la ſeconde fois les honneurs du triomphe.

XXXIII. Cette guerre étant terminée, il en eut une autre [1] à ſoutenir contre les Sabins. De tous les peuples voiſins de Rome, ils étoient les plus conſidérables en richeſſes & en puiſſance après les Etruriens. Ils attaquerent Rome dans ſa premiere origine, & après une longue guerre toujours douteuſe, ils firent la paix à des conditions qui leur étoient honorables, mais qui furent encore plus avantageuſes aux Romains. A l'occaſion de cette paix il y en eut un grand nombre qui allerent s'établir dans la nouvelle ville; un de leur rois y alla auſſi, & partagea la puiſſance ſouveraine avec Romulus; ils donnerent même pour ſecond roi à la ville de Rome le célebre Numa Pompilius qui étoit de Cures ville des Sabins & qui fut le ſucceſſeur de Romulus. Une alliance ſi étroite & ſi ancienne devoit les unir pour toujours avec Rome. Cependant ils ne voyoient qu'avec jalouſie le prodigieux accroiſſement de ſa puiſſance par la deſtruction d'Albe; une proſpérité ſi rapide les inquiétoit, & ils ne cherchoient qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre. Dans ces diſpoſitions ils trouverent bien-tôt l'occaſion de lever l'étendard. Il y avoit un fameux temple à l'uſage des

[1] Liv. L. I, ch. 30. Dion. L. III, p. 128.

Sabins & des Latins, ſitué ſur les terres des Sabins. Il étoit conſacré à la déeſſe Feronia que les Grecs appellent Proſerpine. Dans certains jours de fêtes il s'y trouvoit une grande affluence de peuple de toutes les villes des Latins & des Sabins, les uns pour accomplir leurs vœux & pour offrir des ſacrifices, les autres, comme les marchands, les artiſans, les laboureurs, pour faire commerce; c'étoit une des plus belles foires de toute l'Italie. Quelques marchands Romains étant allés à cette ſolemnité, les Sabins les arrêterent, & les mirent dans les fers après leur avoir pris leur argent & leurs effets. On envoya des ambaſſadeurs pour demander juſtice de cette inſulte. Mais les Sabins, ſous prétexte de repréſailles, ne voulurent ni rendre l'argent ni relâcher les priſonniers, parce que les Romains avoient donné retraite à des fugitifs qu'on avoit exilés du païs des Sabins, & qu'ils leur avoient ouvert un aſyle ſacré.

XXXIV. Sur ces plaintes réciproques la guerre s'alluma entre les deux nations. Les Sabins ſollicitérent fortement les villes Etruriennes de leur envoyer des ſecours, mais elles refuſerent conſtamment de s'engager dans cette guerre. Il fallut donc qu'ils ſe contentaſſent de leurs troupes domeſtiques; ils en leverent autant qu'ils purent, & y joignirent un grand nombre de volontaires qui vinrent des villes voiſines leur offrir leurs

ſervices. Les Romains avoient auſſi des troupes très-nombreuſes, & ne demandoient qu'à en venir aux mains. Dès que les deux armées furent en préſence, on livra bataille. L'ardeur fut égale des deux côtés, & la nuit termina le combat ſans que la victoire ſe déclarât. Le nombre des morts & des bleſſés, tant du côté des Romains que de celui des Sabins, fut ſi conſidérable, que les jours ſuivans ils n'oſerent haſarder un ſecond combat. Ils décamperent les uns & les autres dans le même tems, comme ſi c'eût été de concert, & s'en retournerent dans leurs villes.

XXXV. Le reſte de l'année ſe paſſa ſans qu'on fit rien de mémorable. Mais l'année ſuivante on ſe remit en campagne avec des forces plus nombreuſes qu'auparavant. Il y eut une action générale proche d'Erete, ville ſituée environ à cent ſept ſtades [r] de Rome. Le ſuccès de ce combat fut long-tems douteux. Mais Tullus leva les mains au ciel, & fit vœu que s'il en ſortoit victorieux, il inſtitueroit en l'honneur de Saturne & de Rhea, une fête qui ſe célébreroit tous les ans; c'eſt cette fête que les Romains ſolemniſoient après avoir fait la moiſſon : il fit vœu auſſi dans cette même occaſion d'augmenter de moitié le nombre des Saliens *. Animés par l'exemple de

[r] Dion. L. III.

* Prêtres de Mars, que Numa avoit inſtitués au nombre de douze.

leur ptince, les Romains reptirent de nouvelles forces, & comptant que les dieux ſecondetoient leurs efforts, ils tomberent comme des troupes toutes fraîches ſur les ennemis déja épuiſés de fatigues. La face du combat changea bientôt, Les Sabins s'ébranlerent, & leurs officiers furent les premiers à prendre la fuite pour ſe retirer dans leur camp. Les Romains à leurs trouſſes les menerent battant juſqu'à leurs lignes, où ils trouverent une vigoureuſe réſiſtance; ils furent ſous les armes toute la nuit, s'acharnerent à forcer le camp, & le prirent enfin au point du jour. L'armée victorieuſe pilla les terres des ennemis ſans aucune réſiſtance, & chargée de butin & des dépouilles des Sabins elle s'en retourna quand elle n'eut plus d'ennemis à combattre. Tullus reçut alors pour la troiſième fois les honneurs du triomphe.

XXXVI. La perte de cette bataille avoit convaincu les Sabins qu'ils étoient trop foibles par eux-mêmes pour tenir contre l'armée Romaine, & que tant qu'ils n'auroient point de ſecours de leurs alliés, ils ne ſeroient jamais en état de faire la guerre à une nation ſi puiſſante. Dans cette perſuaſion ils réſolurent de ne point reprendre les armes qu'il ne ſe préſentât une occaſion favorable, & en attendant ils envoyerent des ambaſſadeurs à Rome pour demander la paix.

Tullus la leur accorda à certaines conditions, dont les principales furent qu'ils rendroient les déſerteurs & les priſonniers qu'ils avoient faits dans leurs courſes ; qu'ils reſtitueroient auſſi les beſtiaux & autres effets qu'ils avoient enlevés, & que pour entiere ſatisfaction ils payeroient une amende pécuniaire telle que le ſénat l'ordonneroit. Les Sabins ſe ſoumirent à ces conditions ſans héſiter ; le traité fut confirmé par des ſermens ſolemnels, & ils en mirent les articles dans leurs temples. La paix conclue, ils demeurerent tranquilles, & garderent religieuſement leurs traités juſqu'à ce qu'ils cruſſent pouvoir les violer impunément, ce qui arriva bientôt.

XXXVII. Quinze ans après la deſtruction d'Albe [1], Tullus envoya des ambaſſadeurs * aux trente villes Latines qui avoient été bâties par des colonies de cette ville qui l'avoient toujours regardée comme leur ſouveraine, pour leur dire que Rome avoit ſuccédé à tous ſes droits & qu'elle attendoit d'elles le même reſpect & la même ſoumiſſion. Il n'étoit pas difficile de prouver que Rome avoit & par ſes conquêtes & par les traités le droit que Tullus prétendoit lui avoir été cédé par les Albains : mais les villes Latines ne paroiſſoient pas dans la diſpoſition

[1] Dion. L. III, p. 130.

* L'an de Rome 102.

de le reconnoître. Elles ne firent point de réponſe aux ambaſſadeurs : mais il ſe tint à Ferente * une aſſemblée de députés de toutes les villes, où il fut decidé qu'on ne rendroit point aux Romains le reſpect qu'ils exigeoient. En conſéquence de cette réſolution, on élut deux généraux, & on leva une nombreuſe armée.

XXXVIII. Tandis que Tullus levoit des troupes & faiſoit des préparatifs de guerre pour réduire les villes Latines, les Sabins, violant la foi des traités, prirent les armes, ſans ſe mettre en peine de chercher du moins quelque prétexte pour colorer leur ſoulevement. Les conjonctures leur paroiſſoient favorables, & ils comptoient de retirer avec uſure l'argent que les Romains leur avoient fait payer par le dernier traité. Ils ſortirent d'abord en petit nombre, & firent quelque dégât ſur les frontieres. Peu à peu ils s'enhardirent, & s'attrouperent en plus grand nombre. Enfin voyant que leurs premieres tentatives avoient réuſſi, & qu'il ne s'étoit preſenté perſonne pour les repouſſer, ils conçurent un ſi grand mépris pour les Romains, qu'ils formerent le projet de porter leurs armes juſqu'à Rome. Dans ce deſſein ils leverent des troupes de tous côtés, & ſolliciterent les Latins à ſe joindre à eux. Mais avec toutes leurs intrigues

* Dans la Pouille, aujourd'hui Forenza.

avoient

ils ne purent engager cette nation dans leur alliance, ni en obtenir les ſecours dont ils avoient beſoin. Tullus informé de leurs menées les prévint, & conclut une trêve avec les villes Latines, pour ſe mettre en campagne contre les infracteurs du traité. Il arma toutes les forces de la république, qui étoient augmentées de moitié depuis que les Albains avoient été transférés à Rome, & fit venir des villes alliées autant de troupes qu'elles purent lui en fournir. A la tête d'une armée ſi puiſſante, & telle que Rome n'en avoit jamais eu depuis ſa fondation, il ſe mit en marche, & alla au-devant des Sabins, qui étoient campés auprès d'un bois appellé Silva Malitioſa, la Forêt des malfaicteurs. Il ne laiſſa repoſer ſes troupes qu'une nuit, & le lendemain matin il attaqua les ennemis. On ſe battit long-tems avec un égal avantage. Mais ſur le ſoir les Sabins ne pouvant plus tenir contre la cavalerie Romaine qui avoit été conſidérablement augmentée par celle des Albains, ſe laiſſerent enfoncer, & on en fit un horrible carnage. Les Romains profiterent de leurs dépouilles, pillerent leur camp, ravagerent leurs terres, & chargés de butin ils s'en retournerent triomphans. Tel fut le ſuccès de cette guerre.

XXXIX. La trêve que Tullus avoit faite avec les Latins étant expirée, il reprit les armes, &

commença une nouvelle guerre. Elle dura cinq ans ; mais elle ne fut point ſanglante ; & il ne s'y paſſa rien de mémorable. On ne vit point de nombreuſes armées rangées en bataille pour reprendre le ſang, il n'y eut point de villes priſes d'aſſaut ou réduites ſous l'eſclavage, ni de combats en forme. Ce fut une guerre à l'ancienne maniere, où l'on garda toujours beaucoup de modération, ſans jamais porter les choſes à la rigueur. On ſe contentoit de part & d'autre de faire tous les ans des courſes dans les campagnes vers le tems de la moiſſon, on enlevoit les grains & on s'en retournoit chez ſoi, & à la fin de l'année on échangeoit les priſonniers. De toutes les villes Latines, Médullie fut la ſeule qui ſouffrit dans cette guerre. Sous le regne de Romulus les Romains y avoient envoyé une colonie & depuis ce tems-là elle avoit toujours été ſoumiſe. Pour s'être ſouſtraite à l'obéiſſance & avoir refuſé de reconnoître la ſouveraineté de Rome, Tullus l'aſſiégea, quoique ſa famille fût originaire de cette ville ; il en vint facilement à bout, & la fit ſi bien rentrer dans le devoir [1], qu'elle ne ſongea plus à ſe révolter dans la ſuite. Quant aux autres villes, ſoit des Latins, ſoit des Romains, il ne leur arriva pendant tout ce tems-là aucun des malheurs ſi ordinaires dans la

[1] Denys d'Halicarnaſſe dit ſeulement ἔσχεν μετὰ τοῦ τρόπου.

guerre. La paix en fut d'autant plus facile à faire, les eſprits n'étant point aigris, & s'y portant d'eux-mêmes.

XL. Rome étoit dans ſa ſplendeur, & avoit porté ſa puiſſance à un très-haut dégré [1], lorſque le peuple commença à être épouvanté par le bruit qu'on fit courir qu'il arrivoit d'étranges prodiges ſur une montagne qui étoit proche des ruïnes d'Albe. On diſoit qu'on avoit entendu ſur le haut de la montagne des voix terribles & effrayantes, qui ordonnoient aux Albains de ſacrifier à la maniere de leurs ancêtres & de leur païs, ce qu'ils avoient négligé de faire depuis qu'ils s'étoient incorporés parmi les Romains, & qu'ils avoient embraſſé leurs cérémonies. On aſſuroit auſſi qu'il avoit plu des pierres vers le même endroit. Ces contes ne trouverent que trop de créance. Les Aruſpices eux-mêmes les accréditerent en ordonnant des ſacrifices de neuf jours, qu'on réïteroit ſans ceſſe, comme remarque Tite-Live, toutes les fois que le prodige recommençoit. Peu de tems après, la peſte fit d'affreux ravages dans la ville, & acheva d'abbattre les eſprits. On crut que les dieux irrités de ce qu'on négligeoit d'obſerver les cérémonies inſtituées par Numa, avoient envoyé ce fléau dans leur colere; & le roi même qui avoit

[1] Liv. L. I. ch. 31.

rejetté la plupart de ces cérémonies, fut forcé de conſentir à leur rétabliſſement.

XLI. Tullus ne ſurvêcut pas long-tems à ce changement des affaires, qui, après une ſi longue ſuite de proſpérités, ne pouvoit que l'abbattre & le chagriner. La trente-deuxiéme année de ſon regne, le feu prit à ſon palais. On ne put jamais ſavoir comment. Quoi qu'il en ſoit, il y fut brûlé lui-même, avec ſa femme, ſes enfans, & toute ſa maiſon. Quelques-uns diſent, & c'eſt l'opinion la plus commune, que ce prince étant tombé malade, donna dans les ſuperſtitions [1] qu'il avoit condamnées juſqu'alors; qu'il voulut faire quelques-unes des plus ſacrées & des plus redoutables cérémonies de Numa, par leſquelles il croyoit pouvoir faire deſcendre ſur ſes ſacrifices Jupiter Elicius & d'autres dieux; mais qu'il n'obſerva pas les cérémonies dans toutes les regles, & qu'au lieu de faire deſcendre les dieux ſur ſes ſacrifices, il attira ſur ſon palais le tonnere & les éclairs, qui le conſumerent lui & toute ſa maiſon. Ce prétendu fait, auquel il paroît que toute la poſterité a ajouté foi, n'eut pas autant de crédit dans le tems de la mort de Tullus. D'autres, & en plus grand nombre, attribuerent

[1] Dion. L. III. Liv. L. I. Plut. in Numâ. Plin. L. XXVIII, ch. 4, après Piſon, & L. II, ch. 54. Valer. Max. L. IX, ch. 2. Ex. 1.

cet embrâſement [1] à ſes ennemis, & en rejetterent tout le crime ſur Ancus Marcius qui fut ſon ſucceſſeur. Marcius, petit-fils de Numa, ne pouvoit ſe réſoudre à mener une vie privée. Il avoit beaucoup de crédit & de réputation, par rapport à ſon ayeul auquel on étoit perſuadé qu'il reſſembloit. Il voyoit que Tullus avoit des enfans, qu'il leur deſtinoit la couronne, & qu'à ſa mort ils ne manqueroient pas de s'en emparer. C'eſt pour cela que depuis long-tems il dreſſoit des piéges au roi, & qu'il cherchoit les moyens de ſe frayer un chemin à la couronne par la perte de ceux qui étoient un obſtacle à ſon ambition. Il avoit beaucoup d'amis parmi les Romains; le roi même l'honoroit de ſa confiance, & lui facilitoit, ſans le ſavoir, les occaſions d'exécuter ſes projets. Un jour que Tullus ſe diſpoſoit à faire dans ſon palais certains ſacrifices où il ne vouloit avoir pour témoins que ſa famille, il s'éleva une tempête affreuſe, qui couvrit l'air de ténèbres ſi épaiſſes, que les gardes qui étoient devant le veſtibule, abandonnerent leur poſte. Marcius trouvant les portes ouvertes, profita de l'occaſion : il ſe gliſſa dans le palais, avec ſes complices, armés de poignards qu'ils cachoient ſous leurs habits; il aſſaſſina le roi, ſes enfans, & toute ſa famille; & après avoir

[1] Dion. L. III.

mis le feu de tous côtés, il se retira sans être apperçu. Cependant le bruit se répandit que c'étoit Marcius qui avoit tué le roi & mis le feu à son palais. Mais comme on n'en avoit que des conjectures sans aucune preuve réelle & qu'Ancus monta sur le thrône après la mort de Tullus, ce bruit se dissipa peu à peu & on n'y pensa plus. Après tout, il est assez vraisemblable que le feu prit au palais par le tonnere ou par quelqu'autre accident, sans que ni la vengeance des dieux ni les embuches des hommes y eussent aucune part.

XLII. Telle fut la fin malheureuse de ce prince, qui sans doute en méritoit une meilleure. Tullus étoit né pour remporter des victoires & pour faire des conquêtes, c'étoit un prince d'un rare mérite, mais plus propre à accroître sa puissance & celle de la république qu'à rendre son peuple heureux, toujours prêt à faire la guerre, intrépide dans les combats, prudent dans les dangers, d'une conduite enfin & d'une valeur à être presque sûr du succès dans toutes ses entreprises. Jamais il ne fit la guerre qu'après une mûre déliberation : mais quand il l'avoit commencée, il la poursuivoit avec une constance à l'épreuve jusqu'à ce qu'il eût réduit ses ennemis. On peut dire qu'il surpassa la plupart des princes belliqueux, en ce que son ambition naturelle,

le déſir de la gloire, & l'ardeur avec laquelle il couroit de conquête en conquête, ne lui firent jamais commettre d'injuſtices, & quoiqu'il eût toujours les armes à la main, nous ne voyons point qu'il ait entrepris aucune guerre ſur des prétextes frivoles ou déraiſonnables. Mais d'un autre côté il faut avouer qu'il n'avoit pas beaucoup de religion, & qu'il témoigna toujours trop d'averſion pour les cérémonies inſtituées par Numa. C'eſt ce qui lui attira un ſi grand nombre d'ennemis, & ce qui lui fit perdre preſqu'entiérement l'affection de ſes ſujets, du moins dans les dernieres années de ſon regne. Fatigués par de continuelles guerres & ne reſpirant qu'après les douceurs de la paix, ils parurent peu affligés lorſqu'ils apprirent ſa mort.

XLIII. Les Romains lui choiſirent un ſucceſſeur d'un caractère entiérement différent, & qui avoit autant d'inclination pour la paix que Tullus en avoit eu d'averſion. Mais ils furent extrêmement trompés dans ce choix, & bientôt ils regretterent la perte de Tullus. L'eſprit de Numa & ſon caractère pacifique pouvoient avoir leurs avantages dans le premier ſiecle de la fondation de Rome, lorſque la puiſſance de cette ville n'étoit pas encore aſſez grande pour donner de la jalouſie aux peuples voiſins, & que ces peuples ne cherchoient point l'occaſion d'ar-

rêter ſes progrès. Mais il étoit entiérement hors de ſaiſon dans Ancus Marcius *. Rome avoit conſidérablement étendu ſon empire, elle étoit devenue formidable à ſes voiſins par les conquêtes de Tullus, & les petites républiques des environs avoient trop d'interêt à affoiblir le pouvoir d'un peuple dont la proſperité leur donnoit de l'ombrage, pour ne pas profiter de l'occaſion ſous le regne d'un prince qui, à l'exemple de Numa ſon ayeul, ne cherchoit qu'à mettre dans Rome la police & la réforme, à rétablir le culte divin, & à paſſer le reſte de ſes jours dans la paix & dans la tranquillité. A peine eut-il achevé d'établir le bon ordre dans ſes états, que la plupart de ces petites républiques armerent contre Rome, perſuadées que l'éloignement qu'Ancus avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou d'expérience. Il fut donc obligé, quelqu'inclination qu'il eut pour la paix & pour la tranquillité, de paſſer tout le tems de ſon regne dans des guerres néceſſaires & indiſpenſables. Il en eut entr'autres quelques-unes qui furent plus difficiles qu'elles n'auroient été, ſi Tullus eût vêcu plus long-tems. Les troupes

* Tite-Live le peint comme un prince qui réuniſſoit les vertus pacifiques de Numa & les qualités guerrieres de Tullus Hoſtilius, & les faits de ſon hiſtoire en ſont la preuve. Il monta ſur le trône la ſeconde année de la trente-cinquieme olympiade, de Rome 115, avant J. C. 639, & regna 24 ans.

que ſon prédéceſſeur avoit formées & diſcipli-nées, combattoient avec ſuccès, & repouſſoient toujours avec avantage ceux qui faiſoient irrup-tion ſur les terres de la république : mais à peine avoit-on donné la chaſſe aux premiers aggreſſeurs, qu'il s'en préſentoit d'autres ; de ſorte que ce fut une grande gloire pour Ancus d'avoir conſervé au milieu de tant de fatigues & de dangers les conquêtes de ſon prédéceſſeur.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ARISTOMENE.

POURQUOI les récits fabuleux mêlés dans l'hiſtoire des grands hommes inſpirent ſi facilement le doute ſur leurs vertus réelles. II. *Il y a dans l'hiſtoire d'Ariſtomène tout ce qu'il faut pour nous convaincre qu'il fut véritablement un grand homme.* III. *Opinion exacte que les Meſſéniens avoient d'Ariſtomène.* IV. *Conquête de la Meſſénie par les Lacédémoniens.* V. *Ariſtomène demande du ſecours aux Argiens & aux Arcadiens, qui lui en promettent.* VI. *Il commence la guerre.* VII. *Étrange action de deux jeunes Meſſéniens.* VIII. *Les Lacédémoniens prennent pour leur général le poëte Tyrtée, Athénien.* IX. *Victoire remportée par Ariſtomène.* X. *Les Lacédémoniens remplacent leurs ſoldats morts par des Hélotes à qui ils font épouſer leurs veuves.* XI. *Ariſtomène bat les Lacédémoniens. Il eſt bleſſé.* XII. *Il eſt fait priſonnier dans une entrepriſe contre les femmes d'Égile, & mis en liberté par la prêtreſſe Archidamie.* XIII. *Il eſt trahi par Ariſtocrate & battu.* XIV. *Il ſe retire à Ira, d'où il déſole les terres de la Laconie.* XV. *Il eſt fait priſonnier & jetté dans la Céade.* XVI. *Comment il s'en échappe.* XVII. *Il taille en pièces un corps*

de troupes Corinthiennes envoyées au ſecours des Lacédémoniens. XVIII. *Il offre un ſacrifice de cent victimes.* XIX. *Il eſt pris en trahiſon, & s'échappe en tuant les cinq Crétois qui le gardoient.* XX. *Oracle qui annonce la priſe d'Ira.* XXI. *Gages ſecrets dépoſés par Ariſtomène à Ithome.* XXII. *Comment les Lacédémoniens apprennent que la ville d'Ira n'étoit pas gardée.* XXIII. *Ils l'eſcaladent.* XXIV. *Réſiſtance déſeſpérée des Meſſéniens.* XXV. *Ariſtomène paſſe au travers de l'armée ennemie.* XXVI. *Les Arcadiens reçoivent les Meſſéniens dans leur pays.* XXVII. *Ariſtomène forme le deſſein de ſurprendre Sparte. Il eſt encore trahi par Ariſtocrate.* XXVIII. *Celui-ci eſt lapidé par les Arcadiens.* XXIX. *Les Meſſéniens ſe retirent à Cyllène.* XXX. *Ils paſſent en Sicile pour faire la guerre aux Zancléens.* XXXI. *Ils s'établiſſent à Zancle qu'ils nomment Meſsène.* XXXII. *Mort d'Ariſtomène.* XXXIII. *Autre récit ou fable ſur ſa mort.* XXXIV. *Portrait d'Ariſtomène.* XXXV. *Une nouvelle Meſsène bâtie par Epaminondas. Les os d'Ariſtomène y ſont portés.* XXXVI. *Divers événemens arrivés depuis aux Meſſéniens.*

ARISTOMÈNE.

On a remarqué avec raiſon, que ceux qui ont écrit l'hiſtoire de quelques-uns des grands hommes de l'antiquité, leur ont ſouvent fait un tort qui ne ſe peut exprimer, en les repréſentant beaucoup plus grands qu'ils n'étoient. En effet, loin de s'en laiſſer impoſer à l'avantage du héros, la poſterité a refuſé toute créance aux vérités mêmes, à cauſe des fauſſetés avec leſquelles elles ſe trouvoient mêlées; & ſur la moindre difficulté qu'il y avoit à diſcerner le vrai du faux, on a plutôt pris le parti de douter de tout, que de ſe donner les peines néceſſaires pour faire un jugement plus exact. Cette façon de penſer eſt plus commune & plus aiſée que raiſonnable. Nous ſuppoſons comme une choſe reconnue de tout le monde, que les grands hommes dont nous ne nous ſentons point portés à imiter les vertus étoient beaucoup moins éminens qu'ils ne l'étoient réellement; & pour flatter cette injuſte diſpoſition, nous ſommes ravis que leurs exploits fabuleux qui ſont en effet inimitables, nous ayent donné un prétexte de révoquer en doute ces glorieuſes actions que nous pourrions imiter & qui devroient nous ſervir d'exemples. Ces réflexions

s'offrent naturellement à un auteur qui écrit la vie d'Ariſtomène le Meſſénien.

II. Le ſiecle dans lequel vivoit Ariſtomène, étoit un ſiecle hiſtorique, mais peu éloigné* de ces ſiecles qu'on appelle à juſte titre ſiecles fabuleux. Ce que l'hiſtoire nous apprend de ſa vie & de ſes actions, nous le devons preſque entiérement à ſes compatriotes. La Meſſénie n'étoit pas fertile en grands hommes. De tous ceux à qui elle avoit donné naiſſance, Ariſtomène étoit preſque le ſeul** dont la réputation fut univerſellement reconnue. C'eſt pourquoy les Meſſéniens qui n'avoient point d'autres héros à qui ils puſſent partager leurs louanges, devoient être fort tentés de les réunir toutes dans ſon portrait, & de l'égaler du moins au plus grand nombre des héros que les autres peuples pouvoient ſe vanter d'avoir eus parmi eux. Ils n'ont pas été néanmoins ſi extravagans qu'on auroit pu le croire. La fable n'eſt pas ſouvent mêlée avec l'hiſtoire dans leurs écrits,

* Les tems fabuleux finiſſent à la priſe de Troie, qu'il faut placer au plus tard 1180 ans avant l'Ere Chrétienne, ou avec la vie des héros qui eurent part à cette expédition. La ſeconde guerre de Meſſénie, dans laquelle Ariſtomène s'illuſtra par ſes exploits, commença 685 ans avant cette même Ere. L'intervalle eſt preſque de 500 ans; ce n'eſt pas là ſe toucher de trop près.

** Ariſtodème s'étoit déjà rendu très-célèbre dans la premiere guerre de Meſſénie, dont la fin précéda de 39 ans le commencement de la ſeconde.

& il faudroit être extrêmement porté au ſcepticiſme pour ne pas croire que dans tout ce qu'ils rapportent, il y a autant de vrai qu'il en faut, pour nous convaincre qu'Ariſtomène étoit réellement un très-grand homme.

III. Les Meſſéniens étoient extraordinaires dans leur conduite & dans leur façon de penſer, du moins quant à une choſe. Ils ne ſe faiſoient point un plaiſir de croire que leur libérateur fût fils de quelque dieu, de quelque génie, ou [1] démon; bien différens en cela des autres peuples de la Grece. La fable diſoit que ſa mere avoit été honorée des faveurs d'un dieu ſous la forme d'un dragon. Bien loin d'autoriſer cette fable, ils la rejettoient expreſſément; & dans le culte qu'ils rendoient à ſa mémoire, ils ne le qualifioient point autrement que l'illuſtre fils de Nicomède & de Nicotelée. Or Nicomède & ſa femme étoient Meſſéniens, & avoient toujours mené une vie privée, quoiqu'ils fuſſent d'une famille qui étoit royale [2] avant la ruïne de leur patrie, & qu'ils deſcendiſſent indubitablement d'Hercule. Il y a beaucoup de bon-ſens dans cette prétendue humilité. Les Meſſéniens faiſoient par-là un plus grand éloge de leur patrie. Ariſtomène étoit mortel, fils d'un homme mortel. Il avoit fait

[1] Pauſan. Meſſen. ch. 14.

[2] Pauſan. *ibid.* ch. 15.

néanmoins de ces grandes actions pour leſquelles d'autres héros avoient été regardés généralement comme étant de la race des dieux. Le regarder comme mortel, c'étoit faire l'éloge de ſa patrie, ſans lui faire deshonneur à lui-même.

IV. La Meſſénie, c'eſt-à-dire, la partie du Peloponneſe la plus occidentale, & en même tems la plus méridionale, étoit un très-beau païs. Lorſque les Héraclides [1] partagerent le Peloponneſe au ſort, ce canton étoit regardé comme beaucoup meilleur que les autres; de ſorte que Creſphonte, le premier roi de Meſſénie de cette famille, ſe l'aſſura à lui-même par une impoſture, au préjudice des fils de ſon frere, qui auroient dû avoir un ſort égal au ſien, & qui là deſſus furent faits conjointement rois de Sparte. La fraude fut découverte, mais trop tard; & depuis ce tems-là les deux peuples eurent toujours une haine mortelle l'un contre l'autre. Enfin ils ſe déclarerent une guerre ouverte [2]*, qui dura très-longtems; qui ſe fit avec une grande fureur de part & d'autre, & qui ſe termina enſuite par

[1] Pauſan. Meſſ. ch. 3. Diod. Sic. L. XV. Olymp. 3, an. 4. Apollod. L. III, ch. 8, §. 4.

[2] Pauſan. Meſſ. ch. 4, 13. Juſt. L. III, ch. 4 & 5.

* C'eſt la premiere guerre commencée l'an 743, & terminée l'an 723 avant l'Ere Chrétienne, après qu'Ariſtodème ſe fut tué ſur le tombeau de ſa fille qu'il avoit ſacrifiée 13 ans auparavant.

la conquête de la Meſſénie. Les Lacédémoniens furent toujours regardés comme de rigoureux maîtres [1]. Ils obligerent les Meſſéniens qui reſtoient dans le païs, à faire ſerment que jamais ils ne ſe révolteroient contr'eux; en ſecond lieu ils les condamnerent à apporter tous les ans à Sparte la moitié des fruits & des grains qu'ils recueilleroient ſur leurs terres, & cela par forme de tribut; troiſiémement, & c'eſt ce qu'il y avoit de plus rude & de plus humiliant, ils exigerent d'eux qu'à l'avenir ils aſſiſteroient tous ſans diſtinction, hommes & femmes, en habits de deuil aux funérailles des rois de Sparte & à celles des magiſtrats.

V. Ariſtomène étoit né dans le tems que ſa patrie gémiſſoit dans un état ſi miſérable. Ainſi il n'étoit pas ſurprenant qu'il trouvât un grand nombre de Meſſéniens réſolus de mourir généreuſement avec lui pour la cauſe de la liberté, plutôt que de vivre dans un ſi malheureux eſclavage. Sa qualité lui facilita les moyens d'engager ſes compatriotes dans ſes ſentimens, & leur inſpira une parfaite déférence pour tout ce qu'il déſiroit. Quand la réſolution de ſe révolter fut priſe, il commença par envoyer aux Argiens & aux Arcadiens [2] quelques perſonnes qu'il honoroit

[1] Pauſan. Meſſ. ch. 14. Ælian. Var. Hiſt. L. VI, ch. 1.

[2] Pauſan. Meſſ. ch. 15.

de

de ſa confiance & qu'il croyoit capables de bien conduire une négociation. Ces peuples avoient été autrefois alliés avec les Meſſéniens. Ils les avoient ſecourus dans leur derniere guerre qui avoit eu un ſi malheureux ſuccès. Ils étoient toujours dans la diſpoſition de prendre les armes contre les Spartiates qui étoient de très-mauvais voiſins ; ils ſe préparoient même dans ce tems-là à leur faire la guerre. Ils reçurent donc avec joie la nouvelle du deſſein des Meſſéniens, & leur promirent de les ſecourir en toutes manieres.

VI. Sur ces aſſurances [1], Ariſtomène éclata par une guerre ouverte, & commença à faire des actes d'hoſtilité. Il ſe livra un combat la premiere année de la guerre, à Deres, petit village de la Meſſénie. Ariſtomène n'avoit point encore reçu de ſecours de ſes alliés, les Lacédémoniens n'avoient point non plus de troupes auxiliaires ; leurs forces étoient aſſez égales, & le ſuccès du combat le fut auſſi. On dit que dans cette journée Ariſtomène fit des choſes qui paſſent toute créance, & qu'auſſi-tôt après ſa petite armée l'élut pour roi ; mais il refuſa modeſtement cet honneur & prit ſeulement la qualité de général, avec les pouvoirs qui en étoient une ſuite, c'eſt-à-dire,

[1] Pauſan. Meſſ. ch. 15.

l'autorité abſoluë dans les affaires qui concernoient la guerre. Il étoit perſuadé que dans la guerre tout dépend des commencemens, & qu'il faut d'abord faire une vigoureuſe réſiſtance, & même quelque coup d'éclat, pour ſe rendre formidable à ſes ennemis. Dans ce deſſein il va à Sparte, il y entre de nuit, il attache de ſa main un bouclier au temple de Minerve Chalciœcos (ainſi ſurnommée parce qu'elle avoit chez les Spartiates un temple dont preſque tous les embelliſſemens étoient d'airain) avec une inſcription qui portoit que ce bouclier avoit été conſacré à la déeſſe par Ariſtomène, des dépouilles remportées ſur Lacédémone. Cette action eut le ſuccès qu'il s'en étoit promis. Les Lacédémoniens commencerent à redouter un ennemi ſi hardi, & il eut ſoin que leur crainte ne fût pas ſans fondement.

VII. Il eſt incertain[1] s'il eut quelque part à une action qui auroit mérité de grandes louanges, ſi elle n'avoit pas été auſſi impie que hardie. Deux jeunes Meſſéniens d'Andanie, ville où commença la révolte, où Ariſtomène étoit né, & où il avoit été élevé, tous deux d'une vigoureuſe conſtitution, tous deux bien faits & d'une beauté plus qu'ordinaire, alloient ſouvent à la petite guerre ſur les terres de Sparte, d'où

[1] Polyæn. L. II, ch. 33, §. 4.

ils rapportoient toujours quelque butin : l'un s'appelloit Panorme, & l'autre Gonippus. Un jour que les Lacédémoniens célébroient dans leur camp la fête des Dioſcures, c'eſt-à-dire, de Caſtor & Pollux, & qu'après avoir fait des ſacrifices aux dieux, toute l'armée étoit en joie & ne penſoit qu'aux divertiſſemens, les deux jeunes Meſſéniens, vêtus de blanc, avec le manteau de pourpre ſur leurs épaules, une pique à la main, & ſuperbement montés, allerent ſe préſenter au milieu des Spartiates. On ne douta point que ce ne fuſſent les Dioſcures eux-mêmes, qui par une faveur extraordinaire venoient prendre part aux réjouiſſances de cette ſolemnité. On les reçut avec reſpect, on ſe proſterna devant eux, on leur adreſſa des vœux & des prieres. Mais ces deux jeunes guerriers ayant laiſſé approcher les Lacédémoniens, firent auſſi-tôt main baſſe ſur eux, en tuerent & bleſſerent un grand nombre à coups de piques, & après avoir ainſi violé la ſolemnité la plus ſacrée, avant que les Spartiates fuſſent revenus de leur ſurpriſe, ils ſortirent de leur camp, & s'en retournerent à Andanie ſans qu'il leur arrivât le moindre mal. Quelques auteurs [1] diſent qu'Ariſtomène étoit un des Meſſéniens qui firent une action ſi impie. Mais je crois qu'ils ont écrit

[1] Polyæ.

cela un peu inconſidérément. Quoi qu'il en ſoit, il eſt probable qu'il les encouragea à exécuter ce deſſein également impie & téméraire. L'entrepriſe étoit hardie, elle en convenoit mieux à ſon genie & à ſon caractère. Il eſt vrai qu'on y remarque une impiété viſible envers les divinités de Sparte : mais eſt-ce là une raiſon ſuffiſante pour aſſurer qu'il l'eût déſapprouvée ?

VIII. Auſſi-tôt après [1], les Lacédémoniens conſultant l'oracle de Delphes ſur le ſuccès de leurs armes, il leur fut ordonné de faire venir d'Athènes un général pour commander dans cette guerre. Ils envoyerent des ambaſſadeurs à cette ville pour lui demander un de ſes citoyens qui pût les aider de ſes conſeils. Les Athéniens, qui ne vouloient ni déſobéir à l'oracle, ni contribuer à accroître une puiſſance qui étoit déjà plus grande qu'ils ne l'auroient ſouhaité, furent aſſez embarraſſés. Ils avoient parmi eux un maître d'école nommé [2] Tyrtée. C'étoit un homme auſſi mépriſable par ſa condition que par ſa figure. Il étoit boiteux, & ne paſſoit pas pour un grand eſprit. Il eſt vrai qu'il ſe mêloit de poéſie : mais ſes vers ne ſervoient qu'à diminuer ſa réputation, & qu'à le faire paſſer pour un fou. Ce fut là

[1] Pauſan. Meſſ.

[2] Juſt. L. II, ch. 5. Strab. L. VIII, p. 250. Diog. Laërt. L. II, ch. 43.

l'homme qu'ils jugerent à propos de donner aux Lacédémoniens, perſuadés qu'il n'y en avoit point de moins propre à les aider dans la guerre où ils étoient engagés. Mais ils ſe trompoient extrêmement. Ce nouveau général ne fut pas plutôt arrivé à Sparte, qu'il ſe mit à faire des vers. Il prit la valeur pour ſon ſujet; il traita des actions des anciens héros; il rappella dans l'eſprit des Spartiates les belles actions de leurs ancêtres, & leur fit voir qu'il étoit honteux pour eux d'être deſcendus de ſi grands hommes, & de ſe laiſſer abbattre par la peur à la vûe d'une guerre qui les menaçoit. Il s'en falloit plus de moitié que les Lacédémoniens ne fuſſent auſſi polis qu'ils étoient braves & courageux. Les élégies de Tyrtée furent autant admirées à Sparte qu'elles avoient été mépriſées à Athènes. Peut-être auſſi l'admiration que témoignoient les Lacédémoniens lorſqu'il les leur récitoit, contribua-t-elle à polir ſon génie, à lui donner une certaine élévation, & à le faire écrire mieux qu'il n'avoit fait auparavant. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'ils commencerent à le regarder comme un homme inſpiré, & que les vers qu'il récitoit en toutes ſortes d'occaſions, tantôt aux rois, aux magiſtrats, & aux nobles, tantôt au peuple & aux citoyens de moyenne condition, leur inſpirerent plus efficacement la valeur, que

n'auroient fait probablement les commandans les plus braves & les plus expérimentés que les Athéniens auroient pu leur envoyer. Mais avant que de reconnoître l'autorité de leur nouveau général [1], ils jugerent à propos de le faire citoyen de Sparte, afin qu'il ne fût pas dit dans les siécles futurs que jamais ils eussent eu besoin de généraux d'un autre païs pour conduire leurs armées, ce qui ne leur auroit pas fait d'honneur.

IX. On continua donc la guerre avec une égale vigueur [2] de part & d'autre. L'année suivante on mit de nombreuses armées en campagne. Les Lacédémoniens & les Messéniens avoient reçu le renfort qu'ils attendoient de la part de leurs alliés. Il étoit venu aux Messéniens de puissans secours d'Argos, de Sicyone, d'Elide, d'Arcadie; & quelques-uns de leurs compatriotes, dont les ancêtres avoient quitté leur païs après la prise d'Ithome, étoient revenus se joindre à eux. Les alliés de Lacédémone étoient les Corinthiens & les Lépréates, mais ces derniers étoient venus en petit nombre. Les deux armées se rencontrerent à un village appellé le Monument du Sanglier, parce qu'Hercule fit, dit-on, un traité avec les fils de Nélée, & que ce fut là qu'ils promirent de l'observer, en jurant sur les

[1] Plut. Lac. Apopht. p. 130, edit Francof.

[2] Pausan. ch. 15.

entrailles d'un ſanglier. Ariſtomène [1] avoit auprès de lui quatre-vingts jeunes Meſſéniens, qui lui ſervoient comme de gardes; il les avoit choiſis lui-même, & ils combattoient toujours auprès de ſa perſonne. A la tête de cette brave troupe il chargea cette partie de l'armée des Spartiates, où Anaxandre un de leurs rois combattoit en perſonne : elle étoit compoſée de ce qu'il y avoit de plus braves Lacédémoniens. La réſiſtance fut opiniâtre, & le combat dura pluſieurs heures. Enfin les Spartiates commencerent à plier. En même tems Ariſtomène donna ordre à une autre partie de ſon armée d'achever de les enfoncer, & de les pourſuivre. Pour lui, à la tête de ſa troupe d'élite, il tomba ſur d'autres corps qui tenoient encore ferme dans leurs poſtes. Il y trouva moins de réſiſtance, & en peu de tems il mit toute l'armée des Lacédémoniens en déroute. On dit qu'il les pourſuivit juſqu'à un poirier ſauvage qui étoit au milieu de la plaine. Theoclus qui étoit un devin qu'il gardoit toujours auprès de ſa perſonne, lui dit de ne pas paſſer outre, parce que les Dioſcures, c'eſt-à-dire, Caſtor & Pollux, protecteurs de la ville de Sparte qui leur avoit donné naiſſance, s'étoient autrefois repoſés ſous cet arbre. Ariſtomène ſe laiſſa emporter à ſon ardeur : il avança inconſidéré-

[1] Pauſ. Meſſ. ch. 16.

ment ; il perdit ſon bouclier, & pendant qu'il le cherchoit, les Lacédémoniens lui échapperent. Cependant il retrouva enfin ſon bouclier ; & dans la ſuite il le conſacra au temple de Trophonius à Lébadée, où on l'a pu voir pendant pluſieurs ſiécles : Pauſanias dit qu'il l'y avoit vu lui-même, & qu'il étoit remarquable par la figure d'une aigle éployée, qui de ſes aîles en embraſſoit les deux extrémités.

X. Après cette victoire, Ariſtomène ſe rendit à Andanie. Il y entra en triomphe. Les femmes & les vierges allerent au devant de lui : elles joncherent de fleurs le chemin par où il devoit paſſer, & chantoient un diſtique dans lequel il y avoit plus de vérité que de poéſie ; il a été conſervé à la poſterité, & étoit conçu à peu près en ces termes :

« Ariſtomène victorieux dans la glorieuſe » plaine de Stenyclere, a mis en fuite les » Lacédémoniens, & les a pourſuivis juſqu'au » haut de la montagne ».

D'un autre côté les Lacédémoniens furent ſi découragés, qu'ils vouloient abſolument faire la paix à quelque prix que ce fut. Tyrtée eut beſoin de toute ſa poéſie pour les empêcher de ſe livrer au déſeſpoir. Il fut obligé de faire de nouvelles élégies pour relever leur courage abbattu : elles eurent à la fin leur ſuccès ordinaire ; & pour

montrer qu'il étoit propre à autre choſe qu'à faire des vers, il remplaça les ſoldats qui avoient été tués dans le combat, en enrôlant autant d'Hilotes, qu'il incorpora au nombre [1] des citoyens de Sparte, & auſquels il fit épouſer les veuves des Lacédémoniens qui avoient péri dans la derniere action.

XI. Ariſtomène ne fut pas long-tems oiſif. Un ſoir prenant avec lui ſa garde, qui, comme nous avons dit, étoit compoſée de braves & jeunes ſoldats, & quelques-unes des meilleures troupes des Meſſéniens, il ſe met en marche, & va attaquer une ville de la Laconie, qu'Homère appelle Pharé, & que les Lacédémoniens & les peuples d'alentour nommoient Phares. La garniſon étant ſurpriſe, ne fait qu'une foible réſiſtance. Il pille la ville, & en enleve un butin conſidérable. Mais comme il s'en retournoit avec ſa proie, un gros de Lacédémoniens commandés par Anaxandre, tomba ſur ſon arrière-garde. Ariſtomène ſe met en défenſe, il les charge, & les oblige bientôt à prendre la fuite. Il fut bleſſé à la cuiſſe d'un coup de javelot lorſqu'il ſe diſpoſoit à profiter de ſon avantage; ce qui l'obligea à revenir ſur ſes pas, mais ſans avoir rien perdu de ſa proie. Les Meſſéniens diſent qu'il avoit deſſein d'aller attaquer Sparte même : mais une viſion dans

[1] Juſt. L. II, ch. 5.

laquelle Hélène & les Dioſcures lui apparurent, le détourna de cette entrepriſe. Il en fit bientôt une autre qui étoit d'une plus grande conſéquence qu'elle n'étoit dangereuſe. En paſſant par Caryes, il trouva toutes les filles des plus riches & des plus nobles du païs, qui s'étoient aſſemblées pour célébrer une fête de Diane. Il les prit & les mena juſqu'à un village de la Meſſénie, où il fut obligé de paſſer la nuit. Les ayant miſes ſous la garde de quelques Meſſéniens de ſa troupe, il alla ſe repoſer. Pendant qu'il dormoit, quelques jeunes ſoldats échauffés par le vin, attenterent à l'honneur de leurs priſonnieres. Elles firent grand bruit; Ariſtomène ſe réveilla, il courut à leur ſecours: mais ni ſa préſence, ni toutes les raiſons qu'il put alléguer, n'eurent pas tant de force que la paſſion brutale qui portoit ſa ſoldateſque à de pareilles extravagances. Il entra dans une eſpece de fureur; & en ayant tué de ſa propre main quelques-uns des plus coupables, il arrêta l'emportement des autres. Enſuite il mena toutes les Caryatides à Andanïe; après quoi il les rendit à leurs parens pour une groſſe rançon, ſans qu'aucune eût été déshonorée.

XII. Faire la guerre à des femmes, c'eſt une choſe qui n'a jamais paſſé pour honorable. Ariſtomène fit une ſeconde entrepriſe de cette nature [1],

[1] Pauſ. Meſſ. ch. 17.

mais elle ſervit à le convaincre qu'il étoit peu ſûr & même dangereux d'attaquer celles de Sparte. Il y a dans la Laconie un certain lieu nommé Egile. C'eſt un gros bourg, ou une eſpece de ville ſans murailles & ſans fortifications. Ce lieu étoit célèbre à cauſe d'un temple de Cérès fort ancien, & où l'on s'aſſembloit très-fréquemment. Ariſtomène ſut que quelques femmes du païs s'y étoient aſſemblées un certain jour ſolemnel pour offrir des ſacrifices à la déeſſe. Il réſolut de les enlever, & dans ce deſſein il ſe mit en marche avec ſa troupe. Mais ces femmes appellant Cérès à leur ſecours, ſe défendirent courageuſement, les unes avec des couteaux, les autres avec des broches dont on ſe ſervoit pour faire rôtir les victimes, d'autres avec des torches ardentes, ou autres armes que leur fournit l'appareil du ſacrifice; de ſorte qu'elles bleſſerent pluſieurs des Meſſéniens, & forcerent le reſte à ſe retirer. Ariſtomène lui-même bleſſé, terraſſé, & aſſommé à coups de torches, fut fait priſonnier. C'en étoit fait de lui, il eût perdu la vie, & la Meſſénie eût été réduite dans une honteuſe ſervitude, ſi la prêtreſſe Archidamie n'eût eu plus de tendreſſe que ſes compagnes. On dit qu'il y avoit un peu d'amour dans ſa compaſſion. Quoi qu'il en ſoit, elle le mit en liberté la nuit ſuivante. Elle en fut quitte pour

dire aux autres qu'il s'étoit délié lui-même en brûlant les cordes avec leſquelles il étoit attaché, & qu'après cela il ne lui avoit pas été difficile de trouver moyen de s'enfuir. On l'en crut ſur ſa parole, & pluſieurs auteurs [1] rapportent qu'en effet il s'échappa de cette maniere.

XIII. Cependant les moyens qu'employoient les Spartiates pour faire la guerre, étoient encore beaucoup plus inexcuſables que ceux dont Ariſtomène s'étoit ſervi. Ariſtocrate étoit roi des Arcadiens, il étoit auſſi leur général, & commandoit un gros corps de troupes qu'ils avoient envoyé aux ſecours des Meſſéniens. Les Lacédémoniens tenterent toutes ſortes de voies pour le corrompre, & ils en vinrent à bout à force d'argent. Quand les deux armées furent en préſence & ſur le point de livrer bataille dans un lieu qu'on appelle le Grand Foſſé, il prit ſes officiers à part, il feignit d'être dans une grande perplexité, leur dit que les entrailles des victimes ne lui promettoient rien de bon, & qu'ils alloient combattre dans un lieu fort déſavantageux où leur perte étoit inévitable : il leur exagera les ſuites funeſtes de la perte de la bataille, & leur fit entendre qu'il leur ſeroit impoſſible de fuir après qu'on auroit livré le combat ; enfin il ajouta qu'il

[1] Plin. L. XI, ch. 70, edit. Harad. Polyæn. L. II, ch. 31, §. 3.

leur donneroit un ſignal, & qu'alors ils euſſent à le ſuivre avec toutes leurs troupes. Il leur tint parole, & dès que le combat fut engagé, il fit retirer tous ſes Arcadiens, laiſſant l'aîle gauche & le centre de l'armée des Meſſéniens tout dégarnis & à découvert. Les Meſſéniens qui ne s'attendoient à rien moins, furent dans la derniere conſternation. Au lieu d'attaquer les ennemis, ils couroient après les Arcadiens, tantôt les conjurant les larmes aux yeux de ne point abandonner leurs alliés dans cette extrémité, tantôt les chargeant d'injures & les appellant traîtres & perfides. Mais tout cela fut inutile: bientôt ils furent inveſtis de toutes parts, & les Lacédémoniens remporterent une victoire plus facile que glorieuſe. Ariſtomène fut le ſeul qui à la tête de ſes gardes, qui ne compoſoient qu'un très-petit corps, fit une vigoureuſe réſiſtance: il ſoutint l'effort des ennemis; & dans l'endroit où il combattoit, la fortune de cette journée demeura incertaine durant quelque tems. Mais que pouvoit faire un ſi petit nombre contre une armée entiere? De nouvelles troupes vinrent fondre ſur lui, ſes plus braves officiers tomberent morts à ſes côtés, & il fut enfin obligé de céder. Il ſe retira néanmoins en aſſez bon ordre avec le peu de troupes qui lui reſtoient.

XIV. Après la bataille du Grand Foſſé, Ariſ-

tomène recueillit ce qu'il put du débris de ſon armée, & perſuada aux Meſſéniens [1] d'abandonner Andanie avec tout le païs de terre ferme. Ils ſuivirent ſon conſeil, & ſe retirerent à Ira, château preſqu'imprenable, & ſitué ſur le haut d'une montagne, d'où ils trouverent auſſi les moyens d'avoir communication avec la mer. Auſſi-tôt les Lacédémoniens les y aſſiégerent, croyant emporter ce poſte d'emblée. Mais ils trouverent des obſtacles auxquels ils ne s'étoient nullement attendus, & demeurerent plus d'onze ans devant la place. Ariſtomène avoit ramaſſé un corps de trois cens hommes. A la tête de cette troupe il faiſoit ſouvent des courſes ſur les terres de Sparte, & même ſur celles des Meſſéniens, ne mettant plus de différence entre les unes & les autres. Il enlevoit tout ce qu'il trouvoit, bled, vin, bétail, meubles, eſclaves. Les Lacédémoniens ne trouverent point d'autre moyen pour arrêter ce pillage continuel, que de faire une ordonnance, par laquelle ils défendirent d'enſemencer les terres de la Meſſénie & les frontieres de la Laconie. Mais le remede fut pire que le mal; car les terres n'étant plus enſemencées, il s'enſuivit une diſette de grains, & la diſette cauſa bientôt une ſédition, le peuple manquant de tout, & les riches ne pouvant ſe

[1] Paus. Meſſ. ch. 18.

réſoudre à perdre le revenu de leurs terres. Cette émeute fournit à Tyrtée un nouveau ſujet pour exercer ſa veine ; il ſe remit à écrire, & ne ceſſa de réciter des vers juſqu'à ce qu'enfin il eût calmé les ſéditieux, en leur inſpirant la généreuſe réſolution de continuer la guerre avec une nouvelle vigueur, & de ſupporter avec patience un mal néceſſaire.

XV. Pendant que le poëte ranimoit le courage des Lacédémoniens, Ariſtomène ſortit un ſoir avec ſa troupe. Il marche toute la nuit avec une diligence incroyable ; il arrive aux portes d'Amycles * à la pointe du jour ; il ſurprend la ville, il la pille ; & chargé de butin, il revient à Ira avant que les Spartiates envoyés pour le lui enlever, puiſſent le joindre. Mais il continua ces courſes trop long-tems, & il n'étoit pas poſſible qu'il les fît toujours avec le même ſuccès. Un jour qu'il alloit en parti, il fut ſurpris par un gros détachement des ennemis qui s'étoit poſté en embuſcade. Ce détachement faiſoit plus de la moitié de l'armée des Lacédémoniens, & étoit commandé par les deux rois. La partie n'étoit pas égale : mais il n'y avoit pas moyen de reculer. Ariſtomène combattit comme un lion ; & quoique ſa troupe fût beaucoup moins nombreuſe que le détachement, il tenta de s'ouvrir un paſſage à travers

* Petite & agréable ville à près d'une lieue de Sparte, au midi.

l'armée ennemie. Mais après avoir reçu pluſieurs bleſſures, il fut atteint d'un coup de pierre à la tête, perdit entiérement connoiſſance, & tomba comme mort. Les Lacédémoniens le voyant terraſſé, ſe jetterent ſur lui & le prirent. Cinquante hommes de ſa troupe eurent le même ſort, & furent faits priſonniers. On les conduiſit tous à Sparte avec leur général ; & après quelques délibérations, il fut réſolu qu'ils ſeroient jettés dans la Ceada [1]. C'eſt le nom d'un gouffre ou foſſe profonde où l'on avoit coutume de précipiter ceux qui étoient condamnés à mort pour les crimes les plus noirs ; ſupplice à peu près ſemblable à celui dont on puniſſoit à Rome les plus grands criminels, en les précipitant du haut de la roche Tarpeïenne. Les autres Meſſéniens furent briſés par leur chûte, & pas un n'en rechappa. Il ne falloit pas moins qu'un miracle pour préſerver Ariſtomene du même ſort. La providence en fit un en ſa faveur, & le même dieu qui l'avoit ſauvé tant de fois, le ſauva encore celle-ci, par l'aventure la plus ſurprenante dont on eût jamais ouï parler.

XVI. Quelques auteurs rapportent [2] qu'au moment qu'il fut jetté dans la Ceada, un aigle recevant ſon corps, le deſcendit doucement ſur ſes aîles éployées juſqu'au fond du précipice ; de

[1] Plin. L. XI, ch. 70. Polyæn. L. II, ch. 31.

[2] Pauſan. Meſſen. ch. 16.

ſorte

ſorte qu'il ne fut ni eſtropié ni bleſſé. D'autres diſent [1] qu'on le jetta dans la foſſe tout armé, au lieu que tous les autres y furent précipités déſarmés; que l'air ſoutint un peu ſon bouclier, & que ſa chûte en fut plus lente & plus douce. Il eſt certain qu'il y avoit une aigle gravée ſur ſon [2] boucliet, d'ailleurs quelques auteurs rapportent qu'il fut jetté tout armé dans le précipice : C'eſt ce qui avoit donné occaſion à d'autres de dire qu'une aigle vola à ſon ſecours, & rendit ſa chûte & plus lente & plus douce, en le ſoutenant ſur ſes aîles. Quoi qu'il en ſoit, on convient qu'il arriva au fond du précipice ſans être eſtropié ni même bleſſé dangereuſement. Il y reſta deux jours étendu parmi les corps de ſes compagnons, enveloppé dans ſes habits, & attendant la mort avec une conſtance héroïque. Le troiſieme jour il entendit du bruit; il découvrit ſon viſage, & regardant de tous côtés à la faveur d'un peu de jour, il entrevit un renard qui cherchoit les cadavres. Il attend patiemment que cet animal s'approche de lui. Dès qu'il le voit à ſa portée, il le ſaiſit d'une main; & de l'autre, toutes les fois que cet animal ſe tourne pour le mordre, il lui préſenta ſon habit à la gueule pour ſe garantir lui-même. Il le ſuit ſans lâcher priſe, il ſe laiſſe

[1] Polyæn. L. II, ch. 31.
[2] Pauſan. Meſſen. ch. 16.

conduire par-tout où il trouve un chemin large & facile ; & dans les endroits où le passage est plus étroit, il se laisse traîner. Il arrive enfin à une ouverture qui donnoit un peu plus de lumiere, mais qui n'avoit de largeur qu'autant qu'il en falloit pour que le renard y passât. La lumiere qu'il apperçoit, lui inspire un nouveau courage. Il lâche son guide & le laisse en liberté. Le renard grimpe & se sauve par l'ouverture : Aristomène profite de son exemple ; il rappelle toutes ses forces : il élargit le trou avec ses mains, & s'ouvre enfin un passage pour sortir du précipice. Aussitôt qu'il se voit délivré, il prend le chemin d'Ira ; il fait la plus prompte diligence que ses forces lui permettent ; il y arrive enfin, & les Messéniens le reçoivent avec des transports de joie inexprimables.

XVII. Aristomène ne fut pas plutôt rentré dans le château d'Ira, que quelques transfuges en porterent la nouvelle à Sparte [1]. D'abord les Lacédémoniens ne la trouverent pas plus probable que si on leur eût dit qu'un mort fût ressuscité. Mais quelques jours après ils en furent pleinement persuadés, Aristomène leur ayant appris lui-même ce qui en étoit. Il fut par ses coureurs que les Corinthiens avoient envoyé quelques renforts à l'armée des Lacédémoniens qui étoit de-

[1] Pausan. Messen. ch. 19.

vant le château d'Ira ; il apprit en même tems la route que ces troupes avoient priſe, & que n'obſervant aucune diſcipline dans leur marche, elles campoient à l'aventure, ſans poſer ni corps de garde, ni ſentinelles. Il va ſe poſter en embuſcade ſur leur chemin, il les attaque bruſquement durant la nuit, les taille preſque tous en piéces, leur tue quatre de leurs principaux officiers, pille leur camp, & retourne à Ira chargé de butin. Il n'y avoit qu'Ariſtomene qui eût pu faire un coup ſi hardi. A cette nouvelle les Lacédémoniens furent ſaiſis d'horreur & d'étonnement. Il n'en falloit pas moins pour leur perſuader qu'il vivoit.

XVIII. A ſon retour il fit à Jupiter Ithomate un ſacrifice appellé Hecatomphonie ; c'étoit un ſacrifice de cent victimes, & perſonne n'avoit droit de l'offrir qu'après avoir tué de ſa main cent ennemis dans un combat [1]. On dit qu'il fit trois fois en ſa vie cette ſorte de ſacrifice, la premiere après la bataille qui ſe donna au Monument du Sanglier ; la ſeconde après avoir défait les Corinthiens dans l'occaſion dont je viens de parler ; & la troiſieme, après pluſieurs excurſions qu'il avoit faites avec un grand ſuccès, & où il avoit taillé en piéces un grand nombre d'ennemis. Plu-

[1] Plin. L. XI, ch. 70. Pauſan. Meſſen. ch. 19.

tarque, dans la Vie de Romulus (après avoir cité les auteurs Romains, qui pour relever la gloire de ce prince, diſent que dans un combat où il périt 14000 mille hommes du côté des ennemis, il en tua lui-même plus de 7000) remarque que les Meſſéniens donnent auſſi un peu trop dans le merveilleux, lorſqu'ils rapportent que leur général avoit tué de ſa propre main 300 Spartiates. Pour moi j'avoue que je ne ſuis point du tout convaincu de la juſteſſe de cette remarque. Ce que rapportent les Romains, eſt entiérement fabuleux. Mais je ne vois pas la moindre reſſemblance entre cette fable inventée à plaiſir, & ce que les Meſſéniens racontent de leur héros. Qu'un homme tel qu'Ariſtomène, d'une valeur & d'une intrépidité connues, dans une guerre de près de vingt ans, dans une guerre pleine d'actions, ait tué lui-même trois cens hommes aux ennemis, il n'y a rien en cela que de probable. Si l'on révoque en doute ces ſortes de faits, il n'y a preſque rien de certain dans l'hiſtoire. On peut dire auſſi que quand Ariſtomène faiſoit ces ſortes de ſacrifices, qui donnoient à entendre qu'il avoit tué trois cens Spartiates, quoi qu'en effet il n'en eût pas tué de ſa main un ſi grand nombre, c'étoit un trait de politique & de prudence d'un général habile, qui employoit toutes ſortes de moyens pour décourager l'ennemi & pour animer les ſiens

dans une guerre ſi inégale. Mais comme le fait n'eſt pas incroyable, il n'y a nulle néceſſité d'avoir recours à de pareils artifices. Saint Clément d'Alexandrie a amplifié cette hiſtoire, en diſant qu'Ariſtomène ſacrifia 300 Lacédémoniens, entr'autres Théopompe, roi de Sparte, prince qui malheureuſement étoit mort avant qu'Ariſtomène fût né. C'eſt un conte fait à plaiſir & qui n'a pas la moindre apparence de probabilité. Mais cela n'empêche pas qu'il n'ait été fidélement copié par Euſebe & autres apologiſtes de la religion* chrétienne, tant anciens que modernes.

XIX. La fête des Hyacinthia approchoit; les Lacédémoniens ſe diſpoſoient à la célébrer, & pour cet effet ils firent une trève de quarante jours avec les Meſſéniens. Pendant ce tems-là quelques archers Crétois qui étoient venus au ſecours des

* La remarque eſt curieuſe, comme ſi ce récit n'appartenoit qu'aux apologiſtes de la religion, & cela en leur qualité d'apologiſtes. Myron, hiſtorien cité par Pauſanias, qui le contredit, racontoit qu'Ariſtomène avoit tué Théopompe. On n'a point la date fixe, ni de la mort de Théopompe, ni de la naiſſance d'Ariſtomène. Mais où eſt la preuve que la mort de l'un ait précédé la naiſſance de l'autre? Théopompe a ſurvécu à la fin de la premiere guerre de Meſſénie; Pauſanias l'atteſte. La ſeconde guerre commença trente-neuf ans après la fin de la premiere, & Ariſtomène avoit déjà, depuis pluſieurs années, un fils nommé Gorgus, dont on va bientôt voir le mariage; Pauſanias l'atteſte encore. Cela prouve que la premiere jeuneſſe d'Ariſtomène a pu concourir avec la vieilleſſe de Théopompe, non, que Théopompe ſoit mort néceſſairement avant qu'Ariſtomène fût né.

Spartiates, ne ſe crurent pas obligés de s'abſtenir de tout acte d'hoſtilité. Ils faiſoient des courſes continuelles ſur les terres des Meſſéniens, & ne ceſſoient de ravager les environs du mont Ira. Dans une de ces courſes ils trouverent un plus gros butin qu'ils n'avoient eſpéré ; ce fut Ariſtomène. Sur la foi d'une trève jurée ſolemnellement de part & d'autre, il s'étoit malheureuſement écarté. Sept archers Crétois le trouvant ſeul, le prirent, & lui lierent les pieds & les mains. Auſſi-tôt deux de la bande ſe détachent pour porter à Sparte l'agréable nouvelle de la priſe d'Ariſtomène. Les autres gardent leur priſonnier, & le conduiſent à une cabane d'un village de la Meſſénie ; car ce fut le ſoir qu'ils le prirent, & ils étoient trop loin des terres de la Laconie pour y arriver cette nuit. La chaumiere où ils le conduiſirent étoit habitée par une veuve qui avoit ſa fille avec elle. La nuit précédente cette fille avoit eu un ſonge extraordinaire. Elle avoit rêvé qu'elle voyoit des loups qui lui amenoient un lion enchaîné, auquel on avoit arraché les griffes, qu'elle l'avoit delié, & lui avoit donné des ongles dont il s'étoit ſervi dans le moment pour déchirer en piéces ceux qui le gardoient. Elle ſe ſouvint de ce ſonge lorſque les archers Crétois eurent amené Ariſtomène dans ſa maiſon ; & quand elle eut appris ſon nom, ne doutant point que le ſonge qu'elle avoit eu, ne

fût prophétique, elle réſolut de faire tout ce qu'elle pourroit pour l'accomplir. Elle obſerve attentivement les yeux du priſonnier, & comprend au moindre ſigne ce qu'il ſouhaite qu'elle faſſe. Elle va tirer du vin, elle en verſe largement aux Crétois, & les fait boire juſqu'à ce qu'ils s'endorment. Alors elle prend l'épée de celui qui dormoit le plus profondément, elle en coupe les courroyes dont ils avoient lié leur priſonnier; c'étoient les courroyes de leurs carquois. Enſuite elle donne l'épée à Ariſtomène, & ſur le champ il égorge les cinq Crétois qui l'avoient pris. Pour marquer ſa reconnoiſſance à ſa libératrice, il la mene avec lui à Ira, & la marie à ſon fils Gorgus qui avoit environ dix-huit ans.

XX. Il y avoit alors onze ans * que le ſiége duroit; le terme fatal approchoit [1], & l'onzième année du ſiége d'Ira devoit être la derniere. Après la déroute des Meſſéniens au Grand Foſſé, Ariſtomène & Théoclus allerent à Delphes pour conſulter l'oracle ſur le ſort de leur patrie. La Pythie leur répondit en ces termes.

* Pauſanias ne dit point que ce mariage ſe ſoit fait la onzieme année; il le raconte entre pluſieurs autres événemens qui ne ſont pas de même date. Et reprenant enſuite le fil de l'hiſtoire, il termine en diſant: enfin la onzieme année du ſiége Ira fut priſe.

[1] Pauſan. Meſſen. ch. 20.

Ἐς τε τράγος πίνῃσι Νέδης ἑλικόῤῥοον ὕδωρ,
Οὐκ ἔτι Μεσσήνην ῥύομαι, σχεδόθεν γὰρ ὄλεθρος.

« Quand un bouc altéré boira de l'eau de la » riviere de Néda, je ne conſerverai plus Meſſene; » car alors ſa ruine ſera proche ».

La riviere de Néda a ſa ſource au mont Lycée; elle prend ſon cours par l'Arcadie; puis ſe repliant, pour ainſi dire, ſur elle-même, elle coule vers la Meſſénie, la ſépare de l'Elide. Les Meſſéniens trompés par l'ambiguité de l'oracle, mirent toute leur attention à empêcher que les boucs ne buſſent de l'eau de la Néda : mais le dieu entendoit toute autre choſe. Vers ce tems-là le devin Théoclus ſe promenant ſur les bords de la riviere, vit un figuier ſauvage, qui au lieu de pouſſer en haut, s'étoit plié du côté de la riviere, & penchoit tellement ſur l'eau que quelques-unes de ſes branches y touchoient. Il faut ſavoir que le mot grec τράγος qui ſignifie un bouc, ſignifioit auſſi chez les Meſſéniens un figuier ſauvage. Or c'étoit là le mot dont l'oracle s'étoit ſervi dans ſa réponſe. Le devin ayant donc remarqué le figuier ſauvage qui penchoit ſur la Néda, comprit que ce que l'on entendoit d'un bouc, devoit peut-être s'entendre de cet arbre; d'où il jugea que la prédiction étoit accomplie, & que le moment fatal de la ruine de la Meſſénie étoit très-proche. Il va trouver

Ariſtomène, il le mene ſur le lieu, il lui montre le figuier, lui dir ce qui lui eſt venu en penſée, & lui développe le ſens de l'oracle. Ariſtomène n'eut pas de peine à le croire, & dès-lors il commença à ſe préparer à un ſort qu'il regardoit déjà comme inévitable.

XXI. Les Meſſéniens [1] avoient certains gages ſacrés * qui leur étoienr venus de main en main de l'antiquité la plus reculée : ils étoient perſuadés que la durée de leur état dépendoit de la conſervation de ces précieux gages, & que la ruine ou le ſalut de leur patrie y étoient attachés; de ſorte que s'ils les laiſſoient perdre, ils étoient eux-mêmes perdus ſans reſſource & ſans aucune eſpérance de pouvoir jamais ſe rétablir, & qu'au contraire s'ils avoient ſoin de les conſerver, quelque bas qu'ils tombaſſent, ils devoienr certainement ſe relever un jour, & refleurir plus que jamais. Ariſtomène prit en une nuit ces gages ſacrés; & les portant à Ithome, autrefois ville capitale de la Meſſénie, mais qui avoit été ruinée dans la premiere guerre des Spartiates, il les cacha ſous terre dans l'endroit le plus déſert qu'il put trouver; puis s'adreſſant à Jupiter Ithomate & à toutes les divinités tutélaires de la Meſſénie, il leur confia ce ſacré dépôt, la derniere & l'unique

[1] Pauſan. Meſſen. ch. 20.

* Voyez ce que c'étoit au chapitre XXXV.

eſpérance de ſa patrie qui étoit menacée d'une ruine prochaine.

XXII. Les Meſſéniens n'étoient pas aſſiégés fort étroitement dans Ira. Ils étoient encore maîtres non-ſeulement de cette ville, mais encore de tous les environs, c'eſt-à-dire, de toute la vallée depuis le pied de la montagne juſqu'à la riviere de Néda; quelques-uns même habitoient dans des maiſons qui étoient hors des portes de la ville. Mais il étoit arrêté qu'ils périroient, comme autrefois les Troyens, par un adultere. Un eſclave d'Emperamus, homme diſtingué parmi les Spartiates, avoit coutume d'amener tous les jours les troupeaux de ſon maître boire à la riviere. Un jour il rencontra la femme d'un Meſſénien qui demeuroit hors des portes de la ville, & qui alloit chercher de l'eau vis-à-vis de l'endroit où il faiſoit boire ſes troupeaux. Il entra avec elle en une converſation familiere, en devint amoureux, & ſut ſi bien profiter de l'occaſion, qu'elle lui permit de la venir voir les nuits que ſon mari feroit la garde. Car tous les citoyens tour à tour gardoient la citadelle, de crainte que l'ennemi n'entrât dans la ville par cet endroit. Les fortifications en avoient été faites à la hâte, & il n'y avoit ni corps de garde ni aucun endroit où la garniſon pût ſe mettre à couvert quand il tomboit de la pluie. Une nuit que le mari de cette femme

étoit de garde, il tomba une pluie affreuſe, & il fit un tems fort rude. Le général étant alors abſent, les ſentinelles négligerent leur devoir, & abandonnerent leurs poſtes avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis entrepriſſent rien pendant une nuit ſi pluvieuſe. Ariſtomène avoit fait marché avec un Céphallénien, qui étoit ſon hôte & ſon ami, pour fournir aux Meſſéniens du bled & les autres proviſions néceſſaires. Le Céphallénien avoit été enlevé depuis quelques jours par une troupe de Lacédémoniens comme il venoit à Ira. Ariſtomène informé du malheur qui étoit arrivé à ſon ami, vouloit le délivrer à quelque prix que ce fût. Il ſortit de la ville, il attaqua le parti qui l'avoit enlevé, & l'ayant enfin délivré, il le conduiſit à Ira avec toutes les proviſions qu'il avoit avec lui : mais en rendant ſervice à ſon ami, il fut bleſſé lui-même dans le combat. Cette bleſſure l'obligeoit à reſter chez lui, & le mettoit hors d'état de faire ſa ronde à l'ordinaire. Les ſoldats qui étoient en faction dans la citadelle, crurent que pour ces deux raiſons, & à cauſe que leur général étoit abſent, & parce qu'il ne paroiſſoit pas qu'il y eût rien à craindre de la part de l'ennemi, ils pouvoient abandonner leurs poſtes & ſe retirer chez eux. Le mari de cette Meſſénienne qui avoit une intrigue avec l'eſclave d'Emperamus, étoit du

nombre de ceux qui devoient faire la garde cette nuit, & le galant de ſa femme s'étoit rendu auprès d'elle cette même nuit, ſelon ſa coutume. Le Meſſénien abandonnant ſon poſte, revient à ſa maiſon, il frappe à la porte : ſa femme ſurpriſe d'un ſi prompt retour, cache ſon amant du mieux qu'elle peut ; elle court au-devant de ſon mari, elle le reçoit avec de grandes démonſtrations de joie ; elle fait ſemblant d'être agréablement ſurpriſe d'un retour ſi prompt, & lui demande par quel heureux hazard il revient ſitôt. Le mari qui ne ſe défie de rien, lui en dit la raiſon ; qu'il n'a fait que ſuivre l'exemple de ſes camarades ; qu'ils ſe ſont tous retirés chez eux ; & qu'il n'y a rien à craindre pour la citadelle, attendu le mauvais tems & l'obſcurité de la nuit. Cependant l'eſclave d'Emperamus entendoit tout : il n'eût pas plutôt appris que la citadelle n'étoit point gardée, que ſe dérobant à la hâte, il courut promptement au camp pour en donner avis. Les deux rois étoient alors abſens, Emperamus tenoit leur place & commandoit les aſſiégeans. L'eſclave s'adreſſe à lui ; il lui apprend que le moment de prendre Ira eſt venu, que la citadelle eſt abandonnée, que les aſſiégés ſe ſont retirés dans leurs maiſons ; qu'il ſeroit très-imprudent de négliger une occaſion ſi favorable, qui peut-être ne ſe repréſenteroit jamais ; & qu'enfin il avoit appris

de la bouche même d'un des Meſſéniens que les aſſiégés ſe croyoient en ſûreté, & n'étoient point ſur leurs gardes.

XXXIII. L'obſcurité de la nuit & l'orage affreux qui continuoit toujours [1], favoriſerent l'entrepriſe des Lacédémoniens. Les chemins étoient impraticables à cauſe de la pluie & des ténèbres. Leur courage cependant & l'eſpérance prochaine d'emporter une place qui les tenoit depuis ſi long-tems, leur firent ſurmonter toutes les difficultés. Ils arrivent au pied des murailles, les uns y appliquent des échelles, les autres grimpent ou s'élancent, & ils entrent dans la citadelle ſans trouver aucune oppoſition de la part des Meſſéniens *. Gorgus, fils d'Ariſtomène, fut le premier qui s'apperçut qu'ils étoient entrés dans la ville. Son pere, tout bleſſé qu'il étoit, ſortit de ſa maiſon, & fit tout ce qu'il put pour encourager les citoyens : mais ils étoient ſi troublés & dans un ſi grand déſordre, qu'il ne fut pas poſſible de les raſſembler & d'en former un corps conſidérable. Ils combattoient néanmoins, non pas tous enſemble ni en bataille rangée, mais par troupes & en ſe ſervant de toutes les armes que le hazard leur préſentoit. Ariſtomène fut toute

[1] Pauſan. Meſſen. ch. 21.

* La ſeconde année de la vingt-ſeptieme olympiade, avant J. C. 671.

la nuit ſur pied. A la tête d'une petite troupe qu'il avoit ramaſſée au hazard, il ſoutenoit l'effort des ennemis, il couroit par la ville, il exhortoit les Meſſéniens à faire leur devoir en braves gens, & par ſes cris il tâchoit de réveiller ceux qui ignoroient encore que l'ennemi s'étoit emparé de la citadelle, & que tout étoit dans la confuſion. Mais tous ſes efforts étoient inutiles; c'étoit en vain qu'il exhortoit les Meſſéniens; à peine entendoient-ils ſes ordres, & ils les exécutoient encore moins : ils n'avoient pu ni demander ni prendre le mot du guet; & s'ils allumoient un flambeau ou quelque brandon, le vent & la pluie l'éteignoient auſſi-tôt. D'un autre côté les Lacédémoniens qui ne connoiſſoient point les lieux & qui craignoient Ariſtomène, ſe contentoient de conſerver les poſtes dont ils s'étoient emparés. Ainſi la nuit ſe paſſa ſans qu'il ſe fît rien de conſidérable de part ni d'autre.

XXIV. Lorſque le jour parut, Ariſtomène n'oublia rien pour irriter le déſeſpoir des ſiens; il les exhortoit à faire leurs derniers efforts pour ſauver leur patrie & chaſſer l'ennemi. Ses diſcours eurent tout l'effet qu'il pouvoit en attendre. Les Meſſéniens ſe raniment, ils ſe jettent en déſeſpérés au travers des ennemis, & vendent chérement leurs vies. Les femmes de leur côté montent au haut de leurs maiſons pour lancer des pierres & des

tuiles ſur l'ennemi. Elles auroient voulu monter ſur les toits pour les renverſer ſur les Lacédémoniens. Mais la tempête étoit ſi violente & l'orage ſi affreux qu'elles ne pouvoient tenir contre. Enfin elles deſcendent, elles prennent les armes, elles fondent ſur les Lacédémoniens, & raniment les hommes autant par leur exemple que par leurs paroles. Mais l'orage qui continuoit toujours, le bruit épouvantable du tonnerre, les éclairs dont ils étoient continuellement éblouis, & qui étoient encore plus terribles pendant le jour qu'ils n'avoient paru pendant la nuit, étoient des obſtacles qu'ils ne pouvoient vaincre. Les Spartiates au contraire tiroient un bon augure de ce qu'il tonnoit à leur droite; leur devin les aſſuroit que c'étoit un heureux préſage, & que Jupiter ſe déclaroit pour eux : tout cela ne contribuoit pas peu à leur inſpirer une nouvelle ardeur. Ils étoient fort ſupérieurs en nombre : mais ils croyoient qu'il étoit beaucoup plus prudent de fatiguer l'ennemi par de légeres eſcarmouches, que de l'attaquer bruſquement & de le pouſſer à outrance. Ils ſe repoſoient tour à tour, & il leur venoit continuellement de nouveaux renforts de leur camp : au lieu que les Meſſéniens n'avoient ni repos, ni relâche, ni le tems de prendre de la nourriture; de ſorte que tout contribuoit à les accabler, & qu'ils étoient à demi-morts de froid,

de faim & de ſoif. Leurs femmes épuiſées de fatigue, étoient auſſi aux abois; & peu accoutumées à porter les armes & à combattre, il n'étoit pas poſſible qu'elles réſiſtaſſent plus long-tems.

XXV. Il y avoit trois jours que les Meſſéniens combattoient ou qu'ils étoient ſous les armes, lorſque Théoclus prenant Ariſtomène à part: « A » quoi bon, lui dit-il, nous donner tant de pei- » nes? Il faut que notre patrie ſuccombe: il y » auroit une eſpece d'impiété à s'oppoſer plus » long-tems à ce que le ciel a ordonné. Je renonce » donc à une vie qui ne peut plus être ni utile » ni néceſſaire à la Meſſénie. Pour vous, Ariſto- » mène, ayez ſoin de vous conſerver pour vos » ciroyens; veillez ſur les ruines de votre patrie; » & tant que vous vivrez, ne ſouffrez pas que » Sparte jouiſſe tranquillement des fruits d'une » victoire trop facile ». Ayant ainſi parlé, il ſe jette tête baiſſée au milieu des ennemis, ſuivi de quelques autres, il combat comme un lion; il tue, il renverſe tout ce qui lui réſiſte; mais à la fin mortellement bleſſé, il tombe & rend le dernier ſoupir. Ariſtomène fait ſonner la retraite, & raſſemble les Meſſéniens: il leur commande de mettre leurs femmes & leurs enfans au milieu de leurs bataillons; il donne la conduite de l'arriere-garde à Gorgus ſon fils, & ſe mettant lui-même à la tête de ſes troupes, il leur fait comprendre par

par quelque ſigne qu'il veut s'ouvrir un paſſage à travers les ennemis pour ſortir de la ville. Les Lacédémoniens le voyant déterminé à périr, s'ouvrirent eux-mêmes pour le laiſſer paſſer, perſuadés qu'il étoit plus à propos de faire, pour ainſi dire, un pont à un ennemi forcené, que de le porter par une trop opiniâtre réſiſtance à des entrepriſes qui auroient pu avoir des ſuites fatales.

XXVI. Les Arcadiens [1] n'eurent pas plutôt reçu la nouvelle de la priſe d'Ira, qu'ils déclarerent à leur roi qu'ils vouloient marcher contre les Lacédémoniens, réſolus de ſauver leurs alliés ou de périr avec eux. Ariſtocrate vivoit encore, & étoit toujours dans les intérêts de Sparte. S'étant laiſſé gagner par des préſens, il refuſa de mener les Arcadiens au ſecours des Meſſéniens, en leur diſant qu'ils n'avoient plus d'alliés à ſecourir, & qu'ils avoient tous été enſevelis ſous les ruines de leur ville. Peu de tems après ils furent mieux informés; & ayant appris qu'à la vérité les Meſſéniens avoient été obligés d'abandonner Ira, mais qu'ils avoient échappé pour la plupart aux ennemis, ils envoyerent d'abord leur principale nobleſſe, puis ils ſe mirent tous en marche pour aller joindre au mont Lycée les généreux fugitifs. Ils leur firent toutes ſortes de

[1] Pauſan. Meſſen. ch. 22.

bons traitemens, leur offrant de les distribuer dans leurs villes & de leur donner une partie de leurs terres [1] : ils donnerent même dès-lors leurs filles en mariage à quelques jeunes Messéniens qui n'étoient point encore mariés.

XXVII. Il n'étoit pas possible à Aristomène de demeurer tranquille après la ruine de sa patrie. Il fit choix de cinq cens Messéniens qu'il connoissoit pour gens déterminés à tout entreprendre, & qui comptoient leurs vies pour rien lorsqu'il s'agissoit de se venger. Ensuite il assembla les Arcadiens avec leur roi ; car il ne le connoissoit pas encore pour un traître, & ne le soupçonnoit point d'autre crime que de lâcheté. Il demande à ses braves s'ils sont déterminés à mourir avec lui pour venger leur patrie, & en présence des Arcadiens & d'Aristocrate il leur fait part de son dessein. « Actuellement, leur » dit-il, les Lacédémoniens tout occupés de leur » nouvelle conquête, ne pensent qu'à piller les » richesses que nous avons laissées à Ira. Profi- » tons de l'occasion, & dès ce soir partons pour » aller attaquer Sparte ». Trois cens Arcadiens lui offrirent volontiers leur secours, & voulurent partager la gloire de l'entreprise. Mais on fut obligé de différer l'exécution, parce que les en-

[1] Polyb. L. IV, ch. 20.

trailles des victimes ne promettoient pas un heureux ſuccès. Pendant ce tems-là Ariſtocrate découvrit aux Lacédémoniens le deſſein d'Ariſtomène. Mais on reconnut bientôt ſa trahiſon. Car l'eſclave qu'il avoit dépêché à Sparte pour informer Anaxandre de ce qui ſe paſſoit, fut arrêté à ſon retour par les Arcadiens qui tenoient leur roi pour ſuſpect. On le fouilla, & on lui trouva une lettre d'Anaxandre, qu'on fit lire & examiner dans une aſſemblée de la nation. Le roi de Sparte y remercioit le roi d'Arcadie des anciens ſervices qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, & l'aſſuroit qu'il pouvoit compter ſur leur reconnoiſſance pour le dernier ſervice qu'il venoit de leur rendre, auſſi bien que pour les bons offices qu'il leur avoit rendus auparavant. Il appuyoit beaucoup ſur l'importance de la derniere découverte, & parloit de la perfidie de ce malheureux prince dans les termes les plus clairs.

XXVIII. La juſtice des Arcadiens fut tout-à-fait prompte & expéditive. Sans délibérer plus long-tems, ils réſolurent de lapider leur roi, & exhorterent les Meſſéniens à ſe joindre à eux pour cette exécution. Ceux-ci ſe tournoient vers Ariſtomène, comme attendant ſes ordres. Mais les yeux baiſſés contre terre, il ſe contentoit de verſer des larmes, & ne leur répondoit rien. Les Arcadiens furent donc eux-mêmes les exécuteurs

de leur ſentence [1]; & après qu'ils eurent lapidé Ariſtocrate & jetté ſon corps hors de leurs terres ſans ſépulture, ils érigerent une colonne dans le temple de Jupiter Lycéen, avec cette inſcription.

« Les rois parjures [2] ſont punis tôt ou tard » avec l'aide de Jupiter. On a enfin découvert » la perfidie de celui qui a trahi Meſſene. Tant » il eſt difficile à un homme parjure d'échapper » à la vengeance des dieux ! Grand Jupiter, » louanges & actions de graces vous ſoient ren- » dues : protégez l'Arcadie ».

Telle fut la fin malheureuſe d'Ariſtocrate; & tels étoient les principes d'un peuple généreux, qui ne s'étoit point laiſſé corrompre par de fauſſes ſubtilités, qui n'obéiſſoit point en eſclave, & qui ignoroit toute autre puiſſance que celle qui étoit dirigée & limitée par les loix. Il faut avouer néanmoins que, ſi ce que rapporte Polybe eſt vrai, qui eſt que non contens d'avoir lapidé Ariſtocrate, ils firent auſſi mourir toute ſa famille, la vengeance fut peut-être * pouſſée un peu trop loin.

XXIX. Sur la nouvelle de la priſe d'Ira, les habitans de Pylos, de Mothone, & de quelques autres ports de mer de la Meſſénie [3], abandon-

[1] Plutarque, de ſerâ num. vindictâ, p. 458. Polyb. L. IV, ch. 33.
[2] Pauſanias & Polybe.
* Ces principes ſont anglois; le peut-être eſt barbare.
[3] Pauſan. Meſſen. ch. 23.

nerent leur patrie ; & s'étant embarqués, ils paſſerent à Cyllene, qui étoit un port des Eléens. De-là ils envoyerent prier leurs compatriotes qui étoient en Arcadie, de ſe joindre à eux pour aller chercher de nouvelles terres, & conjurer Ariſtomène de vouloir bien être leur chef dans cette expédition. Ariſtomène leur fit réponſe qu'il étoit dans la réſolution d'employer le reſte de ſes jours à combattre contre les tyrans de ſa patrie, & qu'il eſpéroit faire encore bien de la peine à Sparte : mais il leur donna pour chefs Manticlus, fils de Théoclus, jeune homme d'un grand courage & qui promettoit beaucoup, & Gorgus ſon fils. Vers ce tems-là, Evergitidas ſon beau-frere vint ſe joindre à lui. Quand il eut appris le deſſein qu'avoit eu Ariſtomène d'aller ſurprendre la ville de Sparte, & que la perfidie d'Ariſtocrate avoit fait échouer cette entrepriſe, il en eut beaucoup de chagrin. Il prit avec lui cinquante Meſſéniens qui s'offrirent d'eux-mêmes à le ſuivre dans ſes expéditions ; il les mene à Ira, il attaque les Lacédémoniens qui étoient toujours occupés à piller & ſaccager la ville, il en fait un horrible carnage, & meurt glorieuſement les armes à la main avec tous ſes compagnons. Le reſte des Meſſéniens allerent joindre leurs compagnons à Cyllene. Là Ariſtomène remit toute ſon autorité entre les mains des nouveaux généraux qu'il leur

avoit donnés. Il accorda en même tems une permiſſion générale à tous ſes ſoldats d'aller avec eux chercher un nouvel établiſſement ; & la plupart uſerent de cette permiſſion, de ſorte qu'il n'en reſta preſque point en Arcadie, à la réſerve des vieillards, & de quelques miſérables qui n'avoient pas de quoi faire les frais du voyage. Ainſi finit par la priſe d'Ira la ſeconde guerre des Meſſéniens avec les Spartiates, Autoſthene étant archonte à Athenes, la premiere année de la vingt-huitième olympiade *.

XXX. La flotte des Meſſéniens paſſa à Cyllene ; & les Eléens lui fournirent généreuſement de l'argent avec toutes les proviſions néceſſaires. La belle ſaiſon du printems étant venue, il fut queſtion de ſavoir où l'on iroit. On tint conſeil là-deſſus, & les ſentimens des généraux furent partagés. Gorgus, héritier de la haine de ſon pere contre Sparte, étoit d'avis qu'on n'allât pas plus loin que Zacynthe ** : « Nous y ſerons, dit-il, à » portée d'inquiéter toute la côte maritime de la » Laconie ». Manticlus au contraire croyoit qu'il n'étoit plus tems de penſer à troubler les Lacédémoniens : « Il faut, diſoit-il, oublier tous les maux » qu'ils nous ont faits ; nous ne ſommes plus en » état de leur nuire, tout ce que nous pourrions

* L'an de Rome 86, avant J. C. 668.

** Ile à l'occident du Péloponnèſe.

» entreprendre contr'eux dans la ſuite, ſerviroit » plutôt à rendre notre condition plus mauvaiſe, » qu'à cauſer quelque dommage à nos ennemis : » allons donc droit en Sardaigne ; c'eſt une belle » & grande iſle qui nous fournira abondamment » toutes les choſes néceſſaires à la vie ». Tandis que la diſpute duroit encore, & que chacun s'échauffoit pour faire valoir ſon avis, Anaxilas, monarque de Rhegium, dont les ancêtres étoient Meſſéniens, & s'étoient établis dans ce pays après que leur patrie eût été ruinée pour la premiere fois dans la premiere guerre de Sparte, les envoya prier de lui donner quelque ſecours. Il étoit en guerre avec les Zancléens, peuples établis dans cette partie de la Sicile qui étoit préciſément vis-à-vis du territoire qu'il occupoit. La guerre étoit très-ſanglante ; & comme il n'avoit point de flotte à lui, l'avantage n'étoit pas toujours de ſon côté. Il promit donc aux Meſſéniens qu'il leur céderoit tout ce qu'ils pourroient gagner ſur les Zancléens, qu'il leur aideroit à faire la conquête de leurs terres, & qu'il leur en feroit préſent ; & pour les faire entrer plus efficacement dans ſes vues, il leur envoya une deſcription du païs qu'il s'agiſſoit de conquérir.

XXXI. Les Meſſéniens accepterent la propoſition. Ils firent voile à Rhegium, prirent ce monarque ſur leur flotte avec toutes ſes troupes,

& les débarquerent en Sicile *. Là il ſe donna pluſieurs combats. Anaxilas défit les Zancléens ſur mer, & les Meſſéniens les battirent ſur terre. Bientôt après on les aſſiégea & par mer & par terre. Le ſiége fut pouſſé vivement ; & lorſqu'ils virent que l'ennemi avoit déjà abattu une grande partie de leurs murailles, ils ſe réfugierent dans les temples & aux pieds des autels où ils ſe tinrent en qualité de ſupplians. Anaxilas étoit d'avis qu'on les paſſât au fil de l'épée, & qu'on vendît les autres à l'encan avec leurs femmes & leurs enfans. Mais les généraux des Meſſéniens s'oppoſerent à cette barbarie, & prierent Anaxilas de ne pas les obliger à traiter des Grecs comme les Lacédémoniens les avoient traités eux-mêmes.

L'aſyle fut donc reſpecté ; on leur accorda la vie à tous : on fit un traité avec eux : on permit à tous ceux qui ne vouloient point quitter leur patrie, de reſter dans la ville ſous le gouvernement des vainqueurs ; mais Zancle changea de nom, & les Meſſéniens l'appellerent Meſſene [1], en mémoire de leur ancienne patrie.

XXXII. Ariſtomène [2] après le départ de ſes compatriotes, maria ſa ſœur, & deux de ſes filles qui avoient atteint l'âge nubile, aux plus émi-

* La 3e année de la 28e olympiade, deux ans après la priſe d'Ira.

[1] Aujourd'hui Meſſine.

[2] Pauſan. Meſſen. ch. 24.

nens du pays où il demeuroit. Bientôt après, les dieux donnerent un mari à la troiſième. Damagete, roi d'Ialyſe, qui étoit une ville de l'île de Rhodes, alla en perſonne à Delphes pour conſulter l'oracle ſur le choix d'une femme. La prêtreſſe lui ordonna d'épouſer la fille du plus brave homme, du plus noble, & du plus diſtingué qu'il y eut dans la Grece. Ariſtomène étoit dans le même tems à Delphes pour ſes affaires particulieres. Le prince Rhodien qui avoit ouï parler de ſon rare mérite, comprit facilement qu'il n'avoit pas beſoin de chercher plus loin, & qu'il n'y avoit point d'homme dans toute la Grèce qui fût comparable à Ariſtomène. Il lui demande ſa fille, & il l'obtient. Enſuite il s'en retourne à Rhodes, menant avec lui & le pere & la fille. Mais Ariſtomène ne put pas y reſter long-tems. Il ſe diſpoſa à faire un voyage à Sardes, capitale de Lydie, qui étoit en ce tems-là gouvernée par Ardys, fils de Gygès. Son deſſein étoit d'aller de-là à Ecbatane, à la cour de Phraorte, roi de Médie. Mais une maladie dont il fut pris & qui l'emporta en peu de tems, mit obſtacle à tous ſes deſſeins. Damagete ſon gendre lui érigea un ſuperbe monument, & les Rhodiens ne témoignerent pas moins d'empreſſement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit.

XXXIII. Il me ſemble que c'eſt là le récit le

plus probable de la mort d'Ariſtomène. Mais il y en a un autre, que nous trouvons dans pluſieurs auteurs [1], & qui eſt beaucoup plus commun. On dit qu'après s'être pluſieurs fois échappé miraculeuſement des mains des Lacédémoniens, il fut enfin repris & mis à mort, qu'on l'ouvrit tout vivant & qu'on trouva ſon cœur tout velu. Quoique nous ne connoiſſions pas les premiers auteurs de ce récit, ou plutôt de cette fable, & que nous n'en puiſſions rien dire de particulier, il y a néanmoins beaucoup de raiſons qui nous empêchent de la croire. Ceux qui ont écrit le plus exactement l'hiſtoire des guerres des Meſſéniens & la vie d'Ariſtomène, ne parlent point de ce fait: d'un autre côté, ceux qui en parlent, ſont d'une réputation inférieure à celle des premiers, ils font des fautes intolérables dans ce qu'ils diſent, & il ſemble qu'ils n'ont rapporté ce prétendu fait, que parce qu'il contient quelque choſe d'extraordinaire & de ſingulier, ſans ſe donner la peine d'en examiner la vérité ou la fauſſeté. Il eſt vrai que ceux qui le rapportent, citent des auteurs plus anciens [2], afin de lui donner quelqu'appa-

[1] Pline, L. IX, ch. 70, dit qu'on l'ouvrit tout vivant. Valer. Maxim. L. I, ch. 8. Stheph. de Urb. V. Ἀριστομένη.

[2] Stheph. cite Hérodote, qui n'a jamais parlé d'Ariſtomène, & Rhianus que Pauſanias ſuit expreſſément, mais ſans parler de cette fable. Ariſtomène étoit le héros du poëme de Rhianus, & il n'eſt nullement croyable qu'il l'eût fait mourir ſi miſérablement.

rence de vérité. Mais il eſt certain que les anciens auteurs ſur le témoignagne deſquels ils prétendent s'appuyer, n'ont jamais rien écrit de ſemblable : & c'eſt ce qui nous donne lieu de croire que quelques-uns de ceux qui ont parlé de ce fait extraordinaire, ſentoient eux-mêmes qu'ils rapportoient une fable.

XXXIV. Ariſtomène étoit brave de ſa perſonne, bon ſoldat, excellent général, bien fait de corps, & d'un génie ſupérieur, propre à former les plus vaſtes projets & à exécuter les plus grandes entrepriſes ; il ſupportoit aiſément les fatigues, il étoit hardi & entreprenant, peut-être même téméraire ; mais la prodigieuſe inégalité de ſes forces le mettoit dans la néceſſité de tout hazarder & de tout entreprendre. Cette même inégalité rend excuſable la hardieſſe avec laquelle il expoſoit ſi fort & ſi ſouvent une vie d'où dépendoit le ſuccès de la guerre & le ſalut de tant de citoyens. Cette raiſon ſeule eſt l'apologie de pluſieurs autres de ſes actions où il ſemble qu'il y avoit quelque choſe de bas : par exemple, il faiſoit quelquefois la guerre à des femmes, il alloit en partis, il pilloit, il ravageoit le païs ennemi, parce que n'ayant pas aſſez de troupes, il n'étoit pas toujours en état de livrer bataille & de réſiſter à une armée entiere. Mais il ne paroît pas avoir été fort religieux ; & quoiqu'on puiſſe dire qu'il eſt

probable qu'il n'eut aucune part à l'action des deux jeunes Meſſéniens qui, ſous la forme de Caſtor & de Pollux, allerent dans le camp des Lacédémoniens troubler leurs cérémonies les plus ſacrées, il eſt certain que l'on voit quelque choſe d'impie dans celle qu'il fit en attaquant les femmes & les prêtreſſes dans le tems qu'elles étoient occupées au ſervice des déeſſes. Son amour pour la patrie, ſon zèle pour la liberté qui étoit le mobile de toutes ſes actions, & qui ne l'abandonna jamais juſqu'aux derniers momens de ſa vie, doivent couvrir bien des fautes. Si les portraits que nous avons de lui ne ſont pas extrêmement flattés, & ſi ce que les hiſtoriens rapportent de ſes actions eſt bien vrai, on peut dire que ſi parmi les anciens héros il y en a pluſieurs qui aient mieux réuſſi dans les guerres qu'ils ont entrepriſes, il y en a peu qui aient mérité de plus heureux ſuccès; & ſi d'autres ont entrepris de délivrer leur patrie avec une meilleure fortune, à peine s'en trouve-t-il un ſeul qui ait eu autant de difficultés à ſurmonter, qui ait été plus accablé d'affaires, ou qui ait fait paroître plus de grandeur d'ame lors même qu'il ſuccomboit.

XXXV. Sa mort aſſura aux Lacédémoniens les conquêtes qui leur avoient tant coûté [1]. Maîtres

[1] Pauſan. Meſſen. ch. 24, 25, 26 & 27. Diod. Sic. L. XXV.

de la Meſſénie, ils en partagerent les terres entr'eux, & pendant preſque trois ſiécles ils traiterent comme des eſclaves publics le peu d'habitans qui y étoient reſtés. Après que les Thébains eurent remporté à Leuctres une grande & mémorable victoire ſur les Lacédémoniens, Epaminondas, héritier de la haine d'Ariſtomène contre Sparte, auſſi célèbre par ſa valeur que ce généreux défenſeur de la patrie, mais plus heureux que lui dans ſes entrepriſes, réſolut de rétablir les Meſſéniens dans leur païs & de les délivrer de l'eſclavage. Il envoya de tous côtés, en Italie, en Sicile, & même chez les Eveſpérites juſqu'au fond des déſerts de la Libye, pour inviter ces malheureux exilés à revenir dans le Péloponneſe. Il leur bâtit une ville qu'il appella Meſſene, & les y établit ſous d'heureux auſpices. On recouvra les gages ſacrés qu'Ariſtomène avoit cachés, & on les plaça dans la nouvelle ville. Ils conſiſtoient en des lames de plomb fort minces, qui formoient une eſpéce de rouleau, & ſur leſquelles étoit écrit tout ce qui concerne le culte & les cérémonies des grandes déeſſes. On dit que l'endroit où ils étoient cachés, fut découvert à Epaminondas dans un ſonge. Les os d'Ariſtomène [1] furent rapportés dans ſa patrie par un

[1] Pauſan. Meſſen. ch. 33.

ordre de l'oracle de Delphes, & on les enterra dans la nouvelle ville. Les Meſſéniens lui ſacrifioient un taureau avec des cérémonies particulieres. Ils attachoient la victime à une colonne qui étoit auprès de ſon tombeau. Si à force de ſe débattre le taureau déplaçoit la colonne, c'étoit une marque que la victime étoit agréable, & ils en tiroient un bon augure : ſi au contraire il laiſſoit la colonne en l'état où elle étoit ſans la remuer & la déplacer, ils ſe croyoient menacés de quelque malheur.

Ce fut ainſi que les Meſſéniens revinrent dans le Péloponneſe, & qu'ils recouvrerent & leur patrie & leur liberté, deux cens quatre-vingt-dix-ſept ans après [1] la priſe d'Ira, Dyſcinete étant archonte à Athènes, la 3e année de la 102e olympiade *. Après cela ils y vécurent en paix pendant pluſieurs années. Ils repouſſerent avec ſuccès les fréquentes attaques des Lacédémoniens; ils échapperent à la ruine commune, & à l'échec que toute la Grece reçut dans la bataille de Chéronée; ils ſe joignirent à la république des Achéens, qui les délivrerent de la tyrannie ** de Nabis le Spartiate, qui avoit ſurpris la ville de Meſſene. Ils eurent un

[1] Pauſan. Meſſen. ch. 27, 28 & 29. Plutarq. in Philopœmen.

* L'an de Rome 384.

** La premiere année de la cent quarante-ſeptieme olympiade, l'an de Rome 562.

peu après une guerre assez malheureuse avec les Achéens, firent prisonnier Philopœmen, général de leurs ennemis, & le mirent * à mort. Les auteurs de cette action ayant été punis, ils rentrerent dans l'alliance des Achéens, & bientôt après ils furent réduits avec eux & avec toute la Grece sous la puissance des Romains **.

* La seconde année de la cent quarante-neuvieme olympiade, l'an de Rome 571.

** Par le consul Lucius Mummius, la troisieme année de la cent cinquante-huitieme olympiade, l'an de Rome 608, avant J. C. 146. C'est l'année de la destruction de Carthage, par Scipion le second Africain.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE TARQUIN L'ANCIEN.

La Vie de Tarquin eſt un exemple du pouvoir qu'on attribue à la fortune. II. *Ce que c'étoit que les Bacchiades. Cypſélus s'empare de la ſouveraineté de Corinthe.* III. *Il chaſſe les Bacchiades.* IV. *Démarate, un d'entre eux, s'établit en Toſcane. Lucumon ſon fils hérite de tous ſes biens.* V. *Il eſt vu de mauvais œil par ſes concitoyens.* VI. *Tanaquil ſa femme l'engage à s'aller fixer à Rome.* VII. *Il va à Rome. Préſage qui lui promet la couronne, ſuivant l'interprétation de ſa femme.* VIII. *Guerres d'Ancus Marcius qui régnoit alors à Rome.* IX. *Lucumon ſe préſente à Ancus, & prend le nom de Lucius Tarquin.* X. *Il eſt nommé général de la cavalerie Romaine.* XI. *Ses exploits dans la guerre contre les Sabins.* XII. *Il eſt élu roi.* XIII. *On combat la maniere dont Tite-Live raconte ſon avénement au trône.* XIV. *Il crée cent nouveaux ſénateurs.* XV. *Il ajoute auſſi deux nouvelles veſtales aux quatre anciennes.* XVI. *Il prend & livre au pillage la ville d'Apiole.* XVII. *Il ſubjugue les Cruſtuméríens & les Nomentins.* XVIII. *Il prend la ville de Collatie, & y établit pour commandant ſon neveu Egérius, qui prend le ſurnom de Collatin.*

XIX.

XIX. *Il prend & brûle Cornicule.* XX. *Il remporte la victoire ſur les Latins.* XXI. *Ligue des Latins contre Rome.* XXII. *Combat ſanglant où les Romains ont l'avantage.* XXIII. *Nouvelle bataille. Victoire complette des Romains.* XXIV. *Tarquin accorde la paix aux Latins.* XXV. *Il triomphe, & fait bâtir le grand Cirque.* XXVI. *Il fait reconſtruire & fortifier les murs de Rome.* XXVII. *Guerre contre les Sabins. Combat indécis.* XXVIII. *Les Sabins ſont vaincus.* XXIX. *Ils ſont battus de nouveau. Trève pour ſix ans.* XXX. *Les Etruriens pillent les terres des Romains.* XXXI. *Ils battent les alliés commandés par le neveu de Tarquin.* XXXII. *Tarquin de ſon côté a l'avantage par-tout.* XXXIII. *Il remporte ſur les Etruriens une victoire complette.* XXXIV. *Les Etruriens demandent la paix.* XXXV. *Ils reconnoiſſent Tarquin pour ſouverain.* XXXVI. *Victoire ſanglante qu'il remporte ſur les Sabins.* XXXVII. *Il prend leur camp.* XXXVIII. *Il remporte ſur eux une grande victoire.* XXXIX. *Il leur accorde la paix.* XL. *Grands ouvrages que Tarquin fait faire dans Rome.* XLI. *Il entreprend de bâtir un temple à Jupiter, Junon & Minerve, ſur le mont Tarpeïen.* XLII. *L'augure Nevius s'oppoſe au deſſein que Tarquin avoit d'augmenter le nombre de centuries.* XLIII. *Pierre coupée d'un coup de raſoir.* XLIV. *Nevius diſparoît.* XLV.

Tarquin eſt accuſé de l'avoir fait mourir par les enfans d'Ancus-Marcius. XLVI. *Il ſe juſtifie.* XLVII. *Ils le font aſſaſſiner.* XLVIII. *Sa mort & ſon éloge.* XLIX. *Poſtérité de Tarquin.* L. *Servius Tullius lui ſuccède.*

Depuis l'an 97 juſqu'à l'an 177 de Rome, avant J. C. 577.

TARQUIN L'ANCIEN.

L'HISTOIRE de Tarquin l'ancien eſt un exemple remarquable du pouvoir qu'on attribue ordinairement à la fortune ſur les choſes humaines; pouvoir dont elle ſe plaît ſouvent à donner des marques, en faiſant réuſſir certains événemens par les moyens qui paroiſſent les moins propres à les produire. Le banniſſement de ſon pere qui fut chaſſé d'une ville où il tenoit un des premiers rangs, les diſgraces qu'il eut dans le païs de ſa naiſſance, ſon excluſion de toutes les charges & dignités de ſa patrie, furent autant de pas qui le conduiſirent à la couronne. Mais d'un autre côté toute ſa grandeur & toute ſa prudence ne purent le garantir d'une fin auſſi imprévue & auſſi ſurprenante que l'avoit été ſon élévation.

II. Les Bacchiades *, dont ce roi deſcendoit,

* Siſyphe, établi roi de Corinthe par Médée, eut entr'autres enfans 1° Glaucus, pere de Bellerophon, qui s'établit en Lycie, & eut pour fils Glaucus qui combattit au ſiége de Troie en faveur des Troyens; & 2° Ornytion qui régna à Corinthe. D'Ornytion naquit Phocus qui s'établit dans la Phocide, & Thoas qui demeura à Corinthe, & eut pour ſucceſſeur Demophon. Son fils Propodas en eut deux, Doridas & Hyanthidas. Sous leur regne les Héraclides rentrant dans le Péloponnèſe, attaquerent Corinthe, ſous la conduite d'Alétès, qui les détrôna, & régna 35 ans; après lui, Ixion 37; autant Agelaus; Prymnis 35; puis ſon fils Bacchis, dont les deſcendans

furent pendant pluſieurs ſiécles [1] la famille royale de Corinthe. A la fin ils devinrent ſi nombreux & ſi puiſſans, qu'à la mort d'un de leurs princes ils ſe trouverent en état de changer la monarchie en une eſpece d'ariſtocratie. Comme ils étoient plus de deux cens, ils retinrent pour eux toute l'autorité du gouvernement, & tous les ans ils éliſoient un magiſtrat ſouverain qu'ils prenoient toujours d'entr'eux. Sur-tout ils avoient grand ſoin de ne ſe jamais allier par les mariages que dans les familles les uns des autres. Mais après s'être aſſuré, à ce qu'ils croyoient, une tyrannie ſtable & perpétuelle [2], ils s'abandonnerent à l'oiſiveté, au luxe, à la débauche; ce qui les conduiſit enfin à leur ruine. Un des Bacchiades avoit une fille qui étoit très-difforme. Il la maria à un

prirent le nom de Bacchiades. Il régna 35 ans; Agelaſte 30; Eudemus 25; Ariſtodème 35; Agemon 16; Alexandre 25; Teleſte 12. Celui-ci ayant été tué par Ariée & Perantas, Automène qui lui ſuccéda ne régna qu'un an. La royauté fut abolie, & les Bacchiades qui étoient en très-grand nombre, formerent une ariſtocratie qui concentra toute l'autorité dans leur famille. Ils éliſoient tous les ans entr'eux un chef ſous le nom de Prytane. Cette forme de gouvernement ſubſiſta environ 170 ou 200 ans. Alors Cypſelus deſcendu de Melas, qui s'étoit établi à Corinthe au tems d'Alétès, après l'avoir aidé à s'en rendre maître, s'empara de la ſouveraineté vers la troiſieme année de la trentieme olympiade, de la fondation de Rome 96, avant l'Ere chrétienne 658. Il régna 30 ans, & Périandre après lui 44.

[1] Herod. L. V. Pauſan. Cor.

[2] Ælian. V. Hiſt. L. 1, ch. 29.

Corinthien d'une autre famille & d'une condition fort au-deſſous de la ſienne. Cypſele naquit de ce mariage. Dans ſon enfance les parens de ſa mere entreprirent ſur ſa vie : mais il leur échappa par une eſpece de miracle. Quand il fut grand, il réſolut de ſe venger, & fut ſi bien conduire ſes entrepriſes qu'il ſe rendit maître de Corinthe. Ce fut un des meilleurs tyrans de l'antiquité. Il gouverna ſon peuple avec tant de douceur, que quelque tems après ſon avénement à la couronne, il ſe vit en état de ſe paſſer de gardes & de ſe maintenir par lui-même dans la puiſſance ſouveraine, ſans rien craindre de la part de ſes ſujets.

III. Il fut néanmoins obligé au commencement de ſon regne d'uſer d'une grande ſévérité envers les Bacchiades. Il ne pouvoit pas s'attendre à avoir ni repos, ni joie, ni ſûreté, juſqu'à ce qu'il les eût entierement extirpés ou chaſſés de la ville ; ce qu'il fit en effet par la mort de quelques-uns & par le banniſſement des autres, n'en laiſſant aucun à Corinthe, excepté ceux qui étoient dans le mépris, pauvres, & réduits à la derniere miſere. Démarate fut du nombre des exilés [1]. C'étoit un gros marchand, il faiſoit ſon principal commerce ſur les côtes de Toſcane ; & comme il avoit un grand nombre de correſpondans dans ce païs, ce fut là qu'il ſe retira. Ses

[1] Dion. Hal. L. III, p. 137. Liv. L. I, ch. 34.

richeſſes étoient conſidérables ; il avoit à ſa ſuite un grand nombre d'eſclaves, de domeſtiques, de cliens [1] & d'amis : il prit même avec lui pluſieurs ouvriers & artiſans de Grece qu'il mena en Etrurie ; de ſorte qu'il fit fleurir en Italie quelques-uns des arts de ſon païs, qui auparavant n'y avoient été connus que très-imparfaitement.

IV. Tarquinie étoit alors une des principales villes de la Toſcane. Démarate s'y établit, & peu de tems après il s'y maria fort avantageuſement. Il eut deux fils de ce mariage, auxquels il donna des noms étruriens, à l'un le nom d'Aruns, & à l'autre celui de Lucumon. Il les maria tous deux dans les meilleures familles du païs. Mais l'aîné mourut quelque tems après, dans la fleur de ſon âge, laiſſant ſa femme enceinte. Démarate eut tant de chagrin de la mort de ſon fils aîné, qu'il en mourut. Il ne lui ſurvécut pas même aſſez long-tems pour être certain de la groſſeſſe de ſa belle-fille ; de ſorte qu'il laiſſa Lucumon ſeul héritier de ſes biens. Le fils poſthume d'Aruns [2] naquit donc ſans biens, ſans patrimoine, & dépourvu de toutes choſes ; ce qui lui fit donner le ſurnom d'Egerius, c'eſt-à-dire, pauvre.

[1] Strab. L. V, p. 152.
[2] Dion. Hal. L. III, p. 139.

V. Seul héritier de tant de biens, Lucumon ſe prévalut de ſa bonne fortune, & voulut faire une figure qui répondît à ſes richeſſes. Il avoit eu une très-bonne éducation, Démarate ayant eu ſoin de les faire inſtruire, ſon frere & lui, dans toutes les ſciences & de la Tyrrhénie où il s'étoit établi, & de la Grece d'où il avoit été banni. Il croyoit avoir toutes les qualités néceſſaires pour remplir une des premieres charges de Tarquinie & pour entrer dans le gouvernement de la république. Il les avoit en effet : mais ſes compatriotes au lieu de lui rendre juſtice, le rébuterent indignement. Ils étoient ſi mauvais politiques, qu'ils ne pouvoient ſouffrir le mérite d'un homme qu'ils regardoient comme étranger. Ils affectoient même d'ignorer ou de mépriſer ſes excellentes qualités, & ils traitoient comme le dernier des hommes celui qui méritoit une des premieres places de la ville. Lucumon ſouffrit avec peine cet affront, & ſa femme le confirmoit dans ſes reſſentimens.

VI. Tanaquil étoit d'une [1] des plus nobles familles de Tarquinie : mais ſon cœur étoit beaucoup au-deſſus de ſa naiſſance & de ſon ſexe ; la fierté & l'ambition faiſoient ſon caractere diſtinctif. Ces qualités néanmoins étoient accompagnées d'une prudence mâle, qui ſembloit lui

[1] Liv. L. I, ch. 34.

aſſurer la fortune à laquelle elle aſpiroit. Une femme de ce caractere pouvoit-elle ſe réſoudre à mener une vie privée ? Elle avoit épouſé un homme riche, dans l'eſpérance que par ce mariage elle s'éleveroit encore au-deſſus de ſa condition ; & cependant elle ſe voyoit au-deſſous de l'état pour lequel elle étoit née. Le mérite de ſon mari étoit un obſtacle à ſon élévation : on l'avoit exclus de toutes les charges par jalouſie, & il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût jamais y parvenir. Lucumon devoit être aſſez diſpoſé par lui-même à ſortir de Tarquinie, & ſa femme naturellement ambitieuſe n'avoit garde de manquer de l'entretenir dans cette penſée. « Sortons, » lui diſoit-elle, de ce païs ingrat : abandonnons » une ville qui n'eſt pas digne de vous. Puiſque » votre mérite eſt ſi mal récompenſé à Tarquinie, » je renonce volontiers à l'amour que j'ai naturellement pour le lieu de ma naiſſance. Je veux » vous accompagner dans votre généreux exil. Je » ſerai pleinement récompenſée du ſacrifice que » je fais aujourd'hui, en partageant avec vous » les honneurs où vous ne pouvez manquer de » parvenir. On reçoit à Rome tous les étrangers, » on leur accorde avec bonté le droit de bourgeoiſie, & la vertu y eſt honorée. Cette ville » floriſſante connoît trop bien ſes intérêts pour » ne pas récompenſer le mérite par-tout où il ſe

» trouve. Les Romains ne cherchent qu'à combler » d'honneurs les hommes illuſtres qui ſe retirent » chez eux. Ils leur donnent le commandement » de leurs armées, ils les reçoivent dans le ſénat, » le trône même leur eſt ouvert. Numa dont la » mémoire eſt reſpectée à Rome au-deſſus de » celle de tous les autres princes, étoit un étran- » ger ; & le roi qui les gouverne aujourd'hui, » n'eſt tout au plus qu'à moitié Romain ».

VII. Lucumon l'écoutoit [1] avec plaiſir ; & comme il avoit beaucoup moins d'habitudes à Tarquinie, & moins d'attachement pour cette ville que Tanaquil dont toute la famille en étoit originaire, il ne fut pas long-tems à ſe déterminer à en ſortir. Outre ſa femme, il prit avec lui quelques-uns de ſes amis, un grand nombre d'eſclaves, de domeſtiques, & tous ſes effets, & s'en alla droit à Rome. Quand il fut arrivé au Janicule, d'où l'on commence à appercevoir la ville de Rome en venant de Tyrrhénie, une aigle fondant tout d'un coup ſur ſa tête, lui enleva ſon chapeau, & après avoir voltigé autour du chariot où étoit Lucumon, elle s'élança ſi haut qu'on la perdit de vue. Un moment après elle reparut, & lui remit ſon chapeau ſur la tête dans le même état où il étoit auparavant. Alors Tanaquil qui avoit été élevée dans la connoiſſance

[1] Dion. Hal. Liv.

des auſpices, embraſſa ſon mari, & lui donna de bonnes eſpérances, en l'aſſurant qu'un jour il ſeroit aſſis ſur le trône de la ville où ils alloient entrer; que ſi les règles de l'art des augures qu'elle avoit appris dans ſon païs, étoient certaines, elle ne pouvoit pas ſe tromper; qu'au reſte c'étoit à lui de travailler à ſe rendre digne de la couronne, & qu'il ne devoit rien oublier pour mériter l'eſtime des Romains, afin qu'ils exécutaſſent en ſa faveur les ordres du deſtin, & qu'ils le forçaſſent pour ainſi dire à accepter la royauté. Ces heureux préſages le remplirent de joie, & fondé ſur les prédictions de Tanaquil, il penſa ſérieuſement à ſe rendre digne des honneurs qui lui étoient deſtinés. Il s'arrêta aux portes de la ville pour remercier les dieux des augures favorables qu'ils lui avoient envoyés, & après ces actions de graces il entra dans Rome avec une joie proportionnée à la grandeur de la dignité qui lui étoit promiſe.

VIII. Ancus Marcius étoit alors roi de Rome*. Il étoit petit-fils de Numa, marchoit ſur les traces de ſon ayeul, & lui reſſembloit de caractère. Sous le regne de ſon prédéceſſeur on avoit négligé les cérémonies religieuſes inſtituées par Numa, & la plupart des Romains s'appliquant

* C'étoit la ſeptieme ou la huitieme année de ſon régne, l'an de Rome 121 ou 122. Lucumon avoit environ vingt-cinq ans.

uniquement aux exercices de la guerre, n'avoient cherché qu'à s'enrichir des dépouilles des ennemis. Ancus, à ſon avénement à la couronne, aſſembla le peuple, & l'exhorta à reprendre les exercices de la religion comme du tems de Numa. Il étoit pieux comme ſon ayeul maternel, & aimoit la religion. Il n'aimoit pas moins la paix, & ſes ſujets avoient conçu de grandes eſpérances de jouïr ſous ſon regne de la même tranquillité dont ils avoient goûté les douceurs ſous celui de Numa, dont la mémoire leur étoit chere. Les villes voiſines mirent obſtacle à ſes bonnes intentions, & trouverent des prétextes pour recommencer la guerre. Elles ſe promettoient un heureux ſuccès de toutes leurs entrepriſes, parce qu'elles ſavoient que Marcius n'étoit pas d'un caractere guerrier. Mais elles y furent trompées. Si Ancus aimoit la paix, il n'en étoit pas pour cela moins capable de faire la guerre quand il s'y voyoit contraint; d'ailleurs il avoit de bonnes troupes, bien diſciplinées par ſon prédéceſſeur, accoutumées à vaincre, & animées par une ſuite conſtante d'heureux ſuccès. Les Latins perſuadés que l'éloignement qu'il avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou de peu d'expérience, firent le dégât ſur les terres des Romains. Il leur envoya une ambaſſade pour les ſommer de rendre tout ce qu'ils avoient enlevé; & ſur leur refus,

il aſſiégea la ville de Politorie, & en transféra les habitans à Rome. Il prit auſſi les villes de Tellène & de Fidene. Après la priſe de ces places, les Romains & les Latins ſe battirent en deux différentes occaſions. Dans la premiere, l'action dura long-tems ſans que la victoire ſe déclarât, & les deux armées ſe retirerent avec un égal avantage : mais dans la ſeconde les Romains gagnerent la bataille, & pourſuivirent les ennemis juſques dans leur camp. On continua dans la ſuite à faire des actes d'hoſtilité, & l'on en vint ſouvent à des eſcarmouches, où les Romains eurent preſque toujours l'avantage, parce qu'ils avoient poſté des troupes en embuſcade ſous le commandement de Tarquin le Thyrrhénien. Ancus n'avoit d'abord pris les armes que pour ſe défendre. Mais quand il ſe vit victorieux, il pouſſa ſon avantage, & la fortune l'accompagna toujours; de ſorte qu'après les Latins, il fit ſentir ſa puiſſance aux Fidénates, aux Véiens & aux Sabins. Son regne fut donc troublé par de fréquentes guerres, mais il ne fut pas malheureux; & l'on peut dire que, quoiqu'il ne procurât point à ſes ſujets autant de tranquillité & de repos qu'il le déſiroit, les troubles ne furent pas aſſez grands ni leurs infortunes aſſez conſidérables pour les impatienter.

IX. Ce fut ſous le regne de ce prince que

Lucumon vint à Rome. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il demanda à parler au roi ; il lui dit qui il étoit, qu'il venoit à Rome pour y établir ſa demeure ; qu'il apportoit avec lui toutes les richeſſes que ſon pere lui avoit laiſſées, & que, comme ces biens étoient trop conſidérables pour un ſujet, il lui en faiſoit offre, tant pour ſes dépenſes parculieres que pour les beſoins de la république. Un pareil compliment ne pouvoit être que très-agréable. Marcius le reçut avec beaucoup d'amitié, lui & tous ceux de ſa ſuite ; il lui permit de choiſir tel quartier de la ville qu'il lui plairoit pour y bâtir, & lui donna une portion conſidérable des terres du public. Lucumon, pour ſe conformer aux manieres des Romains, changea ſon nom en celui de Lucius, & de la ville où il étoit né il prit le ſurnom de Tarquin. Dans la ſuite on l'appella toujours de ce dernier nom ; & dans les ſiécles ſuivans, pour le diſtinguer de ſon petit-fils, on lui donna le ſurnom de Priſcus, c'eſt-à-dire, l'Ancien. Il eſt aſſez probable que ſa femme changea auſſi ſon nom en celui de Caia Cæcilia. Mais ce fait eſt conteſté, & il eſt certain que les hiſtoriens l'appellent ordinairement Tanaquil.

X. On ſuppoſe ordinairemeut que Tarquin *

* Voyez la note ſur le ch. VIII. C'eſt l'époque de l'invaſion des Scythes dans l'Aſie, 633 ans avant l'Ere chrétienne.

vint à Rome vers la huitieme année du regne d'Ancus, quoique quelques auteurs croient qu'il y vint plutôt. En effet, nous voyons dans l'hiſtoire qu'immédiatement après la huitieme année de Marcius, il commandoit déjà quelques garniſons Romaines ſur les frontieres des Latins. Les Romains étoient alors en guerre avec les villes Latines. Tarquin qu'ils avoient mis à la tête d'une partie de leurs troupes, faiſoit de continuelles excurſions dant tout le païs des ennemis, & les tourmentoit beaucoup; il avoit ſoin en même tems d'empêcher que les Latins ne fiſſent aucun dégât conſidérable ſur les terres Romaines. Ces belles actions lui acquirent une ſi grande réputation, que l'année ſuivante il fut fait général de la cavalerie dans la guerre contre les Sabins.

XI. Marcius informé par ſes eſpions & par quelques déſerteurs, que les ennemis avoient envoyé la plus grande partie de leur armée dans les campagnes pour les ravager, & qu'il n'étoit reſté qu'une foible garniſon dans leur camp, ordonna à Tarquin d'aller avec la cavalerie attaquer les pillars. Pendant ce tems-là il courut lui-même à la tête de ſon infanterie au camp des Sabins, & le força dès la premiere attaque. Les Sabins voyant que la cavalerie Romaine venoit fondre ſur eux, abandonnerent tout leur butin, & ne penſerent qu'à ſe retirer en bon ordre dans

leurs retranchemens. Quand ils y furent arrivés, l'ennemi s'en étant emparé ils tâcherent de s'enfuir dans les bois & dans les montagnes. Mais Tarquin à la tête de ſa cavalerie légere, ne leur en donna pas le tems; il les pourſuivit ſi vivement qu'il n'y en eût que très-peu qui échapperent. Cette déroute obligea les Sabins à envoyer une ambaſſade à Rome pour demander la paix, qu'on leur accorda ſans peine. Nous ne ſavons point d'autres particularités des actions que fit Tarquin dans la guerre avant ſon avénement à la couronne. L'hiſtoire nous apprend ſeulement en général, qu'il ſe diſtingua par ſes exploits dans toutes les occaſions.

XII. Les hiſtoriens ont pris plus de plaiſir à nous informer de ſa conduite dans la ville. Il gagna bientôt les bonnes graces du roi par les ſecours d'argent qu'il lui fourniſſoit à propos, ſoit pour ſes dépenſes particulieres, ſoit pour les frais de la guerre. Marcius le fit patricien, ſénateur & enfin premier miniſtre. Mais la faveur dont le prince l'honoroit, ne diminuoit rien de l'eſtime & de l'affection de la nobleſſe & du peuple. Sa douceur, ſa politeſſe, ſes libéralités, ſes manieres prévenantes, & les bons offices qu'il rendoit volontiers à toutes ſortes de perſonnes, lui attachoient les grands & les petits. Jamais homme ne prit plus de plaiſir à faire du bien. Ses libéralités n'avoient point de bornes.

Il prodiguoit ſon argent & pour les beſoins de l'état & pour ceux des particuliers. Il cherchoit toutes les occaſions de ſervir les citoyens, il les prévenoit même dans leurs beſoins, de ſorte qu'on lui avoit double obligation des bons offices qu'il rendoit. Un de ſes premiers ſoins étoit d'éviter toute apparence d'orgueil, de fierté, de haureur; plus il ſe voyoit élevé, plus il étoit modeſte, & tout le monde étoit perſuadé qu'il n'étoit le favori du roi que parce qu'il n'avoir en vue que le bien public. Il gagnoit l'amitié des nobles & des ſénateurs par ſes politeſſes, celles du ſimple peuple par des faveurs réelles, par ſa douceur, par ſon affabiliré, & par ſes promeſſes obligeantes qu'il ne manquoit jamais d'exécuter. Il ne faut donc pas s'étonner ſi à la mort d'Ancus, qui ne laiſſoit que deux fils qui étoient en bas âge, il fur élu roi avec l'applaudiſſement de toute la ville *.

XIII. Je ſai que l'hiſtorien Romain rapporte les moyens par leſquels Tarquin parvint à la couronne, d'une façon rrès-injurieuſe à ſa mémoire. Il dit qu'Ancus avoir nommé Tarquin pour ruteur de ſes enfans : mais que celui-ci abuſa du pouvoir qu'il avoit ſur eux; qu'il les fit ſortir de la ville, ſous prétexte de les envoyer à la chaſſe, vers le tems que ſe devoient

* La ſeconde année de la quarante-unieme olympiade, l'an de Rome 139.

tenir

tenir les assemblées pour l'élection d'un roi ; qu'alors il fit un discours au peuple par lequel il lui demanda la couronne d'une maniere tout à fait insinuante, & qu'en effet il fut aussi-tôt élu. Mais le silence de Denys d'Halicarnasse, historien exact & diligent, est pour moi d'un grand poids contre ce prétendu fait qui n'a par lui-même aucune probabilité. C'est faire injure à la sagesse de Tarquin & à celle des Romains, que de supposer ou que l'un craignît la concurrence de deux jeunes enfans, ou que les autres pensassent à les élire : un homme d'une réputation aussi bien établie & d'une vertu aussi connue, n'avoit pas besoin de pareils artifices pour parvenir au thrône.

XIV. La premiere action qu'il fit après son élection, étoit très-juste, & déceloit en même tems un grand politique. La ville de Rome avoit été aggrandie sous chacun de ses prédécesseurs, mais le nombre des sénateurs étoit toujours le même que du tems de Romulus. Il n'étoit pas raisonnable qu'on ne fît point de changemens dans le sénat à proportion que le nombre des citoyens s'augmentoit, ni qu'une constitution faite dans les commencemens d'une ville encore foible & peu étendue, empêchât tant de gens de mérite d'avoir part à des honneurs qui ne leur étoient pas moins dûs qu'aux anciens patri-

ciens, puiſqu'ils avoient contribué à les augmenter. C'eſt ce qui porta le roi à choiſir cent nouveaux ſénateurs parmi les Plébéiens qui s'étoient ſignalés ou par leur valeur dans la guerre, ou par leur prudence dans la paix. Mais outre les raiſons publiques qui l'engageoient à faire cette promotion, il y trouvoit auſſi ſon intérêt particulier. Par ce moyen le ſénat étoit augmenté d'un tiers, & l'autorité du roi en devenoit d'autant plus grande qu'il n'étoit pas probable que ceux qui lui avoient des obligations perſonnelles, vouluſſent s'oppoſer à ſes intentions. Nous ne voyons pas néanmoins qu'il ait abuſé de ſa puiſſance pour engager ſes ſujets dans des deſſeins & des entrepriſes injuſtes. On applaudit au choix qu'il avoit fait de ces nouveaux ſénateurs, & on les diſtingua des autres par le nom de PATRES MINORUM GENTIUM *.

XV. Il fit auſſi une autre action, qu'on peut appeller une acte de dévotion, & par laquelle il gagna de plus en plus l'affection du peuple. Les vierges Veſtales pour qui les Romains avoient une extrême vénération, ſe trouvoient trop fatiguées des cérémonies publiques & des ſacrifices qu'elles étoient obligées de faire. Pour rendre leur fardeau plus leger, Tarquin en ajouta deux aux quatre que Numa avoit inſtituées. Ce nombre

* Peres de moindres familles; ſénateurs de races moins anciennes.

parut ſuffiſant, & jamais on ne l'augmenta dans la ſuite. Il eut le chagrin de ſe voir obligé d'en punir une. C'étoit Pinaria fille de Publius; elle ſe trouva coupable de quelque faute conſidérable contre la chaſteté, & fut enterrée toute vive. On dit que ce fut lui qui détermina ce genre de punition & toutes les formalités qu'on y obſervoit. Quelques Hiſtoriens aſſurent qu'il en reçut des ordres exprès dans un ſonge, & il eſt très-probable qu'il n'étoit pas fâché qu'on le crût ainſi.

XVI. Auſſi-tôt après ces différentes inſtitutions, il fut obligé de faire la guerre aux Apiolains. Apiole étoit une ville conſidérable dans le païs des Latins. Les habitans de cette ville, ſuivant une façon de penſer qui paroît n'avoir été que trop commune dans ce tems-là, ne ſe croyoient obligés à garder les traités qu'ils avoient faits avec les Romains, que tant que vivoit le prince avec lequel il les avoient conclus. Sur ce principe, à la premiere nouvelle de la mort d'Ancus ils entrerent ſur les terres des Romains, & en emporterent un gros butin. Comme il y avoit beaucoup d'apparence que pluſieurs autres villes ne manqueroient pas d'imiter leur conduite ſi elle demeuroit impunie, Tarquin réſolut de châtier cette inſolence avec la derniere ſévérité. Il leva une

armée, entra dans leur païs, & le ravagea à ſon tour. Les Apiolains ayant enfin reçu quelques troupes auxiliaires des autres villes Latines, prirent le parti de hazarder une bataille: mais ils furent défaits. Ils en hazarderent enſuite une ſeconde, & n'y ayant pas eu un meilleur ſuccès que dans la premiere, ils furent contraints de ſe retirer dans leur ville, où Tarquin les aſſiégea. Il preſſa le ſiége avec une vigueur extraordinaire. Comme les forces des Romains étoient beaucoup plus nombreuſes que celles de la ville, elles donnoient des aſſauts continuels; & roulant tour à tour, elles avoient le tems de ſe repoſer, tandis que les aſſiégés n'avoient aucun relâche ni jour ni nuit, étant obligés de combattre ſans ceſſe pour repouſſer les aſſiégeans. La ville fut emportée d'aſſaut, & la plupart des Apiolains périrent dans les combats. Quelques autres, mais en petit nombre, rendirent les armes, & on leur laiſſa la vie: mais on les mena tous à Rome avec leurs femmes & leurs enfans, & ils furent réduits en ſervitude ou vendus. La ville fut miſe au pillage, puis réduite en cendres, & on en raſa les murailles juſqu'aux fondemens. Tarquin en puniſſant ces peuples avec tant de ſévérité, de même que dans la ſuite il punit en pareil cas ceux de Cornicule, agiſſoit plutôt comme un juge qui exécute une

ſentence contre des traîtres & des rebelles opiniâtres, que comme un prince engagé dans une guerre contre un ennemi qui a de l'honneur & qui ſe conduit ſelon les regles, & quelque dur que paroiſſe le traitement qu'il leur fit, on ne peut pas dire qu'il fut injuſte. La conduite différente qu'il tint à l'égard des Cruſtumériens & d'autres peuples, dont le crime étoit le même, mais dont la ſoumiſſion le déſarma, fit aſſez voir que la cruauté n'avoit point eu de part à la punition exemplaire des Apiolains & des Corniculains.

XVII. Cruſtumerie étoit originairement une colonie des Latins, mais depuis le regne de Romulus elle avoit toujours été ſoumiſe aux Romains. Tarquin étant parvenu à la couronne, les Cruſtumériens ſe révolterent, dans l'eſpérance d'être ſecourus par les Latins. Le roi leva une armée formidable, marcha contr'eux, & aucunes des villes Latines ne leur ayant envoyé du ſecours, ils furent obligés de ſe rendre à la merci des Romains. Quand l'armée approcha de leurs murailles, ils ouvrirent leurs portes, & envoyerent à Tarquin les plus vénérables de leurs citoyens pour lui rendre la ville & pour implorer ſa clémence. Tarquin les traita avec plus de douceur qu'ils n'avoient eſpéré; il n'en mit pas un ſeul à mort, ſe

contentant d'impoſer une amende à quelques-uns qui étoient notoirement les plus coupables & auteurs de la révolte ; quant aux autres, il les laiſſa dans leur premier état, ſans leur ôter aucun de leurs priviléges. Mais pour empêcher qu'ils ne remuaſſent à l'avenir, il mit dans la ville une garniſon Romaine ; & par ce moyen il s'aſſura de leur fidélité. Les Nomentins eurent le même ſort. Se fiant ſur le ſecours des villes Latines, ils prirent les armes, & ſe mirent à ravager les terres des Romains. Tarquin marcha contr'eux pour les faire rentrer dans leur devoir. Le ſecours qu'ils attendoient, tardant trop à venir, & n'étant pas en état par eux-mêmes de réſiſter à l'armée Romaine, ils ſe ſoumirent comme avoient fait les Cruſtumeriens, & furent traités avec la même douceur.

XVIII. Les habitans de Collatie eurent auſſi la témérité de ſe ſoulever contre les Romains. Tarquin, après avoir réduit Nomente, marcha contr'eux. Ils comptoient tellement ſur leurs forces, qu'ils ſortirent à ſa rencontre. Mais ils furent punis de leur révolte, & ſans en venir à une action générale, Tarquin les défit dans pluſieurs eſcarmouches ; de ſorte que convaincus de leur propre foibleſſe, ils ſe réfugierent dans l'enceinte de leurs murs. Ils envoyerent demander des troupes aux villes Latines : mais comme ces ſecours tar-

doient trop, & que le roi preſſoit vivement le ſiége, ils furent enfin obligés de ſe rendre à la diſcrétion du vainqueur. L'hiſtorien Romain nous donne la formule dont on ſe ſervit en cette occaſion. Par cette formule les habitans de Collatie ſe donnent au roi & au peuple Romain, eux & leur ville, leurs terres, eaux, temples, & biens, & généralement toutes choſes, tant divines qu'humaines. Ils ne furent pas traités ſi doucement que les Nomentins & les Cruſtumériens. Tarquin les déſarma, il leur impoſa une amende pécuniaire; & pour les contenir dans le devoir, il mit dans la ville une garniſon Romaine, ſous le commandement d'Egérius ſon neveu, auquel il donna la ſouveraineté de cette place pour toute ſa vie, ce qui lui tint lieu de la part de la ſucceſſion de ſon pere, dont les circonſtances malheureuſes de ſa naiſſance l'avoient privé. Egérius établi à perpétuité gouverneur de Collatie, prit le ſurnom de Collatinus que ſes deſcendans porterent après lui.

XIX. Après la réduction de Collatie, Tarquin tourna ſes armes contre Cornicule, qui étoit une autre ville des Latins. Il commença par ravager les terres, ſans trouver d'oppoſition; & quand il vit qu'il ne venoit point de troupes pour défendre le païs, il s'approcha de la ville. Il fit d'abord pluſieurs tentatives pour engager les habitans à faire amitié avec lui à des conditions raiſonnables.

Mais ils regardèrent ces offres comme des marques de foibleſſe, & ne voulurent point entendre parler de paix. Leur ville étoit bien fortifiée, leurs affaires étoient en bon état, & ils comptoient ſur les ſecours qu'ils attendoient de toutes parts. C'eſt ce qui les détermina à rejetter toute propoſition & à ſe laiſſer aſſiéger. Tarquin fit donc ranger ſon armée autour de la ville, & leur donna l'aſſaut. Il trouva d'abord une vigoureuſe réſiſtance, & perdit beaucoup de monde dans les fréquentes attaques. Les aſſiégés firent pluſieurs ſorties qui leur réuſſirent : mais leurs réuſſites mêmes les épuiſoient. Enfin accablés de fatigues, ils commencerent à ſe diviſer. Les uns vouloient qu'on ſe rendît, & les autres qu'on tînt ferme juſqu'à la dernière extrêmité ; & quoique ce dernier avis l'emportât, la diſcorde les mettoit de plus en plus hors d'état de ſe défendre. Tarquin ſut en profiter ; il redoubla les aſſauts, & la ville fut emportée de force. Cette conquête fut très-ſanglante. Tout ce qu'il y avoit de braves citoyens périt les armes à la main. Les lâches & la populace ſurvêcurent à la ruine de leur patrie, mais on les vendit comme eſclaves avec leurs femmes & leurs enfans. Leur ville fut pillée, & réduite en cendres.

XX. Les Latins irrités de la rigueur avec laquelle Tarquin avoit traité la ville de Corni-

cule, & étonnés du ſuccès de ſes armes, réſolurent de joindre toutes leurs forces contre un ſi dangereux voiſin. Dans ce deſſein ils leverent une nombreuſe armée ; ils ſe jetterent ſur les meilleures terres des Romains ; & après les avoir ravagées, ils ſe retirerent chargés de butin dans une fortereſſe qu'ils avoient bâtie pour leur sûreté. Tarquin de ſon côté alla à leur rencontre avec ſes plus leſtes troupes, & n'ayant pu les attirer au combat, il fut obligé de ſe jetter ſur leurs terres pour leur rendre la pareille. Les différentes courſes qu'il y fit, eurent l'effet qu'il en attendoit, & les Latins ne reculerent plus. Il ſe donna une action générale auprès de Fidenes, où il périt beaucoup de monde de part & d'autre. Les Romains cependant demeurerent maîtres du champ de bataille. La nuit les empêcha de remporter une victoire complette, & facilita aux ennemis les moyens d'abandonner leur camp pour ſe retirer dans leurs villes.

XXI. Après cette victoire, le roi envoya à toutes les villes ſéparément, pour leur offrir la paix à des conditions raiſonnables. Elles reçurent ſes envoyés bien différemment. Quelques-uns conſiderant le traitement qu'il avoit fait aux villes qui lui avoient réſiſté juſqu'à l'extrêmité, & la clémence dont il avoit uſé envers celles qui s'étoient rendues par capitulation, crurent qu'il

étoit dangereux d'irriter un conquérant que la victoire accompagnoit par-tout. Les Fidenates furent les premiers qui ſe ſoumirent ; les habitans de Cametie firent la même choſe, & quelques autres villes moins conſidérables, avec pluſieurs châteaux, ſuivirent leur exemple. Les autres Latins voyant que la plûpart des villes avoient abandonné la cauſe commune, en furent fort allarmés ; & pour empêcher que la contagion ne ſe répandît plus loin, ils convoquerent promptement une aſſemblée de la nation à Férente, pour délibérer ſur les moyens d'arrêter les conquêtes des Romains. Là il fut réſolu que chaque ville fourniroit autant de troupes qu'elle pourroit pour défendre la liberté de la patrie contre les entrepriſes de Rome, & qu'on enverroit des ambaſſadeurs aux peuples voiſins, particuliérement aux Etruriens & aux Sabins, pour leur demander des ſecours. Les Sabins promirent que dès qu'ils ſauroient que les troupes Latines auroient commencé à ravager les terres des Romains, ils prendroient les armes de leur côté, & que pour faire diverſion ils fourageroient les terres voiſines. Quant aux Etruriens, ils furent partagés de ſentimens. La plupart étoient d'avis de ne prendre aucune part à cette guerre. Il n'y eut que cinq de leurs villes qui s'engagerent à envoyer des troupes au ſecours des Latins, ſavoir

Cluſium, Arezzo, Volaterre, Ruſſelle, & Vetulone.

XXII. Ranimés par cette eſpérance, les Latins leverent dans toutes leurs villes autant de troupes qu'elles pouvoient leur en fournir, & s'étant joints à celles que les Etruriens leur avoient envoyées, ils fondirent ſur les terres de Rome. Dans le même tems les Sabins qui leur avoient promis leur ſecours, entrerent dans le païs voiſin pour y faire le dégât. Tarquin qui pendant leurs préparatifs avoit levé une nombreuſe armée, étoit tout prêt à ſe remettre en campagne. Mais ayant fait réflexion que ce ſeroit affoiblir ſes troupes que de les partager en deux corps, il réſolut de laiſſer faire aux Sabins tout le mal qu'ils pourroient, & de marcher à la tête de toutes ſes forces contre les Latins & les Etruriens. Quand les deux armées furent en préſence, elles s'obſerverent pendant quelques jours ſans oſer hazarder une action générale. Mais de tems en tems la cavalerie légere ſe détachoit de part & d'autre, & livroit quelquefois des combats très-ſanglans. Les troupes enfin ſe laſſerent de ces eſcarmouches, & on en vint bien-tôt à une action générale. Les eſcarmoucheurs s'étant animés au combat, ceux qui étoient reſtés dans les retranchemens, en ſortirent d'abord en petit nombre pour ſecourir les leurs, & tous enfin ſe trouverent engagés

dans une bataille. Les deux armées preſqu'égales en nombre tant pour la cavalerie que pour l'infanterie, ſe diſputerent la victoire avec une valeur incroyable; tous les ſoldats également exercés dans le métier de la guerre, & également animés les uns contre les autres, étoient perſuadés que cette journée devoit décider du ſalut & de la liberté des deux nations. L'action dura tout le reſte du jour, & la nuit étant venue on ſe ſépara ſans ſavoir de quel côté étoit l'avantage. Mais le lendemain la différente contenance des deux armées fit aſſez voir pour qui la victoire s'étoit déclarée. Car Tarquin pour montrer qu'il étoit prêt à livrer un ſecond combat, fit avancer ſes troupes dans la plaine, où il les retint quelque tems rangées en bataille. Les Latins au contraire n'oſoient remuer ni ſortir de leurs lignes. Quand il vit qu'ils ne faiſoient aucun mouvement, il fit enterrer honorablement ſes morts & dépouiller ceux des ennemis, après quoi il rentra dans ſon camp avec un air triomphant.

XXIII. Quelques jours après, les Latins ayant reçu des Etruriens un nouveau renfort, hazarderent une ſeconde bataille. Elle fut beaucoup plus ſanglante que la premiere. D'abord les Romains plierent, & leur aîle gauche fut miſe en déſordre. Mais Tarquin qui combattoit avec ſuccès à l'aîle droite, étant informé que ſes troupes avoient

lâché pied, courut à leur ſecours avec les meilleurs eſcadrons de ſa cavalerie. Il attaque l'ennemi avec fureur, & jette la terreur par tous les rangs. En même tems toute l'infanterie Romaine revient de ſa premiere épouvante, elle ſe rallie, met à ſon tour les ennemis en déroute, & les taille en pieces ſans leur donner de quartier. Le roi laiſſe le corps de ſon armée pour achever la victoire, & ordonne cependant à ſon infanterie de le ſuivre au petit pas en ordre de bataille. Il court lui-même à bride abattue au camp des Latins avec ſa cavalerie, il y arrive avant que les fuyards y aient porté la nouvelle de leur défaite, & le prend du premier aſſaut. D'un côté les fuyards y accourrent en foule, & de l'autre la garniſon en ſort pour ſe jetter dans la plaine. Les Romains tombent ſur les uns & ſur les autres, & en font une ſanglante boucherie. Les uns meurent les armes à la main, les autres pouſſés & culbutés dans leurs lignes, périſſent miſérablement. Quelques-uns, mais en petit nombre, échappent à la mort, & ſe rendent à la merci du vainqueur. De l'aveu de toutes les troupes, on fut redevable à Tarquin du ſuccès de cette journée. Il trouva de groſſes ſommes d'argent dans le camp des Latins & quantité d'autres effets; il s'en réſerva une partie, & abandonna le reſte au pillage.

XXIV. Après une expédition si glorieuse, il marcha contre les villes des Latins, résolu d'emporter de force celles qui refuseroient de se soumettre. Mais il ne fut point obligé de les assiéger. Elles eurent toutes recours à sa clémence, & n'employant pour armes que les prières, elles lui demanderent la paix à telles conditions qu'il voudroit, & lui ouvrirent leurs portes. Tarquin dans cette occasion donna des marques de sa modération & de sa clémence. Il ne fit mourir personne, il ne condamna aucun citoyen ni à l'exil ni à l'amende; il ne changea rien à leurs loix, à leur gouvernement, à leurs priviléges; & sans leur faire payer de contributions, il leur laissa la jouissance entiere de leurs terres & autres biens. Il leur ordonna seulement de rendre aux Romains les transfuges & les prisonniers sans rançon, de remettre à leurs maîtres tous les esclaves qu'ils avoient enlevés dans leurs courses, de restituer ou payer aux gens de la campagne ce qu'ils leur avoient emporté, en un mot de réparer tous les torts qu'ils avoient faits sur les terres de la république; leur promettant que s'ils rempliſſoient exactement ces conditions, ils seroient toujours amis & alliés des Romains, pourvu que dans la suite ils les regardassent comme leurs protecteurs, qu'ils eussent toujours une parfaite déférence pour leurs ordres, & que jamais, ils n'en-

traſſent dans aucune intrigue contre leurs intérêts.

XXV. La guerre des Latins étant ſi heureuſement & ſi glorieuſement terminée, Tarquin revint à Rome, & y reçut les honneurs du triomphe. Il ajouta pluſieurs choſes aux ornemens & à la pompe de cette ſolemnité. L'hiſtoire nous apprend qu'il reçut les honneurs du triomphe en robe d'or; & quelques auteurs d'une autorité plus douteuſe, diſent qu'il les reçut dans un char d'or. Quoi qu'il en ſoit, il ajouta tant de nouveaux ornemens à la magnificence du triomphe, qu'il y a des auteurs qui diſent qu'il fut le premier qui inſtitua cette auguſte cérémonie. Il célébra auſſi des jeux avec une pompe & une dépenſe qui juſqu'alors avoient été inconnues à Rome. Les dépouilles qu'il avoit enlevées aux ennemis, étoient plus que ſuffiſantes pour fournir à toutes ces dépenſes. Ce fut à cette occaſion qu'il fit bâtir le grand cirque entre le mont Palatin & le mont Aventin. Avant ce tems-là, tous les ſpectateurs qui aſſiſtoient à ces ſortes de ſolemnités étoient debout. Tarquin fut le premier qui fit faire autour de ce cirque des ſiéges couverts, qu'il partagea en trente parties, aſſignant à chaque curie ſes places particulieres, afin que tout le monde fût aſſis en ſon rang. Dans le tems que Denys d'Halicarnaſſe étoit à Rome, ce cirque avoit trois

ſtades & demie de longueur, ſur quatre plethres* ou arpens de largeur, & il y tenoit 150000 hommes fort à l'aiſe. Mais il n'étoit pas ſi grand du tems de Tarquin; on l'avoit augmenté depuis ſon regne, & on y avoit ajouté beaucoup d'ornemens. Les jeux que ce prince fit célébrer pour le divertiſſement du peuple, conſiſtoient principalement en courſes de chevaux & en lutteurs qu'il avoit fait venir d'Etrurie. Depuis ce tems-là ces jeux ſe célébrent tous les ans, & on les appella les jeux Romains ou les grands jeux.

XXVI. Tarquin fit en même tems orner le Forum Romanum, c'eſt-à-dire, la place publique de Rome, où l'on rendoit la juſtice, où ſe faiſoient les aſſemblées, & où l'on traitoit des affaires; il fit bâtir des boutiques & pluſieurs autres édifices autour de cette place. Mais ce qu'il fit de plus important, c'eſt qu'il rétablit les murs de Rome, qui auparavant n'étoient que de pierres brutes, mal polies, poſées les unes ſur les autres ſans aucun art. Quelque fabuleux que ſoit ce que l'on dit de Remus, ſavoir, qu'il franchit d'un ſaut les murs dont ſon frere avoit fortifié ſa nouvelle ville, il eſt certain que ſes fortifications étoient peu de choſe. Quand on ajouta une colline à la ville de Rome, on la

* Le plethre eſt une meſure de cent pieds dans chaque dimenſion; l'arpent de cent perches quarrées.

fortifia

fortifia de murailles. Mais ces murailles étoient faites à la hâte, de ſorte qu'elles n'étoient pas aſſez fortes pour mettre la ville en ſûreté; & d'ailleurs elles étoient ſi mal bâties qu'elles ne ſervoient pas même d'ornement. Tarquin crut qu'il ne pouvoit mieux occuper le peuple qu'à fortifier toute la ville de nouvelles murailles de pierres de taille quarrées. Mais à peine eut-il fait commencer l'ouvrage, qu'il fut obligé de l'interrompre à l'occaſion des excurſions que faiſoient les Sabins ſur les terres de la république.

XXVII. Cette nation ſavoit combien elle avoit offenſé les Romains, & que Tarquin ne différoit à ſe venger que pour le faire plus ſûrement. C'eſt pourquoi elle réſolut de le prévenir, & fit paſſer le Téverone à ſon armée avant que les Romains euſſent des troupes en campagne. Mais Tarquin avoit fait des préparatifs de loin; & quelque diligence que fiſſent les ennemis, il fut auſſi-tôt prêt qu'eux. Les armées ſe rencontrerent ſur les frontieres, & en vinrent aux mains. Le combat fut très-ſanglant, & dura juſqu'à la nuit ſans que la victoire ſe déclarât. Les jours ſuivans ils ne ſortirent point de leurs lignes ni les uns ni les autres. Au contraire ils reculerent leurs camps, & à la fin chacun ſe retira comme de concert, ſans piller le païs ennemi. Car le général des Sabins & le roi des Romains avoient le même deſſein de

mettre ſur pied une armée plus nombreuſe pour rentrer en campagne au commencement du printems.

XXVIII. Les deux nations ayant fait de nouveaux préparatifs, recommencerent leurs hoſtilités dès que la belle ſaiſon fut venue. Les Sabins qui avoient reçu des Etruriens un renfort conſidérable, parurent les premiers en campagne. Ils vinrent ſe poſter près de Fidenes, au confluent du Téverone & du Tibre, où ils établirent deux camps ſur une même ligne. Le lit commun des deux fleuves étoit entre deux. Mais ils y firent un pont de bois ſur des bateaux pour avoir communication de l'un à l'autre; de ſorte que ce n'étoit, pour ainſi dire, qu'un ſeul & même camp. Sur la nouvelle de leur marche, Tarquin ſe mit auſſi en campagne avec ſon armée, & alla ſe camper auprès du Téverone, un peu au-deſſus des Sabins. Il ſe ſaiſit d'une colline où il n'étoit pas poſſible aux ennemis de l'attaquer, & à la faveur de ce poſte avantageux, il différa de livrer bataille juſqu'à ce qu'il fût ſûr du ſuccès. Quelqu'envie qu'euſſent les deux armées d'en venir aux mains, il n'y eut cependant aucune action générale. Mais Tarquin, ſans donner bataille, ruina entiérement les affaires des Sabins par un ſtratagême qui eſt un des plus remarquables de l'antiquité. Voici de quelle maniere il s'y prit. Il

jetta ſur le Tévetone, auprès duquel il s'étoit campé, quantité de petits bateaux, qu'il remplit de poix, de ſoufre, de bois ſec, & d'autres matieres combuſtibles; & vers la quatrieme veille il y fit mettre le feu, & les laiſſa aller au courant de l'eau. Le vent favoriſant ſon deſſein, ces brûlots gagnerent bientôt le pont, & y cauſerent un grand embrâſement. Les Sabins appetçoivent des tourbillons de flamme, ils accourent au pont, & font tous leurs efforts pour arrêter l'incendie. Pendant ce tems-là Tarquin fait marcher ſon armée en ordre de bataille, attaque un des deux camps qui étoit du même côté de la riviere que ſes troupes, & s'en empare d'autant plus facilement que la plupart des ennemis l'avoient abandonné pour courir au feu. Tandis que cela ſe paſſoit, un détachement de l'armée Romaine, que le roi avoit envoyé la nuit d'auparavant, & qui avoit paſſé le fleuve, partie ſur des bateaux, partie ſur des radeaux, ſortit de ſon embuſcade dès qu'il vit le pont en feu, & ſe rendit maître de l'autre camp avec la même facilité. Les Sabins qui s'étoient mis en défenſe, furent taillés en piéces par les Romains; d'autres ſe jetterent dans le fleuve pour ſe ſauver à la nâge, mais ne pouvant réſiſter à la rapidité de ſon cours, ils furent engloutis; & la plupart de ceux qui étoient allés éteindre l'incendie du pont, périrent miſérable-

ment par le feu. On fit auſſi un grand nombre de priſonniers ; & afin qu'il ne manquât rien à la gloire de cette journée, les Romains perdirent très-peu de monde.

XXIX. On dit qu'on apprit à Rome cette importante victoire par les armes des ennemis qu'on vit flotter ſur le fleuve, avant que perſonne pût y en porter la nouvelle. Le roi envoya à la ville les dépouilles qu'il avoit enlevées dans les deux camps. On les mit toutes en pile, & on en fit un ſacrifice au dieu Vulcain, à qui Tarquin les avoit vouées en cas que ſes entrepriſes euſſent un heureux ſuccès. Le roi profitant de ſa victoire, continua à ravager les terres des ennemis, tandis que la terreur de ſes armes étoit répandue parmi eux. Les Sabins qui avoient perdu leurs meilleures troupes dans la derniere action, mirent ſur pied une nouvelle armée. Elle n'étoit compoſée que de ſoldats ſans expérience & peu aguerris. Ils oſerent néanmoins hazarder une bataille ; mais ils eurent le ſuccès qu'ils devoient attendre de l'inégalité de leurs forces. Après cette déroute, reconnoiſſant leur foibleſſe & leur témérité, ils envoyerent des ambaſſadeurs à Rome, & demanderent une trêve ; on la leur accorda pour ſix ans.

XXX. Tarquin ayant terminé cette guerre, reçut les honneurs du triomphe : mais il ne jouit

pas long-tems de la paix. Dans les batailles précédentes on avoit fait un grand nombre de priſonniers ſur les Etruriens. Ils envoyerent des ambaſſadeurs à Rome pour demander qu'on les leur rendît. Tarquin ne jugea pas à propos d'accorder cette faveur à une nation qui paroiſſoit toujours portée à ſe déclarer contre Rome. Sur ſon refus, il ſe tint une aſſemblée ſolemnelle des états du païs, où il fut réſolu que toutes les villes d'Etrurie s'uniroient enſemble pour faire la guerre à l'ennemi commun, & que ceux qui ne voudroient pas entrer dans cette ligue, ſeroient déclarés rebelles & déchus des droits de l'alliance. En vertu de cette ordonnance ils prirent tous les armes, & on vit bientôt une nombreuſe armée ſur pied. D'abord ils paſſerent le Tibre, & vinrent ſe camper à la vue de Fidenes. Cette ville ne les arrêta pas long-tems. Elle étoit agitée d'une ſédition, & ils ſurent profiter de l'occaſion pour s'en rendre maîtres par intelligence. Enſuite ils pillerent les terres des Romains ſans trouver de réſiſtance. Ils en enleverent un grand nombre de priſonniers; & laiſſant une forte garniſon dans Fidenes, ils s'en retournerent chargés de butin.

XXXI. Tarquin attendit que les ennemis euſſent jetté leur premier feu, & laiſſa piller les terres des Romains. Mais l'année ſuivante, il arma toutes ſes forces domeſtiques, fit venir des

villes alliées autant de troupes qu'elles purent lui en fournir, & dès le commencement du printems il ouvrit la campagne avant que les Etruriens puſſent s'aſſembler de toutes leurs villes. Comme ſon armée étoit très-nombreuſe, il la partagea en deux corps. Il ſe mit lui-même à la tête du premier qui étoit compoſé de troupes Romaines, & marcha contres les villes des Tyrrhéniens. Le ſecond comprenoit les alliés, Latins pour la plupart, dont il donna le commandement à Egérius ſon neveu, avec ordre d'aller bloquer Fidenes. Les alliés mirent donc le ſiége devant cette ville. Mais comme ils ſe croyoient ſupérieurs en nombre, & que pour cette raiſon ils mépriſoient les ennemis, ils ſe camperent dans un lieu peu ſûr, & n'eurent pas aſſez de ſoin de ſe bien retrancher. Cette négligence leur coûta cher, & peu s'en fallut qu'ils ne fuſſent défaits à plate-couture; car la garniſon de Fidenes qui avoit fait venir ſecrétement des ſecours d'Etrurie, fit ſur eux une ſortie ſi à propos, que du premier effort elle emporta leurs retranchemens qui étoient mal gardés, & que tombant ſur les fourageurs, elle en fit un grand carnage.

XXXII. Pendant ce tems-là, le roi à la tête de l'armée Romaine entra ſur les terres des Veiens, & y fit le dégât, juſqu'à ce que les Etruriens fuſſent venus à leur ſecours, & qu'il

les eût attirés à un combat dont le ſuccès fut entiérement à ſon avantage. Après ce combat, les Veiens s'étant retirés dans leurs murailles, les campagnes lui furent ouvertes; il les parcourut ſans trouver de réſiſtance, y fit un grand nombre de priſonniers, & avant la fin du printems il s'en retourna à Rome chargé de butin. Ce païs étant riche & très-abondant, il réſolut enfin d'en tirer ce qui lui étoit néceſſaire pour faire ſubſiſter & pour entretenir ſon armée. Il y fit trois courſes conſécutives, & déſola tellement les terres les plus fertiles qu'il mit ces pauvres peuples hors d'état de recueillir ni bled, ni vin, ni fruits pendant trois ans. Il ravagea de la même maniere les campagnes de Céré, qui étoit une des plus grandes villes, des plus peuplées & des plus riches de l'Etrurie. Il en ſortit des troupes pour défendre les terres, mais elles furent battues & obligées de ſe retirer ſous leurs murailles. Les Romains s'étant rendus maîtres de ces campagnes qui fourniſſoient abondamment à toutes les néceſſités de la vie, y vécurent pluſieurs jours aux dépens de l'ennemi; & quand il fut tems de ſe retirer, ils en emporterent tout ce qu'ils purent. De ſi heureux ſuccès animerent Tarquin à pourſuivre ſes conquêtes. Il marcha vers Fidenes dans le deſſein d'en chaſſer la garniſon & de punir ſévérement ceux qui avoient livré la ville

aux Etruriens. La garniſon fit une ſortie pour l'empêcher d'en faire le ſiége. Mais les Romains la défirent dans un combat, & prirent la ville d'aſſaut. Quelques-uns des citoyens qui s'étoient diſtingués dans la révolte, furent décollés, & d'autres moins coupables furent, ou bannis à perpétuité, ou condamnés à de groſſes amendes. Le roi donna tous les biens des coupables à ceux de l'ancienne colonie Romaine qui lui avoient toujours été fideles, ou il les diſtribua à la nouvelle garniſon qu'il y laiſſoit.

XXXIII. Nous n'avons pas beaucoup de particularités d'une guerre ſi glorieuſe & à Tarquin & à la ville de Rome. Nous ſavons ſeulement en général qu'elle fut très-fatale aux Etruriens, & qu'après avoir duré neuf ans, elle ſe termina par la bataille d'Erete dans le païs des Sabins. Les Etruriens avoient pris leur marche par cette ville, parce que la trêve de ſix ans qu'ils avoient obtenue de Tarquin, étoit expirée, & qu'ils n'avoient rien tant à cœur que de réparer leurs pertes. Ils comptoient d'autant plus ſur ces ſecours que les villes Sabines pouvoient leur donner une floriſſante jeuneſſe, qui avoit eu le tems de croître & de ſe fortifier pendant la trêve. Car il ne leur vint point de ſecours, excepté quelques volontaires à qui ils donnoient une groſſe paye. D'ailleurs l'armée Romaine ayant

fait prompte diligence, parut beaucoup plutôt qu'ils ne s'y attendoient, & il fallut en venir aux mains. Les Romains remporterent en cette journée une victoire complette, qui leur coûta peu de monde. Les Etruriens au contraire y firent des pertes irréparables. La plupart ſe défendirent juſqu'à l'extrémité, & reſterent ſur le champ de bataille ; les autres cherchant à s'échapper par des routes inconnues, tomberent dans des défilés impraticables, où il ne leur reſtoit point d'autre reſſource que de ſe laiſſer tailler en pièces ou de ſe rendre à la diſcrétion du vainqueur. Cette affreuſe déroute leur fit perdre toute eſpérance, ſur-tout lorſqu'ils virent que d'une ſi nombreuſe armée, il ne revenoit preſque perſonne. Les chefs de la nation informés que Tarquin ſe préparoit à continuer la guerre, prirent un parti que la prudence ſeule pouvoit leur ſuggérer. Ils convoquerent les états généraux, & il fut réſolu qu'on demanderoit la paix. Auſſi-tôt on envoya à Rome une ambaſſade compoſée des perſonnes les plus diſtinguées de chaque ville & par leur âge & par leur rang, avec plein pouvoir de conclure un traité aux conditions qu'il plairoit au roi.

XXXIV. La nouvelle de la victoire que Tarquin venoit de remporter, étant arrivée à Rome, le ſénat & le peuple d'un commun

conſentement lui décernerent les honneurs du triomphe. Il étoit de retour, & avoit déjà fait ſon entrée triomphante, lorſque les députés des villes d'Etrurie arriverent. Il les reçut avec beaucoup d'humanité ; il écouta même avec patience un long diſcours dans lequel ils s'étendirent ſur la modération & la clémence dont ils tâchoient de lui inſpirer les ſentimens, & ſur les anciennes alliances qui les uniſſoient avec les Romains. Quand ils eurent fini, il leur dit qu'il n'avoit qu'une queſtion à leur faire, ſavoir, s'ils venoient diſputer avec lui de l'égalité, & ſi les villes qui les avoient envoyés, ſe regardoient encore comme ſouveraines & indépendantes, ou ſi elles ſe reconnoiſſoient vaincues & vouloient ſe ſoumettre au vainqueur ? Les ambaſſadeurs déclarerent hautement qu'ils venoient pour lui remettre leurs villes, & qu'ils ſe trouveroient trop heureux de recevoir la paix aux conditions qu'il voudroit. Tarquin ravi de les voir ſoumis : « Ecoutez maintenant, leur dit-il, » à quelles conditions je vous accorde la paix, » & de quelle maniere je veux récompenſer » votre ſoumiſſion. Mon deſſein n'eſt point de » faire mourir, ni d'exiler, ni de dépouiller de » ſes biens aucun des Etruriens. Je laiſſe à toutes » vos villes la liberté de vivre ſelon leurs loix & » de garder leur ancienne forme de gouverne-

» ment, ſans les obliger ni à recevoir garniſon » ni à payer aucun tribut. Pour récompenſe de » toutes ces graces, je ne demande qu'une » ſeule choſe que je crois que vous ne devez » pas me refuſer, c'eſt que vous me reconnoiſſiez » pour votre ſouverain; je puis bien l'être malgré » vous, tant que je ſerai le plus fort; mais j'aime » mieux que vous m'accordiez ce titre de bonne » grace, que de le prendre ſans votre conſente- » ment. Allez porter cette nouvelle à vos villes, » je vous promets une ſuſpenſion de tout acte » d'hoſtilité juſqu'à ce que vous ſoyez de retour ».

XXXV. Sur ces promeſſes, les ambaſſadeurs partirent pour porter en Etrurie les propoſitions du roi. Quelques jours après non-ſeulement ils lui rapporterent pour réponſe que leurs villes le reconnoiſſoient pour leur ſouverain, mais ils lui préſenterenr toutes les marques de ſouveraineté dont leurs rois étoient revêtus; elles conſiſtoient en une couronne d'or, un trône d'ivoire, un ſceptre au bout duquel il y avoit une aigle, & en de riches habits royaux tels qu'en portoient les rois de Perſe & de Lydie. On croit auſſi généralement qu'ils lui préſenterent en même tems douze faiſceaux, avec autant de haches, dont chacune appartenoit au roi ou ſouverain magiſtrat de chaque ville, & qu'on donnoit toutes à un ſeul & même général d'armée dans

toutes les expéditions que les villes d'Etturie entreprenoient en commun. Mais ce fait n'eſt pas ſi certain que les autres ? Car quelques auteurs diſent que long-tems avant le regne de Tarquin on portoit douze haches devant les rois, & que dès le tems de la fondation de Rome Romulus avoit pris cette coutume des Etruriens. Si nous en croyons les hiſtoriens Romains, Tarquin ne ſe ſervit pas de ces marques d'honneur auſſi-tôt qu'il les eut reçuës, quoiqu'elles convinſſent fort à ſon caractere. Il demanda auparavant au ſénat & au peuple s'il pouvoit en faire uſage, & ſur leur conſentement il commença dès-lors & continua le reſte de ſa vie à porter une couronne d'or, un habit de pourpre bigarré de diverſes couleurs, un ſceptre d'ivoire, à s'aſſeoir ſur un trône auſſi d'ivoire; & à faire marcher devant lui douze licteurs avec des haches & des faiſceaux lorſqu'il paroiſſoit en public ou qu'il rendoit la juſtice. Les rois qui lui ſuccéderent, ſe ſervirent des mêmes ornemens. Les conſuls qu'on créoit tous les ans après qu'on eût chaſſé les rois, les conſerverent tous, excepté la couronne & la robbe de diverſes couleurs, qu'on leur retrancha comme des ornemens odieux & contraires à la liberté. Cependant on ne leur ôta pas pour toujours ces deux dernieres marques de la puiſſance ſouveraine, puiſque quand le

ſénat leur avoit décerné les honneurs du triomphe pour quelque grande victoire remportée ſur les ennemis, ils paroiſſoient en public avec tout cet appareil de la royauté.

XXXVI. La guerre des Etruriens étant heureuſement terminée, il ne reſtoit plus que les Sabins qui diſputaſſent aux Romains la ſupériorité. C'étoit une nation belliqueuſe, riche, puiſſante, & fameuſe par ſa haine héréditaire contre Rome. Tarquin avoit envie de les réduire, comme il avoit réduit les autres peuples voiſins. Il ne lui fut pas difficile de trouver un prétexte pour leur déclarer la guerre. Il les ſomma de lui livrer ceux qui avoient engagé les Etruriens à entrer ſur les terres de Rome en leur promettant de faire ſoulever les villes Sabines en leur faveur. Les Sabins ne purent ſe réſoudre à livrer leurs meilleurs citoyens, car c'étoient les plus éminens de chaque ville qui avoient ainſi attiré les Etruriens ſur les terres des Romains ; & pour ne pas donner à Tarquin le tems de les prévenir, ils ſe mirent au plus vîte en campagne. D'abord ils paſſerent le Téverone ſans trouver de réſiſtance, & ravagerent les campagnes en toute ſûreté. Le roi mit ſur pied la fleur de la jeuneſſe Romaine, & marcha à grandes journées pour attaquer les fourageurs. Il les trouva diſperſés au pillage, en tua un grand nombre, & leur ayant

enlevé leur butin, il alla ſe camper à la vue de leurs lignes. Il laiſſa paſſer quelques jours, juſqu'à ce que le reſte de ſon armée & les troupes auxiliaires qu'il attendoit, vinſſent le joindre; après quoi il ſortir dans la plaine pour engager le combat. Les Sabins ſans s'étonner de l'ardeur que les Romains faiſoient paroître, ſortirent auſſi de leurs retranchemens. Ils ne cédoient à leurs ennemis ni en nombre ni en valeur. Ils ſe battirent avec un courage extraordinaire, tant qu'ils n'eurent à ſoutenir que ceux qui étoient rangés en bataille devant eux. Mais quand ils virent qu'un corps de troupes toutes fraiches venoit en bon ordre les charger en queue, ils abandonnerent leurs rangs & prirent la fuite. Ces nouvelles troupes étoient compoſées de la fleur de la cavalerie & de l'infanterie Romaine; Tarquin la nuit précédente les avoit placées en embuſcade dans un poſte avantageux, avec ordre d'attaquer l'ennemi par derriere quand le combat ſeroit engagé. Les Sabins les voyant venir à eux, furent tellement ſaiſis d'épouvante, qu'ils perdirent courage & n'eurent plus la force de ſe défendre. Ils firent néanmoins quelques efforts pour s'enfuir. Mais la cavalerie Romaine leur ferma le paſſage & les inveſtit de toutes parts. Il ne s'en ſauva qu'un très-petit nombre qui ſe retirerent dans quelques villes voiſines; les autres furent taillés en piéces,

ou faits priſonniers. Ceux qui étoient reſtés dans le camp pour le garder, furent ſi conſternés de cette affreuſe déroute, que ſans oſer même ſe mettre en défenſe, ils ſe livrerent aux ennemis & leur abandonnerent leurs retranchemens.

XXXVII. Cette perte néanmoins les irrita beaucoup plus qu'elle ne les abbattit. Perſuadés que la victoire qu'on avoit remportée ſur eux, étoit plutôt l'effet de l'artifice que de la force & du courage, ils ſe flattoient de mieux réuſſir dans la ſuite, & d'étonner les Romains par leur valeur. Dans cette eſpérance, ils leverent une armée plus nombreuſe que la premiere, & élurent un général d'une grande réputation & d'une expérience conſommée. Tarquin réſolut de les prévenir à ſon tour; il raſſembla ſes troupes en diligence, & paſſa le Téverone avant que les ennemis puſſent ſe joindre en un corps. Sur la nouvelle de ſa marche, le général des Sabins prend une partie de ſes troupes, & va au-devant de lui. Comme il ſe ſentoit trop foible pour hazarder une bataille, il ſe campe à la vue des Romains ſur une colline haute & eſcarpée, où il étoit preſque certain qu'on ne pourroit pas le forcer à combattre; de-là il envoyoit continuellement des partis pour harceler les fourageurs & pour empêcher les Romains de faire des courſes dans la campagne. Il y eut de fré-

quentes eſcarmouches de la cavalerie & de l'infanterie légere, mais le général des Sabins évita toujours une action générale ; quelques tentatives qu'on fit, il ne fut pas poſſible de l'y attirer. Tarquin ennuyé de ces retardemens, réſolut de forcer le camp des ennemis. Il leur livra pluſieurs aſſauts ; mais le poſte étant trop difficile à emporter, il prit le parti de leur couper les vivres afin de les réduire par la famine. Il mit des troupes dans toutes les avenues, pour les empêcher de ſortir dans la campagne, & d'aller chercher du bois, du fourage, & autres proviſions néceſſaires ; & par ce moyen il les réduiſit à la derniere extrémité. Les Sabins ainſi réduits, prirent l'occaſion d'une nuit obſcure & orageuſe pour décamper honteuſement. Ils ſortirent de leur poſte ſans beaucoup de perte ; mais ils furent obligés d'abandonner leurs malades, leurs bleſſés, leurs chevaux, leurs tentes, & toutes leurs munitions de guerre. Le lendemain les Romains pillerent le camp, enleverent les tentes, les bêtes de charge, l'argent & autres effets, & revinrent à Rome, ſuivis d'un grand nombre de priſonniers.

XXXVIII. La guerre des Sabins dura cinq ans ſans diſcontinuer. Pendant ce tems-là, on ne ceſſa de faire des courſes de part & d'autre pour ruiner le païs ennemi. Il ſe donna pluſieurs combats

combats entre les deux nations ; & la fortune ſe déclara tantôt pour les uns, tantôt pour les autres : mais ſi les Sabins remporterent quelquefois l'avantage dans les petits combats, les Romains gagnerent les plus grandes batailles & les victoires ſignalées. La derniere année les Sabins ayant réſolu de faire un dernier effort, armerent tout ce qu'ils avoient d'hommes en état de porter les armes. Les Romains de leur côté mirent en campagne toutes leurs troupes, celles des Etruriens, & généralement toutes les forces de leurs ſujets & de leurs alliés. Le général des Sabins diviſa ſon armée en deux corps qu'il poſta dans deux différens camps. Tarquin partagea la ſienne en trois : le roi en perſonne commandoit les Romains ; Aruns * ſon neveu conduiſoit les Etruriens ; & Servius Tullius ſon gendre, homme courageux & d'une prudence conſommée, étoit à la tête des Latins & des autres alliés. Tous les préparatifs étant faits de part & d'autre, on en vint aux mains. L'action commença du matin, & dura un jour entier. Mais à la fin les Romains remporterent la victoire, & ayant fait un grand carnage, ils prirent pluſieurs priſonniers, & ſe ſaiſirent des deux camps. Maîtres de la campagne ils ruinerent tout le païs par le fer & par le feu, & ſur la fin de l'été ils revinrent à Rome avec de grandes richeſſes.

* Celui qu'on a nommé plus haut Egerius.

XXXIX. Tarquin reçut alors pour la troiſieme fois les honneurs du triomphe. Au printems ſuivant il leva une nouvelle armée, & ſe mit en campagne. Son deſſein étoit d'aſſiéger quelques villes des Sabins, mais ils le prévinrent par une prompte ſoumiſſion. Leur courage étoit tellement abbatu par leurs pertes précédentes, qu'ils ne pouvoient attendre d'une plus longue guerre que leur ruine entiere & une honteuſe ſervitude. Dans une ſi fâcheuſe ſituation il ne leur reſtoit point d'autre parti que d'avoir recours à la clémence du vainqueur qui leur étoit connue; ils le firent, & ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Ils envoyerent les principaux de chaque ville à Tarquin pour ſe rendre à lui & pour le prier de leur accorder la paix à des conditions raiſonnables. Le roi ravi de pouvoir réduire cette nation ſans aucun danger, reçut favorablement l'ambaſſade; il leur accorda la paix aux mêmes conditions qu'il l'avoit accordée auparavant aux Etruriens; & pour cimenter la nouvelle alliance, il leur renvoya tous leurs priſonniers ſans rançon.

XL. Toutes les guerres étant terminées, Tarquin reprit les travaux qu'il avoit interrompus. Il y exerça les Romains avec autant de peines & de fatigues qu'il les avoit exercés dans les travaux militaires, & le peuple ne fut pas plus en repos

dans la paix qu'il l'avoit été dans la guerre. D'abord il fit achever les murs & les fortifications de Rome. Enſuite il commença les immenſes travaux de ces égouts par où les eaux & les immondices de la ville s'écoulent dans le fleuve; ouvrage qui dans le tems même de la plus grande ſplendeur de Rome, a toujours été regardé comme une des plus éclatantes preuves de ſa magnificence. Ne croiroit-on pas, comme remarque judicieuſement l'hiſtorien Romain, que ce prince prévoyoit dès-lors que Rome devoit être un jour la maîtreſſe du monde, & que ce fut dans cette vue qu'il l'orna d'ouvrages ſi ſuperbes? On creuſa de vaſtes montagnes d'un bout à l'autre, & on détourna des rivieres de leurs lits pour faire ces magnifiques égouts qui étoient ſi larges qu'on pouvoit y aller preſque par-tout en bateau comme ſur un grand fleuve. Une quantité prodigieuſe de décombres & d'immondices, les maiſons qui étoient tombées, les incendies, les tremblemens de terre, ruinerent conſidérablement ces égouts dans l'eſpace de ſept cens ans; ils étoient bouchés en pluſieurs endroits, & les eaux ne pouvoient plus s'écouler. Agrippa étant édile, on les fit nettoyer & réparer; on y fit même entrer ſept nouvelles rivieres dont on détourna le cours; & la dépenſe de cet ouvrage ſeul monta à mille talens. De-là on

peut juger qu'il en coûta prodigieuſement pour les faire d'abord, & que ce fut un travail immenſe. Nous voyons dans pluſieurs auteurs que ceux qu'on y employoit, étoient tellement ſaiſis d'horreur en conſidérant la difficulté de l'entrepriſe & les dangers qui en étoient inſéparables, qu'il y en eut un grand nombre qui ſe tuerent eux-mêmes & qu'on ne trouva point d'autre moyen pour arrêter une ſi pernicieuſe manie que de crucifier les corps de ceux qui s'étoient défaits, afin qu'ils ſerviſſent d'exemples aux autres. On ſuppoſe que cela arriva ſous le regne de Tarquin le jeune, qui continua les travaux que ſon ayeul avoit laiſſé imparfaits, & qui eſt noté d'infamie dans l'hiſtoire, comme un tyran qui ſe faiſoit un plaiſir de fatiguer & de conſumer le peuple par les travaux les plus ſerviles.

XLI. Vers le même tems, Tarquin entreprit un ouvrage d'une autre nature. Ce fut de bâtir un temple à Jupiter, à Junon & à Minerve, comme il s'y étoit obligé par un vœu dans la derniere bataille contre les Sabins. L'entrepriſe étoit digne d'un prince ſi religieux. Comme il n'avoit point encore déſigné de place pour l'édifice, il aſſembla les augures & leur demanda leur avis. Ceux-ci conſulterent les regles de leur art, & lui dirent qu'ils ne voyoient point d'endroit qui pût être & plus agréable aux dieux

& plus propre pour un temple, que le mont Tarpeïen qui commandoit ſur la place publique. Mais il y avoit deux difficultés qui paroiſſoient invincibles. La colline étoit roide, eſcarpée, & preſqu'inacceſſible. D'ailleurs il y avoit déja pluſieurs autels & pluſieurs petites chapelles conſacrées aux dieux; il auroit fallu les ôter pour faire place au nouvel édifice, & s'expoſer à commettre un ſacrilége. Cette derniere difficulté n'étoit pas la plus grande; les augures la leverent facilement. Ils réſolurent de conſulter les dieux l'un après l'autre, & de ne point tranſporter leurs autels qu'ils ne donnaſſent des marques viſibles de leur conſentement. Tous les autres dieux ou génies leur permirent d'ôter leurs autels & de les mettre ailleurs. Il n'y eut que le dieu Terme & la Jeuneſſe qui furent ſourds à leurs prieres, & qui ne voulurent jamais céder leurs places, quelques inſtances qu'on leur fît. On fut donc obligé d'enfermer leurs autels dans l'enceinte du temple; l'un dans le veſtibule de Minerve, l'autre dans le temple même, proche le ſanctuaire. Les augures conjecturerent de là que jamais les bornes de Rome ne changeroient, & que cette ville ſeroit toujours floriſſante, prédictions qui ſe ſont vérifiées pendant une longue ſuite de ſiecles. L'autre difficulté étoit beaucoup plus importante. Le roi cependant en vint

à bout. On pratiqua par des travaux immenſes un chemin plus facile pour monter au haut de la colline; & en rempliſſant les creux & applaniſſant les éminences, on fit ſur le mont Tarpeïen, dont le ſommet étoit inégal & eſcarpé, une grande place aſſez unie pour y bâtir un vaſte & magnifique temple. Mais il n'eut pas le bonheur de jetter les fondemens de l'édifice; car il ne vécut que quatre ans après avoir terminé la guerre des Sabins, & tout ce tems-là fut employé à faire la place & les autres préparatifs.

XLII. De tous les augures que Tarquin conſulta ſur cette pieuſe entrepriſe, le principal & le plus célèbre étoit Attius Névius; ce fut lui qui déſigna la place où l'on devoit bâtir le temple, & qui prédit à cette occaſion la durée de l'empire Romain. Névius étoit né en Etrurie, d'un homme de la campagne, qui gagnoit ſa vie à labourer un petit champ. Son pere l'envoya à la ville pour apprendre les lettres; & quand il fut ſuffiſamment inſtruit dans les ſciences communes, il le mit ſous la diſcipline d'un docteur Etrurien, ſous lequel il fit de ſi grands progrès dans l'art de deviner qu'il ſurpaſſa tous ſes collegues. Névius s'établit à Rome, & quoiqu'il ne fût pas membre du college des augures Romains, il s'y acquit tant de réputation, qu'il étoit continuellement conſulté, non-ſeulement par le peuple, mais en-

core par les augures. De ſi heureux ſuccès lui inſpirerent la hardieſſe de s'oppoſer au roi même dans une entrepriſe très-innocente. Tarquin étant obligé dans la guerre des Sabins d'augmenter ſa cavalerie, avoit deſſein d'ajouter trois nouvelles centuries à celles que Romulus avoit établies d'abord, & vouloit leur faire porter ſon nom & ceux de deux de ſes amis. Attius s'y oppoſa fortement, & appuya ſon oppoſition de raiſons plauſibles : « Romulus, lui dit-il, a » donné des noms à ſes centuries, il en a fixé » le nombre, & cet établiſſement a été confirmé » par des augures; il ne vous eſt donc pas permis » d'y rien ajouter ni d'y rien changer ſans con- » ſulter les oiſeaux ».

XLIII. Tarquin qui ne ſouffroit pas volontiers qu'on traverſât ſes deſſeins, ne pouvoit le pardonner à Névius; il ne cherchoit que l'occaſion de le décréditer, & de faire voir qu'il n'y avoit rien de certain dans ſa ſcience. Un jour qu'il étoit ſur ſon tribunal, il fit venir Névius en préſence d'une nombreuſe aſſemblée, qu'il eut ſoin de prévenir ſur le piege qu'il alloit lui tendre pour faire voir la vanité de ſon art. Le devin vient; Tarquin le reçoit d'un air doux & honnête : « Voici, lui dit-il, l'occaſion de donner des » preuves de votre habileté dans l'art de deviner. » Je roule un grand deſſein dans mon eſprit, & je

» voudrois ſavoir ſi je puis l'exécuter. Allez donc » conſulter les oiſeaux, & revenez au plus vîte ». Le devin part; il revient peu après; il dit au roi que les auſpices ſont favorables, & que ce qu'il médite peut s'exécuter. Sur cette réponſe, Tarquin ſe prend à rire; & tirant de deſſous ſa robe un raſoir & une pierre à aiguiſer : « Vous voilà, » lui dit-il, convaincu d'impoſture; il eſt clair » que votre prétendue ſcience n'eſt que fourberie, » dès que vous oſez aſſurer que je puis faire une » choſe qui eſt évidemment impoſſible. Je vou- » lois ſavoir ſi d'un coup de raſoir je pourrois » couper cette pierre en deux; les oiſeaux que » vous avez conſultés, vous ont-ils montré que » cela ſoit poſſible » ? Toute l'aſſemblée applaudit par un éclat de rire, & ſe mocqua du devin. Névius ſans s'étonner du bruit : « Frappez, dit-il » au roi, frappez ſur la pierre : vous la couperez » en deux, ou je ſuis prêt à tout ſouffrir ». Tarquin ſurpris de la confiance de l'augure, donne un coup ſur la pierre, & le raſoir la coupe en deux avec un morceau de la main qui la tenoit. Cette merveille étonne les ſpectateurs, il s'éleve un cri général, & on applaudit au devin.

XLIV. Confus d'avoir éprouvé à ſes dépens la ſcience de l'augure, Tarquin abandonna ſon deſſein, & diſtribua ſa nouvelle cavalerie dans les anciens corps. Après cela il rendit à Nevius

les plus grands reſpects, & tâcha de le gagner par toutes ſortes de marques d'eſtime & d'amitié. Il lui érigea lui-même une ſtatue de bronze dans la place publique, vers l'endroit où s'étoit opéré le miracle, ou du moins il permit au peuple de la lui ériger. Cette ſtatue étoit devant la chambre où ſe tenoient les aſſemblées du ſénat, où elle ſubſiſta pendant pluſieurs ſiecles; elle étoit au-deſſous de la moyenne taille, & repréſentoit Névius la tête couverte du pan de ſa robe. On dit auſſi que la pierre & le raſoir furent enterrés ſous un autel, pas loin de la ſtatue, mais ce fait n'eſt appuyé que ſur une tradition aſſez incertaine. Quoi qu'il en ſoit, le bruit du prodige qui étoit arrivé, ſe répandit par toute la ville. Névius devint en même tems le plus célèbre & le plus illuſtre de tous les augures. Mais dans le plus haut degré de ſa gloire il diſparut tout d'un coup; & quelques recherches qu'on fît, on ne put jamais ni ſavoir ce qu'il étoit devenu, ni même retrouver ſon corps. Au reſte, je ne vois rien en cela de ſi extraordinaire. Dans des ſiecles moins fameux pour les miracles, combien d'illuſtres perſonnages qui avoient eu le malheur de déplaire aux princes, ont eu le même ſort. Dans le ſiecle même de Névius, où les miracles étoient ſi communs, il y eut des incrédules qui chercherent des cauſes naturelles de ſa mort.

On ſoupçonna avec raiſons ſes collegues de s'être défaits de lui par jalouſie. Le roi lui-même fut accuſé par ſes ennemis d'avoir eu part à ſa mort, & il paroît que rien ne contribua plus à ſa perte que cette accuſation, bel exemple qui fait voir combien il eſt dangereux d'être ſoupçonné d'avoir touché aux choſes ſacrées.

XLV. Tarquin étoit déjà dans un âge fort avancé, & par un malheur commun à cet âge, il avoit perdu ſon fils unique, jeune prince d'un rare mérite, qui avoit donné des preuves extraordinaires d'une valeur prématurée, & qui à treize ans, ayant combattu ſeul à ſeul & tué un des ennemis, avoit mérité que le roi ſon pere lui donnât la robe prétexte & la bulle, qui depuis ce tems-là furent les ornemens des enfans des Romains. Il eſt vrai que ce fils de Tarquin avoit laiſſé deux fils *, mais ils étoient encore enfans. Le roi qui ne pouvoit pas raiſonnablement ſe flatter de vivre juſqu'à ce qu'ils euſſent atteint l'âge viril, jetta les yeux ſur Servius Tullius ſon gendre, pour en faire ſon ſucceſſeur, & commença à ſe ſervir de lui pour l'adminiſtration des affaires qu'il étoit hors d'état de gouverner lui

* Lucius & Arruns. Tite-Live nous apprend que les auteurs étoient partagés ſur la queſtion, s'ils étoient les fils ou les petits-fils de Tarquin l'ancien. Il ſe range de la premiere ſur l'autorité du plus grand nombre, dit-il.

ſeul. Les fils d'Ancus Marcius vivoient encore, & ſe flattoient toujours de ſuccéder à Tarquin. L'occaſion de la mort de l'augure qui avoit diſparu tout d'un coup, étoit trop favorable pour la laiſſer échapper. Ils ſurent en profiter contre Tarquin & Servius, & ils commencerent à accuſer le roi de l'avoir fait tuer. « Il eſt évident, » diſoient-ils, que dans le deſſein qu'il avoit d'introduire des nouveautés dans la république, il » a voulu ſe défaire d'un homme qui s'oppoſoit » conſtamment à ſes procédés arbitraires. Il n'a » pris aucune part à la perte que faiſoit le public, » il n'a pas fait la moindre information, & n'a » point interpoſé ſon autorité pour découvrir les » auteurs d'un crime ſi énorme; c'eſt une preuve » que nul autre que lui n'en eſt l'auteur. Il vit » cependant, il regne, & les mains ſouillées du » ſang du prophete il offre aux dieux des ſacrifices » publics. N'eſt-il pas aſſez honteux pour nous » qu'une ville fondée par un héros qui a été mis » au rang des dieux, ſoit maintenant gouvernée » par un tel roi? Faut-il encore qu'après un étran» ger les Romains aient pour monarque un homme » inconnu, un vil eſclave! N'en doutez point, » Romains, Tarquin veut laiſſer la couronne à » Servius, il lui a déjà donné toute l'autorité, il » ne lui manque plus que le titre de roi ».

XLVI. Ces diſcours ſemés artificieuſement par

les partiſans des Marcius, gens habiles & capables d'en impoſer, firent quelque impreſſion. D'abord ils les débitoient tout bas; enſuite devenus plus hardis, & ſe croyant déjà aſſez forts pour parler ouvertement, ils les débiterent dans la place publique, & un jour ils voulurent chaſſer le roi de ſon tribunal. Mais la vérité fut plus forte que leurs calomnies, & jamais ils ne purent perſuader au plus grand nombre de le détrôner. Ils ne parloient pas moins contre Tullius que contre le roi. Mais le crédit de ce miniſtre étoit ſi bien établi, que tout ce qu'ils pouvoient dire, ne faiſoit point d'impreſſion. Quant à Tarquin, il fit lui-même ſon apologie devant le peuple, & ſe juſtifia pleinement. Tullius, ſon gendre, ne lui fut pas inutile en cette occaſion. Il prouva l'injuſtice & la fauſſeté des accuſations qu'on faiſoit contre lui; & comme il avoit beaucoup d'aſcendant ſur l'eſprit des Romains, il excita la compaſſion & l'indignation du plus grand nombre, couvrit de confuſion ceux qui calomnioient le roi, & les fit chaſſer de la place publique avec ignominie.

XLVII. Les Marcius ayant échoué dans leur entrepriſe, employerent leurs amis pour ſe réconcilier. Tarquin ſacrifia volontiers ſes reſſentimens au ſouvenir des obligations qu'il avoit à leur pere; & les croyant aſſez punis de leur témérité par la confuſion qu'ils s'étoient attirée, il leur rendit

ſon amitié. Cette feinte réconciliation dura trois ans, pendant leſquels ils continuerent comme auparavant à faire leur cour. Mais dès qu'ils trouverent l'occaſion de ſatisfaire leur haine dont ils conſervoient toujours le venin dans le cœur, ils ne la laiſſerent pas échapper. Ils délibérerent auparavant s'il falloit tuer le roi ou Servius. Ils voyoient bien que s'ils laiſſoient vivre le roi, ils ne pourroient échapper au ſupplice, & que ſon nom ſeul aſſureroit leur punition; ou qu'au moins il choiſiroit entre les principaux citoyens de Rome un autre gendre qui leur ôteroit toute eſpérance de parvenir à la couronne : au lieu que s'ils ſe défaiſoient de Tarquin, Servius qui n'étoit qu'un homme privé, n'auroit jamais aſſez d'autorité pour les faire punir. Sur ces raiſons ils ſe déterminent à faire tuer le roi. Mais il n'étoit pas sûr pour eux de l'attaquer ouvertement : ils avoient déjà tenté cette voie, & elle leur avoit mal réuſſi. Il fallut donc agir ſous main & tenter des voies ſecrettes. Cette reſolution priſe, ils aſſemblent les conjurés, ils en choiſiſſent deux des plus déterminés, les habillent en païſans, & les envoient au palais en plein midi, armés de coignées, & bien inſtruits de ce qu'ils devoient faire. Ceux-ci arrivent devant le palais en ſe quetellant pour des torts prétendus; les termes les plus groſſiers ne ſont point épargnés; des injures ils

paſſent bientôt aux coups, ils crient à pleine tête, & réclament la juſtice du roi : les autres conjurés déguiſés auſſi en païſans, entrent dans leur querelle, & s'offrent à rendre témoignage. Quelques officiers du roi ſortent au bruit, & les menent devant lui. Il leur ordonne de parler, & leur demande quel eſt le ſujet de leur querelle. Il s'agit, lui dirent-ils, de nos chevres ; & en même tems ils continuent à ſe quereller, criant à pleine tête, parlant tous deux enſemble, ſans rien dire qui revienne au ſujet de leur conteſtation. Les ſpectateurs en rient, & perſonne n'a le moindre ſoupçon de leur deſſein. Les gardes du roi les obligent enfin à s'expliquer : Un des deux commence un ennuyeux diſcours ; & tandis que le roi l'écoute patiemment, l'autre lui décharge un coup de coignée ſur la tête ; celui qui parloit lui donne en même tems un autre coup ; & profitant tous deux de la ſurpriſe où l'on étoit, ils trouvent moyen de s'échapper de la ſalle où ils avoient fait le coup.

XLVIII. Tanaquil, quoique troublée par ce coup imprévu, conſerva néanmoins aſſez de préſence d'eſprit pour envoyer les licteurs après les aſſaſſins, & pour faire fermer les portes du palais. On ſe ſaiſit de ces malheureux, on leur donna la queſtion, & par la force des tourmens, on les obligea à déclarer les auteurs de la conjura-

tion ; enſuite on les punit de mort. Cependant elle fit porter le roi dans ſa chambre : mais un moment après il expira, dans la trente-huitieme année de ſon regne, qui étoit la quatre-vingtieme de ſon âge *, prince né pour la grandeur, qui avoit un eſprit de roi, un eſprit de gouvernement dans un plus haut degré qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Il étoit d'un tempérament vigoureux, il avoit encore un eſprit actif & propre pour les affaires dans un âge très-avancé ; brave de ſa perſonne, mais plus célèbre encore par ſes ſtratagêmes que par les victoires qu'il remportoit en bataille rangée. Maître parfait dans l'art de la guerre, il ſavoit ſi bien profiter de ſes conquêtes, qu'elles tournoient toujours à l'avantage du public. Il employoit tantôt la clémence, tantôt la rigueur ; & jamais il ne ſe trompoit dans l'uſage qu'il faiſoit de l'une ou de l'autre. Jaloux de ſa puiſſance, il aimoit la pompe, l'éclat, la domination, la magnificence, peut-être même juſqu'à l'excès ; mais il n'entreprit jamais ſur la liberté de ſon peuple. S'il déſiroit des honneurs, il tâchoit d'y parvenir par des voies douces & honnêtes, il les demandoit à ſes ſujets, & ne vouloit les tenir que d'eux, preſque toujours sûr de les obtenir, mais toujours diſpoſé à ſouffrir patiemment un refus.

* La quatrieme année de la cinquantieme olympiade, l'an de Rome 177.

L'eſprit de politeſſe, de grandeur & de magnificence, qu'il introduiſit le premier à Rome, & qui lui acquit tant de réputation dans les ſiecles ſuivans, étoit le ſeul défaut qu'on trouvât en lui dans le ſiecle où il vivoit. Il eſt vrai que les ouvrages où il faiſoit travailler le peuple, n'étoient pas pour lui, mais pour l'ornement de Rome & pour l'avantage du public; rare exemple & trop peu ſuivi par les princes : mais ils étoient trop grands, trop vaſtes, trop ſuperbes pour la ville de Rome & pour ſes habitans. Ces travaux d'ailleurs étoient trop difficiles, il y avoit trop de danger pour ceux qu'il y employoit, & il y employoit trop de monde; c'eſt ce qui excitoit de ſi grands murmures. Son ſucceſſeur, prince, après Numa, le plus populaire qui jamais ait été ſur le trône de Rome, interrompit prudemment ces ſuperbes travaux & les laiſſa imparfaits : mais ſon petit-fils les fit continuer; & ce ne fut pas un des moindres crimes de ſon regne ſi déteſté, d'avoir forcé le peuple à reprendre un ouvrage ſi bas & ſi ſervile.

XLIX. Tarquin ne laiſſa point d'enfans mâles. Il avoit eu un fils, qui étoit mort, & dont il lui reſtoit deux petits-fils. Le plus jeune fut dans la ſuite aſſaſſiné par ſon frere & par ſa femme. L'aîné ſuccéda à Servius *: mais il ne parvint à la

* C'eſt lui qui fut appellé Tarquin le Superbe.

couronne

couronne que par le meurtre & par uſurpation ; crimes juſqu'alors inconnus à Rome. Cependant tous les crimes & toute la tyrannie de ce prince n'empêcherent pas que dans les ſiecles ſuivans les Romains ne reſpectaſſent la mémoire de Tarquin l'ancien, ſur-tout lorſqu'ils reconnurent qu'ils lui devoient auſſi leur libérateur. Car il avoit deux filles, celle qu'il maria à Servius Tullius, & une autre qu'il donna à Junius, pere du grand Brutus. Les obligations que Rome avoit à ce généreux libérateur de la patrie ; étoient plus que ſuffiſantes pour aſſurer à Tarquin une vénération & une reconnoiſſance éternelles, quand même il n'auroit point eu d'autre mérite que d'être ſon grand-pere.

L. Tanaquil & Servius cacherent quelque tems la mort de Tarquin. On s'étoit ſaiſi des aſſaſſins, on les avoit mis à la torture, & ils avoient avoué dans les tourmens que les Marcius les avoient engagés à aſſaſſiner le roi. Après qu'on eut fait une punition exemplaire de ces malheureux, Servius agiſſant au nom du roi, eſcorté de gardes & précédé des licteurs, parut dans la place publique au milieu d'une nombreuſe aſſemblée, & cita les Marcius par un héraut pour leur faire rendre compte de leur conduite. Ceux-ci ayant refuſé de comparoître, il ne lui fut pas difficile de les faire condamner par contumace, eux &

tous leurs adhérans, à un exil perpétuel, & de faire confiſquer tous leurs biens au profit du public. En vengeant ainſi la mort de ſon beau-pere, il mérita de lui ſuccéder. Il le fit enterrer honorablement, lui marquant après ſa mort, comme pendant ſa vie, une vive reconnoiſſance, & donnant dans toutes les occaſions les preuves les plus éclatantes de la plus profonde vénération pour ſa mémoire. Tullius avoit deux filles, c'étoit tout ce qu'il avoit d'enfans; il les donna en mariage aux jeunes Tarquins. Prince malheureux dans ces dernieres marques de piété! Une alliance ſi funeſte lui coûta la vie, & à Rome la liberté *.

* Il regna 44 ans.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE BRUTUS.

Combien Traſybule & Brutus ſont au-deſſus de Philippe & de Céſar. II. *Tarquin fait aſſaſſiner le pere & le frere de Brutus.* III. *Brutus contrefait l'inſenſé.* IV. *Tarquin le dépouille de ſes biens & l'admet à ſa cour.* V. *Oracle de Delphes ; comment Brutus l'interprète & l'accomplit.* VI. *Caractère de Tarquin.* VII. *Diſpute entre les fils de Tarquin & Collatin ſur le mérite de leurs femmes.* VIII. *Sextus Tarquin ravit l'honneur à Lucrèce.* IX. *Lucrèce ſe tue.* X. *Brutus jure de venger ſa mort.* XI. *Il propoſe à Collatin & à Valerius le plan de politique qu'il avoit conçu.* XII. *Il marche à Rome avec toutes la jeuneſſe de Collatie.* XIII. *Diſcours qu'il tient au peuple contre Tarquin.* XIV. *Il propoſe au peuple de prendre les armes pour ſe mettre en liberté.* XV. *Le peuple ordonne l'expulſion des Tarquins.* XVI. *Tarquin ſe retire avec ſes enfans.* XVII. *Serment du peuple Romain de ne jamais admettre de rois à Rome.* XVIII. *Forme de Gouvernement établie par les conſuls.* XIX. *Tarquin engage les Etruriens à envoyer des ambaſſadeurs à Rome pour travailler à ſon rétabliſſement.* XX.

Réponſe de Brutus aux ambaſſadeurs. XXI. *Ils ſe réduiſent à demander qu'on rende à Tarquin ſes biens patrimoniaux.* XXII. *Brutus s'oppoſe à cette demande.* XXIII. *Le peuple ordonne la reſtitution.* XXIV. *Conjuration pour rétablir Tarquin.* XXV. *Elle eſt découverte.* XXVI. *Les conjurés ſont punis de mort.* XXVII. *Diſpute entre Brutus & Collatin par rapport au ſupplice des Aquilius.* XXVIII. *Diſcours de Brutus au peuple contre Collatin.* XXIX. *Conſeil de Lucretius à Collatin.* XXX. *Collatin ſe démet du conſulat & ſe retire à Lavinie.* XXXI. *Valerius eſt ſubſtitué à Collatin.* XXXII. *Nouveaux règlemens faits par les conſuls.* XXXIII. *Guerre contre les Tarquins. Brutus eſt tué dans le combat.* XXXIV. *Caractère de Brutus.* XXXV. *Éloge de ſa rigueur contre ſes enfans.* XXXVI. *Vénération des Romains pour ſa mémoire.* XXXVII. *Funérailles de Brutus.* XXXVIII. *Brutus ne laiſſa point de poſtérité.*

Depuis l'an 210 environ, juſqu'à l'an 245 de Rome, avant J. C. 509.

L. JUNIUS BRUTUS.

DANS les Vies des Hommes illuſtres qui ſe ſont diſtingués en affranchiſſant leur patrie du joug de la ſervitude, il ne faut pas s'attendre à trouver de ces faits rares & frappans qui font le plus grand agrément de l'hiſtoire. Ces héros ont été généralement perſécutés par la fortune; leur vie n'a été qu'un tiſſu de malheurs; ſouvent même une mort violente & précipitée a mis obſtacle à l'exécution de leurs deſſeins : & c'eſt ce qui fait que les hiſtoriens ne nous ont conſervé la mémoire que d'un petit nombre de leurs actions. Il ne faut donc pas s'étonner ſi les vies des fameux conquérans qui mettoient toute leur gloire à réduire les hommes ſous une dure ſervitude, ſont ordinairement des ſujets plus attirans. Elles ſont pleines de faits qui charment & le lecteur & l'hiſtorien, & qui aſſurent à l'auteur & à ſes écrits l'admiration d'une poſtérité peu capable de faire de ſérieuſes réflexions. Ce préjugé, quoiqu'aſſez général, n'en eſt pas moins injuſte. Un Thraſybule éxilé & errant de tous côtés, un Brutus qui ſous une folie apparente cache le plus grand rôle & les plus nobles deſſeins, ſont dans leur humiliation même

infiniment au-deſſus d'un Philippe ou d'un Céſar, lorſque par mille actions mémorables ils cherchent à détruire la liberté que les autres ont acquiſe à leur patrie. Un homme qui eſtime la liberté, lorſqu'il conſidere les deſſeins du monarque & du conquérant, doit naturellement être en garde pour ne pas louer des actions qui conduiſent à une fin ſi odieuſe. Mais quand il s'agit de parler des généreux défenſeurs de la patrie, il lui eſt difficile de ne pas ſe perſuader que l'hiſtoire n'a point d'expreſſions aſſez énergiques pour les louer avec dignité; il eſt violemment tenté de faire leur panégyrique au lieu d'écrire leurs Vies; il exagere leurs vertus; il diminue leurs vices, il ne croit pas même qu'ils en aient jamais eu aucun. Qu'il me ſoit permis de le dire, c'eſt une partialité que je ne puis excuſer dans un hiſtorien. Mais d'un autre côté, je ne doute point que ceux qui aiment la liberté ne ſouhaitent, du moins autant que moi, qu'un caractere auſſi aimable & auſſi eſtimable que celui d'un libérateur de la patrie, ſoit autant exempt de taches qu'il le peut être.

II. Du côté de la naiſſance & de la fortune Lucius Junius Brutus [1] avoit tous les avantages qui peuvent ſe trouver réunis dans un ſujet.

[1] Dion. Hal. L. IV, p. 195

M. Junius ſon pere, qui deſcendoit en ligne droite d'un des compagnons d'Enée, faiſoit une figure conſidérable à Rome ſous le regne de Tarquin l'ancien, & étoit un des plus illuſtres de cette ville, tant par ſa vertu, que par ſes richeſſes; Tarquin qui connoiſſoit parfaitement le vrai mérite, l'avoit uni par les nœuds du mariage avec Tarquinia ſa ſeconde fille, après avoir donné ſon aînée à Servius Tullius qu'il déſignoit pour être ſon ſucceſſeur. Brutus reçut une bonne éducation, & fut inſtruit dans toutes les ſciences des Romains. Comme il avoit beaucoup d'eſprit & qu'il ſe portoit au bien, il y fit de grands progrès. Tarquin le Superbe [1] étant monté ſur le trône *, par la mort de Tullius qu'il avoit fait aſſaſſiner, crut que pour ſa ſûreté il devoit commencer ſon regne par ſe défaire des plus diſtingués d'entre les citoyens qui pouvoient le troubler dans la poſſeſſion d'une couronne dont il s'étoit emparé par des voyes ſi criminelles. M. Junius étoit allié du feu roi, il étoit riche, il avoit du crédit, & haïſſoit le vice; il n'en falloit pas davantage pour lui faire perdre la vie. Le tyran néanmoins eut la précaution de le faire aſſaſſiner ſecretement; c'étoit le mari de ſa tante, & il ne vouloit pas

[1] Dion. Liv. L. I, ch. 56. Val. Max. 7, §. 2; & Aurel. Vict. ch. 10, in Brut. ne font mention que de la mort de ſon frere.

* L'an de Rome 221, avant J. C. 533.

paſſer pour auteur de ſa mort. Le fils aîné de Junius ſubit le même ſort : ce jeune Romain étoit plein de ſentimens, il paroiſſoit trop bien né pour laiſſer impunie la mort de ſon pere ; il falloit qu'il mourut pour la sûreté de l'uſurpateur.

III. L. Junius, lorſqu'il perdit ſon pere & ſon frere, étoit encore trop jeune [1] pour être formidable au tyran. Cependant il comprit qu'il ne pouvoit mettre ſa vie en sûreté, qu'autant qu'il ne ſeroit point ſuſpect, & que Tarquin ne le croiroit point dangereux. Dans un âge où tout autre que lui eût à peine été capable de concevoir un pareil deſſein, & encore moins de l'exécuter avec ſuccès, il réſolut de contrefaire l'inſenſé, juſqu'à ce qu'il trouvât une occaſion favorable pour venger ſa patrie & ſa famille. Il en affecta l'air & en conſerva ſi parfaitement les manieres, que tout le monde le croyoit véritablement ſtupide. C'eſt ce qui lui fit donner d'un conſentement général le ſurnom de Brutus ; ſurnom qui en ſoi-même étoit réellement le plus honteux qu'on pût imaginer, mais qui devint dans la ſuite le plus honorable & le plus glorieux de toute l'antiquité. Ce fut le ſeul rempart qu'il put trouver contre les fureurs d'un tyran qui

[1] Dion. Liv. Aur. Vict. Ovid. Faſt. XI, 117.

ſacrifioit à ſon ambition tout ce qu'il y avoit de gens de mérite.

IV. Le vice qui diſtinguoit Tarquin, étoit l'ambition & l'envie de dominer. Il fit voir pendant toute ſa vie qu'il n'y avoit point de crime, quelque barbare qu'il fût, qu'il ſe fît ſcrupule de commettre pour acquérir une autorité abſolue, ou pour ſe maintenir dans celle qu'il avoit acquiſe. Quand il ne s'agiſſoit point de la puiſſance ſouveraine, il n'étoit pas exceſſivement cruel; il aimoit même aſſez à paroître débonnaire & à éviter les meurtres qu'il ne croyoit pas néceſſaires pour ſa ſûreté. Perſuadé que Brutus étoit véritablement hébeté & imbécille, il ſe contenta de s'emparer de ſes biens [1], ne lui en laiſſant qu'une très-petite partie pour ſon entretien. Il ſembloit que c'étoit une action de charité, de prendre ſoin du patrimoine d'un jeune homme qui étoit ſon proche parent, & qu'on regardoit comme incapable d'adminiſtrer ſes biens par lui-même. Après cela il lui permit de vivre à la cour avec ſes fils, non pas pour lui faire honneur en qualité de parent, comme il vouloit le perſuader à ceux qui l'approchoient, mais pour ſervir de jouet à ces jeunes princes qui prenoient plaiſir à mille extravagances qu'il affectoit devant

[1] Liv. L. XV, ch. 56 & 59. Dion. L. IV, p. 195. & 197.

eux. Enfin il étoit ſi convaincu de la réalité de ſa folie, qu'il le fit commandant de ſes gardes du corps ; preuve certaine qu'il ne l'appréhendoit pas, & qu'il ne le ſoupçonnoit d'aucun artifice.

V. Pluſieurs années après[1], Tarquin fut obligé d'envoyer deux de ſes fils, Aruns & Titus, pour conſulter l'oracle de Delphes. L'occaſion de ce voyage fut une maladie contagieuſe qui cauſoit d'étranges ravages & enlevoit un nombre prodigieux de jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe ; elle attaquoit ſur-tout les femmes enceintes, & elles tomboient mortes avec leur fruit, ſans que rien put arrêter le mal. On eſpéroit que les dieux découvriroient la cauſe d'un fléau ſi terrible, & qu'ils feroient connoître les remedes qu'on pouvoit y apporter. Titus & Aruns obtinrent du roi que Brutus allât avec eux pour leur ſervir de jouet & de divertiſſement parmi les fatigues d'un voyage ſi ennuyeux. Etant arrivés à Delphes, après avoir fait de magnifiques préſens au dieu, & reçu la réponſe de l'oracle ſur le ſujet qui les amenoit, ils plaiſanterent fort ſur Brutus qui n'avoit offert qu'un bâton : mais ce bâton étoit creux, & il y avoit enfermé une baguette d'or ; image, dit Tite-Live[2], du caractere de

[1] Liv. L. I, ch. 56, Dion. L. IV, p. 196. Aurel. Victor. ch. 10. Ovid. Faſt. XI, 713. Plin. L. XV, ch. 40. Val. Max. 7, 3, 2.

[2] L. I.

celui qui faiſoit ce préſent. Quand ils ſe furent acquittés de leur commiſſion, il leur prit envie de ſavoir à qui l'empire des Romains étoit deſtiné. Le dieu leur répondit que c'étoit à celui qui baiſeroit ſa mere le premier. Les fils de Tarquin qui ne comprenoient pas le ſens de cette réponſe, convinrent entr'eux de baiſer leur mere tous deux en même-tems, afin de regner tous deux enſemble. Mais Brutus conſidérant que les oracles en général étoient obſcurs, & que quand ils ſembloient préſenter un ſens clair & facile, ce ſens n'étoit preſque jamais le véritable, ſe laiſſa tomber exprès pour baiſer la terre qui eſt notre mere commune. Si cette hiſtoire eſt vraie, elle n'en paroît pas moins puérile; il ſemble même qu'elle ait été faite à plaiſir: mais les meilleurs hiſtoriens que Rome ou le monde entier aient jamais connus, n'ont pas cru qu'entre toutes les actions de Brutus il y en eût aucune qui fut trop peu importante pour trouver place dans leurs annales.

VI. Cependant toute la prudence de Brutus auroit été inutile & n'auroit ſervi qu'à lui conſerver la vie, qu'il n'eſtimoit qu'autant qu'elle pouvoit contribuer au bien de l'état, s'il ne ſe fut préſenté une occaſion favorable de détrôner le tyran. Quelque haï que fut Tarquin, il étoit encore plus craint. Il s'étoit défait des plus puiſ-

ſans d'entre les Romains, ou par la mort ou par l'exil; & s'il en reſtoit encore quelques-uns, ils ſe tenoient cachés & ne ſe connoiſſoient pas les uns les autres. Affermi de plus en plus ſur le trône par les alliances qu'il avoit faites avec les Latins & autres nations voiſines, il regna en tyran l'eſpace de vingt-cinq ans, & probablement il fût mort roi s'il n'eut pas eu Sextus pour fils. Ce prince étoit né avec un eſprit de tyrannie, mais d'une tyrannie qui étoit à peine connue dans ces premiers ſiecles de Rome, & que jamais les nations les plus accoutumées à la ſervitude n'auroient pû ſouffrir long-tems; ruſé, fourbe, diſſimulé, perfide, traître dès ſa jeuneſſe, mais à un point où ne peuvent atteindre les plus grands ſcélérats, lors même qu'ils ont blanchi dans le crime; d'une ambition démeſurée, d'un naturel farouche, capable des plus grandes cruautés, fougueux dans ſes paſſions, ſans foi & ſans loi.

VII. Le tems marqué pour la délivrance de Rome, étoit proche [1]. Tarquin cependant ſe croyoit paiſible poſſeſſeur de la couronne, & ne craignoit plus rien. Il faiſoit alors la guerre aux Rutules, ſous prétexte qu'ils avoient donné retraite aux Romains exilés ou fugitifs, & qu'ils s'employoient pour leur rétabliſſement. Mais la véritable raiſon qui le faiſoit agir, c'eſt que leur

[1] Dion. Liv. L. 1, ch. 57.

république étoit floriſſante, & qu'ils habitoient un païs riche & abondant en toutes choſes ; deux puiſſans motifs pour armer contr'eux un tyran inſatiable & dont l'ambition ne connoiſſoit point de bornes. On aſſiégeoit actuellement Ardée *, la plus opulente ville de l'Italie. Tarquin s'étoit attendu à forcer cette place en peu de jours, mais il y fut trompé ; les aſſiégés défendirent opiniâtrement leur liberté, & le ſiege fut long. Leur vigoureuſe réſiſtance, la durée de cette guerre qui fatiguoit extrêmement les troupes, & les impôts exorbitans qu'il faiſoit payer aux Romains, avoient fort indiſpoſé les eſprits ; de ſorte qu'on étoit prêt à ſe revolter, pour peu que quelqu'un commençât à lever l'étendard de la rebellion. Un ſoir [1], tandis que le ſiege duroit encore, les fils de Tarquin ſouperent avec Collatinus, jeune prince qui étoit leur parent, & qui deſcendoit d'Egérius, neveu de Tarquin l'ancien. Pendant le repas, la converſation tomba ſur le ſexe ; chacun vanta ſa femme, & épuiſa toutes les expreſſions pour louer ſa beauté. Enfin la diſpute s'étant échauffée, Collatinus leur dit qu'une diſpute de cette nature ſe décideroit beaucoup mieux par les faits : « Nos femmes, ajouta-t-il, ne ſont pas loin

* A ſix lieues de Rome du côté du midi.

[1] Liv. L. I, ch. 57. Aur. Vict. ch. 9. Ovid. Faſt. L. XI, 721, 760. Dion. in Exc. Val. p. 574.

» d'ici, montons à cheval, allons leur rendre visite, » & voyons comment elles supportent notre ab- » sence». Comme ils étoient tous échauffés de vin, ils accepterent la proposition. Ils montent à cheval, & arrivent à Rome au commencement de la nuit. Les fils de Tarquin trouvent leurs femmes en bonne compagnie, dans les festins, dans les jeux & les divertissemens; c'étoit ainsi qu'elles charmoient leurs ennuis, & que chacune se consoloit de l'absence de son mari. De-là Collatin les mene à Collatie *. La nuit étoit déja fort avancée lorsqu'ils y arriverent. Ils trouvent Lucrèce occupée à filer avec ses femmes, sans atours & sans parure; mais d'une beauté charmante dans son négligé. Elle fut agréablement surprise de voir son mari; elle le reçut avec beaucoup de tendresse, & les princes avec toute la politesse possible. Ils passerent le reste de la nuit à Collatie, & le lendemain matin il s'en retournerent au camp avec Collatinus, lui cédant la victoire & admirant son bonheur.

VIII. Sextus ne s'en tint pas là [1]. Admirer les beautés de Lucrèce, en être épris, & vouloir en jouir: ce fut en lui la même chose. Quel-

* Près de Rome, au nord sur le Téverone, autrefois l'Anio.

[1] Liv. L. 1, ch. 58. Dion. Hal. L. IV, p. 194. Ovid. Fast. XI, 761, 812. Diod. in Exc. Val. p. 253. Dion. *ibid.* p. 574, 577. Val. Max. 6, 1, 1.

ques jours après il retourna à Collatie, n'ayant qu'un ſeul domeſtique avec lui. Il y fut reçu & traité avec tout le reſpect qui étoit dû à un prince & à un parent. Comme il avoit conçu depuis quelque tems le deſſein criminel d'attenter à l'honneur de Lucrèce, il crut alors avoir la plus belle occaſion de ſatisfaire ſes deſirs. S'étant retiré après le repas pour ſe coucher, tout occupé de ſon amour il paſſa une partie de la nuit ſans fermer l'œil. Lorſqu'il croit tout le monde endormi, il ſe leve, il entre l'épée à la main dans la chambre de Lucrèce, ſans que ceux qui dormoient à la porte de l'appartement s'en appercoivent; il va droit à ſon lit, elle s'éveille, elle demande qui c'eſt; Sextus ſe nomme, il lui défend ſous peine de la vie de parler & d'appeller à ſon ſecours. L'ayant intimidée par ſes menaces, il lui donne le choix ou d'une mort ignominieuſe ou d'une vie comblée de bonheur. « Si vous voulez, lui dit-il, condeſcendre à » mes deſirs, je vous épouſerai; rant que mon » pere vivra, vous régnerez avec moi dans la » ville qu'il m'a donnée, & après ſa mort vous » ſerez maîtreſſe de Rome, du païs Latin, de » l'Etrurie, & de toutes les autres nations qui » vivent ſous ſes loix: je ſuis l'aîné de ſes fils, » en cette qualité ſa couronne m'eſt aſſurée, » & perſonne ne peut me la diſputer. Que ſi

» trop jalouſe de votre honneur vous oſez me » réſiſter, je vous tue dans le moment; & » pour couvrir votre mort d'une éternelle igno- » minie, je percerai de cette même épée un » de vos domeſtiques, je mettrai ſon corps au- » près de vous, & je dirai par-tout que vous » ayant ſurpris enſemble, j'ai lavé dans votre » ſang l'affront que vous faiſiez à Collatinus » mon couſin. Une mort ſi honteuſe vous rendra » éternellement infame; & privée de la ſépul- » ture, vous ſerez à jamais un objet d'horreur ». Ces menaces mêlées de prieres & confirmées par ſerment, ne laiſſerent à Lucrèce aucune eſpérance de lui échapper; elle céda enfin à la violence, & le lendemain matin le raviſſeur triomphant s'en retourna au camp.

IX. Auſſi-tôt qu'il fut parti [1], Lucrèce envoya un exprès à Rome où ſon pere étoit gouverneur, & un autre au camp devant Ardée où étoit ſon mari, pour leur dire de ſe rendre en diligence à Collatie, qu'il étoit arrivé une aventure des plus tragiques qui demandoit abſolument leur préſence, & qu'ils amenaſſent avec eux chacun un de leurs intimes amis. Collatinus prend avec lui Brutus, & Sp. Lucretius prend P. Valerius; ils ſe rendent promptement chez Lucrèce; ils la trouvent ſeule, plongée dans la douleur,

[1] Dion. L. IV, p. 194 & 195. Liv. Ovid. Faſt. XI, 813, 834.

baignée

baignée de larmes, & toute occupée de ſon déſeſpoir. Elle ſe jette aux pieds de ſon pere & de ſon mari, elle embraſſe leurs genoux, & les arroſe de ſes pleurs ſans pouvoir dire une parole. Son pere la releve, il la preſſe, il la conjure de s'expliquer. « J'ai recours à vous, » leur dit-elle enfin, faites-moi juſtice du plus » cruel affront que vous puiſſiez vous imaginer, » vengez-moi d'un outrage plus honteux & plus » inſuppottable que la mort même ». Surpris de ce diſcours, ils lui demandent quel eſt donc cet outrage & qui en eſt l'auteur. Lucrèce leur raconte ce qui s'étoit paſſé, & les conjure de s'armer à ſa défenſe. Ils lui promettent de la venger, ils l'exhortent à ne pas s'abandonner au déſeſpoir, mais à ſe conſoler ſur ſon innocence. « Non, leur dit-elle, jamais femme ne s'auto- » riſera de mon exemple pour ſurvivre à ſon » honneur : je ſais que je ſuis innocente, mais » afin qu'on en ſoit perſuadé & que vous rendiez » juſtice à ma mémoire, je veux me punir moi- » même comme ſi j'étois coupable » En diſant ces paroles, elle tire un poignard qu'elle avoit caché ſous ſa robe, elle ſe l'enfonce juſqu'au cœur, & tombe morte à leurs pieds.

X. Tandis que le pere & le mari de Lucrèce[1]

[1] Liv. L. I, ch. 59. Dion. L. IV, p. 196 & 197. Aur. Vict. ch. 9 & 10. Ovid. Faſt. XI, 835, 846.

accablés de douleur, la tenoient entre leurs bras. Brutus tire de ſa bleſſure le poignard tout fumant, & d'une voix plus qu'humaine : « Je » jure, dit-il, par ce ſang le plus noble & le » plus chaſte qui fût au monde avant que Sextus, » ce monſtre abominable, digne fils du plus » cruel de tous les tyrans, l'eût deshonoré ; je » jure une éternelle inimitié contre Tarquin le » ſuperbe, contre ſa femme impie & toute leur » race maudite. Tant que j'aurai un ſouffle de » vie, je les pourſuivrai à feu & à ſang ; je ferai » uſage de toute la force que m'inſpire une juſte » vengeance, je m'oppoſerai juſqu'au dernier » ſoupir à la tyrannie, & jamais je ne ſouffrirai » qu'aucun de cette maiſon, ni même que qui » que ce ſoit, regne ſur les Romains. Grand » Jupiter, Mars protecteur de Rome, & tous » les dieux, ſoyez témoins de mes ſermens ! Si » jamais je deviens parjure, puniſſez-moi d'une » mort auſſi violente que celle de Lucrèce, mais » d'une mort auſſi honteuſe que la ſienne eſt » glorieuſe ». Alors ſe tournant vers les autres que la ſurpriſe & la douleur avoient rendus muets : « Balancez vous encore, leur dit-il, à » ſuivre mon exemple ? Laiſſez aux femmes les » cris, les larmes, les gémiſſemens ; ſi vous » êtes hommes, ne penſez qu'à vous venger, » & cherchez les moyens les plus efficaces &

» les plus prompts pour y parvenir ». Ayant parlé de la ſorte, il donne le poignard à Collatinus, puis au pere de Lucrèce, & à Valerius; il les exhorte à s'engager par les mêmes ſermens : ils le font; & une plus noble paſſion leur faiſant oublier leurs douleurs, ils conjurent Brutus de leur ſervir de conſeil & de guide dans leurs entrepriſes contre le tyran, proteſtant qu'ils ne veulent ſe conduire que par lui, & que par-tout ils marcheront ſur ſes traces.

XI. Brutus commence par leur rendre compte de ſa conduite [1]; il les détrompe ſur la ſtupidité qu'il avoit affectée juſqu'alors; il leur explique les raiſons qu'il a eues de contrefaire l'inſenſé; il laiſſe, pour ainſi dire tomber le maſque; & ſe montrant à découvert, il leur fait voir que ſous une folie apparente il cachoit un fond infini de ſageſſe. Il leur dit, que depuis longtems il s'eſt principalement occupé à conſidérer quelle ſeroit la forme de gouvernement la plus propre à rendre la ville de Rome heureuſe, en cas qu'il ſe préſentât quelqu'occaſion de la délivrer de la tyrannie ſous laquelle elle gémiſſoit depuis tant d'années. « Pouvons-nous, » dit-il, imaginer une forme de gouvernement » plus avantageuſe, que celle que Romulus, » Numa, & leurs ſucceſſeurs nous ont laiſſée?

[1] Dion. Halic. L. IV, p. 197, 198, 199.

» C'eſt à la faveur de leur ſage politique & de
» leurs loix que Rome eſt devenue ſi floriſſante
» & qu'elle a ſubjugué tant de nations. Mais
» il faut remédier aux abus les plus ordinaires
» de la royauté ; abus qui la font ſouvent dégé-
» nérer en tyrannie, & qui la rendent preſ-
» que toujours odieuſe. Premiérement, ſi l'on
» ne conſidere que le nom des choſes, on déſire
» quelquefois ce qui eſt nuiſible, & on rejette
» ce qui eſt utile. La monarchie eſt de cette
» nature ; elle eſt bonne & utile, mais le nom de
» roi eſt odieux. Si vous m'en croyez, nous
» exterminerons ce nom, & ceux qui ſeront
» revêtus de l'autorité ſouveraine nous ne les
» appellerons plus ni monarques ni rois, mais
» nous leur donnerons un autre nom plus modeſte
» & plus populaire. En ſecond lieu, je crois qu'il
» n'eſt point expédient que toute la puiſſance
» réſide dans un ſeul, mais qu'il faut la partager
» entre deux perſonnes, à l'exemple des Lacédé-
» moniens, qui en uſent ainſi depuis long-tems,
» & dont l'état eſt devenu par cette ſage politique
» le mieux réglé & le plus floriſſant de toute la
» Grece. L'autorité royale ainſi partagée égale-
» ment, les deux magiſtrats qu'on en fera dépoſi-
» taires, ſeront moins en état d'en abuſer pour
» vexer leurs ſujets; ils s'obſerveront mutuellement,
» ils auront un certain reſpect l'un pour l'autre,

» & l'égalité de leurs pouvoirs leur inſpirera une
» noble émulation pour la vertu. Mais toute
» puiſſance qui n'a point de bornes, devient enfin
» inſupportable & dégénere en tyrannie. Je vou-
» drois donc qu'on ne donnât l'autorité ſouveraine
» que pour un an, comme font les Athéniens.
» Pour retenir un eſprit hautain dans les bornes
» du devoir, il n'eſt point de moyen plus ſûr
» que de ne lui point donner le tems de s'enivrer
» de ſa grandeur; un magiſtrat eſt moins ſujet
» à abuſer de ſon autorité, quand il ſait que s'il
» commande aujourd'hui, il obéira demain: avec
» ce tempétament nous jouirons des avantages
» du gouvernement monarchique ſans en reſ-
» ſentir les inconvéniens. Les marques d'honneur
» que nous avons accordées à nos rois, ſont en
» trop grand nombre; il y en a même quelques-
» unes qui choquent le peuple. Je voudrois qu'on
» en diminuât le faſte, & qu'on en abolît une
» partie, ſur-tout ces ſceptres, ces couronnes
» d'or, ces robes de pourpre chargées de broderie,
» qu'il ne faudroit permettre que dans certains
» jours de fêtes & dans les pompes triomphales;
» dès qu'on ſe ſerviroit rarement de ces orne-
» mens, ils ceſſeroient d'être un objet odieux.
» Cependant pour ne pas abolir entiérement le
» nom de la puiſſance royale introduit dans cette
» ville par des augures favorables & confirmé

» par des ſignes de la volonté des dieux, nous » pourrions avoir toujours un roi parmi nous, » mais un roi ſeulement de nom, un roi des » choſes ſacrées, qui ſeroit revêtu de cette dignité » pour toute ſa vie, mais qui n'auroit point » d'autre emploi que l'intendance des ſacrifices, » ſans ſe mêler des affaires de la guerre ou de » l'état. Si vous approuvez ce projet en général, » on pourra dans la ſuite vous l'expliquer plus » en détail, & même y réformer quelque choſe. » Mais il n'eſt pas tems maintenant de l'exécuter : » il faut attendre que nous ayons ſecoué le joug des » tyrans ; entrepriſe dont nous viendrons facile- » ment à bout, ſi vous voulez ſuivre mes conſeils ».

XII. Ce diſcours de Brutus fut approuvé avec acclamation. On prit le corps de Lucrèce [1], tout enſanglanté, & on le porta dans la place publique de Collatie ; il étoit ſuivi de ſon pere & de ſon mari, Lucretius & Collatinus, avec toute l'éloquence naturelle que leur inſpiroit leur affliction, firent le rapport de ce qui s'étoit paſſé, & tirerent les larmes des yeux de tout le peuple. Pendant ce tems-là Brutus, étouffant, pour ainſi dire, tout ſentiment de douleur & de triſteſſe, excitoit l'aſſemblée à de plus nobles ſentimens, & l'exhortoit à prendre les armes pour recouvrer la liberté & ſe venger des tyrans. Toute la jeuneſſe

[1] Liv. L. I, ch. 59.

de Collatie promit de le ſuivre, & la plupart coururent aux armes. On laiſſa quelques gardes aux portes de la ville pour empêcher qu'il n'en ſortît perſonne, qui pût donner avis au tyran de ce qui ſe paſſoit; & le reſte, conduit par Brutus, accompagna le corps de Lucrèce juſqu'à Rome.

XIII. Pendant que cette triſte pompe paſſoit par les rues [1], il s'aſſembla une foule de peuple, & Brutus envoya ſes hérauts par toute la ville pour convoquer le reſte à la place publique. Il fait expoſer le corps ſur un lieu élevé devant la porte du ſénat; il monte ſur un tribunal, d'où l'on avoit coutume de haranguer, & d'où lui-même, comme capitaine des gardes, avoit ſouvent auparavant donné les ordres du tyran. Son air & ſes manieres le faiſoient [2] aſſez connoître, & il n'étoit pas néceſſaire qu'il avertît le peuple que ſa folie n'avoit été que feinte. Cependant il commença par-là, & après avoir expliqué en peu de mots ſa conduite paſſée, il s'étendit ſur celle de Tarquin. Il remonta juſqu'aux crimes de ſa vie privée; il rappella le triſte ſouvenir de ſes actions les plus criantes, de ſes adulteres avec la femme de ſon frere, du meurtre de ſa propre femme, de celui de ſon frere: qu'auſſi-tôt après ce double parricide,

[1] Dion. L. IV, p. 200. Liv. L. I, ch. 59. Ovid. Faſt. XI, 847.
[2] Dion. L. IV, p. 200, 201, 202, 203.

impatient de jouïr du fruit de ſes crimes, ſans même attendre que les buchers qui avoient conſumé ces infortunées victimes de ſa cruauté, fuſſent entierement éteints, il avoit fait paſſer cette infâme adultere au lit de ſa ſœur, exemple juſqu'alors inconnu dans Rome & déteſté univerſellement de toutes les nations. « Quels crimes » n'a-t-il pas commis à l'égard de ſon beau-pere » & de ſa belle-mere ? le ſeul ſouvenir en fait » horreur. Il fit maſſacrer ce bon roi à qui il » avoit de ſi grandes obligations, & aima mieux » s'emparer du trône par la plus horrible barbarie, » que d'attendre qu'il le pût poſſéder ſans crime » par la mort de ce prince déjà fort avancé en » âge. Il n'eut pas plus d'indulgence pour Tarquinie femme de Tullius : ſans reſpecter en » elle une belle-mere & une tante qui lui avoit » ſervi de mere, il la fit impitoyablement étrangler lorſqu'elle avoit à peine rendu les derniers » devoirs au roi ſon mari. Mais ſans m'arrêter à » des crimes particuliers, comment eſt-il parvenu à la royauté ? C'eſt par les armes, par » la violence, par la conſpiration d'une troupe » de ſcélérats, comme un uſurpateur. Depuis » qu'il occupe le trône, par quelque voie qu'il » y ſoit monté, quelle conduite a-t-il tenue ? » S'eſt-il comporté en roi ? Quels maux n'a-t-il » pas fait ſouffrir aux patriciens ? Les uns ont

» été aſſaſſinés, les autres ont été bannis de
» Rome ou ſe ſont condamnés eux-mêmes à
» l'exil pour éviter la cruauté du tyran; d'un
» grand nombre que nous érions, il n'en reſte
» aujourd'hui que très-peu, encore ſommes-
» nous dans l'humiliation, dans la pauvreté,
» dans l'abbaiſſement, de ſorte que nos ennemis
» mêmes en ſeroient touchés. Et vous, Plébéiens,
» dans quelle ſituation êtes-vous? Que ſont
» devenues vos loix? Vous eſt-il permis de vous
» aſſembler? Le tyran vous traite-t-il avec plus
» de ménagement que de vils eſclaves? Ne vous
» a-t-il pas condamnés aux plus rudes travaux,
» à tailler des pierres, à ſcier du bois, à porter
» des fardeaux, à remuer les plus ſales immon-
» dices aux dépens de votre vie, ſans vous donner
» un moment de relâche? Ne verrons-nous donc
» jamais la fin de nos maux? Juſqu'à quel tems
» ſouffrirons-nous? Nos calamités, quelque
» grandes qu'elles ſoient, ne ſeroient pas tout-
» à-fait intolérables ſi nous avions eſpérance de
» les voir finir à la mort du tyran qui n'eſt pas
» fort éloignée. Mais quel avantage peut nous
» apporter ſa mort, ou plutôt, ne ſerions-nous
» pas encore pis, puiſqu'au lieu d'un Tarquin,
» nous en aurions trois encore plus méchans que
» leur pere? Si de particulier il eſt devenu tyran,
» s'il a exercé ſur nous toutes ſortes de cruautés

» quoiqu'il n'ait commencé que tard à ſe livrer
» au crime, que devons-nous attendre de ſes
» enfans qui ont été élevés dans une cour où
» ils n'ont jamais eu aucun exemple de vertu,
» & où ils ſe ſont familiariſés avec la cruauté
» & la violence? Jugez par ce que vous voyez
» maintenant, de quoi ſeront capables ces dignes
» fils d'un pere qui eſt le plus cruel de tous
» les tyrans, & d'une mere qui a fait paſſer
» ſon char ſur le corps de ſon pere. Les ſacrés
» liens du mariage, les droits de l'hoſpitalité
» reſpectés par les nations les plus barbares, la
» qualité de fille de celui à qui le tyran avoit
» confié le gouvernement de la ville en ſon
» abſence, celle de femme d'un proche parent,
» n'ont pu défendre Lucrèce contre la paſſion
» de Sextus; elle a été contrainte de ſe ſoumettre
» comme une eſclave aux dernieres indignités,
» & ne pouvant ſurvivre à ſon honneur, elle s'eſt
» plongé le poignard dans le ſein ».

XIV. En parlant de la mort de Lucrèce, tranſporté d'une noble fureur : « O la plus
» généreuſe de toutes les femmes, s'écria-t-il,
» ô femme digne de notre admiration & de nos
» louanges! Vous nous avez abandonnés, Lucrèce,
» vous vous êtes donné la mort. Ni la foibleſſe de
» votre ſexe, ni les douceurs de la vie, ni les
» agrémens de la jeuneſſe & de la beauté, ni

» les prieres ni les larmes de vos plus chers amis,
» n'ont pu vous faire réſoudre à votre honte.
» Après un ſi bel exemple, Romains, nous qui
» ſommes des hommes, ſera-t-il dir que nous
» aurons moins de cœur qu'une femme? Chaſte
» Lucrèce, faites-nous part de votre courage.
» Vous n'avez éprouvé qu'une ſeule nuit les ri-
» gueurs de la tyrannie par la violence que Sextus
» a faite à votre chaſteté juſqu'alors inviolable;
» il n'en a pas fallu davantage pour vous faire
» préférer la mort à tous les charmes de la vie.
» Et nous qui gémiſſons depuis vingt-cinq ans
» ſous la tyrannie de Tarquin, nous qui avons
» perdu notre liberté ſans eſpérance de jamais
» rompre nos liens, eſclaves, inſenſibles à nos
» maux, nous ne profiterons pas d'un ſi bel
» exemple, nous ne nous réveillerons pas de
» cette profonde létargie, nous n'aurons pas la
» fermeté de prendre les mêmes ſentimens!
» Quand nous vous voyons, illuſtre héroïne,
» nous eſt-il permis de nous appeller Romains?
» Nous eſt-il même permis de nous appeller
» hommes? Pouvons-nous nous vanter de deſ-
» cendre de ces héros qui ont porté la terreur
» dans toutes les villes voiſines, de ces héros
» accoutumés à vaincre, faits aux dangers, &
» qui ne redoutoient rien tant que le déshonneur,
» nous qui avons ſi long-tems traîné une mal-

» heureuſe vie dans une honteuſe ſervitude ?
» Livrons-nous, Romains, à une généreuſe con-
» fuſion, & que la honte de notre ſtupidité nous
» porte à oſer tout pour la réparer ! N'êtes-vous
» pas tous convaincus qu'une mort honorable
» eſt mille fois préférable à notre condition
» préſente ? Mais ce n'eſt pas à la mort que je
» vous invite, c'eſt à la vie, c'eſt à la liberté ;
» c'eſt à votre bonheur. Qu'avons-nous à craindre ?
» Le tyran eſt abſent, la ville eſt à nous, elle eſt
» fournie de tout, les plus illuſtres du ſénat ſont
» à notre tête. Quel fond ne devons-nous pas faire
» ſur nos propres forces, ſur notre grand nombre,
» ſur notre expérience ? Nos alliés d'ailleurs ne
» nous laiſſeront pas ſans ſecours : s'ils n'oſent ſe
» ſoulever tant qu'ils ne voyent aucun mouvement
» de notre part, dès que nous léverons l'étendard
» ils viendront ſe joindre à nous ; la liberté a trop
» de charmes pour ne pas trouver des défenſeurs.
» Quant à l'armée de Tarquin, nous ne devons
» point la craindre. Elle eſt pleine de ſoldats qui
» ont ſouvent rougi d'employer leurs armes à
» rendre les autres auſſi miſérables qu'eux-mêmes.
» Ils ne ſont pas moins ennemis de la tyrannie
» que nous, ils n'aſpirent pas moins à recouvrer
» leur liberté ; pour peu qu'ils voyent de jour
» à ſe tirer de la ſervitude où la néceſſité des
» tems les a réduits, ils profiteront de l'occaſion

» pour ſecouer le joug, & tourneront avec joie
» leurs armes contre le tyran : ſi vous les appellez
» au ſecours de la patrie par un décret, ni la
» crainte, ni l'eſpérance ne pourront les retenir
» auprès des Tarquins. Que s'il s'en trouve quel-
» ques-uns qui, par leur mauvais naturel ou par
» le malheur de leur éducation, aient du pen-
» chant pour la tyrannie, ils ne ſont qu'en petit
» nombre, & quelque méchans qu'ils ſoient,
» nous trouverons bien les moyens de les réduire
» à la raiſon. Nous avons entre les mains leurs
» femmes, leurs enfans, leurs peres, qui leur
» ſont plus chers que la vie même : en leur
» promettant de leur rendre ces gages précieux
» pourvu qu'ils abandonnent les tyrans, & en
» leur accordant par un décret ſolemnel une
» amniſtie générale, nous les attirerons infailli-
» blement dans notre parti. Sur-tout, Romains,
» mettons notre confiance dans les dieux im-
» mortels, vengeurs des meurtres, des ſacriléges,
» des parricides, irrités contre Tarquin qui a tant
» de fois ſouillé les ſacrifices, profané les temples
» & les autels, ils ſeront pour nous, & nous
» pouvons compter ſur leur ſecours. Nous vous
» invoquons, dieux tutélaires de Rome, nous
» vous invoquons avec une ferme aſſurance que
» vous exaucerez nos juſtes prieres : aidez-nous
» dans cette occaſion favorable que vous nous

» préſentez vous-mêmes ; faites que nous ſoyons » les inſtrumens de votre juſtice, donnez les » plus viſibles marques de votre faveur à une » cauſe qui mérite votre protection, inſpirez-» nous des ſentimens qui puiſſent nous rendre » dignes des bénédictions que vous nous avez » préparées ».

XV. Le peuple écouta ce diſcours de Brutus dans des diſpoſitions qu'il eſt plus facile de concevoir que d'exprimer [1] ; la douleur, la colere, la rage, la honte, l'indignation, les deſirs ardens, l'eſpérance de ſe venger & de recouvrer ſa liberté, mais une eſpérance chancelante & mêlée de doutes, ſe ſuccédoient tour à tour. Il n'eut pas plutôt ceſſé de parler, que réunis tous dans les mêmes ſentimens, ils s'écrierent d'une commune voix qu'il leur mît les armes à la main & qu'il les menât contre le tyran. Brutus au comble de ſa joie, « J'approuve, leur dit-il, votre » généreuſe réſolution. Mais avant de l'exécuter, » il faut que vous confirmiez par vos ſuffrages » le décret du ſénat dont je vais vous faire part : » ce décret bannit de Rome & de toutes les » terres de la république, les Tarquins, leur » famille, & toute leur poſtérité, avec défenſe » ſous peine de la vie d'entreprendre & même » de parler de les rétablir. Si vous êtes prêts

[1] Dion. L. IV, p. 203 & 204. Liv. L. I, ch. 59 & 60.

» d'y ſouſcrire, retirez-vous chacun dans vos » Curies pour donner vos ſuffrages, & que ce » droit que nous vous rendons aujourd'hui, » ſoit comme les prémices de votre liberté ». Le peuple ſe retira auſſi-tôt, on recueillit les voix, & toutes les Curies opinerent à chaſſer les tyrans. Alors Brutus propoſa une nouvelle forme de gouvernement, qui fut généralement approuvée. Sp. Lucretius fut fait Entreroi. Il renvoya le peuple, avec ordre de ſe rendre inceſſamment ſous les armes dans le champ de Mars où ſe tenoient ordinairement les comices. Dans cette aſſemblée ſolemnelle, il nomma Brutus & Collatinus pour exercer l'autorité ſouveraine ſous le nom de conſuls,* titre qu'on étoit convenu de donner aux nouveaux magiſtrats, comme étant chargés du ſoin des affaires publiques. Leur élection fut confirmée dans les mêmes comices par les ſuffrages de chaque Centurie.

XVI. Pendant ce tems-là, Tarquin[t] reçut avis par des couriers qui étoient ſortis de la ville avant qu'on eût fermé les portes, que Brutus haranguoit le peuple & ſollicitoit les Romains à ſe mettre en liberté. Il part auſſi-tôt du camp, ſans en rien dire à perſonne, excepté

* Tite-Live ne place cette nomination qu'après le retour de Brutus à Rome, qu'on va voir au ch. XVI.

[t] Liv. L. I, ch. 60. Dion. L. IV, p. 204 & 205.

ſes fils & ſes amis les plus affidés. Il court à toute bride, & arrive à Rome, avec un petit nombre d'amis qui le ſuivoient. Il trouve les portes fermées, & les remparts garnis de troupes, qui lui refuſent l'entrée, & qui lui annoncent l'arrêt par lequel le peuple l'a condamné à un banniſſement perpétuel. Plein de rage & de déſeſpoir, il rebrouſſe vers le camp plus vîte qu'il n'étoit venu : mais il y trouve toutes choſes en auſſi mauvais état qu'à la ville. Brutus s'y étoit tranſporté pendant qu'il étoit abſent ; on l'y avoit reçu avec joie, & il n'avoit pas eu grand'peine à engager les troupes dans la cauſe commune de la liberté. Tarquin exclus de toutes parts, ſe retira à Gabies avec ſes fils qu'on avoit chaſſés du camp par le conſeil de Brutus ; c'étoit dans cette ville qu'il avoit établi roi Sextus [1] ſon fils aîné. L'impie Tullia étoit pour lors à Rome : après cette ſurprenante révolution, elle ſortit de ſon palais pour s'enfuir ; le peuple la ſuivoit en foule par toutes les rues, la chargeant d'imprécations, & invoquant les furies de ſes parens contre cette fille dénaturée qui avoit mérité les plus cruels tourmens.

XVII. Brutus s'étant rendu maître [2] du camp,

[1] Liv. L. I, ch. 59.

[2] Dion. L. IV & V, p. 205. Liv. L. II, ch. 1. Plutarq. in Pop.

fit

fit une trêve de quinze ans avec les Ardéates, & ramena les troupes à Rome *. Peu de jours après, les deux conſuls convoquerent une nouvelle aſſemblée du peuple. Brutus fit un diſcours ſur la concorde, & par un ſecond décret il confirma l'arrêt qui condamnoit les Tarquins à un exil perpétuel. Ce décret étant paſſé avec la même unanimité que le précédent, les conſuls jurerent devant les autels, avec les plus grandes ſolemnités, tant pour eux, que pour leurs enfans & toute leur parenté, que jamais ils ne rappelleroient le roi, ni ſes enfans, ni leur poſtérité, qu'ils n'établiroient point de rois à Rome, & qu'ils s'oppoſeroient de toutes leurs forces à tous ceux qui entreprendroient de rétablir l'autorité royale. Le peuple ſuivit leur exemple, & s'engagea avec joie par les mêmes ſermens.

XVIII. En établiſſant une nouvelle forme de gouvernement, les libérateurs de la patrie [1] commencerent par la religion. Comme les rois prédéceſſeurs de Tarquin avoient procuré de grands avantages à l'état, on étoit convenu de conſerver dans Rome quelqu'image de la royauté. Il fut donc ordonné aux pontifes & aux augures de choiſir parmi les anciens celui qu'ils jugeroient

* A la fin de l'an de Rome 244. C'eſt l'année où les enfans de Piſiſtrate furent chaſſés d'Athènes.

[1] Dion. L. V, p. 205. Liv. L. II, ch. 1.

le plus digne pour préſider ſeulement aux ſacrifices & aux cérémonies du culte divin. On régla qu'il porteroit le nom de roi des choſes ſacrées, mais qu'il borneroit ſes ſoins à la religion, ſans ſe mêler ni des affaires civiles, ni du gouvernement, ni des affaires militaires. Manius Papirius, de famille patricienne, homme d'un mérite diſtingué, & reſpectable par ſon âge, fut le premier qu'on éleva à cette dignité. Quant aux affaires les conſuls crurent qu'ils ne pouvoient faire un plus grand plaiſir au peuple, que de rétablir les loix équitables de Servius, dont la plupart avoient été abolies par Tarquin. Ils firent revivre celles qui regardoient les contrats que les plébéiens étoient obligés de paſſer avec la nobleſſe. Ils ordonnerent qu'on renouvelleroit, tant à la ville qu'à la campagne, l'uſage des ſacrifices où tous ceux d'une même tribu ou d'un même canton avoient coutume de ſe trouver; ſacrifices inſtitués pour entretenir l'amitié & l'union entre tous les membres de la république. Enfin ils rendirent aux plébéiens le droit de tenir des aſſemblées pour les affaires les plus importantes, la liberté d'y donner leurs ſuffrages, & toute l'autorité que Servius leur avoit accordée. Tandis qu'ils employoient ainſi la puiſſance royale à rendre le peuple heureux, afin que cette puiſſance fût moins odieuſe, ils firent un autre réglement, par

lequel il fut arrêté que l'un des conſuls feroit porter devant lui les douze haches, & que l'autre ſeroit précédé de douze licteurs qui porteroient des faiſceaux ſans haches, en ſorte néanmoins que pour éviter toute ſupériorité ils auroient les haches tour à tour & chacun ſon mois. Une conduite ſi modérée étoit d'autant plus agréable aux Romains, qu'après de longues épreuves d'une rigoureuſe ſervitude, ils jouiſſoient des douceurs de leur ancienne liberté. Il s'en trouva néanmoins, même parmi les plus diſtingués, qui par des motifs d'avarice ou d'ambition, ſe liguerent pour trahir la ville, pour rappeller les tyrans, & pour ſe défaire des conſuls.

XIX. Tarquin[z] chaſſé de ſes états demeura quelque tems à Gabies, où pluſieurs Romains, moins ſenſibles aux douceurs de la liberté qu'aux avantages qu'ils ſe promettoient de la tyrannie, allerent ſe joindre à lui & groſſir ſa faction. Du lieu de ſa retraite il envoya des ambaſſadeurs aux villes des Latins pour les faire entrer dans ſes intérêts : mais ces peuples inflexibles à ſes vives ſollicitations, ne purent ſe réſoudre à entreprendre pour l'amour d'un tyran une guerre injuſte contre les Romains. Déſeſpérant de réuſſir de ce côté-là, il alla à Tarquinie, ville où avoit autrefois demeuré ſon grand-pere, & il y fut

[z] Dion. L. V, p. 106.

bien reçu. A force de préſens qu'il répandit à pleines mains, il gagna les citoyens, qui le préſentereht à toute la nation. Il les fit ſouvenir des bienfaits dont ſon ayeul avoit comblé toutes les villes d'Etrurie, & de l'ancienne alliance qu'ils avoient faite avec lui : de-là paſſant à ſes malheurs, il leur fit une vive peinture de l'étrange revers de ſa fortune ; il les conjura de ne ſe pas rendre inſenſibles à l'état d'un ſouverain qui étoit tombé en un ſeul jour du faîte de la grandeur, ſans appui, ſans ſecours, errant avec ſes trois fils, obligé d'implorer la protection de ceux qui avoient été autrefois ſes ſujets. Par ces diſcours accompagnés de larmes, il engagea les Etruriens à envoyer des ambaſſadeurs à Rome. On choiſit pour cette ambaſſade ceux qu'il nomma lui-même : il les inſtruiſit de tout ce qu'ils avoient à dire & de ce qu'ils devoient faire ; il leur donna même de grandes ſommes d'argent pour faciliter la réuſſite de leur négociation, & quelques lettres que les compagnons de ſon exil écrivoient à leurs parens & à leurs amis pour les prier de travailler à leur rappel.

XX. Les ambaſſadeurs [1] étant arrivés à Rome, le ſénat leur donna audience *. Ils demanderent

[1] Dion. L. V, p. 206, 207 & 208. Plut. Vit. Pop. Liv. L. II, ch. 3.

* L'an de Rome 245.

un ſauf-conduit pour le roi, par lequel il lui fut permis de venir juſtifier ſa conduite devant les ſénateurs, & de paroître enſuite ſous leur bon plaiſir dans une aſſemblée des plébéiens, afin que s'il pouvoit les convaincre qu'il n'avoit rien fait qui méritât l'exil, ils le reconnuſſent pour leur roi aux conditions qu'ils jugeroient à propos, ou que, s'ils avoient réſolu d'abolir pour toujours la puiſſance royale, il paſſât du moins le reſte de ſa vie avec ſa famille, dans le lieu de ſa naiſſance, en ſimple particulier & ſans ſe mêler des affaires. Après s'être acquittés de leur commiſſion, ils ajouterent que la ville de Tarquinie demandoit cela aux Romains comme une choſe qu'ils lui devoient en conſidération de leur ancienne alliance avec elle; que le droit des gens ne permettoit pas de condamner perſonne ſans l'entendre; que Tarquin les reconnoiſſoit pour juges, & qu'ils ne hazarderoient rien en lui accordant la permiſſion de venir lui-même défendre ſa cauſe. Brutus les écoutoit avec une extrême impatience. Quand ils eurent fini leurs remontrances, il leur répondit en peu de mots qu'il étoit inutile de ſolliciter le rappel des Tarquins, que les Romains les avoient déjà condamnés par pluſieurs décrets à un exil perpétuel, qu'ils avoient fait ſerment de ne jamais les rappeller, & qu'ils ne ſouffriroient jamais qu'on les rétablît; qu'en-

vain les Tarquiniens* feroient de plus vives inſtances, & qu'ils n'obtiendroient point de grace pour les tyrans; qu'au reſte s'ils demandoient quelqu'autre choſe qu'on pût leur accorder ſans violer les loix & les engagemens qu'on avoit pris, ils trouveroient toujours la ville de Rome diſpoſée à leur faire plaiſir.

XXI. Les Tarquiniens affecterent de paroître ſurpris de cette réponſe, à laquelle néanmoins ils s'étoient attendus. « Il eſt étonnant, di-» rent-ils, qu'étant venus vous préſenter les » ſoumiſſions de votre roi qui veut vous rendre » compte de ſa conduite, & que demandant » comme une grace ce qui eſt du droit de gens, » nous ne puiſſions rien obtenir. Mais puiſque » vous avez pris votre parti, nous n'inſiſterons » pas davantage ſur ſon rappel. Cependant nous » avons ordre de notre ville de vous faire une » autre priere, que ni vos loix ni vos ſermens » ne peuvent vous diſpenſer d'écouter. C'eſt de » rendre à votre prince les biens que poſſédoit » ſon ayeul avant que de monter ſur le trône. » Ces biens ne vous appartiennent point. Tarquin » l'ancien ne les avoit point acquis parmi vous, » & vous ne pouvez pas dire qu'ils ſoient le

* Les habitans de la ville de Tarquinie, dont il paroît par le chapitre ſuivant que les ambaſſadeurs étoient, au moins la plupart.

» fruit de la violence & de l'injuſtice. Rendez-les » donc à votre roi, puiſqu'ils lui appartiennent. » Tarquin dans ſon malheur ſe contentera de » ſon patrimoine; & pour ne pas vous être à » charge, il ira s'établir dans quelqu'autre païs » où il pourra goûter les douceurs d'une vie tran- » quille ». Après ce diſcours ils ſe retirerent, & on délibéra ſur leur demande.

XXII. Brutus parla avec force contre cette requête. Il dit qu'il étoit d'avis qu'on retînt les biens des Tarquins pour dédommager en quelque façon la république des maux qu'elle avoit ſoufferts ſous une ſi longue tyrannie; que les Tarquins ne ſe contenteroient jamais d'une vie privée, qu'ils ſe ſerviroient infailliblement des richeſſes qu'on leur reſtitueroit, pour ruiner la patrie, & que c'étoit le comble de la folie de vouloir fournir des armes à un tyran. Mais Collatinus l'autre conſul fut d'un ſentiment tout contraire: c'étoit un homme foible, élevé à la cour, & qui ne connoiſſoit pas aſſez le prix de la liberté; on l'avoit élu conſul contre le ſentiment de Brutus; il n'avoit pour tout mérite que la qualité de mari de Lucrèce, & malgré l'affront que Sextus lui avoit fait, il n'étoit pas encore des plus déclarés ennemis des Tarquins. Il repréſenta que ſi les Romains retenoient les biens du roi, ils feroient déshonneur à leur cauſe, qu'on

croiroit qu'ils n'auroient banni les tyrans, que pour s'emparer de leurs richeſſes, qu'ils fourniroient aux Tarquins un prétexte légitime de prendre les armes pour rentrer en poſſeſſion de leurs biens, & que par ce moyen ils leur procureroient peut-être de puiſſans ſecours pour remonter ſur le trône : qu'au contraire ſi Tarquin vouloit leur faire la guerre après qu'on lui auroit rendu ſon patrimoine, il lui ſeroit difficile de trouver des alliés dans une ſi injuſte entrepriſe.

XXIII. Le ſénat délibéra pendant pluſieurs jours ſur la propoſition des ambaſſadeurs. On tint différentes ſéances ſur cette affaire, ſans ſavoir à quoi ſe déterminer ; & à la fin on réſolut d'en remettre la déciſion au jugement du peuple. Le peuple aſſemblé, chaque conſul expoſa ſes raiſons, & ſoutint ſon ſentiment avec beaucoup de force. L'avis de Brutus étoit le plus conforme à la raiſon & le plus utile pour le bien public. Mais pluſieurs trouverent celui de Collatinus plus équitable & en même tems plus honorable ; ils ſe flattoient même qu'en le ſuivant, ils préviendroient une guerre qui les menaçoit. On balança long-tems la déciſion : enfin les curies donnerent les ſuffrages, & on trouva que celles qui opinoient à rendre les biens aux Tarquins, l'emportoient d'une voix ſur celles qui étoient d'avis qu'on les retînt.

XXIV. On annonça cette déciſion [1] du peuple aux ambaſſadeurs. Ils firent de grands éloges des Romains ſur ce qu'ils avoient préféré la juſtice à leurs intérêts, & ſur le champ ils écrivirent à Tarquin qu'il envoyât des perſonnes ſûres à qui on pût remettre les richeſſes qui lui appartenoient. Cependant ils reſtoient toujours à Rome, ſous prétexte qu'ils attendoient des voitures pour les tranſporter : mais c'étoit en effet pour examiner la ſituation des affaires, pour rendre les lettres des exilés à leurs amis, & pour ménager des intrigues en faveur du tyran. Ils ſonderent artificieuſement les eſprits, & n'oublierent rien pour les ſéduire, les uns par l'eſpérance d'une meilleure deſtinée, les autres à force d'argent. Ils trouverent que le roi avoit à Rome un grand nombre d'amis qui n'attendoient que l'occaſion pour ſe déclarer hautement. Pluſieurs jeunes gens, particuliérement des plus nobles familles, ne pouvoient ſouffrir la ſévérité du nouveau gouvernement. Sous un prince abſolu les graces s'obtenoient plus aiſément, les requêtes étoient plutôt répondues. Un roi connoiſſoit mieux dans quel cas il falloit uſer de ſévérité, dans quelle occaſion il falloit pardonner ; il ſavoit diſtinguer à propos entre un ami & un ennemi ; il pouvoit, quand il lui plaiſoit, impoſer ſilence à la juſtice,

[1] Dion. L. V, p. 108. Plut. Vit. Pop. Liv. L. II, ch. 3.

ou lui donner un tour favorable. Les loix étoient ſourdes & inexorables, plus avantageuſes aux pauvres qu'aux riches. Il n'étoit ni agréable, ni ſûr de vivre ſous un gouvernement qui, ſans avoir égard à la fragilité humaine, ne pardonnoit aucun dérangement, & ſous lequel ceux même de la premiere condition ne trouvoient de protection que dans leur innocence. Tel étoit le ſujet de leurs entretiens ordinaires depuis que Rome avoit ſecoué le joug de la tyrannie. Ces favorables conjonctures faciliterent aux ambaſſadeurs les moyens de former une conſpiration. Les chefs des conjurés étoient les Vitellius, dont la ſœur avoit épouſé Brutus, & les Aquilius, neveux de Collatinus : ils avoient communiqué leur deſſein à pluſieurs autres jeunes gens des premieres familles, du nombre deſquels étoient Titus & Tibérius, fils de Brutus, qui s'étoient auſſi engagés dans la conſpiration.

XXV. Les conjurés s'aſſembloient [1] ordinairement chez les Aquilius, dont le pere étoit mort ; leur maiſon étoit retirée, & propre par conſéquent à tenir ces aſſemblées ſecrettes. Les ambaſſadeurs donnerent avis à Tarquin des meſures qu'ils avoient priſes pour ménager ſon rétabliſſement. Il leur manda qu'il ſouhaitoit que les chefs

[1] Liv. L. II, ch. 4. Dion. L. V, p. 208 & 209. Plut. Vit. Pop.

de la conſpiration lui écriviſſent en détail le nombre des conjurés, leurs vues, leurs noms, leurs qualités, & qu'ils ſignaſſent leurs lettres, afin que ſachant à qui il avoit obligation, il pût reconnoître leurs ſervices quand il ſeroit remonté ſur le trône. Jamais la providence, à laquelle les Romains ont été redevables de leurs prodigieux accroiſſemens, ne veilla plus viſiblement à leur conſervation qu'en cette occaſion. Les chefs des conjurés furent aſſez dépourvus de ſens pour conſentir à tout ce que Tarquin leur demandoit. Un ſoir ils s'aſſemblerent au rendez-vous ordinaire pour lui donner ſatisfaction. Après le repas ils firent retirer les domeſtiques de la ſalle où ils avoient mangé. Là, ſe croyant ſans témoins, ils parlerent ouvertement de leurs projets, & écrivirent de leurs mains une lettre à Tarquin, que les Aquilius furent chargés de remettre aux ambaſſadeurs. Un de leurs gens, nommé Vindicius, qui avoit été fait eſclave à la priſe de Cénine, & qui leur ſervoit d'échanſon, eut quelque ſoupçon que ces fréquentes aſſemblées ſe tenoient pour de mauvais deſſeins. Lorſqu'ils eurent renvoyé leurs domeſtiques, il ſe cacha dans un endroit d'où il pouvoit entendre leurs délibérations: il fut témoin de la réſolution qu'ils avoient priſe de faire tuer les conſuls & de rétablir le roi; réſolution qu'ils avoient confirmée par ſerment,

& même, ſelon quelques auteurs, par la plus horrible de toutes les cérémonies, qui conſiſtoit à boire du ſang d'un homme & à toucher ſes entrailles. Dès qu'il leur eût vu ſigner la lettre au roi, il ſortit de la maiſon pour en avertir. Il n'oſe cependant s'adreſſer aux conſuls, de peur que pour étouffer la conjuration où pluſieurs perſonnes de leurs parens étoient impliqués, ils ne fiſſent mourir le dénonciateur. Il va droit chez P. Valérius, qui étoit un des quatre qui avoient le plus contribué à délivrer Rome de la tyrannie, & lui dit tout ce qu'il avoit vu & entendu. Valérius s'aſſure de cet eſclave, & le fait garder: il prend avec lui quelques-uns de ſes gens & de ſes amis, il ſe tranſporte dès le grand matin chez les Aquilius, il y entre ſans peine, il ſe ſaiſit de la lettre, & fait prendre les conjurés.

XXVI. Pendant ce tems-là les conſuls informés de ce qui s'étoit paſſé [1], montent ſur leur tribunal, & ordonnent qu'on leur amene les coupables. On les leur préſente pieds & mains liés; on fait la lecture de leur lettre, & on examine l'eſclave. Tous les coupables étoient des meilleures familles de Rome. Cependant le peuple n'avoit les yeux que ſur les fils du conſul. Leur ſort, quelque malheureux qu'il fut, ne méritoit

[1] Liv. L. II, ch. 5. Dion. L. V, p. 209 & 210. Plut. Vit. Pop. Aur. Vict. ch. 103. Flor. L. I.

point de compaſſion. L'aſſemblée n'avoit aucun ſentiment de tendreſſe pour des traîtres, pour des ingrats envers la patrie, pour des enfans indignes d'un tel pere, il n'y avoit point de ſupplice aſſez grand pour eux. Mais, ſi l'on n'étoit touché de compaſſion pour ces jeunes gens, on gémiſſoit ſur le ſort du conſul. Tout le peuple joignit ſes larmes à celles des coupables; les uns vouloient qu'on leur pardonnât, les plus ſéveres ne les condamnoient qu'à un banniſſement. Brutus ayant fait faire ſilence, demanda à ſes enfans s'ils avoient quelque choſe à dire pour leur défenſe: il leur demanda la même choſe juſqu'à trois fois; & voyant qu'ils ne répondoient rien, il prononça lui-même leur ſentence. Enſuite ſe tournant vers ſes officiers: « Licteurs, dit-il, » faites votre devoir ». Il fut témoin lui-même de l'exécution, il les vit battre de verges, il vit tomber leurs têtes ſous les coups, ſeul inſenſible au ſupplice de ſes enfans!

XXVII. Après cette ſanglante exécution [1], on fit venir les Aquilius, & on leur permit de ſe juſtifier. N'ayant rien à dire pour leur défenſe, ſoit de leur propre mouvement, ſoit par le conſeil de leurs amis, ils ſe jetterent aux pieds de leur oncle dans l'eſpérance d'obtenir grace. Brutus

[1] Dion. L. V, p. 210.

donne ordre aux licteurs de les mener au ſupplice. Collatinus arrête les licteurs, & leur défend de paſſer outre ; il s'approche de ſon collegue, il le prend en particulier, il le prie d'avoir compaſſion de ſes neveux, il lui préſente leur faute comme l'effet d'une jeuneſſe inconſidérée, il le conjure d'épargner leurs vies, & de ſouffrir qu'en cela ſeul il lui faſſe violence, réſolu de ſouſcrire dans la ſuite à toutes ſes déciſions. Brutus étonné de ſon empreſſement à ſauver des traîtres, refuſe non-ſeulement de leur pardonner, ou de commuer la peine, mais encore de différer l'exécution. Collatinus voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir : « Et moi, lui dit-il d'un ton de maître, » puiſque vous êtes ſi dur & ſi inexorable, j'abſous les coupables par le pouvoir qui m'eſt » commun avec vous. Il n'en ſera pas ainſi, reprit Brutus tout en colere : ne vous y trompez » pas, Collatinus ; jamais de mon vivant vous » n'aurez le pouvoir d'accorder l'impunité à des » traîtres ; & vous-même, avant qu'il ſoit peu, » vous payerez la peine que mérite un pareil » attentat ».

XXVIII. Ayant ainſi parlé [1], il donne des gardes aux Aquilius, & convoque une aſſemblée générale. En un inſtant la place publique eſt rem-

[1] Dion. L. V, p. 210, 211 & 212.

plie d'un nombre infini de citoyens que la nouvelle du ſupplice des fils du conſul y avoit attirés de tous les quartiers de la ville. Brutus accompagné des principaux ſénateurs, ſe leve au milieu de l'aſſemblée, & leur parle en ces termes. « Romains, votre trop grande facilité à conſentir » qu'on rendît aux tyrans les biens qu'ils poſſé- » doient autrefois, a donné occaſion à la plus » dangereuſe conſpiration. Mes deux fils, les » freres de ma femme, & d'autres jeunes gens » des meilleures familles, s'étoient aſſemblés chez » les Aquilius, & avoient fait complot de m'aſ- » ſaſſiner & de rappeller Tarquin. Quelque dieu » favorable nous a découvert leur pernicieuſe » entrepriſe par cet eſclave que vous voyez, & » on a arrêté les complices. Pour moi, j'ai fait le » devoir de conſul, j'ai ordonné qu'on punît mes » deux fils du dernier ſupplice, j'ai été moi-même » ſpectateur de l'exécution, & j'ai fais voir que » je n'ai rien de plus cher que le ſalut de la patrie. » Mais mon collegue arrête le cours de la juſtice, » il m'enleve les Aquilius ſes neveux, & il oſe » dire qu'il ne ſouffrira jamais qu'ils ſubiſſent le » même châtiment que mes enfans, quoiqu'ils » ne ſoient pas moins coupables. En voulant ſau- » ver les Aquilius, n'accorde-t-il pas, autant qu'il » eſt en lui, l'impunité au reſte des conjurés ? » Sous quel prétexte en effet pourroit-on les con-

» damner au ſupplice, ſi l'on pardonnoit à ceux-ci
» qui ont trempé dans le même crime? Que pen-
» ſez-vous, Romains, de ſon procédé? Sont-ce
» là des actions d'un conſul dévoué à la patrie,
» ou d'une ame vendue aux tyrans? Eſt-ce là
» garder les ſermens qu'il a faits, ou ſe rendre
» coupable de la plus noire perfidie? S'il inſiſta ſi
» fort il y quelques jours pour faire rendre les
» biens aux Tarquins, c'eſt qu'il aimeroit mieux
» qu'ils puſſent s'en ſervir pour nous faire la
» guerre, que de nous les laiſſer pour les com-
» battre par leurs propres armes. Que prétend-il
» aujourd'hui en voulant abſoudre ceux qui ſe
» ſont ligués pour rappeller les tyrans, ſinon de
» gagner leurs bonnes graces par cette trahiſon,
» afin que rétablis un jour ſur le trône, ils lui
» accordent tout ce qui peut flatter ſon ambition?
» Allez, Collatinus, allez vous joindre aux Tar-
» quins, vous qui n'êtes ici que de corps, perfide
» conſul, toujours uni d'eſprit à nos plus mortels
» ennemis. Eſpérez-vous donc que je vous épar-
» gnerai, moi qui n'ai pas épargné mes propres
» enfans? Non, je n'aurai jamais aucun ména-
» gement pour vous, & afin de nous mettre à
» couvert de vos pernicieuſes intrigues, je vous
» dépoſe dès à préſent. C'eſt à vous, Romains,
» à voir maintenant ce que vous voulez faire de
» cet indigne magiſtrat; c'eſt à vous à voir ſi vous
» voulez

» voulez confirmer l'arrêt que j'ai prononcé : je » vais vous aſſembler par centuries, afin que vous » donniez vos ſuffrages. Je ne ſais pas quel ſera » le réſultat de vos délibérations : mais je vous » avertis d'avance que jamais vous n'aurez pour » conſuls Brutus & Collatinus enſemble, voyez » lequel des deux vous voulez conſerver ».

XXIX. Collatinus voulut ſe juſtifier des crimes dont on l'accuſoit ; tantôt il reprochoit à ſon collegue de tendre des pieges à ſon innocence, tantôt il demandoit grace pour ſes neveux, tantôt il empêchoit qu'on n'allât aux voix. Mais plus il ſe donnoit de mouvemens, plus il aigriſſoit les eſprits, & plus le peuple étoit impatient de donner ſes ſuffrages pour le bannir. Dans la diſpoſition où paroiſſoit l'aſſemblée, Sp. Lucretius, homme populaire, craignit qu'on ne chaſſât honteuſement ſon gendre. Comme il avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit du peuple, il demanda la permiſſion de parler, & elle lui fut accordée. Il s'adreſſe d'abord à Collatinus : il lui conſeille de ne point s'entêter à conſerver malgré les citoyens une dignité qu'il ne tenoit que d'eux ; que puiſqu'ils la lui redemandoient, c'étoit à lui à s'en démettre de bonne grace ; qu'il falloit céder à la néceſſité, & qu'il ne pouvoit mieux faire que de prévenir un décret de banniſſement en ſe retirant dans une autre ville juſqu'à ce que les troubles

fuſſent appaiſés. Enſuite ſe tournant vers Brutus, il le conjura de ne point augmenter le malheur de ſon collegue, de lui épargner l'infamie d'une dépoſition forcée & d'un exil involontaire, de lui donner le tems de tranſporter ſes meubles & ſes effets, & de lui faire préſent de quelque ſomme du tréſor public, afin que cette libéralité lui ſervît de conſolation dans ſa diſgrace.

XXX. Les deux conſuls & toute l'aſſemblée applaudirent à ces ſages conſeils. Collatinus ſe démit du conſulat *, & promit de ſortir inceſſamment de Rome. Brutus ne put lui refuſer des marques publiques de ſon eſtime. Il lui parla avec douceur, il loua la généreuſe réſolution qu'il avoit priſe de ſacrifier ſes intérêts à ceux de la république : il l'exhorta à regarder ſon exil, non comme un banniſſement forcé, mais comme une abſence volontaire que l'état préſent des affaires demandoit abſolument de lui; que tout éloigné qu'il ſeroit de Rome, il devoit toujours l'aimer comme ſa patrie, ſans jamais entrer dans aucune liaiſon avec ceux qui cherchoient ſa ruine; & qu'enfin on ſe flattoit que, quoiqu'uni de corps avec ceux qui lui accorderoient l'hoſpitalité, il ne ceſſeroit d'être d'eſprit & de cœur avec ſes citoyens : que dans cette aſſurance, & pour re-

* Tite-Live place tout ce qui regarde la démiſſion de Collatin, avant la conjuration, & même avant l'arrivée des ambaſſadeurs.

connoître les obligations que la république lui avoit, il lui promettoit au nom des Romains un préſent de vingt talens, auxquels il en ajoutoit cinq autres de ſon bien. Le peuple approuva le diſcours du conſul; & Collatinus, ſans différer plus long-tems, ſe retira à Lavinium, où il paſſa tranquillement le reſte de ſes jours, & mourut dans une extrême vieilleſſe.

XXXI. Après cela, Brutus [1] qui ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher de n'avoir dépoſé ſon collegue que pour gouverner lui ſeul, convoqua une nouvelle aſſemblée du peuple dans le champ de Mars *. Valerius y fut élu conſul **. Il étoit Sabin d'origine; c'étoit un homme recommandable par mille belles qualités, mais admirable ſur-tout par ſa frugalité; il avoit un fond de ſageſſe dont il donna des preuves dans pluſieurs occaſions: ſon zèle pour le bien public le rendoit digne de la magiſtrature. Son élection fit plaiſir à Brutus, qui avoit toujours deſiré de l'avoir pour collegue. Etant parfaitement d'accord avec le nouveau conſul, Brutus fit punir de mort le reſte des conjurés. L'eſclave [2] qui avoit découvert la conſ-

[1] Dion. L. V, p. 212. Plut. Vit. Pop.

* L'an de Rome 245.

** C'eſt celui qui fut ſurnommé depuis Publicola, à cauſe de ſa conduite populaire. Tite-Live place auſſi cette ſubſtitution ou ſubrogation avant l'ambaſſade des Tarquins.

[2] Liv. L. II, ch. V. Plut. in Pop. Dion. L. V, p. 212.

piration, fut récompenſé de cet important ſervice ; les conſuls lui accorderent la liberté, il fut mis au nombre des citoyens Romains, & reçut pour gratification une ſomme conſidérable du tréſor public ; il s'appelloit Vindicius ou Vindex ; & c'eſt, dit-on, de ſon nom que la cérémonie par laquelle on tiroit un eſclave de l'état de ſervitude, fut dans la ſuite appellée Vindicta. Par reſpect pour le droit des gens on renvoya les ambaſſadeurs des [1] Tarquiniens ſans leur faire aucun mal, quoique par leur trahiſon ils euſſent perdu leur qualité ſacrée, & par conſéquent tout droit de franchiſe.

XXXII. Le premier acte public que firent les nouveaux conſuls, fut d'augmenter le ſénat [2], qui avoit été preſqu'entiérement épuiſé par les ſanglantes & tyranniques exécutions de Tarquin ; ils remplirent l'ancien nombre de trois cens ſénateurs, en incorporant les principaux d'entre les Plébéiens dans l'ordre des Patriciens. Les biens du roi furent partagés entre le petit peuple, ou ſelon d'autres, on les lui abandonna à piller, & chacun en prit ce qu'il voulut. On détruiſit auſſi le palais. La récolte d'un champ qui avoit été conſacré à Mars, mais dont le tyran s'étoit emparé par une uſurpation ſacrilege, & qu'il avoit fait

[1] Liv. L. II, ch. 4.

[2] Liv. L. II, ch. 1. Dion. L. V, p. 213. Plut. in Pop.

ſemer cette année, fut jettée dans le Tibre; les conſuls avoient défendu qu'on l'emportât dans les greniers, ou qu'on en réſervât la moindre portion; c'étoit un grain impur, un fruit digne d'horreur, un objet de l'exécration publique. Comme l'eau étoit alors très-baſſe, le grain, les gerbes & la paille qu'on y avoit jettés, s'amaſſerent enſemble, & formerent avec la vaſe & le limon une petite iſle appellée Inſula Sacra: cette iſle s'étant aggrandie dans la ſuite, on y fit pluſieurs beaux édifices, & entr'autres de ſuperbes temples. Les conſuls après cela publierent un ordre par lequel ils accordoient une amniſtie générale à tous les citoyens qui avoient ſuivi le roi: on leur donnoit vingt jours pour ſe rendre à Rome, s'ils vouloient obtenir le pardon de leurs crimes; & faute d'y revenir dans le tems marqué, on les condamnoit à un banniſſement perpétuel, & leurs biens étoient déclarés confiſcables au profit de la république.

XXXIII. Pendant ce tems-là on eut avis [1] que les Tarquiniens & les Véiens s'étoient déclarés ouvertement pour le roi, qu'ils levoient une nombreuſe armée pour le rétablir par la force; que la plupart des villes d'Etrurie le favoriſoient ſecrétement, qu'elles avoient permis à leurs ſujets

[1] Liv. L. II, ch. 6. Dion. L. V, pag. 213 & 214. Plutarque in Pop. Tome 9.

de s'enrôler ſous ſes étendards ; & qu'un grand nombre de volontaires, attirés par les amis de Tarquin ou par l'appas d'une groſſe paie, ſe rangeoient ſous ſes enſeignes. Sur cette nouvelle, les conſuls ayant levé autant de troupes qu'ils en purent trouver, les exerçoient tous les jours hors de la ville ; & quand ils apprirent que les ennemis étoient en campagne, ils marcherent à leur rencontre. Les deux armées étoient à-peu-près égales en nombre, elles avoient l'une & l'autre la même ardeur pour le combat. Dès qu'elles furent en préſence, avant même que l'infanterie eût pris ſon quartier dans le camp, il y eut une légere eſcarmouche. Peu de tems après, on ſe rangea en bataille dans le même ordre. Valerius commandoit l'aîle droite des Romains, & étoit oppoſé aux Véiens ; Brutus à la tête de l'aîle gauche étoit poſté contre les Tarquiniens, commandés par Aruns, fils du roi Tarquin. Lorſqu'on fut prêt d'en venir aux mains, ce jeune prince appercevant Brutus, pouſſa ſon cheval à travers les eſcadrons, & s'approcha ſi près des Romains qu'on pouvoit aiſément le reconnoître & l'entendre. Là il vomit mille injures contre le conſul, il le traite de bête féroce, de bourreau ſouillé du ſang de ſes propres fils, de lâche, de timide ; & ſort enfin des rangs pour l'attaquer. Brutus pouſſe ſon cheval à toutes jambes, & va, malgré

les remontrances de ſes amis, ſe jetter entre les bras d'une mort certaine. Tous deux tranſportés de rage, ils n'enviſagent que la vengeance, ſans penſer au péril; ils ſe jettent l'un ſur l'autre, ils ſe percent mutuellement de leurs lances; leurs chevaux s'entrechoquent, ſe cabrent, & les renverſent ſur la pouſſiere; le ſang coule de leurs bleſſures, & leurs ames trouvant un libre paſſage abandonnent leurs corps.

XXXIV. Ainſi finit Brutus * le ſecond & le principal fondateur de Rome. Si l'on en excepte ſa derniere action dans laquelle il s'expoſa trop témérairement, toute ſa vie eſt le plus parfait modele qu'un bon citoyen, un magiſtrat, un zélé défenſeur de la patrie, puiſſent ſe propoſer à imiter. Il étoit à l'épreuve de tout, il oſoit tout, il entreprenoit tout, il ſacrifioit tout pour ſa patrie. Une des preuves les plus convaincantes de ſa prudence admirable, c'eſt que Rome fut longtems libre, grande & floriſſante, ſous le gouvernement dont il jetta les fondemens; & on ne peut pas douter raiſonnablement, que ſi les changemens des ſiecles ſuivans ſe fuſſent faits avec autant de jugement, la liberté Romaine n'eût duré beaucoup plus long-tems, ou que du moins elle n'eût pas été ſi facilement détruite. Dans le

* L'an de Rome 245.

caractere de Brutus on remarque au ſouverain degré cette dureté, cette rudeſſe qui étoit ſi naturelle aux anciens Romains. Il étoit rigide & ſévere, mais il n'exerça ſa ſévérité que ſur les ennemis de la république & de la liberté. Ses paſſions étoient naturellement violentes; mais il ſavoit leur lâcher la bride ou les modérer ſelon que l'intérêt de la patrie le demandoit. Lorſque changé en un autre homme, & tranſporté, pour ainſi dire, hors de lui-même, il harangue le peuple, qu'il lui rend compte de cette glorieuſe folie ſous laquelle il avoit ſi long-tems caché la plus rare prudence, & qu'il l'exhorte à recouvrer ſa liberté; lorſqu'il paroît ſi véhément, ſi emporté, ſi acharné à la ruine d'une indigne collegue pour prévenir celle de la république: il n'eſt pas moins grand que quand il ſouffre avec une extrême patience les railleries & les inſultes d'un tyran qui avoit fait aſſaſſiner ſon pere & ſon frere, juſqu'à ce qu'il trouve une occaſion favorable pour ſe venger lui-même, & pour venger Rome en même tems; ou lorſque maître des mouvemens de ſon cœur, renonçant aux ſentimens de la nature & à la tendreſſe paternelle, il prononce la ſentence de mort contre ſes deux fils, l'unique reſſource de ſa maiſon, & qu'il eſt lui-même témoin & ſpectateur de l'exécution.

XXXV. Il eſt fâcheux qu'il ſe trouve aujourd'hui des perſonnes qui condamnent comme féroce la derniere action dont je viens de parler. Pour moi, je crois qu'elle n'a pas beſoin d'apologie, & qu'elle mérite au contraire les plus grands éloges. Il eſt certain que l'intérêt de la patrie & toutes les règles de la bonne politique demandoient de Brutus cette généreuſe exécution. Il étoit de la derniere conſéquence pour maintenir & pour affermir la nouvelle forme du gouvernement, de convaincre le peuple par un exemple ſi éclatant & par une ſi ſévere punition, que les crimes odieux, dès qu'ils étoient contre la patrie, ne pouvoient échapper aux plus rigoureux châtimens, & qu'on n'avoit aucun égard à la condition des coupables. Si l'on eût épargné les Junius, les Romains n'auroient-ils pas eu raiſon de croire qu'ils n'avoient fait que changer de tyrans? Un pardon accordé mal à propos, une compaſſion mal placée, une grace hors de ſaiſon, auroient attiré de nouvelles conſpirations, & Brutus auroit fait dans l'hiſtoire le même perſonnage qu'y fait aujourd'hui ſon collegue.

XXXVI. Ce n'eſt que depuis que le monde a appris ce que c'eſt que la ſervitude, qu'on a diſputé ſur le mérite de cette action. Tandis que Rome conſerva la liberté que Brutus lui avoit

acquiſe, la mémoire de ce héros fut toujours reſpectée & toujours inviolable. Dans ces heureux tems jamais poëte [1] n'oſa ſuppoſer que la vaine gloire, l'oſtentation, l'envie de s'attirer des louanges, euſſent eu part à la punition exemplaire qu'il fit faire de tous les coupables, ſans en excepter ſes propres fils : jamais philoſophe ne douta [2] que l'action la plus vantée dans l'hiſtoire, & qui a toujours été regardée comme la preuve la plus éclatante qu'un magiſtrat puiſſe donner de ſon amour pour la patrie, ne vînt plutôt d'un courage héroïque, d'un cœur tout dévoué aux intérêts de l'état, & d'une ame toute divine, que d'un cœur brutal, d'un naturel ſauvage & d'une ame féroce. Ceux qui vécurent immédiatement après l'établiſſement de la nouvelle forme de gouvernement, & qui eurent le bonheur d'en goûter les douceurs, crurent qu'ils ne pouvoient jamais trop honorer leur libérateur.

XXXVII. Les deux armées voyant leurs chefs

[1] Virgil. Æneid. VI, v. 822.

Infelix! utcumque ferent ea fata nepotes,
Vincet amor patriæ, laudumque immenſa cupido.

Pere infortuné! pour maintenir la liberté il mettra à mort ſes deux fils, ſans ſe mettre en peine que la poſtérité blâme cette conduite, pourvu que l'amour de la patrie l'emporte dans ſon cœur, & qu'il ſe procure par là une gloire immortelle.

[2] Plutarque dans la Vie de Publius Valerius.

ſans vie, jettent un cri effroyable, le combat s'engage, & on fait de part & d'autre des prodiges de valeur. D'un côté, l'aîle droite des Romains commandée par le conſul Valérius, enfonce les Véiens, & les repouſſe juſque dans leur camp avec un horrible carnage. De l'autre, les Etruriens animés par Titus & Sextus, fils de Tarquin, ébranlent l'aîle gauche de l'armée Romaine, la mettent en déſordre, & la menent battant juſques dans ſes lignes; ils oſent même attaquer le camp, mais le corps de réſerve fait une vigoureuſe réſiſtance, & les oblige de ſe réfugier dans leurs retranchemens avec beaucoup de perte. L'armée ennemie s'étant retirée pendant la nuit [1], Valérius retourna à Rome, & y fit ſon entrée en triomphe. Les plus diſtingués d'entre les chevaliers portoient devant lui le corps de Brutus ſur leurs épaules, orné de couronnes qui étoient autant de trophées de ſa valeur. Le ſénat & le peuple allerent au-devant de l'armée, fondant en larmes, & portant néanmoins toutes ſortes de rafraîchiſſemens pour les troupes. Le lendemain on célébra les funérailles de Brutus avec beaucoup d'appareil & de pompe; & le conſul ayant aſſemblé le peuple, fit du haut de

[1] Liv. L. II, ch. 7. Plutarque, Vit. Pop. Dion. L. V, page 215.

la tribune l'oraiſon funebre de ſon collegue. Les dames Romaines porterent le deuil du vengeur de leur honneur un an entier, comme pour un pere. Peu de tems après, on lui érigea [1] une ſtatue dans le Capitole, avec un poignard à la main.

XXXVIII. On prétend que Brutus ne laiſſa [2] point d'enfans, ni garçons, ni filles. Les meilleurs hiſtoriens conviennent en effet qu'il n'en eut jamais d'autres que ceux qu'il fit décoller. Il eſt vrai qu'il y avoit à Rome une famille qu'on appelloit les Junius, qui ſe diſoient deſcendus de ce Brutus. Mais ce qui prouve la vanité de leurs prétentions, c'eſt qu'ils étoient de famille Plébéïenne, & qu'ils n'eurent point d'autres charges que celles d'édile & de tribun, les ſeules que les loix permiſſent aux peuples d'exercer, le conſulat n'étant que pour les Patriciens *. Brutus le jeune, qui délivra Rome avec autant de valeur & de courage que le premier, quoiqu'avec un ſuccès bien différent, étoit de cette derniere maiſon. Digne héritier de l'eſprit de l'ancien Brutus dont il portoit le nom, il n'avoit pas beſoin de le

[1] Plut. in Marc. Bruto.

[2] Dion. L. V, p. 216.

* Juſqu'à l'an de Rome 388, où le peuple y fut admis, & Lucius Sextius fut nommé le premier conſul entre les plébéïens.

compter au nombre de ſes ancêtres : il ſe rendit aſſez illuſtre d'ailleurs, & fut ſi grand par lui-même, que l'honneur de deſcendre du premier Brutus, qui auroit été ſi avantageux à tout autre, n'auroit fait que la moindre partie de ſon éloge.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE GÉLON.

VARIATIONS du gouvernement des Siciliens. II. *Gelon fut le meilleur des tyrans.* III. *Famille de Gélon.* IV. *Oracle rendu à Dinomène père de Gélon.* V. *Gélon mépriſoit les arts d'agrément.* VI. *Gélon s'attache à Hippocrate, tyran de Géla, & le ſuit dans ſes guerres.* VII. *Il s'établit tyran de Géla.* VIII. *Il s'empare de Syracuſe, & y établit le ſiége de ſon empire.* IX. *Il donne Géla à ſon frere Hiéron.* X. *Il prend la ville de Mégare.* XI. *On attaque la maniere dont Hérodote raconte cet événement.* XII. *Soins que Gélon prend des mœurs & de la culture.* XIII. *Par quels moyens il ſe fit regarder comme un prince populaire.* XIV. *Il épouſe la fille de Théron, tyran d'Agrigente.* XV. *Il remporte la victoire à la courſe des chars dans les jeux olympiques.* XVI. *Il demande du ſecours aux Grecs contre les Carthaginois.* XVII. *Les Grecs lui demandent du ſecours contre Xerxès.* XVIII. *Gélon offre de leur conduire une armée à condition d'être nommé général de toutes les troupes.* XIX. *L'ambaſſadeur de Lacédémone refuſe la condition. Gélon ſe rabat à demander*

le commandement de la flotte. XX. *L'ambaſſadeur d'Athènes s'y oppoſe.* XXI. *Contradiction d'Hérodote avec les hiſtoriens de Sicile.* XXII. *Les Carthaginois ſe liguent avec les Perſes & promettent d'attaquer la Sicile.* XXIII. *Intelligences qu'ils avoient dans l'île.* XXIV. *Amilcar débarque en Sicile.* XXV. *Il fait le ſiége d'Himère.* XXVI. *Gélon marche au ſecours d'Himère.* XXVII. *Il taille en piéces une partie de l'armée des Carthaginois.* XXVIII. *Il fait expoſer les priſonniers nuds aux yeux de ſes ſoldats.* XXIX. *Il intercepte des lettres des Sélinuntins adreſſées à Amilcar.* XXX. *Il envoye ſa cavalerie à la place de celle des Sélinuntins. Amilcar eſt tué.* XXXI. *Gélon taille l'armée des Carthaginois en piéces.* XXXII. *Nombre des morts.* XXXIII. *Comparaiſon de cette victoire avec celles de Platée & de Salamine.* XXXIV. *Juſte critique d'Hérodote.* XXXV. *Effroi des Carthaginois à la nouvelle de cette défaite.* XXXVI. *Riches dépouilles des Carthaginois diſtribuées entre les Siciliens.* XXXVII. *Modération de Gélon après ſa victoire.* XXXVIII. *Il accorde la paix aux Carthaginois à condition qu'ils aboliroient leurs ſacrifices de victimes humaines.* XXXIX. *Les ambaſſadeurs Carthaginois font préſent à la reine femme de Gélon d'une couronne d'or.* XL. *Gélon reçoit la nouvelle de*

la victoire des Grecs à Salamine. XLI. *Discours de Gélon à ſon armée avant de la congédier.* XLII. *Elle le proclame roi.* XLIII. *Il bâtit un temple à Cérès, & un à Proſerpine.* XLIV. *Préſens de Gélon au temple de Delphes.* XLV. *Sa mort.* XLVI. *Vénération des Siciliens pour la mémoire de Gélon.* XLVII. *Jalouſie d'Hiéron contre Polyzèle.* XLVIII. *Vertus & vices d'Hiéron.* XLIX. *Traſybule chaſſé de Syracuſe.* L. *Autres tyrans de Sicile.*

GELON.

A PEINE trouvons-nous, non ſeulement parmi les Grecs, mais encore parmi les barbares, un ſeul exemple d'une nation qui ait autant de fois perdu ſa liberté, & ſouffert autant de maux, que les Siciliens ſous leurs tyrans. Ils ſecouerent ſouvent le joug de la ſervitude; & quand ils n'étoient pas en état de le faire par eux-mêmes, ils en furent plus d'une fois délivrés par les nations voiſines. Mais leur liberté ne manquoit jamais d'être accompagnée de factions & de diviſions. Ainſi il étoit toujours facile à un homme artificieux & plein d'ambition, de ruiner les uns & les autres, & de les réduire ſous l'eſclavage, en ſe mettant à la tête d'un des deux partis : & comme il y avoit toujours parmi eux des eſprits remuans & entreprenans à qui il ne manquoit ni le pouvoir ni la volonté de profiter de leur foibleſſe, il ne faut pas s'étonner ſi toute leur hiſtoire n'eſt qu'une ſuite de longues tyrannies, où l'on ne voit que de très-courts intervalles de liberté.

II. Rien ne peut excuſer la ſtupidité de ces peuples. S'ils ne furent pas toujours auſſi malheureux qu'ils le méritoient, s'ils furent gouvernés

par quelques tyrans d'un grand mérite & à qui ils avoient d'aſſez grandes obligations pour leur faire oublier preſque ſans crime la perte de leur liberté, il eſt certain néanmoins que la plupart de ceux à qui ils ſe ſoumettoient ſi lâchement, étoient des hommes du plus noir caractère, & que les avantages que leur procuroient les premiers, n'étoient pas comparables aux maux qu'ils ſouffroient ſous ces grands ſcélérats, dont les regnes furent ſi durs & ſi cruels, que dans tous les ſiécles la tyrannie Sicilienne a paſſé en proverbe. C'eſt une choſe reconnue de tout le monde, qu'entre tous ceux qui gouvernerent la Sicile, il n'y en eut aucun qui leur donnât moins de ſujet de ſe repentir de leur ſoumiſſion, que Gelon tyran de Syracuſe. Jamais prince ne répandit du haut de ſon trône plus de graces ſur ſon peuple; jamais prince n'eut plus à cœur de faire oublier à ſes ſujets les voyes irrégulieres par leſquelles il étoit parvenu à la couronne; & jamais tyran, après s'être emparé de la puiſſance ſouveraine par des moyens illégitimes, ne ſut mieux réparer ſa faute lorſqu'il en fut en poſſeſſion, puiſqu'il mérita qu'un peuple qui étoit né libre, l'affermît ſur le trône, & le choisît pour ſon roi.

III. Gelon deſcendoit d'une famille originaire de l'île de Telos*. Ses ancêtres paſſerent en Sicile

* L'une des Sporades dans la mer Carpathienne.

lorſque la ville de Gela [1] fut fondée par une colonie qui étoit venue de Rhodes. Telines, un de leurs deſcendans, étoit prêtre des divinités infernales. On dit que c'étoit un homme naturellement mou & peu capable de grands deſſeins. Cependant quelques citoyens de Gela, qui dans une ſédition avoient été chaſſés de la ville, l'ayant mis dans leurs intérêts, quoiqu'il n'eût point de troupes, il entreprit de les rétablir dans leur patrie & il y réuſſit par la ſeule autorité que lui donnoit ſa qualité de ſacrificateur. En reconnoiſſance d'un ſervice ſi important, on lui confirma la dignité de miniſtre des dieux, & on la rendit héréditaire dans ſa maiſon.

IV. Dinomenes avoit quatre fils, Gelon, Hieron, Thraſybule, & Polyzele. Si l'hiſtoire qui ſuit, eſt véritable, & qu'elle n'ait pas été inventée après les événemens qui y ſont prédits, il paroît que c'étoit un homme qui avoit des ſentimens élevés, & qu'il n'eut point de part aux crimes de ſes enfans. On dit qu'il conſulta l'oracle [2] ſur la fortune de ſes fils, & que l'oracle lui ayant répondu qu'il y en avoit trois qui deviendroient tyrans, il s'écria dans un noble tranſport : grand dieu ! S'ils doivent être un jour ſi criminels, puiſſent-ils être auſſi malheureux qu'ils

[1] Herod. L. VII, ch. 153.
[2] Plutarque de Pythag. Orac. p. 403.

ſeront élevés ! Que l'oracle l'aſſura qu'ils auroient aſſez de traverſes & de maux à ſouffrir pour rendre très-imparfaite la jouïſſance de leur grandeur ; & que la prédiction fut réellement accomplie par les continuelles maladies de deux d'entr'eux, & par le banniſſement du troiſieme après un regne difficile & de courte durée.

V. Il paroît que Gelon qui étoit le ſecond des fils de Dinomenes, n'avoit pas eu une bonne éducation. Il eſt certain qu'il ne ſe piqua jamais de politeſſe, & que tant qu'il vêcut, il eut quelque choſe de rude dans ſes manieres. Il n'avoit ni ſcience ni érudition, & même il ne les eſtimoit pas dans les autres. Il étoit plus qu'indifférent pour les arts les plus eſtimés des perſonnes polies. Un jour [1] qu'il étoit à un feſtin, on apporta une lyre, & ſelon l'uſage de ce tems-là, on la préſenta de main en main à tous les conviés. On la préſenta auſſi à Gelon à ſon tour, mais il la refuſa : en même tems il demanda ſon cheval qu'il avoit fait venir, monta deſſus, & le mania avec beaucoup d'adreſſe & de vigueur, témoignant un grand mépris pour les divertiſſemens de l'aſſemblée, & donnant des preuves d'une habileté parfaite dans les exercices les plus dignes d'un homme de cœur.

[1] Plutarque Apophtheg. p. 175.

VI. Gelon [1] trouva bien-tôt une occaſion favorable pour faire paroître ſon métite. Hippocrate tyran de Gela étoit un prince qui avoit pluſieurs bonnes qualités, mais la valeur & l'ambition faiſoient ſur-tout ſon caractère. Il augmenta conſidérablement l'empire que ſon frere lui avoit laiſſé *, & en peu de tems il ſe rendit maître des plus grandes villes de la Sicile, excepté Syracuſe. Les habitans de cette ville mirent obſtacle à ſes conquêtes & en arrêterent le cours pour quelque tems; mais à la fin ils en augmenterent le nombre. D'abord Hippocrate défit leur armée: & les Corinthiens leur ayant envoyé des ſecours, il fit la paix avec eux: mais il ne la fit qu'en obligeant les Syracuſains à lui abandonner la ville de Camarine **, qu'ils avoient défendue quelque tems contre lui. Gelon ſuivit toujours ce prince dans ſes expéditions; il étoit auprès de ſa perſonne dans tous les combats, & eut beaucoup de part à la gloire de ſes conquêtes.

VII. Le tyran [2] ayant entrepris une nouvelle guerre, fut tué dans une bataille devant la ville

[1] Herodot. L. VII, ch. 154.

* Il monta ſur le trône la ſeconde année de la ſoixante-dixieme olympiade.

** La quatrieme année de la même olympiade.

[2] Herodot. L. VII, ch. 155.

d'Hybla. Il laiſſa deux fils, Euclide & Cléandre, qui voulurent ſuccéder à leur pere & firent tous leurs efforts pour monter ſur le trône. Mais les habitans de Gela, qui ſe croyoient en état de ſecouer le joug & qui trouvoient l'occaſion de recouvrer leur liberté, refuſerent de les reconnoître. Gelon ſe mit à la tête de quelques troupes, & réduiſit bien-tôt les citoyens à la ſoumiſſion. Mais cette réuſſite lui ayant fait connoître ſon pouvoir, il réſolut de ne pas laiſſer ſa conquête à d'autres, & par une ingratitude qu'on ne peut excuſer, il dépoſſéda les fils de ſon bienfaiteur, & ſe mit en poſſeſſion de la tyrannie *.

VIII. Ce n'étoit là que le commencement de la bonne fortune [1] de Gelon. Il ſe préſenta bien-tôt d'heureuſes circonſtances qui lui fournirent une occaſion favorable pour augmenter ſans crime la puiſſance dont il n'avoit encore jetté que les premiers fondemens. Quelques Syracuſains des premiers de la ville avoient été bannis par la faction du petit peuple & de pluſieurs de leurs eſclaves. Ils s'adreſſerent à Gelon, & le prierent de les rétablir. Le Tyran prit volontiers leur parti, & à la tête de ſes troupes

* La ſeconde année de la ſoixante-douzieme olympiade, avant J. C. 491.

[1] Herodot. *ibid.*

il alla ſe préſenter devant Syracuſe. Mais il n'eut pas la peine de l'aſſiéger. Le peuple ſortit au-devant de lui, & lui ayant remis les clefs de la ville, il ſe ſoumit à ſa puiſſance. Auſſi-tôt Gelon entra dans Syracuſe; & préférant cette ville à Gela, il y établit le ſiége de ſon empire *.

IX. Quand il ſe vit en poſſeſſion de Syracuſe, il négligea [1] le reſte de ſes états, & s'appliqua uniquement à aggrandir, embellir, & fortifier cette importante place. Quant à Gela qui étoit ſa patrie, il la céda à Hieron ſon frere: mais auparavant il en fit ſortir plus de la moitié des habitans pour les tranſporter dans ſa nouvelle conquête. La ville de Camarine eut un ſort bien différent; il la fit entiérement raſer & donna à tous les habitans un meilleur établiſſement, en les faiſant citoyens de Syracuſe **.

X. Gelon dans les guerres qu'il fit, eut toujours les mêmes vues, qui étoient d'aggrandir cette ville, & de lui procurer toute ſortes d'avantages. Les Mégariens s'étoient imprudemment ſoulevés contre Gelon, & lui avoient déclaré la guerre. Ces peuples étoient une ancienne & puiſſante colonie de Mégare, ville de l'Attique [2], mais il

* La premiere année de la ſoixante-quatorzieme olympiade, avant J. C. 484.

[1] Herod. L. VII, ch. 156.

** La même année ou la ſuivante.

[2] Thucyd. L. VI, p. 198.

s'en falloit beaucoup que leurs forces fuſſent aſſez grandes pour lui réſiſter. Il les vainquit, il s'empara de leurs terres, aſſiégea leur ville, & les força bientôt à ſe rendre *. Dès qu'il fut maître de Mégare [1] ** il voulut engager les citoyens à aller demeurer à Syracuſe, & fit les plus belles offres à ceux qui voudroient s'y transférer; mais voyant qu'ils avoient tous beaucoup plus d'inclination à reſter dans leur ville, il impoſa un tribut exceſſif à Diognete leur prince. Il voulut auſſi lever un ſemblable tribut ſur les habitans: mais ils n'étoient pas en état de fournir une ſi groſſe ſomme, ou bien ils ne vouloient pas la payer, de ſorte qu'ils accepterent les propoſitions qu'il leur avoit faites d'abord.

XI. Je crois que c'eſt là ce qu'il y a de plus vraiſemblable à l'égard du traitement que Gelon fit aux Mégariens. Herodote dit que lorſqu'il eut réduit la ville ſous ſa puiſſance, il traita avec une extrême douceur les plus puiſſans & les plus riches citoyens, qui ayant eu le plus de part à la guerre, s'attendoient aux plus rigoureux châtimens, & que pour comble de bienfaits il les établit avantageuſement à Syracuſe: que

* La troiſieme année de la ſoixante-quatorzieme olympiade.

[1] Polyæn. L. XXVII.

** Autrefois appellée Hybla, ſur la côte orientale de la Sicile entre Catane & Syracuſe.

quant au petit peuple qui n'étoit point coupable, & qui par conſéquent ne méritoit point de punition, il fut à la vérité conduit à Syracuſe, mais qu'enſuite il fut vendu, réduit ſous l'eſclavage, & tranſporté hors de Sicile. Herodote ajoute que Gelon traita de la même maniere la nobleſſe & le peuple d'Eubée. Il attribue la raiſon d'une injuſtice ſi manifeſte à une certaine haine que Gelon avoir naturellement contre le peuple, étant perſuadé qu'il n'eſt pas facile à un tyran de vivre tranquille au milieu d'une populace toujours inquiete, toujours prête à remuer, toujours prête à troubler le bon ordre. Cette raiſon qui s'accorde ſi peu avec le caractère de Gelon, qui vouloit paſſer pour populaire & qui l'étoit en effet autant qu'aucun des tyrans de l'antiquité, ſuffit pour rendre ſuſpects des faits de cette nature, ſur-tout quand ils viennent d'un auteur qui a coutume de parler déſavantageuſement de ce prince.

XII. Quoique Gelon par les moyens que nous avons dit, eût prodigieuſement accru & agrandi la ville de Syracuſe, elle lui eut encore de plus grandes obligations du ſoin qu'il prit de réformer les mœurs de ſes habitans. Les Syracuſains étoient naturellement pareſſeux [1] & aimoient l'oiſiveté; ils paſſoient leur tems dans

[1] Plut. Apopht. p. 175, &c. De iis qui ſerò à numine puniuntur, p. 551 & 552.

de petits divertiſſemens, où la démangeaiſon de parler & de railler produiſoit ſouvent des effets très-fâcheux. Gelon corrigea tous ces vices, du moins pour ſon tems. Pendant la plus grande partie de ſon regne il eut aſſez de guerres pour tenir ſes ſujets dans un exercice continuel. Quand il avoit la paix, & que ſes ennemis lui laiſſoient quelque repos, il faiſoit ſortir les Syracuſains en grand nombre, & les occupoit à cultiver, labourer, & fumer les terres. Par ce moyen il prévenoit les pernicieuſes ſuites de l'oiſiveté, & rendoit ſon peuple auſſi remarquable par ſa conduite modeſte, par ſon induſtrie, par ſon application au travail, qu'il l'avoit été auparavant par les vices contraires. En même tems il faiſoit cultiver un fonds qui ne demandoit que des ſoins pour devenir le plus fertile qui fût au monde. De ſorte qu'il ſe vit bien-tôt [1] en état de faire aux Romains un généreux préſent d'une grande quantité de bled, dans un tems où leur ville étoit preſque ruinée par la famine & par les ſéditions qui en ſont une ſuite inévitable.

XIII. Une ſi grande attention à procurer le bien de ſes ſujets, ne pouvoit manquer de lui concilier l'affection de tous ceux qui avoient aſſez d'eſprit pour connoître leurs véritables intérêts; & cette attention jointe [2] à quelques

[1] Plut. in Coriol. Dion. Hal. L. VIII. | [2] Plut. Apoptheg. p. 175.

autres actions de ſon regne, le fit regarder comme un prince populaire, comme un prince uniquement appliqué à rendre ſon royaume floriſſant & ſon peuple heureux. Dans quelques-unes des guerres qu'il entreprit, il eut beſoin d'une plus grande ſomme d'argent que les Syracuſains ne vouloient lui en fournir. Quand il la leur demanda, ils en murmurerent; & au lieu de la lui accorder, ils exciterent du tumulte. Mais bien loin de leur témoigner qu'il étoit mécontent de leur conduite, & de leur faire ſentir le poids de ſon autorité, il les pria ſeulement d'être plus traitables; que ſon intention n'étoit que de leur emprunter cet argent, & qu'il le leur rendroit auſſi-tôt que la guerre ſeroit terminée. Il tint parole, & ayant heureuſement exécuté ſon entrepriſe, il leur rendit tout ce qu'ils lui avoient prêté.

XIV. Cependant, tout bien conſidéré, il crut qu'il n'étoit pas de la bonne politique de ſe rendre trop dépendant de la volonté d'un peuple qui n'avoit pas grande réputation du côté de la conſtance. Il lui parut qu'une alliance ſtable avec un puiſſant voiſin, ne contribueroit pas peu à le rendre maître abſolu de ſes ſujets & à lui procurer les sûretés dont il avoit beſoin. Theron [1] tyran d'Agrigente étoit un prince d'une

[1] Schol. Pind. Olymp. 2. init.

grande valeur & d'un mérite diſtingué. Il n'étoit gueres moins puiſſant que le tyran de Syracuſe, qui étoit ſans contredit le plus puiſſant de toute la Sicile. Gelon fit avec lui une étroite alliance; & pour la confirmer il épouſa Damarete ſa fille, & lui fit épouſer la fille de Polyzele ſon frere cadet. Par ce moyen il étoit plus en état de diſpoſer de toutes les forces de la Sicile; & ce n'eſt pas ſans raiſon que quelques auteurs l'appellent non ſeulement le tyran de Syracuſe, mais encore celui de toute l'Iſle.

XV. Aux premiers jeux Olympiques [1] qui ſe célébrerent après qu'il ſe fut rendu maître de Syracuſe, c'eſt-à-dire, la troiſieme année de ſon regne, il remporta le prix à la courſe du chariot; honneur que les tyrans de ce tems-là ne rougiſſoient point de diſputer; honneur dont jouïrent auſſi Theron ſon beau-pere & Hieron ſon frere. Pluſieurs ſiecles après on voyoit encore à Olympie ſon chariot & ſa ſtatue, ouvrages de Glaucias, avec cette inſcription, Le préſent de Gelon, fils de Dinomenes, de la ville de Gela *. Il eſt tour-

[1] Pauſan. L. VII, p. 699.

* La raiſon en eſt que la victoire de Gelon eſt de la ſoixante-treizieme olympiade, & que Pauſanias a fixé le commencement de la tyrannie de Gélon à Syracuſe à l'archontat d'Hybrilide, la ſeconde année de la ſoixante-douzieme olympiade; d'où il conclut qu'il ſeroit étonnant qu'il ne ſe fût pas fait dénommer Syracuſain. Mais la vérité eſt que Gélon n'étoit encore tyran que de Géla, dont il s'étoit

à-fait ſurprenant que l'auteur qui parle de ce préſent & de cette inſcription, ait mieux aimé ſuppoſer qu'il y avoit un autre Gelon du même ſiecle & du même païs, dont le pere s'appelloit du même nom que le pere du tyran, que de croire que le préſent fût de lui; & cela ſur la ſeule ſuppoſition que le tyran ſe ſeroit appellé Syracuſain, du nom de la ville où il avoit établi le ſiége de ſa tyrannie. L'autre inſcription étoit en effet & plus juſte & plus modeſte. L'uſage étoit que les conquérans ſe fiſſent connoître par le nom de la ville où ils étoient nés : il n'y avoit point de raiſon qui pût obliger Gelon à paſſer pardeſſus cette regle & à rappeller dans l'eſprit des Grecs l'idée de ſa tyrannie, idée qui dans ce tems-là n'étoit pas ſi agréable qu'elle le fut dans la ſuite.

XVI. Peu de temps après ce que je viens de dire, Gelon [1] demanda du ſecours aux Grecs dans la guerre qu'il eut avec les Carthaginois, qui étoient les anciens ennemis, les ennemis héréditaires de la Sicile, & qui dans ce tems-là étoient très-puiſſans. Pour en obtenir plus facilement ce qu'il deſiroit, il leur promit qu'il ven-

rendu maître cette ſeconde année de la ſoixante-douzieme olympiade, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, à cauſe de quoi il n'a pris que le nom de cette ville. Pauſanias a confondu l'uſurpation du trône de Géla avec celle du trône de Syracuſe.

[1] Herod. L. VII, p. 158.

geroit la mort de Doricus*, prince Lacédémonien, ſur les Egeſtains qui l'avoient aſſaſſiné, & qu'il aideroit aux Grecs à rendre libres les ports de mer pour l'avantage & la commodité de leur commerce. Toutes ces offres furent ſans effet. Les Grecs qui croyoient Gelon déjà aſſez grand, & qui ne vouloient point contribuer à augmenter ſa puiſſance, reçurent aſſez mal ſes ambaſſadeurs, ſans leur donner ni troupes ni aucune eſpérance. Mais Gelon n'eut pas beſoin de leur ſecours; il ſe trouva aſſez fort par lui-même pour réſiſter à ſes ennemis, & eut un heureux ſuccès dans tout ce qu'il entreprit.

XVII. Les Grecs furent bientôt [1] obligés de demander à Gelon la même grace qu'ils lui avoient refuſée; & ce fut pour eux une grande mortification. Xerxès, roi de Perſe, avoit mis ſur pied une armée innombrable: l'ambition qui lui étoit ſi naturelle, & l'impatience de venger la honte que ſon pere & toute la nation avoient reçue à la bataille de Marathon, la lui avoient fait lever. Déjà il étoit en marche à la tête de cette prodigieuſe multitude, & venoit fondre ſur la Grece pour s'en emparer & pour la réduire ſous une honteuſe ſervitude. Toutes les forces que les

* C'eſt Doriée, fils d'Anaxandride. En conſervant la forme grecque, ſon nom eſt Dorieus.

[1] Herod. *ibid.* ch. 157.

Grecs pouvoient lever n'avoient pas la moindre proportion avec celles de l'ennemi. C'étoit donc une néceſſité pour eux, ou de ſe laiſſer écraſer, ou de chercher des ſecours de toutes parts. Il n'y avoit point de prince plus en état de les ſecourir que Gelon; il étoit même le ſeul qui pût leur aider à repouſſer un ennemi ſi puiſſant. Les Lacédémoniens, les Athéniens, & les autres Grecs confédérés lui envoyerent des ambaſſadeurs pour l'informer du triſte état où ils étoient, pour lui demander un puiſſant ſecours, & pour le conjurer par ſa gloire, & par ſon propre intérêt, de délivrer un païs qu'il devoit regarder comme ſa patrie, & dont la ruïne ne pouvoit manquer d'entraîner celle de ſon royaume ou du moins d'y préparer les voyes.

XVIII. Ils devoient bien s'attendre [1] que Gelon leur feroit quelques reproches ſur la façon dont ils en avoient uſé auparavant à ſon égard; il n'avoit en effet rien à craindre de leur remettre devant les yeux, qu'eux-mêmes qui pour-lors appréhendoient ſi fort l'invaſion des barbares, avoient refuſé de le ſecourir contre ces mêmes barbares. « Grecs, leur dit-il, il n'a pas tenu à » vous que tout ce que je poſſéde aujourd'hui, » n'ait paſſé il y a long-tems entre les mains des » Perſes : & maintenant qu'ils portent la guerre

[1] Herod. *ibid.* ch. 158.

» juſque dans votre païs, & qu'ils s'adreſſent » directement à vous, vous vous ſouvenez de » Gelon. Mais je ne veux pas imiter une con- » duite qui m'a paru en vous ſi criminelle. Enfin, » ajouta-t-il, je ſuis prêt de vous envoyer deux » cens vaiſſeaux, vingt mille hommes de pié, » deux mille chevaux, & autant de chevaux » legers, outre deux mille frondeurs & archers; » je veux même vous les mener en perſonne. » Mais je crois qu'il n'eſt que trop juſte qu'en » conſidération d'un ſi puiſſant ſecours, je ſois » déclaré général de la Grece ».

XIX. L'ambaſſadeur de Sparte qui avoit eu bien de la peine à l'écouter juſqu'au bout [1], l'aſſura que les Lacédémoniens, bien loin de demander ſon ſecours aux conditions qu'il propoſoit, ne pourroient jamais ſe réſoudre à l'accepter, à moins qu'on ne reconnût leur ſupériorité, dont ils avoient toujours été en poſſeſſion dans les expéditions que les Grecs avoient entrepriſes. « Ne nous parlez donc plus, ajouta-t-il, de vous » céder le commandement. Si vous avez envie » de ſecourir la Grece, il faut vous réſoudre à » ſervir ſous nos enſeignes : ou ſi vous ne voulez » pas avoir les Lacédémoniens pour commandans, » nous ne voulons point de votre ſecours ». Le Lacédémonien ayant parlé de la ſorte avec cha-

[1] Herod. *ibid.* ch. 159 & 160.

leur

leur ; Gelon qui voyoit bien qu'on étoit fort éloigné de lui accorder ſa demande, prit doucement la parole, & fit une autre propoſition. « Commandez, dit-il, Lacédémoniens, puiſque » vous voulez abſolument commander. Il me » ſemble que j'ai beaucoup plus de troupes & » de vaiſſeaux que vous : mais je veux bien » relâcher quelque choſe de mes droits pour » vous faire plaiſir. Je conſens donc que vous » commandiez ſur terre, pourvu que vous me » cédiez le commandement de l'armée navale ; » ou ſi vous aimez mieux commander ſur mer, » je commanderai ſur terre. C'eſt tout ce que » je puis faire que de vous laiſſer le choix. » Optez, ou ne comptez pas de m'avoir pour » allié ».

XX. « Ne vous y trompez pas, reprit l'am- » baſſadeur d'Athènes [1] tranſporté de colere : » jamais les Athéniens ne conſentiront à l'alter- » native que vous propoſez. Ils ont toujours été » les plus puiſſans de toute la Grece ſur mer ; » & s'ils ont reconnu les Lacédémoniens pour » leurs ſupérieurs dans quelques guerres où tous » les Grecs étoient intéreſſés, ils ne céderont » jamais le droit de commander ſur mer ſi les » Lacédémoniens ſe déſiſtent de leurs préten-

[1] Herod. *ibid.* ch. 161.

» tions ». A ces paroles Gelon ſourit, & dit aux ambaſſadeurs qu'il voyoit bien que les Grecs avoient aſſez de commandans, mais qu'il craignoit qu'ils ne fuſſent en danger de manquer de ſoldats.

XXI. C'eſt ainſi qu'Herodote raconte ce qui ſe paſſa dans l'ambaſſade des Grecs vers le tyran de Syracuſe : & ſi l'on peut compter ſur ce récit, il eſt certain que le zèle avec lequel les ambaſſadeurs ſoutinrent l'honneur & la prééminence de leur patrie, zèle très-louable par lui-même, les porta à des excès qui tenoient un peu de l'inſolence ; Gelon n'auroit pas mérité beaucoup de blâme, s'il eût refuſé de s'intéreſſer à la fortune d'un peuple qui ne l'auroit pas traité avec honnêteté & politeſſe dans le tems même qu'il lui demandoit du ſecours. Le même hiſtorien ajoute que quand Xerxès eut paſſé l'Helleſpont, Gelon donna[1] à un certain Cadmus trois vaiſſeaux avec de groſſes ſommes d'or & d'argent, & qu'il l'envoya à Delphes, avec ordre de ne parler que de paix, & d'obſerver cependant quel ſeroit l'événement du combat, afin que ſi le roi de Perſe remportoit la victoire, il lui préſentât les tréſors dont ſes galeres étoient chargées, & qu'il lui rendît hommage au nom de ſon prince, & qu'au contraire ſi les Grecs

[1] Herod. *ibid.* ch. 163 & 164.

avoient le deſſus, il revint en Sicile avec ſes tréſors*, comme il fit lorſque les Grecs eurent gagné la victoire dans un combat naval, & que Xerxès ſe fut retiré. Herodote reconnoit cependant que les hiſtoriens de Sicile contrediſent ces dernieres particularités, que, ſi on les croit, Gelon, malgré la répugnance qu'il avoit à reconnoitre les Lacédémoniens pour chefs dans la guerre contre les Perſes, promit de donner des ſecours aux Grecs, & qu'il leur auroit tenu parole, s'il n'en eût été empêché par une guerre qu'on lui déclara dans ſes états, guerre auſſi dangereuſe dans ſes commencemens que celle que les Grecs avoient avec les Perſes, guerre enfin qui dans l'événement fut auſſi glorieuſe pour lui que la leur le devint dans la ſuite. Il y a pluſieurs raiſons de croire que ce que diſent les Siciliens eſt plus vrai que ce que rapporte Herodote, qui n'a été ſuivi en cela par aucun auteur dont les écrits ſoient parvenus juſqu'à nous.

XXII. Ainſi, ſelon ces auteurs, vers le même tems que Gelon reçut l'ambaſſade des Grecs & qu'il promit de leur envoyer un puiſſant ſecours, les Carthaginois reçurent auſſi[1] des ambaſſadeurs de Perſe & de Phénicie. Ces ambaſſadeurs ve-

[1] Ephor. apud Schol. Pind. Pyth. 1. ad γ. ἰλλὰ' ἰξίλχων. Diod. Sic. Olymp. 75. 1. p. 252, edit. H. Steph.

noient leur apporter des ordres particuliers ; premierement, qu'ils partiſſent inceſſamment avec la plus puiſſante flotte qu'ils pourroient mettre en mer eux & leurs alliés, pour attaquer les Grecs en Sicile ; ſecondement, qu'après qu'ils auroient conquis cette Iſle, qu'on ſuppoſoit qu'ils ne ſeroient pas long-tems à réduire, parce qu'ils avoient une armée très-nombreuſe, ils fiſſent voile vers le Péloponneſe pour joindre la flotte des Perſes. Les Carthaginois reçurent avec joye des ordres ſi conformes à leur ambition & à la haine qu'ils avoient contre les Siciliens. Ils envoyerent de tous côtés pour lever des troupes ; ils demanderent même du ſecours aux Etruriens, & ils en obtinrent. Herodote [1] dit auſſi que les iſles de Sardaigne & de Corſe, les Phéniciens, les Ibériens, & pluſieurs autres nations leur fournirent une partie des forces dont ils avoient beſoin.

XXIII. D'ailleurs ils étoient aſſurés d'un parti dans la Sicile même. Theron, qui étoit tyran d'Agrigente, ayant chaſſé Terille, tyran d'Himere, de ſes états, celui-ci ſe réfugia à Carthage ; & pour engager les Carthaginois dans ſa cauſe, il leur promit non-ſeulement qu'il les aideroit de tout le crédit & de toute la puiſſance qu'il avoit en Sicile, mais encore qu'il leur procureroit un

[1] Herod. *ibid.* ch. 165.

ſecours conſidérable de la part d'Anaxilas, tyran de Rhegium, qui étoit ſon gendre. Anaxilas pour convaincre les Carthaginois qu'il approuvoit & ratifioit tout ce que ſon beau-pere leur avoit promis en ſon nom, donna ſes deux fils à Amilcar pour ôtages. Amilcar étoit un prince qui avoit dans Carthage la réputation d'un grand général ; c'étoit outre cela le plus propre pour commander dans cette expédition [1], parce que ſa mere étoit Sicilienne, & qu'il ne pouvoit manquer de trouver un grand nombre d'amis en Sicile.

XXIV. Amilcar ſe mit donc à la tête d'une armée de terre de trois cens mille [2] hommes, de deux mille vaiſſeaux longs, & de plus de trois mille vaiſſeaux de moindre grandeur qui portoient des munitions & des vivres. Auſſi-tôt qu'il fut ſorti de la mer de Libye, il s'éleva une violente tempête dans laquelle il perdit la plupart des vaiſſeaux qui portoient ſa cavalerie & ſes chariots. Enſuite il aborda à Panorme * ſans qu'il lui arrivât d'autre perte ; & en trois jours de tems il débarqua toute ſon armée. Le débarquement fait, il harangua ſes ſoldats, & leur dit que la guerre étoit déja finie ; qu'il avoit extrêmement appréhendé que la mer ſe déclarant en faveur

[1] Herod *ibid.* ch. 166.

[2] Diod. Sic. p. 253.

* Au nord-oueſt de la Sicile.

des Siciliens, ne combattît pour eux, & qu'elle ne les ſauvât par cette voye qui étoit la ſeule qui fût poſſible. Il y fit un court ſéjour, juſqu'à ce qu'il eut réparé les pertes que ſa flotte avoit ſouffertes; après quoi il ſe mit en marche pour aller à Himere *, & ſa flotte y fit voile en même tems.

XXV. Theron s'étoit jetté dans cette place avec un gros corps de troupes. Auſſi-tôt que les Carthaginois s'en furent approchés, il fit une ſortie, & les attaqua avec vigueur. Les Siciliens, ne réuſſirent point dans cette ſortie, ils furent repouſſés avec beaucoup de perte, & Amilcar aſſiégea la ville dans les regles. Il avoit deux camps, l'un pour ſon armée de terre, l'autre pour ſes grands vaiſſeaux qu'il avoit fait tirer à terre. Le camp où il avoit fait retirer ſa flotte, étoit environné d'un foſſé & d'un mur de bois; celui de ſes troupes de terre joignoit ce mur; de-là il s'étendoit juſqu'à quelques collines qui étoient proches, & du côté de la ville il étoit fortifié de retranchemens. Le général Carthaginois fit après cela décharger tous les petits vaiſſeaux, & en envoya la plus grande partie chercher de nouvelles troupes en Libye & en Sardaigne. Alors il preſſa le ſiege avec une extrême vigueur, défit la garniſon dans toutes

* Près l'embouchure du fleuve de même nom, à quelques lieues eſt de Panorme.

les ſorties qu'elle oſoit tenter, & réduiſit bientôt les Himériens au déſeſpoir. Theron lui-même, lorſqu'il vit ſes troupes dans un ſi pitoyable état, perdit entierement courage, & envoya à Syracuſe les lettres les plus preſſantes pour demander à ſon gendre un prompt ſecours.

XXVI. Gelon avoit déjà fait de grands préparatifs pour donner à ſon beau-pere les ſecours dont il avoit beſoin. Les lettres qu'il reçut lui firent faire diligence, & il partit auſſi-tôt à la tête de ſon armée. On eſt partagé ſur le nombre de ſes troupes, & les auteurs en parlent avec une grande variété. Ceux qui les font monter le plus haut, diſent qu'il mit en campagne cinquante mille hommes de pied [1] & cinq mille chevaux, de ſorte que quand on conſidere, & la grande ſupériorité des ennemis & l'heureux ſuccès qu'eut Gelon, on eſt porté à croire qu'il n'étoit pas poſſible qu'il réuſsît ſi bien avec ſi peu de troupes. Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-vraiſemblable que ceux qui ne lui donnent tout au plus que la troiſieme ou quatrieme partie de ce nombre, ſe ſont trompés groſſiérement. Il fit marcher ſon armée avec toute la diligence poſſible, & quand il fut arrivé à Himere, ſa préſence inſpira aux aſſiégés un nouveau courage.

XXVII. Gelon ne fruſtra pas leurs eſpérances.

[1] Diod. Sic.

Il ſe campa auprès de la ville dans un poſte avantageux, & ayant fortifié ſon camp de maniere qu'il n'avoit rien à craindre des attaques de l'ennemi, il envoya toute ſa cavalerie dans la campagne. Une partie des Carthaginois étoient alors occupés à piller le païs. Il étoit facile à des troupes Siciliennes qui connoiſſoient parfaitement les lieux, de ſurprendre des étrangers qui ne les attendoient point, & qui ne s'étoient nullement préparés à faire réſiſtance. Gelon en fit un grand carnage, avec peu de perte de ſon côté. Mais outre ceux qui furent tués, ſa cavalarie fit dix mille priſonniers, qu'elle conduiſit à Himere.

XXVIII. Ces troupes qu'il défit ſi facilement, étoient ſans doute ce qu'il y avoit de plus foible dans l'armée Carthaginoiſe; & je ne vois pas qu'on puiſſe rapporter à une autre occaſion qu'à celle-ci ce que l'hiſtoire nous apprend, qui eſt que Gelon ayant fait un grand nombre de priſonniers, en choiſit les plus foibles, qui étoient les auxiliaires, la plupart hâlés & baſanés & d'une mine très-mépriſable [1], & les expoſa tout nuds devant ſes ſoldats, afin de leur inſpirer du mépris pour leurs ennemis.

XXIX. Il eſt certain que par ces heureux ſuccès les habitans d'Himere [2] revinrent entiere-

[1] Frontin. L. II.

[2] Diod. Sic.

ment de leur premiere frayeur, & qu'ils commencerent à concevoir un parfait mépris pour des troupes qu'ils avoient défaites ſi facilement. Gelon profitant de l'idée que les ſiens s'étoient formée de leurs ennemis, fit ouvrir quelques portes que Theron, dans la premiere épouvante du peuple, avoit été obligé de faire condamner: il fit auſſi pluſieurs nouvelles portes dans les endroits des murailles les plus propres pour faire entrer les choſes dont la ville pouvoit avoir beſoin. Malgré ces avantages, il s'en falloit encore beaucoup que Gelon fût en état de livrer bataille à un ennemi qui lui étoit ſi ſupérieur. Il attendoit avec impatience l'occaſion d'entreprendre quelque choſe à coup ſûr, lorſque ſa cavalerie qu'il continuoit toujours d'envoyer dans la campagne, lui amena un courier des Selinuntins *, qui étoit chargé de quelques lettres pour Amilcar, par leſquelles ils lui donnoient avis qu'ils ne manqueroient pas de lui envoyer la cavalerie qu'il demandoit, préciſément à tel jour qu'il leur avoit marqué. Gelon apprit auſſi par la même voye, qu'Amilcar devoit employer ce jour-là avec ſa flotte à faire des ſacrifices ſolemnels à Neptune. Il ne fut pas long-tems ſans ſe déterminer en conſéquence à uſer d'un

* Au ſud-oueſt de la Sicile, près du promontoire Lilybée.

ſtratagême dont il ſe promettoit un heureux ſuccès, par la connoiſſance & l'occaſion que lui donnoient ces lettres interceptées.

XXX. Il envoya de bon matin [1] ſa cavalerie pour courir la campagne, afin qu'on pût la recevoir dans le camp comme venant de la part des Selinuntins. Elle avoit ordre, en cas qu'on l'y reçût, d'aller droit au quartier où le général étoit occupé à faire des ſacrifices, pour le tuer & mettre le feu aux vaiſſeaux. Gelon fit mettre toutes ſes troupes ſous les armes, & plaça dans certains poſtes des eſpions qui devoient lui donner un ſignal auſſi-tôt qu'ils verroient la cavalerie Sicilienne reçue dans le camp des ennemis. Ce projet lui réuſſit ſelon ſon eſpérance. La cavalerie arriva au camp de la flotte à ſoleil levant, les ſentinelles l'y reçurent comme venant de la part des alliés; elle alla en diligence trouver le général qui étoit déja occupé aux ſacrifices, elle le tua, & dans la confuſion qu'excita par tout le camp un coup ſi hardi, elle mit le feu aux vaiſſeaux ſans aucune difficulté.

XXXI. Pendant ce tems-là Gelon averti par le ſignal que lui donnerent ſes eſpions, que la cavalerie étoit dans le camp de la flotte, fit ſortir le reſte de ſes troupes, & y courut promptement.

[1] Diod. Sic. p. 254.

Les Phéniciens qui commandoient dans le quartier qu'il alla attaquer d'abord, ſortirent de leurs lignes & vinrent à ſa rencontre. Comme ils ne ſavoient point encore qu'on avoit tué Amilcar & mis le feu à la flotte, ils combattirent avec tant de courage que le ſuccès de la bataille fut douteux pendant quelque tems. Mais bientôt après, la flâme que jettoient les vaiſſeaux embraſés, paroiſſant tout à coup, & quelques couriers étant venus avertir les Phéniciens de la mort de leur général, la face du combat changea ſubitement, & les Carthaginois prirent la fuite de tous côtés. Gelon ne cherchoit pas tant à répandre le ſang qu'à remporter la victoire. Mais conſidérant que les ennemis étoient en ſi grand nombre, que s'ils revenoient de leur premiere terreur & qu'ils euſſent le tems de ſe rallier, il pourroit bien lui-même ſuccomber ſous les derniers efforts d'une ſi prodigieuſe multitude, il commanda aux ſiens de ne faire aucun quartier *.

XXXII. Il périt dans ce combat au moins cent cinquante mille hommes. Le reſte s'échappa ſur une éminence, où ils ſe défendirent avec tant de valeur que les Siciliens ne purent les forcer. Mais ne trouvant point d'eau ſur cette colline, bientôt ils furent obligés d'en deſcendre

* La premiere année de la ſoixante-quinzieme olympiade, avant J. C. 480.

pour ſe livrer eux-mêmes à la diſcrétion des vainqueurs.

XXXIII. Jamais il n'y eut de déroute plus complette, & jamais [1] juſqu'alors aucun général Grec n'avoit tué plus de Barbares en un jour ou fait tant de priſonniers. Si l'on compare cette action avec celles de Platée & de Salamine [*], comme on l'a en effet comparée, on trouvera que la victoire de l'une ou de l'autre de ces deux journées ne fut jamais ſi complette. Les Siciliens croient qu'on peut à juſte titre mettre les ſtratagêmes de leur monarque en parallele avec ceux de Thémiſtocle, & ſa valeur avec celle de Pauſanias; & qu'à bien examiner les caracteres de ces généraux, le mérite de Gelon étoit de beaucoup ſupérieur à celui de chacun des deux autres, & ſa fortune à celle de tous les deux.

XXXIV. Ce qu'il y a de remarquable dans la déroute des Carthaginois, c'eſt que le même jour que Gelon remporta ſur eux une ſi grande victoire, les Grecs défirent auſſi les Perſes. Mais il eſt un peu ſurprenant qu'on ne puiſſe pas ſavoir au juſte ſi la bataille d'Himere ſe donna le même jour que celle de Salamine, ou le même jour que celle des Thermopyles. Les auteurs Siciliens la rapportent au même jour que la bataille des

[1] Diod. Sic.

[*] La même année.

Thermopyles, & Herodote [1] au même jour que le combat de Salamine. S'il falloit abſolument ſe déterminer à ſuivre l'un de ces deux ſentimens, on ſe déclareroit ſans doute pour celui des Siciliens. Herodote eſt le plus ancien hiſtorien que nous ayons, il a dû être mieux informé que tout autre de ce qui s'étoit paſſé preſque de ſon tems. Mais il eſt manifeſte par les fautes qu'il a faites dans cette hiſtoire, fautes que ſes contemporains ont corrigées eux-mêmes : il eſt manifeſte, dis-je, qu'il ne croyoit pas qu'il fût néceſſaire de s'informer plus exactement de la vérité, ni que la choſe en valût la peine, ou, ce qui eſt beaucoup plus blâmable, qu'il ne cherchoit pas à ſavoir la vérité & qu'il s'embarraſſoit peu de la ſuivre. Le récit des Siciliens a du moins cet avantage, que Gelon paroît avoir plus long-tems ignoré le ſuccès des Grecs à Salamine, qu'on ne peut ſuppoſer qu'il l'eût ignoré s'il fût arrivé le même jour qu'il avoit vaincu les Carthaginois à Himere.

XXXV. De tous les grands vaiſſeaux avec leſquels les Carthaginois avoient fait voile en Sicile [2], il n'y en eut que vingt qui échapperent à l'incendie. Ils ſervirent de retraite à un grand nombre de ſoldats qui s'étoient échappés du combat : mais étant trop chargés, ils périrent

[1] Herod. L. VII, ch. 166.

[2] Diod. Sic.

preſque tous dans une tempête ; quelques-uns des vaincus, mais en petit nombre, ſe jetterent dans un long batteau, & arriverent à bon port à Carthage, avec la triſte nouvelle de la défaite de leur armée. Un revers de fortune ſi peu attendu, déconcerta entierement les Carthaginois : la colere, l'indigation, & la peur ſe ſuccédoient dans leurs cœurs : hors d'état de réſiſter à Gelon s'il eût entrepris de faire voile en Afrique, ils trembloient pour la ville de Carthage, & toutes les nuits ils faiſoient la garde aux portes avec autant de ſoin que ſi le vainqueur eût déja été devant la ville.

XXXVI. Après avoir récompenſé la cavalerie qui avoit tué Amilcar, & les autres ſoldats qui s'étoient diſtingués dans la bataille, Gelon réſerva les plus riches dépouilles pour les placer dans quelques-uns des temples de Syracuſe ; il en fit mettre une partie dans ceux d'Himere, & le reſte il le partagea à ſes troupes, & à celles de ſes alliés, à proportion de leur nombre. Par cette diſtribution toute la Sicile profita des eſclaves ; on les occupa tous à des travaux publics, & particulierement à bâtir. Les Agrigentins en eurent le plus ; car outre la part qu'ils devoient avoir au butin commun, ils firent priſonniers pluſieurs ſoldats, qui ayant pris la fuite après la perte de la bataille, s'étoient retirés ſur leurs

terres. Les hiſtoriens aſſurent que quelques particuliers eurent pour leur part juſqu'à cinq cens eſclaves. Leur ville s'en reſſentit, auſſi-bien que tout le païs des environs; car ils y firent ajoûter quantité de bâtimens & d'ornemens de toute eſpéce par les mains de leurs ennemis.

XXXVII. Gelon ayant congédié ſes alliés; s'en retourna à Syracuſe [1] avec ſes troupes & les priſonniers qui lui étoient échus en partage. Il y fut ſuivi par des ambaſſadeurs de pluſieurs villes & de pluſieurs princes de Sicile, qui ayant embraſſé le parti des ennemis, envoyoient alors demander pardon de leur crime & promettre pour l'avenir une parfaite obéïſſance à Gelon en tout ce qu'il leur commanderoit. Il les reçut comme un prince qui méritoit toute ſa bonne fortune par la modération & par la douceur avec leſquelles il uſoit de ſes victoires. Bientôt après il trouva une occaſion de faire paroître ces vertus dans tout leur luſtre, lorſqu'il lui vint de Carthage une ambaſſade ſolemnelle.

XXXVIII. Les ambaſſadeurs Carthaginois s'adreſſerent à lui avec la plus parfaite ſoumiſſion, verſant des torrens de larmes, lui demandant la paix, & le conjurant de ne pas abuſer de ſon pouvoir pour achever la ruine d'une ville infortunée qui n'étoit plus en état de ſe défendre.

[1] Diod. Sic. p. 256.

Il ne tenoit qu'à lui de pourſuivre ſa vengeance, il ne manquoit pas de raiſons pour la juſtifier. Cependant il n'en uſa point, au contraire il ne fit paroître que de la compaſſion pour les Carthaginois. La ſeule réparation qu'il leur demanda, fut qu'ils lui rendiſſent les frais de la guerre, qui montoient à deux mille talens, & qu'ils bâtiſſent deux chapelles pour y mettre le traité. A ces articles il en ajouta un autre [1] qu'il regardoit comme auſſi important qu'aucun des deux premiers : cet article étoit que les Carthaginois aboliroient ces barbares ſacrifices de jeunes gens, qu'ils avoient accoutumé d'offrir à Saturne, au moins une fois par an ; bel exemple du plus noble amour & de la plus tendre affection pour le genre humain, & qui ſeul mérite toutes les louanges que la poſterité a ſi juſtement rendues à ſa mémoire !

XXXIX. Les Carthaginois qui s'étoient attendus à un plus rigoureux traitement, furent ſurpris de la douceur des conditions qu'il leur impoſoit, & firent toute la diligence poſſible pour exécuter le traité. On crut que la reine n'avoit pas peu contribué à inſpirer à Gelon la penſée de faire un uſage ſi modéré de ſa victoire. Les ambaſſadeurs qui en étoient perſuadés, lui

[1] Plut. Apophth. p. 175, & de his qui ſerò à num. puniuntur, p. 55.

apporterent

apporterent pour préſent une couronne d'or de cent talens. Elle en fit faire une nouvelle monnoie, qui de ſon nom fut appellée Damaretion.

XL. Après avoir reglé ſi heureuſement toutes choſes dans ſes états, Gelon ſe diſpoſa à mettre une flotte en mer pour ſecourir la Grece. Tout étoit prêt pour cette expédition, lorſqu'il arriva des vaiſſeaux de Corinthe, qui lui donnerent avis que les Perſes avoient été défaits à Salamine, & que leur roi étoit ſorti de l'Europe avec la plupart des troupes qui lui reſtoient. Ces nouvelles arrêterent l'exécution de ſon deſſein. Mais avant que de congédier ſes troupes, il les convoqua toutes à une aſſemblée, avec ordre de s'y trouver ſous les armes.

XLI. Quand elles furent ainſi aſſemblées [r], Gelon parut au milieu, non ſeulement ſans armes, mais encore ſans habit de guerre, n'ayant qu'une robe flottante & ſans ceinture. Le peuple étant ſurpris de le voir en cet état, il leur fit un long diſcours, dans lequel il leur rendit compte de toute ſa vie, & particuliérement de la conduite qu'il avoit tenue envers les Syracuſains. Il entra dans le détail des actions qu'il avoit faites en qualité de général, il répondit à toutes

[r] Diod. Sic. p. 256. Voyez Polyæn. Strat. L. I. 27. Ælian. XIII, 37, & VI, 11.

les objections qu'on pouvoit lui faire, & à tout ce qu'il avoit entendu dire contre quelques-unes de ſes actions; qu'il étoit venu ſans armes & ſans défenſe dans cette aſſemblée pour ſubir le plus rigoureux examen; qu'il ſe livroit entre les mains de ſes ſujets; qu'il ne demandoit point qu'on lui continuât la puiſſance dont il avoit joui juſqu'alors; qu'il ne ſouhaitoit pas même de jouïr plus long-tems de la vie, s'ils croyoient que ſa dépoſition pût leur procurer quelqu'avantage.

XLII. Pour moi je crois que c'eſt là ce qu'il y a de plus vrai dans l'hiſtoire de Gelon, que les auteurs rapportent avec quelque variété. Ce noble & généreux artifice eut tout le ſuccès que le tyran en pouvoit attendre. Le peuple revenu de ſon étonnement, fit une acclamation générale: il l'appella ſon bienfaicteur, ſon ſauveur, ſon libérateur, ſon roi, & le conjura de punir tous ſes ennemis comme il jugeroit à propos; liberté dont il uſa en effet. Pour conſerver la mémoire de cette action, les Syracuſains lui érigerent une ſtatuë dans le temple de Junon, où il étoit repréſenté avec cette robe flottante qu'il portoit au milieu de ſes troupes aſſemblées.

XLIII. Après cela Gelon [1] bâtit deux ſuperbes temples des dépouilles des Carthaginois, l'un

[1] Diod. Sic. p. 256.

à Cerès, & l'autre à Proſerpine. Il fit faire auſſi de ces mêmes dépouilles un trépié d'or de ſeize talens, & l'envoya au temple de Delphes comme une marque de ſa reconnoiſſance envers le dieu qui y étoit adoré.

XLIV. Si l'inſcription ſuivante eſt véritable, il y eut plus d'un trépié envoyé à Delphes au nom de Gelon & de ſes freres, qui tous avoient eu grande part à l'heureux ſuccès pour lequel ils rendoient graces au dieu.

« Gelon, Hieron, Polyzele, & Thraſybule, » race illuſtre de Dinomene [1], unis maintenant » dans leur dévotion comme autrefois dans leurs » grands exploits, offrent ces trépiés à Apollon » & aux puiſſances protectrices de la Grece, » après avoir vaincu des nations barbares, & » aſſuré la liberté des Grecs par les puiſſans » ſecours qu'ils leur ont fourni ».

XLV. Gelon commença à bâtir un temple de Cerès au mont Etna [2], mais la mort qui l'enleva deux ans après ſa victoire * dans le tems où ſa gloire étoit au plus haut degré, & lorſqu'il étoit le plus aimé de ſes ſujets, l'empêcha d'achever cet edifice. Une des dernieres

[1] Schol. Pind. ad Pyth. L. V. τὸν ἐπῶνυμον.

[2] Dion. Sic. Olymp. 75, an. 3, p. 262.

* La troiſieme année de la ſoixante-quinzieme olympiade, avant J. C. 478.

actions de ſa vie fut de faire des loix pour réprimer la magnificence & les dépenſes exceſſives des funérailles parmi les Syracuſains. Il donna lui-même l'exemple de ce qu'il avoit preſcrit à ſes ſujets, en ordonnant qu'on fît ſes funérailles conformément aux nouveaux réglemens. Il fut long-tems malade d'une hydropiſie; & quand il vit qu'il approchoit de ſa derniere heure, il fit Hieron ſon frere aîné ſon ſucceſſeur.

XLVI. Son corps fut enterré dans un champ de ſa femme, qu'on appella dans la ſuite les neuf Tours, parce qu'on y bâtit neuf Tours d'une grandeur conſidérable. Ce champ étoit à deux cens ſtades de Syracuſe. Toute la ville y ſuivit le corps de Gelon, & chacun voulut rendre ſes derniers devoirs à la mémoire d'un prince ſi généralement aimé. On lui érigea un ſuperbe tombeau, & il fut honoré comme un héros. Dans la ſuite les Carthaginois, par une baſſe vengeance, & Agathocle lui enviant des vertus qu'il n'étoit pas diſpoſé à imiter, fit raſer les Tours qu'on lui avoit érigées. Mais les Siciliens n'avoient pas beſoin de ces monumens pour conſerver des ſentimens de reconnoiſſance des obligations infinies qu'ils avoient à Gelon. Ils en donnerent des marques éclatantes dans le tems que Timoleon les délivra[1] de la tyrannie

[1] Plut. in Timol.

de Denys le jeune. Quoique les maux que leurs princes leur avoient fait ſouffrir, fuſſent encore tout récens, & qu'ils n'euſſent jamais mieux connu le prix de la liberté, ils abbatirent les ſtatues de tous leurs autres tyrans, & ne conſerverent que celle de Gelon.

XLVII. Timée nous apprend [1] que Gelon laiſſa ſa femme Damarete à Polyzele ſon frere. Je ne ſais ſi le ſilence de Diodore de Sicile n'eſt pas une plus forte preuve contre ce fait, que l'autorité de Timée n'eſt capable de l'établir. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que Polyzele étoit un homme du premier mérite, que de tous les freres de Gelon il n'y en avoit aucun qui lui reſſemblât plus que lui, & qu'il étoit tellement aimé à Syracuſe, qu'Hieron ne pouvoit ſe croire en ſûreté tandis qu'il vivoit. C'eſt pourquoi celui-ci lui donna une commiſſion, après avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour qu'elle lui fût fatale. Mais Polyzele découvrit ſon deſſein, & ſe réfugia auprès de Theron qui le protégea généreuſement & entreprit même à cette occaſion une guerre contre le tyran. Cette guerre ne fut pas de longue durée, car les deux freres ſe reconcilierent bien-tôt.

XLVIII. Hieron étoit un prince d'une grande

[1] Apud. Schol. in Pind. Olymp. 2. V. 29. τῶν δὲ πραγμάτων. Diod. Sic. Olymp. 76, an. 1, p. 267.

réputation. Il fit la guerre en Sicile & en Italie avec beaucoup de ſuccès. Il remporta pluſieurs fois la victoire aux jeux Olympiques & aux jeux Iſthmiens. Mais ce qui le diſtingua plus particuliérement des autres tyrans, fut ſon amour pour les ſciences & la protection dont il honora les ſavans. Sa cour fut toujours la retraite de tout ce qu'il y avoit de grands eſprits; & tant qu'on connoîtra les noms de Pindare & de Simonide, Hieron ſera connu comme le plus généreux protecteur des muſes. Pindare ne ſe laſſe jamais de le louer; & ſi les éloges qu'il fait de ce tyran étoient moins ſuſpects, il faudroit avouer qu'Hieron fut un plus grand & un meilleur prince, non ſeulement que ſon frere, mais encore que la plupart des rois de l'antiquité. L'hiſtoire moins partiale à l'égard du mérite, rend juſtice à ſes freres, & nous apprend qu'Hieron étoit autant inférieur à Gelon en toute autre choſe, qu'il lui étoit ſupérieur en politeſſe [1]. Libéral envers les auteurs, parce qu'il ſe flattoit que leurs plumes lui acquerroient de la réputation & qu'il ſeroit immortaliſé par leurs écrits, dans toute autre choſe il ſe livroit à l'avarice qui lui étoit naturelle. Ce vice lui fit commettre pluſieurs actions où l'injuſtice & la violence n'étoient que trop viſibles; les Syracu-

1 Diod. Sic. p. 176. Olymp. 78, an. 3.

ſains penſerent à s'en venger, & ce ne fut que le reſpect qu'ils avoient pour la mémoire de Gelon, qui conſerva ſon frere ſur le trône.

XLIX. Cependant, quelque vénération qu'eût le peuple pour la mémoire de Gelon [1], elle ne put tenir contre la tyrannie de Thraſybule frere & ſucceſſeur d'Hieron * qui n'avoit point d'autre qualité ſupportable qu'une valeur brutale & féroce. Thraſybule commença ſon regne par faire mourir & exiler quelques-uns des principaux citoyens de Syracuſe, dont il confiſqua les biens à ſon profit, & prit à ſa ſolde un corps conſidérable d'étrangers pour lui ſervir de gardes. D'abord on le chaſſa de la ville, & après quelques foibles efforts il ſe vit obligé de ſortir de l'Iſle même, avant que d'avoir achevé la premiere année de ſon regne.

L. La liberté des Siciliens ne fut pas de longue durée. Ils ſouffrirent ſous Agathocle ** & ſous Denys tout ce qu'ils avoient appréhendé de la part de Thraſybule. Ce ne fut que deux ſiecles après cela qu'ils ſe trouverent heureux, lorſqu'ils eurent un prince deſcendu de la famille de

[1] Diod. Sic. p. 277.

* Il ſuccéda à Hieron la troiſieme année de la ſoixante-dix-huitieme olympiade, & fut chaſſé au bout d'un an.

** Denys s'empara de Syracuſe dans la quatre-vingt-treizieme olympiade, Agathocle dans la cent quinzieme, Hieron II dans la cent-vingt-ſeptieme, 200 ans environ après Hiéron I.

Gelon & héritier de ſes vertus. Ils retrouverent dans Hieron ce qu'ils avoient perdu dans ſon prédéceſſeur ; &, ſi les malheurs de ſon tems, & la puiſſance de ſes voiſins qui s'étoit trop accrue, l'empêcherent de devenir plus grand, du moins il diſputa à Gelon la gloire d'être le meilleur roi de Sicile.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE CYRUS.

DIFFÉRENCE entre Hérodote, Xénophon, & Cteſias, par rapport à la Vie de Cyrus. II. *Hérodote eſt le pere des romans.* III. *Xénophon a paru à quelques perſonnes avoir moins voulu écrire l'hiſtoire de Cyrus, que donner ſous ſon nom le modele d'un roi.* IV. *Ctéſias a écrit l'hiſtoire d'une maniere plus fabuleuſe que les fables mêmes.* V. *Quelle préférence on doit donner à Xénophon ſur Hérodote par rapport à la vie de Cyrus.* VI. *Naiſſance de Cyrus.* VII. *Diſtribution des Perſes en quatre claſſes. Leur diſcipline & leur inſtitution.* VIII. *Cyrus va chez ſon grand-pere Aſtyage.* IX. *Le fils du roi d'Aſſyrie fait des courſes ſur les frontieres des Médes.* X. *Premier exploit de Cyrus contre les Aſſyriens.* XI. *Cyrus retourne en Perſe.* XII. *Le roi d'Aſſyrie forme une ligue contre les Perſes & les Médes.* XIII. *Les Perſes envoient des troupes au ſecours des Médes ſous la conduite de Cyrus.* XIV. *Cyrus marche contre le roi d'Arménie.* XV. *Il reçoit ſa ſoumiſſion, & le traite avec modération.* XVI. *Il bat les Caldéens, qui ſe ſoumettent.* XVII. *Il bat les Aſſyriens.* XVIII. *Il les pourſuit dans leur fuite, & en fait un grand carnage.* XIX. *Le roi d'Aſſyrie ſe retire*

vers Créſus. XX. *Puiſſance de Créſus.* XXI. *Créſus paſſe le fleuve Halys à la tête d'une puiſſante armée.* XXII. *Cyrus marche contre lui.* XXIII. *Il remporte la victoire.* XXIV. *Il prend Sardes.* XXV. *Comment Créſus eſt ſauvé de la mort.* XXVI. *Cyrus fait ceſſer le pillage de Sardes d'après le conſeil de Créſus.* XXVII. *Réponſe de Cyrus à l'ambaſſadeur de Sparte.* XXIII. *Révolte des Lydiens : de quelle maniere Cyrus les traite.* XXIX. *Les lieutenans de Cyrus ſubjuguent l'Ionie & la Carie.* XXX. *Cyrus ſubjugue la haute Aſie, & marche vers Babylone.* XXXI. *Il fait partager la riviere du Gynde en trois cens ſoixante canaux.* XXXII. *L'armée des Babyloniens ſe retire dans Babylone après un combat.* XXXIII. *Cyrus fait creuſer des foſſés pour détourner les eaux de l'Euphrate.* XXXIV. *Il entre par le lit du fleuve, & ſe rend maître de la ville.* XXXV. *Tribut qu'il impoſe à la Babylonie.* XXXVI. *Garde que Cyrus établit auprès de ſa perſonne.* XXXVII. *Les ſucceſſeurs de Cyrus ne lui reſſemblerent pas.* XXXVIII. *Réglemens de Cyrus par rapport aux mages.* XXXIX. *Cyrus introduit l'uſage de ſe farder.* XL. *Cyrus retourne en Perſe. Traité qu'il fait avec les Perſes.* LXI. *Il épouſe la fille de ſon oncle Cyaxare.* XLII. *Il établit des gouverneurs dans les villes & les provinces qu'il avoit conquiſes.* XLIII. *Il établit des poſtes dans ſes états.* XLIV. *Il ſubjugue les pays depuis la Syrie juſqu'à la mer Rouge.*

XLV. *Il permet aux Juifs de retourner dans leur pays, & de rebâtir Jéruſalem & le temple.* XLVI. *Il ſoumet l'Egypte.* XLVII. *Amaſis lui envoie la fille d'Apriès au lieu de la ſienne. Suites de cette fourberie.* XLVIII. *Grandeur de l'empire de Cyrus. Il y fait regner le bonheur.* XLIX. *Guerre de Cyrus contre les Scythes.* L. *Stratagême au moyen duquel il les taille en pieces.* LI. *Fable d'Hérodote ſur la mort de Cyrus.* LII. *Mort de Cyrus, ſelon Xénophon.* LIII. *Cambyſe fait tuer ſon frere Smerdis. Uſurpation du mage Smerdis, & ſa mort.* LIV. *Darius, fils d'Hyſtaſpe, lui ſuccéde & épouſe Atoſſa, fille de Cyrus.* LV. *Tombeau de Cyrus.* LVI. *Eloge de Cyrus.* LVII. *Il détourne les Perſes de quitter leur province pour aller s'établir ailleurs. Ils fonderent dans la ſuite l'empire des Parthes.*

Depuis la 1e année de la 50e Olympiade environ, juſqu'à la 3e année de la 62e: avant J. C. 550.

CYRUS.

Ceux qui ſont portés à croire qu'il y a très-peu de faits certains dans l'hiſtoire, ne peuvent jamais trouver un exemple plus propre à les confirmer dans leur ſentiment que la vie de Cyrus. Les actions de cet illuſtre conquérant ſont une matiere ſi abondante, elles fourniſſent aux écrivains un ſi beau champ pour exercer leur art, & ſes ſucceſſeurs eurent tant de part aux affaires de la Grece dans le tems même qu'elle abondoit en excellens hiſtoriens, qu'à peine on peut croire qu'il nous manque une hiſtoire de ce héros auſſi complette que certaine. Il eſt vrai que les anciens ne nous ont pas laiſſés dans une entiere ignorance de ſes conquêtes : mais l'ordre, le tems, les motifs de ſes actions, ſa naiſſance, ſa famille, ſa parenté & ſa mort, ſont preſqu'auſſi incertaines que celles des héros les plus fabuleux. Herodote, Xenophon, & Cteſias qui vivoient tout au plus cent ans après la mort de Cyrus, nous ont donné chacun une ample hiſtoire de ſa vie & de ſes actions : mais il eſt étonnant combien ils ſont différens l'un de l'autre. Ceux qui ſont venus après, ont ſuivi l'un ou l'autre de ces auteurs : mais il paroît qu'ils ſe ſont conduits en cela

plutôt par leur inclination que par la raiſon, & que dans une ſi grande obſcurité ils ont cru que leur fantaiſie étoit pour eux un guide ſuffiſant.

II. Herodote qui écrivoit un peu avant les deux autres, ſemble n'avoir eu en vuë que l'hiſtoire de Perſe. S'il parle des autres nations, ce n'eſt que par digreſſion & pour mettre dans un plus grand jour ce qu'il dit des Perſes. Court ſur tout autre ſujet, lorſqu'il s'agit des princes qui ont gouverné le vaſte empire de la Perſe, il deſcend dans le détail le plus particulier & le plus exact. Malheureuſement pour nous, toute ſon hiſtoire eſt écrite d'une façon qui ne nous fournit que trop de raiſons de douter de ſa ſincérité. Herodote n'eſt pas ſeulement le pere des hiſtoriens, il eſt auſſi le pere des romans & des fables, & dans tous les ſiecles on l'a accuſé avec juſtice d'avoir employé les ornemens du plus beau ſtile & de la plus agréable maniere d'écrire, à embellir & à orner la fauſſeté. Il abandonne continuellement le vrai pour s'attacher au merveilleux; &, ſi les accuſations de Plutarque[t] ſont bien fondées, dans ſes derniers livres même, qui roulent ſur des choſes qu'il ne pouvoit ignorer, il s'eſt donné une liberté qui ne peut jamais être excuſée. L'hiſtoire de la naiſſance & de l'éducation de Cyrus en particulier, eſt

t. Dans ſon Traité de la malignité d'Herodote.

entiérement romaneſque dans quelques-unes de ſes parties, & celle de ſa mort n'eſt pas plus vraiſemblable. La ſingularité des fables qui auroit dû les rendre ſuſpectes, a été juſtement la cauſe pourquoi les hiſtoriens des ſiecles ſuivans les ont ſi généralement rapportées. Ces ſortes d'hiſtoires fabuleuſes ont je ne ſai quoi de merveilleux qui flatte également la foibleſſe du lecteur & celle de l'auteur; l'un prend plaiſir à lire des choſes qui le ſurprennent, l'autre eſt charmé de pouvoir exciter l'admiration dans l'eſprit du lecteur.

III. Xenophon étoit beaucoup plus à portée qu'Herodote de ſavoir les affaires des Perſes. La part qu'il eut dans l'expédition du jeune Cyrus, & la glorieuſe retraite des dix mille Grecs qu'il conduiſit avec tant de réputation à travers le royaume des Perſes, ne pouvoient manquer de l'inſtruire de pluſieurs particularités, ou entiérement inconnues aux autres hiſtoriens, ou que ceux-ci ne connoiſſoient qu'imparfaitement. D'ailleurs l'hiſtoire fut un peu réformée dans le long eſpace de tems qui s'écoula entre le ſiecle où Herodote écrivoit & celui où vivoit Xenophon. Thucydide fit voir qu'une relation pouvoit être agréable ſans être fauſſe, & ſur la lecture de ſes écrits on fut pleinement convaincu que la vérité étoit une qualité néceſſaire dans un hiſtorien. Xenophon lui-même dans la

continuation qu'il fit des ouvrages de cet excellent auteur, s'attacha inviolablement à la vérité, & jamais aucune hiſtoire n'a été écrite avec plus de fidélité apparente que les faits qu'il rapporte dans ſon hiſtoire de Grece & dans ſa Retraite des Dix mille. S'il eût écrit la vie de Cyrus avec une fidélité auſſi viſible, la poſtérité auroit eu une parfaite connoiſſance des actions de ce fameux conquérant, & il ne lui reſteroit rien à déſirer. Mais outre qu'il fait continuellement l'éloge de ſon héros, il deſcend dans un trop grand détail, &, ſi j'oſe le dire, il eſt un peu ennuyeux dans les longues converſations & dans les longs entretiens qu'il lui fait faire. C'eſt pour cette raiſon qu'on a cru preſque généralement que ſon intention n'étoit pas tant d'écrire une hiſtoire véritable [x], que de donner dans le portrait de Cyrus qui eſt fait d'imagination & auquel il ne manque rien, un parfait modele pour tous les princes des ſiecles ſuivans.

IV. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ni Xenophon ni Herodote n'avoient pas la moitié des avantages qu'avoit Cteſias. C'étoit un médecin qui avoit ſuivi Cyrus dans ſon expédition, auſſi-bien que Xenophon. Ayant été fait priſonnier dans la bataille où ſon maître perdit la

[x] Voyez Cic. ad Q. Frat. L. I, Ep. 1, §. 8.

vie & la couronne, il employa ſon art & ſa ſcience à guérir une playe d'Artaxerxes roi de Perſe. Il y réuſſit, & ce ſuccès lui valut un établiſſement honorable à la cour de Perſe, où il demeura dix-ſept ans auprès de la perſonne du prince. Ce fut pendant ce tems-là qu'il écrivit l'hiſtoire de Perſe. Soit que ſon long ſéjour dans l'Orient lui eût gâté le goût & qu'il fût devenu admirateur des fables qui y étoient ſi fort à la mode, ſoit qu'il aimât naturellement le faux, il eſt certain que les fables elles-mêmes ne furent jamais la moitié ſi fabuleuſes que ſes hiſtoires. Il ſemble qu'il n'ait ſuivi dans ſes écrits d'autre guide que le merveilleux; s'il trouve quelque choſe d'extraordinaire ou de contraire à ce qu'ont dit les autres hiſtoriens, il ne manque jamais de le rapporter. C'eſt ce qui fait qu'on le ſuit ſi peu dans ſon hiſtoire de Perſe. Mais il paroît un peu étrange que dans ce qui regarde les Medes & les Aſſyriens, dont l'hiſtoire eſt plus ancienne, & où il pouvoit donner plus de liberté à ſon genie, il ait été ſi généralement ſuivi, & qu'on ait regardé comme un crime en fait d'hiſtoire de ne pas ajouter foi à ce qu'il dit, & comme une infidélité inexcuſable de douter des faits que rapporte un ſi fidele hiſtorien.

V. C'eſt donc principalement d'Herodote & de Xenophon que nous devons recueillir ce que nous

nous avons à dire de Cyrus. Ce ſont les ſeuls auteurs ſur leſquels on puiſſe s'appuyer, lorſqu'il s'agit de l'hiſtoire de ce héros. Quand ils s'accordent enſemble ſur un fait, comme il leur arrive ſouvent, il n'y a aucune raiſon de douter de ce qu'ils rapportent. Quand ils ne s'accordent pas, ſi c'eſt dans des choſes purement indifférentes & qui ne tendent en aucune maniere à faire l'éloge de Cyrus, la raiſon veut qu'on ſuive plutôt Xenophon qu'Herodote, puiſqu'on eſt ſûr qu'il a été plus à portée de s'inſtruire de l'hiſtoire de Perſe, & que ce qu'il en dit, approche moins du fabuleux. C'eſt de ce même auteur qu'il faut prendre l'ordre des guerres de Cyrus qui paroît évidemment négligé dans Herodote; c'eſt dans ſes écrits qu'il faut chercher certaines additions néceſſaires à la vie de ce conquérant, dont les autres auteurs n'ont pas prétendu donner une hiſtoire complette. Quoi qu'il ne ſoit gueres poſſible de diſtinguer avec certitude dans les écrits de Xenophon tout ce qu'il a ajouté pour embellir le portrait de ſon héros d'avec ce qu'il avoit trouvé dans l'hiſtoire, il n'eſt pas difficile néanmoins de le diſtinguer avec quelque probabilité; & ſi une vie écrite de cette façon n'eſt pas abſolument vraie dans tous ſes points, elle eſt du moins la plus vraiſemblable qu'on puiſſe attendre lorſqu'il s'agit

d'un héros qui vivoit dans un ſiécle ſi éloigné.

VI. Tous les auteurs qui méritent quelque créance, conviennent [1] qu'Aſtyage, roi des Medes, étoit l'ayeul de Cyrus le Grand. Ce prince maria ſa fille Mandane à Cambyſe, roi de Perſe *. Il paroît que Cambyſe, quoique roi, étoit ſoumis au roi des Medes, & qu'il rendoit quelqu'hommage à ce prince qui étoit beaucoup plus puiſſant que lui. Mais ſa nobleſſe étoit aſſez conſidérable pour faire déſirer ſon alliance. Il étoit deſcendu d'Achemene, comme nous l'apprennent les hiſtoriens [2] de Perſe; les Grecs au contraire, pour ſe faire honneur à eux-mêmes, diſent qu'il deſcendoit de Perſée. Cyrus étoit [3] né de ce mariage, & fut élevé d'une maniere convenable à ſa naiſſance. L'éducation qu'on donnoit en Perſe aux jeunes gens étoit tout-à-fait propre à former des héros. Les Perſes du tems de Cyrus étoient auſſi célèbres par leur ſobriété, qu'ils furent fameux par les vices contraires, lorſqu'après avoir ajouté à leur domination le royaume des Medes & ces vaſtes monarchies que conquirent Cyrus & ſes ſucceſſeurs, ils s'abandonnerent à un

[1] Xenophon Cyrop. L. I, ch. 2. Cteſias Exc. Ph. dit cependant le contraire.

* Cyrus doit être né au plus tard dans la 50e olympiade, puiſqu'il avoit déjà, ſelon Hérodote, détrôné Aſtiage dans la 55e.

[2] Hérodote.

[3] Xenophon, *ibid.* Diod. Sic. in Exc. Peirſc. p. 237 & 238.

luxe effréné. Les Spartiates n'étoient pas plus ſéveres ni plus réguliers qu'eux. Il y avoit même beaucoup de reſſemblance dans les conſtitutions de ces deux nations. Mais dans la ſuite les Perſes changerent entiérement, & jamais on n'a vu une plus énorme différence entre deux peuples quant aux mœurs & à la maniere de vivre, qu'il y en eut entr'eux & les Lacédémoniens.

VII. Les Perſes étoient partagés en quatre claſſes, ſavoir, la claſſe des enfans, celles des jeunes gens, des hommes faits, & des vieillards. Ils avoient une place publique [r] diviſée auſſi en quatre parties pour les quatres différentes claſſes; & ils étoient obligés de s'y aſſembler dans certains jours & à certaines heures marquées. Chaque claſſe avoit douze gouverneurs. Ceux qui préſidoient entre les enfans, étoient choiſis d'entre les vieillards, & les gouverneurs de la claſſe des jeunes gens étoient pris ordinairement de celle des hommes faits. Ces derniers, de même que les vieillards, avoient des préſidens de leur propre claſſe. On enſeignoit aux enfans, non pas les regles de la grammaire, quoiqu'on ne les négligeât pas entiérement, mais les regles les plus exactes de la juſtice. Leurs gouverneurs employoient la plupart de leur tems à décider leurs petites querelles. Ils examinoient & jugoient

[r] Xenophon, L. I, ch. 2.

ceux qui étoient accusés de vol, de violence, de fraude, de calomnie, & leur imposoient des peines proportionnées à la nature de leurs crimes. Les punitions qu'ils imposoient aux faux accusateurs n'étoient pas les plus légeres. Ils abhorroient sur-tout le vice de l'ingratitude, c'étoit le crime le plus odieux chez les Perses : on accoutumoit les enfans dès leurs premieres années à regarder les ingrats comme des hommes qui ne se soucioient ni des dieux, ni de leur patrie, ni de leurs amis, ni de leurs parens. Par ce moyen les jeunes Perses se rendoient familiers les principes de la morale la plus exacte, que les hommes chez les autres nations apprennent avec tant de difficulté dans un âge avancé, & qu'ils ont tant de peine à pratiquer lorsqu'ils ont contracté des habitudes entiérement contraires ; ces principes leur devenoient pour ainsi dire naturels, & ils ne s'en écartoient presque jamais. En même-tems qu'on leur donnoit de si bons préceptes de morale, on s'appliquoit à les rendre modestes & tempérans, à leur apprendre la soumission aux magistrats, & la sobriété dans le boire & le manger : l'exemple de leurs gouverneurs n'y contribuoit pas moins que les préceptes : du pain, quelques herbes, & un peu d'eau faisoient toutes les délices de leurs repas. Leurs principaux exercices consistoient à tirer

de l'arc & à lancer des dards. Telle étoit leur vie juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans ; après quoi ils paſſoient dans la claſſe des jeunes hommes, où ils reſtoient dix ans, à compter du jour qu'ils ſortoient de l'enfance. Les jeunes hommes étoient occupés le jour à ſuivre & à ſervir les magiſtrats ou le roi, à exécuter leurs ordres, à chercher les criminels, à arrêter les voleurs, & à d'autres ſemblables emplois qui demandoient de la force & de l'expédition. La nuit ils couchoient autour du palais & dans les places publiques, & faiſoient la garde dans la ville. Quand le roi alloit à la chaſſe, ce qui arrivoit ordinairement une fois le mois, il y étoit ſuivi de la moitié des jeunes hommes. Pendant tout ce tems-là ils vivoient durement, & s'accoutumoient de bonne heure à ſoutenir les fatigues de la guerre, la chaſſe étant un exercice très-propre pour y former les jeunes gens. Dans la ville ils continuoient leurs exercices ordinaires, qui conſiſtoient à tirer de l'arc & à lancer des dards ; ils avoient même de tems en tems des jeux publics, où l'on propoſoit des prix pour les vainqueurs. Tels étoient leurs exercices pendant dix ans. Au bout des dix ans on les mettoit dans la claſſe des hommes faits. Ils continuoient dans cette claſſe à ſervir les magiſtrats & à exécuter leurs ordres. Mais s'ils avoient les qualités néceſſaires, ils

devenoient bientôt magiſtrats ou gouverneurs des autres. S'il falloit aller à la guerre, ils quittoient les arcs & les javelots, & prenoient des armes propres à combattre de près. Ils demeuroient vingt-cinq ans dans cette claſſe, toujours occupés à des exercices honorables, mais laborieux. Leurs vingt-cinq ans faits & lorſqu'ils avoient plus de cinquante ans, ils paſſoient au rang des vieillards. Après cela ils n'alloient plus à la guerre & ne ſortoient plus de leur païs, mais ils demeuroient chez eux & paſſoient le reſte de leur vie dans un repos honorable. Ils ne laiſſoient pas néanmoins de s'occuper à des exercices convenables à leur âge. Ils étoient juges dans les cauſes, tant civiles que criminelles, & inſtruiſoient les jeunes gens. Si quelqu'un, non-ſeulement de la claſſe des jeunes gens, mais encore des hommes faits, étoit accuſé devant eux par les chefs des tribus, ils examinoient mûrement l'affaire, & s'ils le condamnoient, il étoit pour toute ſa vie exclus des charges & dignités. C'étoit auſſi à eux qu'il appartenoit d'élire les magiſtrats. Ils étoient principalement attentifs à s'attirer & à ſe conſerver les reſpects qui ſont ſi juſtement dus à la vieilleſſe, mais qu'on lui rend ſi rarement. Le nombre des Perſes du tems de Cyrus ne paſſoit pas ſix-vingt mille. Nul n'étoit exclus

des honneurs & des charges publiques, même des plus élevées, excepté ceux qui ne s'étoient pas fait inſtruire par les maîtres & par les gouverneurs publics, ou qui ne s'étoient pas bien acquittés de leur devoir dans les différentes claſſes par où ils avoient paſſé.

VIII. Cyrus fut élevé [1] ſelon ces excellentes regles juſqu'à l'âge de douze ans. Il ſurpaſſoit tous les autres enfans, ſoit par la facilité avec laquelle il comprenoit & retenoit tout ce que les gouverneurs lui montroient, ſoit par ſon adreſſe à faire les exercices. Quand il eut atteint ſa douzième année, Aſtyage ſon grand-pere voulut voir ſa fille, & lui manda de le venir trouver avec ſon fils. Elle le fit [2], & après avoir demeuré quelque tems à la cour d'Aſtyage, elle s'en retourna auprès de Cambyſe, laiſſant Cyrus en Médie. L'hiſtoire nous a conſervé peu de choſe des premieres années de la vie de Cyrus. Elle nous apprend ſeulement qu'il témoignoit une grande indifférence & un grand mépris pour le luxe & la magnificence de la cour de Médie [3], & que de tous les divertiſſemens qui y étoient en uſage, il n'y avoit que la chaſſe qui lui fît plaiſir. Il s'y occupoit ſouvent : & ce fut dans

[1] Xenophon, L. I, ch. 3, §. 1.
[2] Xenophon, L. I, ch. 4, §. 1.
[3] Id. *ibid.* §. 6, &c.

un ſi noble exercice qu'il donna les premieres preuves de cette valeur héroïque qu'il employa dans la ſuite à conquérir tout l'Orient.

IX. A l'âge de quinze ou ſeize ans Cyrus commença à faire voir de quoi il étoit capable. Le fils du roi d'Aſſyrie [x] étant ſur le point de ſe marier, eut beſoin d'un certain nombre de victimes pour les ſacrifices qu'il étoit obligé de faire à la ſolemnité de ſes noces. Ce jeune prince apprit qu'il y avoit quantité de bêtes ſur les frontieres d'Aſſyrie & de Médie, parce qu'on avoit long tems négligé de leur donner la chaſſe à cauſe des guerres trop fréquentes entre les deux nations, il réſolut d'y aller & d'y reſter quelque tems pour ſon plaiſir. Dans ce deſſein il aſſembla ſes amis, & les engagea à être de la partie. Mais afin de s'aſſurer contre toutes ſortes de dangers, il prit auſſi avec lui une nombreuſe ſuite de gens de cheval & de gens de pié, tous bien équipés, de ſorte qu'il ſe vit à la tête d'une petite armée. Quand il fut arrivé ſur les frontieres où étoient ſes fortereſſes & ſes garniſons, il y ſoupa, & prit un peu de repos afin de commencer ſa chaſſe le lendemain. On lui envoya de la ville la plus proche quelques détachemens de cavalerie & d'infanterie pour relever ſes ſentinelles. Renforcé de ces nouvelles troupes

[x] Id. *ibid.* §. 16 & 17.

il fit réflexion qu'il ſe feroit beaucoup plus d'honneur, ſi au lieu de s'amuſer à la chaſſe des bêtes, il profitoit de l'occaſion favorable pour ravager les frontieres des Medes & en enlever quelque butin. Il laiſſa ſes gens de pié rangés en bataille ſur les frontieres, & s'avança avec ſa cavalerie vers les forts & les garniſons des Médes. Il garda auprès de lui la meilleure & la plus grande partie de ſes troupes pour tenir les ennemis en échec & pour les empêcher de troubler ſes divertiſſemens par leurs ſorties, & envoya des détachemens de ſa cavalerie dans le païs ennemi, avec ordre de piller & de lui amener tout ce qu'on trouveroit.

X. Auſſi-tôt qu'Aſtyage [1] fut informé que les Aſſyriens étoient entrés ſur ſes terres, il ſe mit à la tête de tout ce qu'il avoit de troupes autour de lui, & courut ſur ſes frontieres pour repouſſer les pillars. Il prit avec lui Cyrus qui n'avoit pas encore dix-ſept ans & qui fit en cette occaſion ſon premier eſſai. Quand les Medes furent en préſence des ennemis, ils les trouverent rangés en ſi bon ordre qu'ils ne parurent pas fort empreſſés pour les attaquer. Cyrus voyant leur ardeur rallentie, demanda au roi ſon ayeul la permiſſion de prendre un détachement de la cavalerie pour fondre ſur les pillars tandis qu'Aſ-

[1] Id. *ibid.* §. 18, 24.

tyage avec le reſte feroit face aux troupes ennemies qui étoient rangées en bataille & qu'il les empêcheroit de ſortir de leur poſte pour ſecourir celles qui étoient diſperſées au pillage. Le roi y conſentit, & Cyrus courut auſſi-tôt attaquer les pillars, qui ne ſe ſentant pas en état de réſiſter, prirent la fuite & abandonnerent leur butin. Cyrus les pourſuivit juſqu'au corps de cavalerie que le prince Aſſyrien commandoit en perſonne. Ces troupes qui étoient rangées en bon ordre, commencerent à s'ébranler pour ſecourir les leurs & pour arrêter ceux qui les pourſuivoient. Mais Cyrus animé par ſon premier ſuccès, continua toujours à les mener battant; & quoique ſon détachement ſe fût débandé dans la pourſuite précipitée, les fugitifs s'étant jettés au milieu de leur cavalerie qui s'étoit ébranlée pour les ſecourir, il réſolut de charger auſſi les troupes qui marchoient en rang & ſerrées. Il les enfonça avec une facilité incroyable. Aſtyage s'ébranla en même tems, & ne perdit point les ennemis de vue, étant toujours prêt à ſecourir ſon petit-fils par-tout où il auroit beſoin de lui. Les Aſſyriens preſſés de toutes parts, prirent la fuite & ne ſongerent plus à ſe défendre. Cyrus les pourſuivit juſqu'à ce qu'ils euſſent rejoint leur infanterie qu'ils avoient laiſſée ſur les frontieres, & en fit un grand carnage. Il n'étoit pas

en état d'attaquer un corps de troupes ſi conſidérable, & n'oſa paſſer outre, de peur de tomber dans quelque embuſcade. Il en avoit aſſez fait pour humilier les ennemis & pour déconcerter leurs projets.

XI. Cambyſe [1] apprit avec une joie extrême la nouvelle de la valeur prématurée de ſon fils, & ne put ſouffrir plus long-tems ſon abſence. Il écrivit à Aſtyage pour le prier de le lui renvoyer, afin qu'il ſe prefectionnât dans la connoiſſance des loix des Perſes. Aſtyage ne pouvoit le lui refuſer, quelqu'envie qu'il eût de le retenir encore quelque tems auprès de lui. Cyrus étant retourné en Perſe, paſſa encore un an dans la claſſe de ſes compagnons, c'eſt-à-dire, dans la claſſe des enfans; il ſe ſoumit à toute leur diſcipline, & reprit ſes anciens exercices dont il n'avoit jamais perdu le goût. Après cela il fut admis dans la [2] claſſe des jeunes gens : il y reſta dix ans ſelon la coutume, & ſe diſtingua dans toutes les occaſions. Il étoit entré [3] dans celle des hommes faits, lorſqu'il fut envoyé par ſon oncle à la guerre contre les Aſſyriens qui ſe termina par la conquête de toute l'Aſie.

[1] Id. *ibid.* §. 25.
[2] Xenophon, L. I, ch. 5, §. 1.
[3] Id. *ibid.* §. 4.

XII. Aſtyage étant mort [1], Cyaxare ſon fils unique, frere de Mandane, mere de Cyrus, lui ſuccéda ſur le trône des Medes. Dès le commencement de ſon regne il fut menacé d'une longue guerre par les Aſſyriens. Le roi d'Aſſyrie étoit un prince également puiſſant & ambitieux. Il avoit déja conquis toute la Syrie; les rois des Arabes & des Hyrcaniens étoient ſes tributaires; il faiſoit la guerre aux Bactriens, & il s'en promettoit un ſuccès fatal à la liberté de tous ſes voiſins, ſi les Medes ne mettoient point d'obſtacle à l'exécution de ſes deſſeins. Pour rendre [2] tous leurs efforts inutiles, il envoya des ambaſſadeurs à Créſus, roi de Lydie, dans la Carie, dans la Paphlagonie, dans la Cilicie, dans la Phrygie, & dans l'Inde même, afin d'engager les puiſſances de tous ces païs dans une guerre contre les Medes & les Perſes. Les ambaſſadeurs avoient ordre de leur repréſenter que ces deux nations, très-puiſſantes par elles-mêmes, étoient unies par les mariages & par les plus étroites alliances; que cette union ne pouvoit manquer d'être pernicieuſe à tous leurs voiſins, ſi on ne penſoit de bonne heure à les affoiblir; qu'elles étoient déja trop fortes pour qu'un des princes voiſins pût ſeul s'oppoſer à

[1] *Ibid.* §. 2.
[2] *Ibid.* §. 3.

leurs entrepriſes ; qu'enfin il étoit néceſſaire que pluſieurs puiſſances fiſſent enſemble une alliance étroite pour leur réſiſter, & que c'étoit l'unique moyen de diminuer leurs forces & de détourner le péril dont on étoit menacé.

XIII. L'événement fit voir que les ordres dont on avoit chargé ces ambaſſadeurs, étoient fondés ſur la vérité & ſur la juſtice. Pour rendre leurs raiſons plus efficaces, ils portoient avec eux des préſens qui gagnerent les princes les plus opiniâtres & les convainquirent de la néceſſité d'entrer dans l'alliance. Les Indiens furent les ſeuls qui ne voulurent point y accéder & qui parurent n'y prendre aucun intérêt. Tous les autres princes & toutes les autres nations chez qui on envoya, entrerent dans la ligue, & firent de ſi belles promeſſes qu'il n'y auroit pas eu lieu de douter du ſuccès ſi ces promeſſes euſſent été accomplies. Cyaxare [1] ayant appris qu'on formoit contre lui une puiſſante ligue, en fut épouvanté. Il envoya à Cambyſe ſon beau-frere pour le prier de le ſecourir de toutes ſes forces dans une guerre où il étoit lui-même ſi fort intéreſſé. Il écrivit en même tems une lettre à Cyrus, par laquelle il le conjuroit de s'employer pour être à la tête de toutes les forces que le conſeil des Perſes jugeroit à propos de lui

[1] Id. *Ibid.* §. 4.

envoyer. Cyrus le fit, & le conſeil le nomma général des troupes qui devoient marcher au ſecours de la Médie [1]. Pour lever cette armée, on lui permit de choiſir deux cens hommes d'entre les Homotimes, c'eſt-à-dire, d'entre les gentils-hommes qui étoient tous égaux. Chacun de ces gentils-hommes en choiſit quatre autres du même ordre, & on leur ordonna à tous de choiſir parmi le peuple dix hommes armés de boucliers, dix frondeurs, & autant d'archers, ce qui fit un corps de trente mille hommes, ſans compter les mille gentils-hommes. Cette armée n'étoit pas fort nombreuſe, mais c'étoient tous hommes d'élite, qui valoient beaucoup mieux qu'un plus grand nombre de ſoldats communs.

XIV. Cyrus trouva ſon oncle [2] déjà en campagne à la tête de ſon armée, qui, quoique très-nombreuſe, étoit de beaucoup inférieure à celle qu'on diſoit que ſes ennemis amenoient contre lui. Sur le bruit qui ſe répandit que les Aſſyriens avoient mis ſur pié une armée formidable [3], le roi d'Arménie qui étoit obligé de payer tribut & d'envoyer des troupes aux Medes, ne fit ni l'un ni l'autre. Cyrus crut qu'il étoit important de

[1] *Ibid.* §. 5.
[2] Xenophon, L. II, ch. 1, §. 2.
[3] Xenophon, ch. 4. §. 8.

ne pas laiſſer impunie une trahiſon ſi manifeſte. Les ennemis n'étoient point encore aſſemblés, & il falloit un tems conſidérable pour réunir les forces de différentes nations éloignées. Il réſolut de profiter de ce tems-là, & de commencer la guerre par un acte de juſtice exemplaire. Les Arméniens [1] n'avoient point de places fortes, mais ils avoient des montagnes preſqu'innacceſſibles. Ils pouvoient aiſément s'y retirer à la premiere nouvelle d'une invaſion, & il étoit impoſſible de les y forcer en auſſi peu de rems qu'il en falloit pour que les troupes des alliés s'aſſemblaſſent. Cyrus [2] fit publier qu'il vouloit faire une grande chaſſe ſur les frontieres d'Arménie, tandis que Cyaxare s'avançoit lentement derriere lui avec ſon armée, comme s'il n'eût eu d'autre intention que de viſiter ſes garniſons vers les frontieres d'Aſſyrie. Il prit avec lui un petit corps de cavalerie, chaſſa pendant deux jours, & s'approcha de plus en plus des montagnes. Alors ayant appris que l'armée de Cyaxare n'étoit pas loin de lui, il découvrit ſon deſſein aux officiers, & ordonna à un corps de troupes de marcher à petit bruit pour s'emparer des paſſages des montagnes. Enſuite [3] il envoya un héraut au roi d'Ar-

[1] *Ibid.* §. 9.
[2] *Ibid.* §. 13.
[3] *Ibid.* §. 18 & 19.

ménie pour le ſommer de payer le tribut & de fournir les troupes qu'il étoit obligé de donner ; & pendant ce tems-là il fit avancer ſon armée. Le roi [1] ayant appris que Cyrus en perſonne s'avançoit contre lui, envoya ſes enfans & ſes tréſors dans les montagnes, tandis qu'il levoit des troupes pour les ſuivre & pour les défendre. Mais ils tomberent tous entre les mains des ennemis, & pas un n'échappa. Le roi ſurpris de cette nouvelle, & ne ſachant que faire, gagna vîte une montagne, où il fut auſſi-tôt inveſti. Les troupes que Cyrus avoit envoyées dans les avenues des montagnes, étoient revenues ſe joindre à lui après avoir exécuté les ordres qu'il leur avoit donnés.

XV. Après avoir raſſemblé toutes ſes forces dans la plaine [2], il envoya un héraut pour ſommer le roi ou de combattre ou de ſe rendre. L'Arménien comprit qu'il n'étoit pas en état de réſiſter. Il deſcendit de la montagne, mit bas les armes, & ſe rendit à la diſcrétion du vainqueur. Cyrus n'abuſa point de la confiance [3] de ce prince ; il ſe contenta de le condamner à payer le double du tribut qu'il payoit auparavant, & lui emprunta cent talens. Les Arméniens

[1] Xenophon, L. III, ch. 1, §. 1 & 2.
[2] *Ibid.* §. 3.
[3] *Ibid.* §. 19.

avoient

avoient alors une guerre dangereuſe avec les Caldéens leurs ennemis héréditaires. Cyrus ayant appris cette nouvelle, ne leur demanda que la moitié de leur armée, perſuadé que le reſte leur ſuffiroit pour défendre leur païs. En même tems il renvoya ſans rançon la famille royale & tous ſes autres priſonniers. Le roi d'Arménie fut ſurpris d'un traitement ſi généreux; il leva avec toute la diligence poſſible les forces que le vainqueur lui avoit demandées, & lui envoya le double de l'argent qu'il ſouhaitoit, avec de riches préſens, tant pour Cyrus, que pour ſon armée.

XVI. Les Caldéens [1] habitoient les païs montagneux de * l'Arménie. C'étoient des peuples naturellement courageux, mais groſſiers & mal diſciplinés. Leur maniere de faire la guerre, étoit de deſcendre de leurs montagnes dans les tems où les Arméniens ſe croyoient le plus en ſûreté, pour piller & ravager le plat païs; & quand ils étoient fatigués de courir & de faire le dégât, ou en danger d'être forcés à combattre, ils ſe retiroient avec leur butin dans leurs forteresſes naturelles que les Arméniens avoient toujours trouvées imprenables. Cyrus s'étant informé de toutes ces choſes [2], conſidéra que s'il

[1] *Ibid.* ch. 2, §. 1.

* Ce ne ſont pas ceux de Babylone, mais ceux du Pont, près de la petite Arménie.

[2] *Ibid.* §. 2.

pouvoit ſe ſaiſir de quelqu'important paſſage des montagnes où ſe retiroient les Caldéens, & y bâtir une fortereſſe, il tiendroit en échec les Caldéens & les Arméniens en y laiſſant une bonne garniſon. Dans ce deſſein, dès que les troupes Arméniennes furent arrivées, il marcha droit aux Caldéens [1], & attaqua une de leurs plus fortes montagnes. Les ennemis n'y avoient laiſſé que peu de troupes. Ils avoient cru qu'il ſuffiſoit de donner ordre à la garniſon d'envoyer avertir dans les autres places ſi on l'attaquoit, & de ſe défendre courageuſement juſqu'à ce qu'il lui vint du ſecours. La garniſon ſuivit les ordres qu'elle avoit reçus. Elle envoya dans les autres places pour avertir qu'on venoit l'attaquer, & fit une ſortie ſur les Arméniens, qu'elle méptiſoit comme trop foibles pour lui réſiſter, & dont elle regardoit les dépouilles comme une proye aſſurée. Les Caldéens, ſelon leur coûtume, mirent les Arméniens en fuite, & les pourſuivirent juſqu'à ce qu'ils euſſent rejoint les Perſes. Ceux-ci ayant Cyrus à leur tête; reçurent les ennemis en bon ordre, ſoutinrent leur choc, & les ébranlerent à leur tour? ils en tuerent un grand nombre, & firent priſonniers la plupart de ceux qui avoient échappé au carnage. Il leur fut facile aprés cela de ſe ſaiſir des

[1] *Ibid.* §. 3, 4 & 5.

montagnes. Auſſi-tôt que Cyrus y eut trouvé une place propre à bâtir, il commença à la fortifier[1]. Il traita les priſonniers avec beaucoup de douceur, & les envoya offrir la paix à leurs compatriotes. Les Caldéens apprenant que les ennemis s'étoient emparés des plus fortes avenues de leurs montagnes & qu'ils les fortifioient contr'eux, conſentirent à faire un traité. Les conditions en furent très-raiſonnables. Cyrus leur propoſa de payer le même tribut que les Arméniens; il mit ces deux nations de niveau en toutes choſes, & les unit par la plus étroite alliance. La paix étant conclue, ils lui aiderent les uns & les autres à achever ſa forteresſe, & il en prit un grand nombre à ſa ſolde. Il laiſſa un Mede[2] pour gouverneur de la garniſon, & s'en retourna vers Cyaxare[3] avec ſes nouvelles forces & ſes tréſors. Après avoir donné un peu de repos à ſes troupes, il fit irruption ſur les terres d'Aſſyrie.

XVII. Cyrus marcha doucement & à petites journées avec le corps de ſon armée[4], ayant envoyé ſa cavalerie de tous côtés pour ravager le païs. Peu de tems après, il eut avis que les Aſſyriens & leurs alliés venoient à lui. Quand il fut arrivé proche l'armée ennemie, il la trouva retirée

[1] *Ibid.* §. 6, 11.
[2] Xenoph. L. III, ch. 3, §. 2.
[3] Id. *ibid.* §. 9, 11.
[4] §. 12.

dans un camp fortifié de retranchemens. Il fit marcher ſes troupes en ordre de bataille pour en venir aux mains. Les Aſſyriens [1] n'attendirent pas qu'on les attaquât. Ils ſortirent de leurs lignes, & commencerent le combat avec furie. Les Perſes les laiſſerent tirer leurs fleches ſans s'ébranler, mais les Aſſyriens tiroient de trop loin, & leur firent peu de mal. Les ennemis ayant jetté leur premier feu, Cyrus commanda à ſes troupes d'avancer pour combattre de plus près. Les Perſes obéirent, & commencerent l'action avec tant de chaleur qu'ils eurent bientôt enfoncé les ennemis. Ils les pourſuivirent juſques dans leurs retranchemens, ils y firent même une brêche, & pluſieurs y entrerent avec les fuyards. Le trouble & la confuſion ſe répandirent bientôt par tout le camp. Mais les princes qui commandoient l'armée, ayant peu à peu rallié leurs troupes & s'étant mis à leur tête, Cyrus vit qu'il n'étoit pas à propos de tenter un ſecond combat, & content de l'avantage qu'il avoit remporté, il fit ſonner la retraite.

XVIII. Cyrus [2] tint quelque tems ſes troupes en ordre de bataille, pour voir ſi les ennemis oſeroient ſe hazarder à ſortir de leurs lignes. Mais ils avoient fait une perte trop conſidérable

[1] *Ibid.* §. 26, 30.
[2] Xenophon, L. IV, ch. 1, §. 1, 3.

pour penſer à livrer un autre combat ; ils avoient perdu dans la bataille pluſieurs officiers généraux & toutes les nuits il déſertoit un grand nombre de ſoldats. Dans de ſi facheuſes conjonctures ils tinrent un conſeil de guerre de tous les princes alliés, & ils réſolurent de ne pas demeurer plus long-tems expoſés à une ſeconde attaque, perſuadés que dans l'abattement général où étoient leurs troupes, elle ne pouvoit manquer de leur être fatale. Leur réſolution priſe, cette même nuit ils abandonnerent le camp. Cyrus informé de leur marche, y entra le lendemain matin. Il y trouva [1] une grande quantité de proviſions & une infinité de richeſſes. Il prit une partie de ſa cavalerie & quelques déſerteurs Hyrcaniens, & pourſuivit [2] les fuyards. Sur le bruit de ſa marche ils précipiterent leur retraite, & fuirent en déſordre. Cyrus les preſſa de près, & augmenta le deſordre & la confuſion par l'horrible carnage qu'il en fit.

XIX. Après une ſi heureuſe réuſſite, tout le païs ennemi lui fut [3] ouvert, & il y trouva un libre paſſage. Il reſta long-tems en Aſſyrie ſans qu'il ſe préſentât perſonne pour le repouſſer. Un grand nombre d'Aſſyriens des premieres

[1] *Ibid.* §. 4.
[2] *Ibid.* ch. 2.
[3] Xenophon, L. 4 & 5.

familles, ravis de trouver l'occaſion de ſe venger de leur prince qui les avoit beaucoup fait ſouffrir par ſa dureté & par ſon humeur hautaine & cruelle, vinrent le trouver & ſe joignirent à lui. Il prit pluſieurs châteaux dans le païs ennemi, & marcha enfin vers Babylone même. Il défia [1] le roi d'Aſſyrie à un combat ſingulier [2]; mais ce prince loin d'accepter le défi, laiſſa ſon païs à la merci [3] des ennemis, & prenant avec lui de grandes ſommes d'argent & ce qu'il y avoit de plus précieux parmi ſes tréſors, il ſe retira à la cour de Créſus roi de Lydie. Cyrus prévit les ſuites que pouvoit avoir cette démarche, il en ſentit les conſéquences, & étant certain que l'Aſſyrien n'avoit envie que de lui ſuſciter des ennemis plus formidables, au lieu de fatiguer ſes troupes au ſiége de la capitale il retourna vers les frontieres de Médie, d'où il étoit parti d'abord pour attaquer l'Aſſyrie. Là il diſciplina ſon armée, augmenta ſa cavalerie, & attendit que ſes eſpions l'inſtruiſiſſent des mouvemens des ennemis.

XX. L'Aſſyrien ne pouvoit trouver un allié plus puiſſant que Créſus. A un vaſte empire que ſes ancêtres lui avoient laiſſé, le Lydien avoit

[1] Xenoph. L. V, ch. 3, §. 4.
[2] *Ibid.* L. VI, ch. 1, §. 15.
[3] Herod. L. 1, ch. 26.

ajouté de grandes conquêtes qu'il avoit faites par la force de ſes armes. Il s'étoit rendu maître de toutes les villes que les Grecs avoient fondées en Aſie ; il avoit conquis la Cilicie & la Phrygie, & ſe voyoit ſouverain de preſque toute l'Aſie Mineure. Il étoit prodigieuſement riche, & également ambitieux. C'étoit auſſi un prince très-religieux. Il conſulta tous les oracles des païs voiſins qui avoient quelque réputation ; & comme celui de Delphes étoit le plus renommé, il y envoya des préſens d'une valeur ineſtimable. L'oracle ne fut pas méconnoiſſant, il fit des réponſes favorables aux demandes de Créſus, mais des réponſes générales, qui étoient ſuſceptibles d'une double interprétation, & qui pouvoient mettre à couvert le crédit & l'autorité du Dieu, s'il arrivoit que le prince fût malheureux dans ſes entrepriſes. Créſus n'avoit ſouffert de perte conſidérable dans la derniere ligue, que par rapport à ſa réputation. Il vouloit s'en venger, & cette diſpoſition facilita au roy d'Aſſyrie les moyens de l'engager à faire une nouvelle alliance, plus forte que la premiere, contre celui qui l'avoit vaincu.

XXI. Créſus, avant que de s'engager dans l'alliance du roi d'Aſſyrie, conſulta ſon oracle favori. Le dieu lui répondit, que quand il auroit paſſé le fleuve du Halys qui ſéparoit ſes terres de la Cappadoce, il détruiroit un vaſte empire. Sur

ces assurances, il se promettoit un succès infaillible, dont l'étendue de sa puissance sembloit lui répondre autant que les prédictions du Dieu de Delphes. Il fit entrer dans sa ligue tous les Grecs [1] de son obéissance, il envoya même à Sparte pour demander du secours. Les Egyptiens lui fournirent aussi environ six-vingt mille hommes. Il se mit donc à la tête d'une nombreuse [2] armée. Après avoir passé le fleuve du Halys, il alla se camper à Ptérie * & delà il ravagea toutes les provinces voisines.

XXII. Au bruit de la marche des ennemis, les troupes de Cyrus furent [3] d'abord un peu découragées; mais il les ranima par une harangue, où il leur fit voir qu'elles marchoient contre un ennemi qui étoit à moitié défait, puisqu'il leur avoit tourné le dos dans la premiere bataille. Les richesses de Lydie étoient un puissant motif pour exciter leur valeur; & quand elles considéroient d'un côté qu'elles ne hazardoient rien, & qu'elles n'avoient pour ainsi dire rien à perdre, & que de l'autre elles envisageoient ce qu'elles pouvoient gagner si elles remportoient la victoire, leur cou-

[1] Xenoph. L. VI, ch. 2, §. 5.

[2] Herod. L. I, ch. 75.

* C'est le nom de la province & de la ville, près de Synope & du Pont-Euxin.

[3] Xenoph. *ibid.* §. 6.

rage renaiſſoit, & elles témoignoient une extrême impatience de marcher aux ennemis. Cyrus laiſſa la troiſieme partie des Medes à Cyaxare, & ſe mit en marche avec le reſte de ſes troupes. Il envoya des exprès aux Ioniens pour les ſolliciter à ſe révolter contre leur vainqueur [1]; mais ils furent mal reçus : les forces de Créſus étoient ſi grandes, que les Ioniens n'oſoient faire aucune tentative pour recouvrer leur liberté, dans un tems où tous leurs efforts n'auroient fait que tourner à leur honte & qu'appeſantir le joug de leur ſervitude.

XXIII. Dans la diſpoſition où étoient les deux armées, elles ne pouvoient différer long-tems à en venir aux mains. La cavalerie Lydienne étoit [2] très-nombreuſe, mais Cyrus fut aſſez heureux pour faire ſervir ce grand nombre à ſon avantage. Il avoit pluſieurs chameaux dans ſon armée : il ordonna qu'on les rangeât contre la cavalerie ennemie. Auſſi-tôt que les chevaux des Lydiens virent ces chameaux à une certaine diſtance, ils rompirent leurs rangs, entrerent en fureur, renverſerent les cavaliers & les foulerent aux pieds,

[1] Herodote.

[2] Xenophon, L. VII, ch. 1. Herodote dit que le ſuccès du premier combat fut douteux, & donne une deſcription de la ſeconde bataille, très-ſemblable à celle que Xenophon fait de celle-ci, L. I, ch. 20. Polyæn. L. VII, ch. 6. §. 7.

& répandirent par toute l'armée une affreuſe confuſion, que Cyrus augmentoit encore en portant la terreur de ſes armes par-tout où le déſordre étoit le plus grand. L'armée des Lydiens fut entiérement défaite en peu de tems *. Il n'y eut que les Egyptiens [1] qui ſe défendirent avec un noble courage. Abandonnés par leurs amis, ils ſe réunirent en un corps, & ſoutinrent toute la fureur des vainqueurs. Cyrus fut touché de voir de ſi braves troupes dévouées à la mort; il leur envoya offrir des conditions honorables, s'ils vouloient mettre les armes bas & ſe rendre. Ils demanderent ſeulement qu'on ne les obligeât jamais à combattre contre Créſus, & promirent de ſervir les Perſes contre tout autre ennemi. Cyrus conſentit à ces conditions, & les prit tous à ſon ſervice. Dans la ſuite ils s'établirent en Perſe, où le roi leur donna pluſieurs villes, dont leur poſtérité demeura en poſſeſſion après eux.

XXIV. Créſus raſſembla les débris de ſon armée [2], & ſe retira à Sardis **. La plupart des troupes des autres nations s'en retournerent dans leurs païs, le roi leur en ayant donné la permiſ-

* La quatrieme année de la cinquante-huitieme olympiade, avant J. C. 545.

[1] Xenoph. L. VII, ch. 1, §. 16, 21.

[2] *Ibid.* ch. 2, §. 1. Herodote, L. I, ch. 77.

** Sardes, capitale de la Lydie.

ſion après leur avoir fait promettre qu'elles reviendroient à ſon ſecours dans cinq mois. Le prince Lydien fut extrêmement ſurpris lorſque Cyrus, au lieu de faire repoſer ſes troupes après la bataille, ſe mit en marche pour l'aſſiéger dans ſa capitale. Il arma en diligence tout ce qu'il put lever de troupes dans les terres de ſon obéiſſance, & alla au-devant des Perſes. Mais il fut défait ſans beaucoup de réſiſtance, & immédiatement après, le vainqueur mit le ſiege devant la ville. Créſus envoya des ambaſſadeurs à ſes alliés pour leur demander un prompt ſecours [1]. Mais la ville de Sardis * fut priſe le quatorzieme jour du ſiege, avant que ſes alliés puſſent la ſecourir. Cyrus voyant que cette place [2] étoit très-forte, l'attaqua par un endroit qu'on regardoit comme inacceſſible, & où l'on n'avoit preſque point mis de troupes pour le défendre. Un ſoldat Perſe vit un des ſoldats de la garniſon qui, ayant laiſſé tomber ſon caſque, deſcendit, quoiqu'avec quelque difficulté, par cet endroit pour le ramaſſer, & remonta par le même chemin. Le lendemain il profita de cette découverte, il monta par le même endroit, & fut ſuivi d'abord par quelques Perſes, enſuite par un plus grand nombre. Ainſi fut priſe la ville de Sardis.

* La même année.

[1] Herodot. L. I, ch. 81.

[2] Herodot. L. I, chs 85.

Cyrus avoit défendu de la piller. Mais nonobſtant ſes ordres, les ſoldats avides du butin coururent d'abord au pillage.

XXV. L'infortuné prince [1] fut pris dans ſa capitale. Il étoit ſi fort abattu de triſteſſe, qu'il ſe ſoucioit peu de la vie, & ne penſoit nullement à ſe mettre en ſûreté. Un ſoldat alloit le tuer ſans le connoître, lorſqu'un de ſes fils, qui juſqu'alors avoit été muet, fit un ſi grand effort, que, ſa langue ſe déliant dans le moment, il cria au Perſe de ne pas tuer le roi. Ces paroles ſauverent la vie à Créſus ; on ſe ſaiſit de lui, & on le mena à Cyrus. Xénophon dit que Cyrus le reçut d'abord avec beaucoup d'humanité. Mais le plus grand nombre des hiſtoriens rapportent ſur l'autorité d'Hérodote, qu'il ordonna qu'il fût brûlé vif avec quatorze jeunes Lydiens, ſoit pour les offrir, comme les prémices de ſa victoire, à quelque dieu à qui il eût fait vœu de les ſacrifier par une religion barbare qui étoit peu en uſage parmi les anciens, ou peut-être, comme ajoute Hérodote, pour voir s'il ſe préſenteroit quelque dieu pour délivrer un prince qui étoit ſi célèbre par ſa piété. Quand Créſus [2] fut ſur le bucher, quoiqu'il dût être tout occupé de ſon malheur,

[1] Herod. L. I, ch. 86. Aul. Gell. L. V. Valer. Max. L. V, ch. 4, Ex. 6.

[2] Herodote. Plut. in Solone. Cic. in Fin. L. III, ch. 22.

il ſe ſouvint du ſage Athénien qui lui avoit dit qu'il n'y avoit point d'homme qu'on pût appeller heureux pendant qu'il vivoit, & par trois fois il il appella Solon à haute voix. Cyrus qui l'avoit entendu, ordonna à ſes interprêtes de lui demander qui étoit celui qu'il appelloit. Ils s'approcherent du bucher pour lui parler, mais Créſus garda d'abord un profond ſilence. Enfin les interprêtes le preſſant de répondre : « J'appelle, dit-il, un » homme pour qui j'ai une grande vénération, » un ſage que je voudrois que tous les rois puſſent » avoir toujours auprès d'eux pour s'inſtruire par » ſa converſation, & dont je préférerois la com- » pagnie à tous les tréſors du monde. Solon phi- » loſophe d'Athènes, vint autrefois à ma cour. Il » vit ma gloire, mes richeſſes & ma puiſſance, » dans le tems que j'étois au comble de la proſ- » périté. Il en fit peu de cas, & avec une » généreuſe liberté, il me fit voir la vanité & » l'incertitude de tous les biens qu'on peut poſſé- » der ici-bas. Je comprens maintenant ce que » me diſoit ce grand philoſophe, & je l'éprouve » par moi-même ». Tandis qu'il parloit de la ſorte, le feu étoit déjà allumé. Cyrus ayant appris de ſes interprêtes ce que Créſus leur avoit dit, ſe ſouvint qu'il étoit homme. La crainte d'être un jour puni de la rigueur avec laquelle il traitoit cet infortuné prince, lui inſpira des ſentimens plus

modérés. Il commanda qu'on éteignît le feu, & qu'on deſcendît du bucher Créſus & les jeunes Lydiens. Le feu étoit déjà trop allumé, & on fit de vains efforts pour en arrêter la violence. Mais le ciel qui étoit ſérain, ſe couvrit tout d'un coup d'un nuage épais, & il tomba une groſſe pluie qui fit ce que les Perſes n'avoient pu faire. Cyrus demanda au roi des Lydiens les raiſons qui l'avoient engagé à déclarer la guerre aux Perſes qui ne lui avoient jamais fait aucune injure. Créſus en rejetta tout le blâme ſur ſa malheureuſe deſtinée, & ſur le dieu des Grecs qui l'avoit précipité dans ſa ruine lorſqu'il ne s'attendoit à rien moins. Cyrus prit cette réponſe en bonne part; il ordonna qu'on lui ôtât ſes fers, il le fit aſſeoir auprès de lui, & depuis ce tems-là il eut toujours une grande vénération pour ſon priſonnier, lui demandant avis, & ſuivant ſes conſeils dans les affaires les plus importantes & les plus difficiles.

XXVI. Créſus peu de temps après la priſe de Sardis, lui donna un avis [1], dont il ſe trouva bien. Voyant les troupes de Cyrus empreſſées à piller la ville, il lui demanda la permiſſion de parler, & Cyrus lui ordonna de dire librement ce qu'il penſoit. « Seigneur, lui dit Créſus, que veut

[1] Herod. L. 1, ch. 88 & 89.

» donc cette multitude de gens de guerre, &
» pourquoi marquent-ils tant d'empreſſement ?
» Ils ruinent votre ville, lui répondit Cyrus, &
» pillent vos tréſors. Non, ſeigneur, reprit Cré-
» ſus, ce n'eſt pas ma ville qu'ils ruinent, puiſ-
» que je n'y ai plus rien; dites plutôt qu'ils pil-
» lent, emportent, & diſſipent ce qui eſt à vous.
» Les Perſes ſont naturellement fiers, mais ils ſont
» pauvres. Si vous leur abandonnez cette ville, &
» que vous leur laiſſiez piller les tréſors qu'elle
» renferme, vous devez vous attendre que plus
» ils auront amaſſé de richeſſes, plus ils ſeront
» diſpoſés à ſe révolter. Mettez donc des gardes
» à toutes les portes pour empêcher vos troupes
» d'emporter un ſi riche butin. Ces tréſors, ſi
» vous voulez les conſerver, ſont un fonds ſûr
» qui vous ſera d'un grand ſecours le reſte de
» votre regne. Si au contraire vous ſouffrez qu'on
» ruine entiérement la ville de Sardis, vous y
» perdrez vous ſeul, & vous ſentirez un jour la
» grandeur de cette perte ». Cyrus écouta ce diſ-
cours avec joie, il approuva l'avis que Créſus
lui donnoit, il lui en témoigna même ſa recon-
noiſſance, & fit ceſſer le pillage. Pour recouvrer
une partie du butin que ſes troupes avoient déjà
enlevé, il plaça, ſuivant l'avis de Créſus, quel-
ques gardes aux portes, qui empêcherent les ſol-
dats d'emporter hors de la ville ce qu'ils avoient

pris, afin d'en conſacrer la dixieme partie à quelque dieu.

XXVII. Auſſi-tôt que les Ioniens & les Eoliens [1] eurent appris que Cyrus avoit conquis la Lydie, ils lui envoyerent des ambaſſadeurs pour le prier de les recevoir au nombre de ſes ſujets aux mêmes conditions que Créſus leur avoit accordées. Mais comme ils avoient auparavant refuſé ſes offres, il ne ſe crut pas obligé d'accepter les leurs. Il fit ſeulement une exception en faveur des Miléſiens. Les autres Ioniens s'aſſemblerent pour lever des troupes, afin d'être en état de ſe défendre ſi on les attaquoit. Ils députerent même à Sparte pour demander du ſecours. Mais les Lacédémoniens [2] ne purent ſe réſoudre à entreprendre une guerre contre un prince ſi puiſſant. Ils lui envoyerent, ſeulement pour la forme, un ambaſſadeur pour lui dire de leur part de ne pas faire de mal à aucune ville Grecque, que Sparte ne le ſouffriroit point, & qu'elle regarderoit l'injure qu'il feroit à toute autre ville Grecque comme faite à elle-même. Cyrus fut ſurpris du diſcours que lui tint l'Ambaſſadeur, il mépriſa ſa fierté inſolente, & lui dit que, ſi les dieux lui conſervoient la vie, & qu'il eût le tems, il donneroit aux Lacédémoniens matiere à parler,

[1] Herod. L. I, ch. 141.

[2] Herodot. L. I, ch. 152 & 153.

non

non des maux de leurs alliés, mais de leurs propres malheurs. Regardant la conquête des Ioniens comme une entrepriſe trop peu conſidérable pour l'occuper lui-même, il en laiſſa le ſoin au gouverneur qu'il avoit établi à Sardis, & ſe mit en marche avec ſon armée pour retourner en orient.

XXVIII. Il n'étoit pas encore loin de Sardis [1] lorſque les Lydiens ſe révolterent. Pactyas qui étoit d'une des premieres familles de Lydie, étoit à leur tête. Cyrus lui avoit confié la garde des tréſors qu'il avoit trouvés dans cette ville opulente. Ces tréſors contenoient des richeſſes immenſes. Pactyas en employa une partie à ſoudoyer des troupes auxiliaires, outre les Lydiens à qui il avoit fait prendre les armes; & avec ces ſecours il aſſiégea le gouverneur dans ſa capitale. Cyrus fut extrêmement irrité, lorſqu'il apprit que les Lydiens avoient abuſé de ſa clémence. Sa colere eût ſans doute été fatale à toute la nation, ſi Créſus ne ſe fût trouvé auprès de lui pour l'appaiſer. « Seigneur, lui dit cet illuſtre priſonnier, » tournez toute votre vengeance contre ceux qui » ont été les premiers auteurs de la révolte. Pactyas » à qui vous avez confié la garde des tréſors, eſt » la cauſe des troubles qui vous irritent ſi juſte- » ment; il a commis le crime; qu'il en reçoive

[1] Herodot. *ibid.* ch. 155 & 156.

» la punition. Quant aux Lydiens, contentez-vous » de les mettre hors d'état de ſe ſoulever à l'a- » venir. Envoyez quelqu'un pour leur défendre » d'avoir des armes, & pour leur ordonner de » porter des habits magnifiques & ſans ceinture, » de chauſſer des brodequins, de faire apprendre » à leurs enfans à jouer des inſtrumens, à chan- » ter, & à ſe livrer à toutes ſortes de débauches. » Vous verrez bientôt des hommes changés en » femmes, & vous n'aurez plus à craindre, ni » vous, ni vos ſucceſſeurs, qu'ils ne ſe révoltent » dans la ſuite ». Cyrus naturellement porté à la clémence, ſuivit volontiers le conſeil de Créſus. Il fit venir Mazares, & l'envoya en Lydie avec de nouvelles troupes pour exécuter ſes ordres. Quand Pactyas vit que ces troupes approchoient de Sardis, il prit l'épouvante, & ſon armée ſe diſperſa bientôt. Mazares fit ſavoir aux Lydiens les ordres de Cyrus. Ils furent obligés de ſe ſoumettre à tout [1], & en peu de tems ils ſe plongerent tellement dans la molleſſe que jamais ils ne s'en releverent; de ſorte qu'on peut dire qu'ils ſe rendirent plus remarquables par leur vie efféminée qu'ils n'avoient jamais été par leur grandeur.

XXIX. Mazares fit la guerre aux peuples des

[1] Herodot. L. I, ch. 157. Polyæn, L. VII, ch. 6, §. 4. Juſtin. L. I, ch. 7.

côtes maritimes qui avoient aidé Pactyas dans ſa révolte; il fit des courſes dans toute la vaſte plaine qu'arroſe le Méandre, & ſubjugua les Priéniens [1] & les Magneſiens. Mais il tomba malade au commencement de cette guerre, & mourut ſans la pouvoir terminer. Il eut pour ſucceſſeur le fameux Harpage [2] qui continua ſon entrepriſe, & qui acheva en peu de tems la conquête de l'Ionie. Les Cariens furent auſſi ſubjugués ſans beaucoup de réſiſtance. Les forces que Cyrus envoya contr'eux, les trouverent diviſés en pluſieurs factions & acharnés les uns contre les autres. Au lieu de s'unir tous enſemble contre l'ennemi commun, chaque faction en particulier envoya ſolliciter l'armée des Perſes de lui donner du ſecours pour réduire ſes adverſaires. Le général leur donna à tous de bonnes eſpérances. Quand ils l'eurent reçu dans leur ville, il ne fit uſage de ſa puiſſance que pour leur avantage commun, en mettant fin à leur diviſion. Il ſe fit même tellement aimer de tous, que lorſque Cyrus lui envoya demander s'il avoit beſoin d'un plus grand nombre de gens de guerre pour achever ou pour aſſurer ſa conquête, il fit réponſe qu'il n'avoit pas même beſoin des troupes qu'il avoit actuellement; & lorſqu'il

[1] Herod. L. I, ch. 60.

[2] Voyez dans Herodote les particularités de cette guerre. Xenoph. L. VII, ch. 4, §. 1, 4.

fut rappellé de Carie, les habitans du païs envoyerent demander en grace à Cyrus de le continuer dans ſon gouvernement.

XXX. Pendant ce tems-là Cyrus, après avoir ſubjugué le royaume de Phrygie par ſes lieutenans [1], continua en perſonne la conquête de la haute Aſie. Il prit avec lui des troupes des différentes nations qu'il avoit réduites ſous ſon obéiſſance, non pas de toutes, mais ſeulement de celles dont il avoit ſujet de croire qu'elles ne lui étoient ſoumiſes que par contrainte, & qu'elles profiteroient volontiers de l'occaſion de ſe révolter ſi elle ſe préſentoit, & il eut ſoin de ne leur donner pour armes que des frondes. Avec ces troupes [2], il conquit la Phrygie ſupérieure, la Cappadoce, & l'Arabie. Nous n'avons point de relation particuliere de ce qui ſe paſſa dans cette guerre. Le grand nombre des victoires de Cyrus a fait négliger aux hiſtoriens de rapporter les plus aiſées; Hérodote [3] dit expreſſément que c'eſt pour cette raiſon qu'il les a paſſées ſous ſilence. Il n'y a que celles qui lui coûterent plus de peines, & qui furent accompagnées de circonſtances plus conſidérables, qui ont eſté rapportées un peu plus au long. Cyrus arma quarante mille cavaliers Perſes

[1] Xenophon, L. VII, ch. 4, §. 5.
[2] *Ibid.* §. 9.
[3] Herodot. L. I, ch. 177.

avec les armes des nations qu'il avoit ſubjuguées, & de la cavalerie qu'il prit ſur elles, il augmenta conſidérablement ſes anciennes troupes. Après cela il marcha contre Babyloue avec une armée preſqu'innombrable.

XXXI. Hérodote [1] parle d'une action de Cyrus, qui ne lui fait pas d'honneur ſi elle eſt vraie. En marchant vers Babylone, lorſqu'il fut arrivé à la riviere de Gyndes *, il fit de vains efforts pour la paſſer, elle n'étoit point guéable. Tandis qu'il attendoit quelques bateaux, un de ces chevaux blancs qu'on appelle ſacrés, ſauta bruſquement à l'eau pour gagner l'autre côté; mais la rapidité du fleuve l'emporta, & il fut englouti dans les eaux. Cyrus fut ſi irrité de cette perte, qu'il dit publiquement qu'il le rendroit ſi petit que dans la ſuite on le pourroit paſſer ſans ſe mouiller les genoux. Pour effectuer cette importante menace, il occupa toute ſon armée pendant tout l'été à faire trois cens ſoixante canaux pour partager le fleuve en autant de lits, & le printems ſuivant il

[1] Id. *ibid.* ch. 189.

* Riviere qui deſcend du mont Taurus par le pays des Matieniens & des Dernéens, & ſe jette dans le Tigre. Cellarius a averti dans ſon ſavant ouvrage, qu'au L. XI des annales de Tacite, les manuſcrits portent le Sindes, au lieu de Gindes, qu'on lit mal à propos dans les anciennes éditions, parce qu'il eſt queſtion en cet endroit de Tacite d'une autre riviere. Cette correction, que M. l'abbé Brotier a adoptée dans ſes notes ſur Tacite, ſe trouve indiquée dans l'édition de Tacite, *in-fol.* Paris, 1608.

continua ſa marche vers Babylone. Les plus grands hommes ſont [1] capables des actions les plus petites ; & quoique celle-ci s'accorde peu avec le reſte de la vie de Cyrus, nous n'aurions aucun prétexte pour la révoquer en doute, ſi elle étoit rapportée par un auteur plus digne de foi qu'Hérodote, d'après qui tous les autres l'ont copiée.

XXXII. Les Babyloniens avoient mis une armée en campagne [2] pour aller au-devant de Cyrus. Mais après un combat qui ne dura pas long-tems, ils ſe retirerent dans leur ville. Comme ils ſavoient depuis long-tems que le roi des Perſes ne pouvoit demeurer en repos, & qu'il attaquoit également toutes les nations l'une après l'autre, ils avoient fait des proviſions de vivres pour pluſieurs années. Ainſi ils ſe croyoient en ſûreté dans leurs murailles, & un ſiege ne les épouvantoit pas. La deſcription que les anciens nous donnent de cette ville, reſſemble ſi fort à un roman, qu'il n'y a que leur accord dans la plupart des circonſtances de cette deſcription qui puiſſe nous porter à la croire. Il eſt certain que la grandeur & la force de Babylone, auſſi bien que la hauteur & l'épaiſſeur de ſes murailles, ſont extrêmement ſurprenantes, & que le fleuve de l'Euphrate ſur lequel elle étoit bâtie, étoit ſi profond & ſi large, qu'il faiſoit ſa

[1] Voyez Senec. de Ira, L. III, ch. 21.
[2] Herodot. L. I, ch. 190.

principale ſûreté. En effet ce fleuve avoit deux ſtades de [1] largeur. D'ailleurs, comme nous avons déjà dit, les Babyloniens avoient eu le tems de faire toutes ſortes de proviſions ; l'hiſtoire nous apprend qu'ils en avoient pour vingt ans [2]. Par ce moyen, ils s'étoient mis hors de danger d'être obligés par la famine de ſe rendre. C'étoit néanmoins, à ce qu'ils croyoient, le ſeul moyen de prendre Babylone.

XXXIII. Quand Cyrus eut viſité les murailles & les fortifications [3] de Babylone, il fut convaincu qu'il n'étoit pas poſſible de réduire cette ville par la force des armes ; il comprit en même tems qu'il n'y avoit pas plus d'eſpérance de la réduire par la famine. On dit qu'il ſe trouva alors dans une grande perplexité, & qu'il ne ſavoit quel parti prendre. Mais la honte d'abandonner ſon entrepriſe, & l'envie d'augmenter le nombre de ſes victoires, le firent réſoudre à continuer le ſiege. Son eſprit, dont la pénétration répondoit à l'étendue de ſes projets, lui fournit enfin un ſtratagême qui fut fatal aux aſſiégés. Il inveſtit la ville, & fit faire autour des murs une large & profonde tranchée. Il en fit jetter la terre ſur le bord, du côté de Babylone [4] ; il y bâtit des tours,

[1] Xenophon, L. VII, ch. 5, §. 5.
[2] Id. *ibid.* §. 7.
[3] *Ibid.* §. 4.
[4] *Ibid.* §. 6.

& y mit des ſentinelles. Tandis que les Perſes s'occupoient à ces travaux, les aſſiégés paroiſſoient ſur leurs remparts, & ſe moquoient de leurs efforts. Cyrus ſouffroit patiemment leurs railleries & leurs inſultes, juſqu'à ce qu'il trouvât l'occaſion de s'en venger. Enfin il apprit que les Babyloniens ſe diſpoſoient à célébrer une fête [1] ſolemnelle, & qu'ils devoient paſſer toute la nuit dans les plaiſirs & dans les divertiſſemens. L'occaſion étoit trop belle pour n'en pas profiter. Dès que le ſoir fut venu, il ordonna à une partie de ſes troupes d'ouvrir des foſſés depuis la tranchée juſqu'au fleuve. L'eau entra dans ces foſſés, & le fleuve qui couloit au travers de la ville, & qui auparavant étoit plus profond que la hauteur de deux hommes, devint en peu de tems guéable.

XXXIV. Cyrus [2] envoya un détachement de cavalerie & d'infanterie pour en examiner la profondeur, & voyant que les eaux étoient aſſez baſſes, il entra dans la ville à la tête de ſes troupes *. Il n'y trouva pas la moindre réſiſtance. On étoit accoutumé à entendre du bruit cette nuit-là, parce qu'on ne penſoit qu'à ſe réjouir. Ainſi on ne diſtinguoit point le bruit que faiſoient les

[1] Dan. v.

[2] Xenophon, *ibid.* §. 8 & 11. Polyæn. L. VII, ch. 6, §. 6.

* La ſeconde année de la ſoixantieme olympiade, avant J. C. 539.

Perſes en entrant, d'avec celui des aſſiégés qui ſe divertiſſoient. D'ailleurs Cyrus avoit ordonné à ſes troupes d'imiter autant qu'ils pourroient les cris des Babyloniens, & le bruit qu'ils faiſoient au milieu de leurs réjouiſſances. Il fit marcher les Perſes droit au palais du roi. Les portes en étoient déjà fermées. Il y avoit encore quelques gardes, mais ils ne penſoient qu'à ſe réjouir, & n'étoient pas en état de faire réſiſtance. Le roi qui étoit dans ſon palais, ayant entendu quelque tumulte, ordonna qu'on ouvrît les portes pour voir ce que c'étoit. Sans ſavoir ce qu'il faiſoit, il ſortit lui-même le cimeterre à la main, & ſe mit à la tête de ſes gardes; mais il ne réſiſta pas long-tems: il fut tué tout d'abord avec la plupart de ceux qui combattoient auprès de lui, & le reſte fut bientôt diſperſé. Cyrus étant maître du palais, envoya des troupes par la ville, avec ordre de paſſer au fil de l'épée tous ceux qu'elles trouveroient dans les rues, & fit publier que tous les Babyloniens euſſent à reſter dans leurs maiſons ſur peine de la vie. La ville étoit ſi grande [1], que ceux qui en habitoient les extrêmités, étoient déjà pris, pendant que ceux qui demeuroient au milieu ignoroient que les ennemis s'en fuſſent rendus maîtres. Quand le jour fut venu, & que ceux

[1] Hérodote, L. I, ch. 191.

qui gardoient les remparts, eurent appris que le roi avoit été tué [1], & que les Perſes s'étoient emparés & du palais & de la ville, ils mirent tous les armes bas, & ſe rendirent à la diſcrétion du vainqueur.

XXXV. La conquête de Babylone fut également glorieuſe & avantageuſe à Cyrus; elle lui aſſura l'empire de l'Orient ſans aucune oppoſition. Il déſarma tous les citoyens, & fit mettre leurs armes dans les fortereſſes; de ſorte qu'on ſavoit où les trouver au beſoin. La plus grande partie des dépouilles de cette ville opulente furent employées à bâtir des temples & à établir des revenus pour le ſervice des dieux. Cyrus ordonna aux Babyloniens de s'occuper [2] à labourer la terre, & de payer des tributs. Ces tributs étoient ſi conſidérables, à cauſe de la fertilité du païs où étoit ſituée [3] Babylone, que dans la diviſion de l'empire des Perſes en provinces qui devoient fournir au roi & à ſes armées tout ce qui leur étoit néceſſaire, Babylone & le païs d'alentour le leur fourniſſoient quatre mois de l'année, & le reſte de l'Aſie pour les huit autres mois.

XXXVI. Xénophon [4] nous apprend qu'après la

[1] Xenophon L. VII, ch. 5, §. 12.
[2] *Ibid.* L. III.
[3] Herodote, L. I, ch. 192.
[4] Xenophon, L. VII, §. 20.

conquête de Babylone Cyrus commença à prendre un air de majeſté, à avoir une cour & des gardes, appareil néceſſaire dans une ſi grande ville, qui n'avoit pas encore goûté le gouvernement de ce nouveau maître, & dont la fidélité n'étoit pas encore ſûre. Ses premiers gardes étoient des eunuques [1], mais outre cela il avoit dix mille Perſes qui veilloient continuellement dans ſon palais. Pour empêcher que le reſte des Perſes, qui étoient la partie la plus conſidérable de ſon armée, quoique la moins nombreuſe, ne s'abandonnaſſent à l'oiſiveté & à la pareſſe qui n'eſt que trop ordinaire à ceux qui ont fait de grandes conquêtes, il voulut que les Perſes des premieres familles fuſſent auprès de lui, & le ſuiviſſent tous les jours. « Par ce moyen, leur dit-il, vous ſerez témoins » de la conduite de votre prince [2]. Vous verrez ſi » je m'applique avec ſoin à régler les affaires, ou » ſi je me rends coupable de quelque négligence ; » & tandis que vous remarquerez que je ferai » mon devoir, vous ne manquerez point au vôtre. » Le bien que vous ferez ne ſera point ſans ré- » compenſe. J'honorerai ceux qui rempliront bien » leurs devoirs, je leur donnerai des marques de » mon affection, & les récompenſerai ſelon leur » mérite ; quant à ceux qui ſont d'un rang infé-

[1] *Ibid.* §. 24.
[2] §. 26.

» rieur, je les encouragerai auſſi à bien employer » leur tems, & à s'appliquer aux devoirs de leur » état, & ils n'auront pas ſujet de ſe repentir » d'avoir bien fait. Appliquons-nous auſſi à bien » élever les enfans qui nous naîtront dans ce païs, » mais ſur-tout à leur donner bon exemple. Notre » poſtérité édifiée par notre conduite, deviendra » infailliblement vertueuſe, elle renoncera au » vice, réprimera ſes mauvaiſes inclinations, & » ne cherchera qu'à ſe diſtinguer dans les plus » nobles exercices qui ſont l'unique moyen de » s'avancer ». C'eſt ainſi que Xénophon fait parler fort à propos ce ſage conquérant.

XXXVII. Suivant ces réglemens, tandis que Cyrus vécut, la nobleſſe Perſane ſe rendoit tous les jours auprès de lui à cheval & armée de lances; elle le ſuivoit par-tout, & attendoit qu'il l'employât à quelque choſe ou qu'il la renvoyât. Rien ne pouvoit avoir de plus heureuſes ſuites pour la poſtérité, ſi les ſucceſſeurs de Cyrus euſſent été comme lui. Mais quoique les rois ſuivans euſſent ſoin d'obſerver une coutume qui leur faiſoit tant d'honneur, & qu'ils obligeaſſent toujours les nobles à venir prendre l'ordre chaque jour & à les accompagner par-tout: cependant, lorſque le prince ne donna plus lui-même de bons exemples, & qu'il n'eut plus ſoin de récompenſer ceux qui le méritoient, les nobles devin-

tent bientôt négligens à remplir leurs devoirs ; cette négligence ſe communiqua à ceux qui étoient au-deſſous d'eux, & elle cauſa peu à peu la ruine de l'empire de Perſes.

XXXVIII. Une ſi longue ſuite de proſpérités ne fit point oublier à Cyrus ce qu'il devoit aux dieux : au contraire, ſa piété augmentoit à proportion de ſon [1] bonheur. Les mages étoient un ordre de prêtres fort conſidérable dans l'Orient. Si ce ne fut pas Cyrus [2] qui les établit dans l'empire de Perſe, où nous voyons en effet qu'ils étoient établis avant ſon regne, il eſt certain au moins qu'il les mit ſur un meilleur pié. Il fit des conſtitutions & des réglemens pour eux : il leur ordonna de chanter les hymnes tous les matins, & d'offrir tous les jours des ſacrifices aux dieux qu'ils jugeroient à propos d'adorer. Les ſujets imitant la piété de leur prince, l'autorité des mages devint très-grande ; mais par une noire ingratitude, ils abuſerent de leur pouvoir pour ſe ſoulever contre le fils de leur bienfaiteur, & pour mettre un impoſteur de leur ordre ſur le trône. Cette entrepriſe leur fut fatale, leur fourberie fut découverte, & ils tomberent dans un mépris général, d'où la ſainteté de leur caractere ne pût jamais les relever.

[1] Xenophon, L. VIII, ch. 1, §. 8.

[2] Voyez Herodot. L. I, ch. 140. Cic. de Divin. L. I, c. 23.

XXXIX. Cyrus ne réuſſit pas de même dans l'établiſſement d'une autre coutume [1] qu'il introduiſit à ſa cour. Il prit lui-même l'habit de Mede, & ordonna à la nobleſſe Perſane qui fréquentoit la cour, de le porter comme lui. L'habit des Medes avoit beaucoup plus de grace que celui des Perſes; il cachoit parfaitement les défauts du corps, & la hauteur de leur chauſſure donnoit une certaine majeſté qu'on regardoit dans tout l'Orient comme eſſentielle à la grandeur. C'étoit en impoſer à la multitude, qui a ordinairement une grande vénération pour une certaine pompe extérieure, & qui ſe laiſſe prendre à un beau dehors; c'étoit un moyen court & certain pour mettre les ſupérieurs à couvert du mépris du peuple. Ce fut dans cette même vue qu'il permit à ceux qui n'avoient pas d'aſſez beaux traits ni un air aſſez majeſtueux pour s'attirer les reſpects du peuple, de chercher des ornemens extérieurs, & de ſe peindre pour paroître plus vénérables. Quoiqu'il lui fût facile de prévenir pendant ſa vie les mauvaiſes ſuites que pouvoient avoir ces dangereuſes coutumes, on ne peut nier qu'elles ne tendiſſent à rendre les princes & les nobles, ſinon trop hauts & trop fiers à l'égard de leurs inférieurs, du moins trop efféminés & luxurieux. On ſait aſſez qu'elles produiſirent ces triſtes effets dans

[1] Xenophon, L. VIII, ch. 1, §. 14.

un degré éminent. Le luxe & la molleſſe ſont un poiſon qui ſe communique avec autant de ſubtilité que de promptitude, & on ne peut en éviter trop ſoigneuſement les premieres approches.

XL. Cyrus fit un fort long ſéjour à Babylone [1]. Quand il vit qu'il s'étoit ſuffiſamment aſſuré cette importante conquête, il réſolut de faire un voyage en Perſe. Ses troupes s'étant rendues vers les frontieres, il partit pour aller trouver Cyaxares ſon oncle [2], & lui fit pluſieurs préſens. Cyaxares le reçut avec beaucoup d'amitié, & lui offrit en mariage ſa fille unique, héritiere de l'empire de Médie. Cyrus accepta ces offres avec reconnoiſſance. Mais comme ſon pere & ſa mere étoient encore vivans, il pria ſon oncle de lui permettre d'attendre leur conſentement, qu'il étoit ſûr d'obtenir [3] dès qu'il le demanderoit. Qui pourroit exprimer quelle fut la joie de ſon pere lorſqu'il le revit après une ſi longue abſence? Cambyſe fit auſſi-tôt convoquer une aſſemblée de la nation [4]. Il exhorta ſon fils, qui étoit alors à la tête d'un vaſte empire, à faire une alliance ſolemnelle avec les Perſes, par laquelle il s'engageroit à les dé-

[1] Xenophon, L. VIII, ch. 5, §. 1.
[2] *Ibid.* §. 9.
[3] §. 11.
[4] §. 12 & 13.

fendre contre quiconque viendroit les attaquer, ou feroit quelqu'entrepriſe contre leurs libertés, les Perſes s'engageant de leur côté à ſecourir Cyrus contre tous ſes ennemis, ſoit étrangers, ſoit domeſtiques; à condition que Cyrus, lorſqu'il auroit ſuccédé à la couronne de Perſe par la mort de ſon pere, feroit toujours des ſacrifices pour ſon peuple tandis qu'il demeureroit en Perſe, & que quand il ſeroit abſent dans quelqu'autre partie de ſon empire, quelqu'un de la famille royale feroit ces ſacrifices à ſa place & en ſon nom. Les gouverneurs, magiſtrats & principaux officiers de Perſe conſentirent à ces conditions, ils confirmerent le traité par des ſermens ſolemnels; & Xénophon dit que ce traité s'obſervoit encore inviolablement de ſon tems.

XLI. Cyrus ne fit pas un long ſéjour en Perſe. Dès qu'il eut obtenu le conſentement [r] de ſes parens pour ſon mariage, il s'en retourna en Medie pour le célébrer. On dit que la fille de Cyaxares qu'il épouſa, étoit une princeſſe d'une admirable beauté. Il ne demeura pas plus de tems dans cette province qu'il n'en falloit pour la ſolemnité de ſes nôces, & auſſi-tôt après la célébration de ſon mariage il mena ſa nouvelle épouſe avec lui à Babylone. Il avoit deſſein de faire de cette ville le ſiége de ſon empire, tandis

[r] *Ibid.* §. 13.

que

que ſon pere & ſon oncle vivroient ; ils étoient l'un & l'autre fort avancés en âge lorſqu'il ſe maria.

XLII. Pour affermir ſes ſujets dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée [1], il crut qu'il étoit néceſſaire d'envoyer des gouverneurs avec des troupes dans les provinces qu'il avoit conquiſes. Il avoit déja mis des gouverneurs dans pluſieurs villes fortifiées ; il les y continua, & leur laiſſa toujours la même autorité ; de ſorte qu'ils dépendoient de lui immédiatement, & n'étoient comptables de leur conduite qu'à lui ſeul. Ces officiers étoient un puiſſant moyen pour prévenir les révoltes des gouverneurs de province, dont le pouvoir, d'ailleurs très-grand, étoit limité par celui des gouverneurs des villes, qui pouvoient mettre obſtacle à leurs pernicieux deſſeins ; & s'ils oſoient ſe ſoulever & prendre les armes, ceux-ci avoient des troupes toutes prêtes pour leur oppoſer. Les ſucceſſeurs de Cyrus [2] eurent ſoin d'obſerver la même choſe, & eurent toujours des gouverneurs de villes indépendans de ceux des provinces. Ils avoient ſoin auſſi d'envoyer tous les ans dans les provinces quelques-uns de leurs parens ou des premiers de leur cour, pour

[1] Xenoph. L. VIII, ch. 6, §. 1 & 4.

[2] *Ibid.* §. 8.

éclairer la conduite des gouverneurs [1] & pour punir par la dépoſition ceux qui ſe trouvoient en faute. La Cilicie, la Chypre, & la Paphlagonie, étant des provinces qui de leur propre mouvement s'étoient jointes à Cyrus contre les Babyloniens, furent exemptes d'avoir des gouverneurs Perſes; le roi leur impoſoit ſeulement un tribut modéré.

XLIII. Une autre invention de Cyrus [2] qui ne contribua pas peu à affermir ſa puiſſance, fut l'établiſſement des poſtes dans toute l'étendue de ſon empire. Les princes moins puiſſans & les républiques moins étendues n'avoient beſoin que de couriers ordinaires; & s'il arrivoit quelque choſe d'extraordinaire dans leurs états, il ſuffiſoit que leurs couriers fiſſent un peu plus prompte diligence que de coutume. Mais l'étendue des états de Cyrus étoit ſi grande, qu'il lui étoit important de prendre des meſures pour être promptement informé de ce qui ſe paſſoit dans les provinces les plus éloignées. C'eſt pourquoi conſidérant combien de chemin un bon cheval pouvoit faire en un jour ſans ſe trop fatiguer, il fit bâtir des écuries à égale diſtance, c'eſt-à-dire, à la diſtance du chemin que pouvoit faire un cheval en un jour, & dans chaque écurie il

[1] *Ibid.* §. 4.
[2] *Ibid.* §. 9.

entretenoit des chevaux & un maître de poſte qui recevoit les lettres & les faiſoit tenir à la poſte ſuivante. Chaque maître de poſte fourniſſoit des chevaux frais aux couriers, & s'il s'agiſſoit de quelqu'affaire qui demandât une prompte expédition, les couriers marchoient jour & nuit. Cette excellente invention inconnue juſqu'alors, fut admirée de tout le monde, & fit autant d'honneur à Cyrus qu'elle lui fut avantageuſe.

XLIV. Quand Cyrus envoya [1] les principaux d'entre les nobles & ſes amis dans les gouvernemens des differentes provinces de ſon empire, ce fut à condition qu'ils reviendroient l'année ſuivante à Babylone avec les troupes qu'ils avoient. Ils s'y rendirent au bout de l'an ſelon ſes ordres, & il mit ſur pié une armée de ſix-vingt mille chevaux, de deux mille chariots armés de faulx, & de ſix cens mille hommes d'infanterie. Avec cette armée il ſubjugua toutes les nations depuis la Syrie juſqu'à la mer Rouge. L'hiſtoire ne nous apprend point les particularités de cette guerre, & il n'eſt guères vraiſemblable qu'il s'y ſoit fait aucune action mémorable. La terreur du nom de Cyrus & de ſi prodigieuſes forces étoient plus que ſuffiſantes ou pour em-

[1] *Ibid.* §. 10.

pêcher les nations qu'il attaquoit de lui réſiſter, ou pour rendre tous leurs efforts inutiles. A la vaſte étendue de païs qu'il conquit dans cette expédition, il ajouta bientôt après l'empire de la Perſe & celui de la Médie, par la mort de ſon pere & par celle de ſon oncle, qu'on croit être morts tous deux vers ce tems-là, dans un âge fort avancé.

XLV. Une des premieres choſes que fit Cyrus au commencement de ſon regne [1] fut une action fort généreuſe. Les Juifs, qui étoient un peuple très-ancien & le plus puiſſant de la Paleſtine de Syrie, avoient été ſubjugués par le dernier roi des Aſſyriens qui les avoit traités avec barbarie. Leur capitale étoit ruinée; leur temple qui étoit un édifice également riche & ſuperbe, avoit été d'abord pillé, enſuite brûlé; & on avoit transféré tout le peuple à Babylone & dans les païs voiſins. Les Juifs avoient dans les livres de leur religion certaines prophéties, écrites long-tems avant la naiſſance de Cyrus; ce monarque y étoit nommé par ſon nom, l'écriture en faiſoit un portrait magnifique, & le leur repréſentoit comme le futur libérateur de leur nation opprimée. Il n'eſt peut-être pas certain qu'on eût fait voir ces prophéties à Cyrus la premiere année de ſon

[1] 2 Paralipp. 36. Eſdr. 1.

empire. Mais on ſait que dès cette premiere année * il publia un édit ſolemnel par lequel il permit aux Juifs de retourner à Jéruſalem & de rebâtir leur temple. Les peuples de chaque païs par où ils devoient paſſer, avoient ordre de leur rendre toutes ſortes de bons offices, & de contribuer autant qu'ils pourroient à fournir ce qui leur étoit néceſſaire pour leur retour & pour l'édifice qu'ils vouloient rétablir. Pour ſurcroît de bonté, Cyrus fit rendre aux Juifs tous les vaſes du temple que les rois d'Aſſyrie avoient placés dans quelques-uns des temples de Babylone. Selon les auteurs de cette nation, c'étoient des vaſes d'un prix immenſe & preſque incroyable: le préſent étoit ſi conſidérable qu'entre tous les princes il ne pouvoit y avoir que Cyrus qui eût une ame aſſez grande pour le faire.

XLVI. On dit qu'après cela Cyrus marcha contre l'Egypte [1], & qu'il ajouta ce vaſte royaume à ſon empire. Nous ne ſavons point les particularités de cette expédition. Mais comme nous voyons qu'Amaſis étoit roi de cette nation avant ce tems-là & qu'il reſta ſur le trône juſqu'après la mort de Cyrus, il eſt très-vraiſemblable que ce prince ſe ſoumit d'abord au vainqueur, & que par ce moyen il obtint de ſa clémence d'être

* L'an de Rome 216, avant J. C. 538.

[1] Xenoph. L. VIII, ch. 6, §. 10.

continué ſur le trône, en ſe reconnoiſſant dépendant, & en payant un tribut. Quoi qu'il en ſoit, ce fait n'eſt appuyé que ſur des conjectures: mais il eſt certain que ce prince par une fauſſe politique donna occaſion au ſucceſſeur de Cyrus de ſubjuguer toute l'Egypte, & qu'il fut cauſe de la ruine totale de ſa propre famille.

XLVII. Amaſis avoit une fille d'une rare beauté [1]. Cyrus en entendit parler, & envoya la demander. Le roi d'Egypte ne pouvoit ſe réſoudre à envoyer en Perſe cette princeſſe qu'il aimoit tendrement, ſur-tout étant bien informé que Cyrus ne la demandoit que pour augmenter le nombre de ſes concubines. Mais d'un autre côté il craignoit d'encourir par un refus l'indignation d'un ſi puiſſant monarque. Il avoit à ſa cour une fille d'Apriès ſon prédéceſſeur contre lequel il s'étoit révolté & à qui il avoit enlevé la couronne. Cette princeſſe s'appelloit Nitetis, ſa beauté n'étoit point au-deſſous de celle de la fille du roi. Amaſis la préſenta aux ambaſſadeurs de Perſe, comme étant celle qu'ils demandoient, & l'envoya en cette qualité à Cyrus. Le roi de Perſe l'aima beaucoup, & elle fut mere de Cambyſe. Elle ſe ſervit du crédit qu'elle avoit

[1] Polyæn. L. VIII, ch. 29. Herodote, L. III, ch. 1, raconte ce fait de Cambyſe, mais il reconnoît que les Egyptiens le rapportoient à Cyrus.

à la cour pour ſe venger d'Amaſis ; elle découvrit la fourberie dont il avoit uſé, quoiqu'elle eût tourné entierement à ſon avantage, & inſpira à ſon fils tant de haine contre l'Egyptien, qu'auſſi-tôt qu'il ſe vit ſur le trône de Perſe, il entreprit une expédition contre l'Egypte, & vengea l'injure de ſa mere par la deſtruction de toute la poſterité d'Amaſis.

XLVIII. L'empire de Cyrus [1], qui après cela ne fut plus augmenté, avoit pour bornes, du côté de l'Orient la mer Rouge, au Septentrion le Pont-Euxin, à l'Occident l'Iſle de Chypre & l'Egypte, & au midi l'Ethiopie. Les extrémités de ce vaſte empire étoient preſqu'inhabitables pour différentes raiſons, les unes par la chaleur exceſſive, les autres par le trop grand froid, d'autres enfin par la ſéchereſſe ou par la trop grande quantité d'eaux. Cyrus vécut preſque toujours dans les provinces qui étoient au milieu de ſon royaume. Il paſſoit ordinairement l'hyver & l'automne à Babylone qui étoit dans un païs chaud, il y demeuroit ſept mois de l'année. Les trois mois du printems il les paſſoit à Suſe, & les deux mois les plus chauds de l'année à Ecbatane. Par ce moyen toute l'année étoit pour pour lui un printems perpétuel, il jouiſſoit toujours de l'agréable température de la chaleur

[1] Xenophon, L. VIII, ch. 6, §. 11.

& du froid moderé qui regnent dans cette belle ſaiſon, & ne reſſentoit jamais les incommodités ni d'un froid exceſſif ni des chaleurs brûlantes. Mais quoiqu'il ne viſitât que très-rarement les provinces de ſon empire les plus éloignées, il jouiſſoit néanmoins de tout ce qu'elles produiſoient de plus beau & de plus délicieux : charmés du bonheur qu'ils goûtoient ſous le gouvernement d'un ſi bon prince, les peuples de toutes les provinces de ſon empire ſe faiſoient un plaiſir de lui marquer leur vive reconnoiſſance en lui envoyant tout ce que leur païs produiſoit de plus beau & de plus exquis, & ſe trouvoient trop heureux lorſque ce prince vouloit bien accepter leurs préſens.

XLIX. La plupart des auteurs qui ont parlé des exploits de Cyrus, mettent au nombre de ces exploits une guerre contre les peuples de la Scythie. Mais ils conviennent généralement que cette guerre lui réuſſit très-mal, ou du moins ils conviennent qu'elle ne ſe termina pas auſſi heureuſement que les autres par l'entiere conquête de la nation contre laquelle il l'avoit entrepriſe. C'eſt peut-être pour cette raiſon que Xenophon n'a point parlé de cette expédition également dangereuſe & téméraire ; expédition d'ailleurs dont l'hiſtoire ne nous apprend aucune circonſtance particuliere ſur laquelle nous puiſ-

ſions abſolument compter, ſinon que Cyrus en entreprit une de cette nature. Les hiſtoriens parlent de la ſituation du païs & des noms de ſes habitans, avec une différence tout-à-fait ſurprenante; ils ne s'accordent point ſur le nom du prince contre lequel il fit cette guerre, on ne ſait pas même bien sûrement ſi c'étoit un roi ou une reine; le tems, les événemens, & la fin de cette expédition ſont rapportés par les auteurs avec la même diverſité.

L. Dans toute l'hiſtoire de cette guerre je ne ſai qu'un ſeul fait ſur lequel on puiſſe compter, parce qu'il eſt rapporté par des auteurs qui ne s'accordent point dans les autres circonſtances, & qu'il eſt ſi conforme au caractere de Cyrus qu'il paroît vraiſemblable par lui-même. Le général des barbares s'étant avancé avec une nombreuſe armée, Cyrus ſe retira avec une précipitation qui ſembloit marquer qu'il avoit peur; il ſortit de ſon camp qui étoit fourni de toutes ſortes de proviſions, & l'abandonna [1] à la merci des ennemis. Les Scythes s'en emparerent auſſi-tôt, & ce fut-là la cauſe de leur perte; car ſe voyant maîtres d'un camp ſi riche, il ne penſerent qu'à le piller, & à profiter de l'occaſion pour ſe livrer au plaiſir & à la bonne chere; de

[1] Juſtin. L. I, ch. 8. Strabon, L. XI, p. 523.

ſorte que Cyrus revenant ſur ſes pas, les ſurprit enſévelis dans la débauche, les défit entierement, & les fit paſſer preſque tous au fil de l'épée.

LI. Quelqu'incertains que nous ſoyons de ce qui arriva de fâcheux à Cyrus dans une guerre qu'il avoit ſi heureuſement commencée, je ne vois pas qu'on puiſſe beaucoup compter ſur le témoignage d'Herodote [x] qui dit qu'elle ſe termina par ſa mort. L'hiſtoire, vraie ou fauſſe, eſt aſſez connue. Une bataille des plus ſanglantes dont on ait jamais oui parler; Cyrus tué dans cette bataille, & toute ſon armée taillée en piéces; la reine * (car pour mettre le comble à la honte de Cyrus, Herodote veut qu'il ait été vaincu par une femme) la reine, dis-je, qui le fait chercher parmi les morts, qui lui fait couper la tête, qui la plonge dans une grande outre remplie de ſang humain, & qui inſulte barbarement à ce monarque après ſa mort, en diſant qu'elle veut le ſaouler de ſang dont il a été inſatiable: ce ſont des faits ſi connus, qu'il ne peut y avoir de raiſon de les rapporter dans un plus grand détail, à moins qu'on ne ſoit un peu plus certain de leur vérité. Mais quand on conſidére le génie d'Herodote, quand

[x] Herod. L. I, ch. 214.

* Elle s'appelloit Tomyris, ſelon Herodote. Cette bataille eſt de l'an de Rome 225, avant J. C. 529.

on fait réflexion ſur la fable qu'il rapporte touchant la naiſſance de Cyrus, fable qui ſembloit demander que ſa mort eût auſſi quelque choſe de ſurprenant, on eſt aſſez bien fondé pour rejetter un conte qui manque de vraiſemblance, quand même le conſentement unanime des hiſtoriens de Perſe & celui de pluſieurs auteurs Grecs ne fourniroient pas des preuves invincibles de ſa fauſſeté [1]. On ſait en effet combien ceux qui ont ſuivi Herodote, ont fait de changemens dans ſon hiſtoire, & en général on eſt porté à croire que ces mêmes auteurs l'ont regardée comme un roman qu'ils pouvoient changer & embellir comme il leur plaiſoit.

LII. Selon Xenophon & pluſieurs autres Grecs qui ſe ſont appuyés ſur l'autorité des annales des Perſes, Cyrus [2] mourut en paix dans ſa patrie, c'eſt-à-dire, dans la Perſe, qu'il viſitoit alors pour la ſeptième fois depuis qu'il en étoit roi. Il mourut dans une heureuſe vieilleſſe. Ceux qui lui donnent le moins d'années, diſent qu'il avoit alors ſoixante & dix ans, d'autres le font beaucoup plus âgé *. On dit que ſa mort lui avoit été prédite d'abord dans [3] un ſonge trente ans

[1] Voyez Val. Max. L. IX, ch. 10. Juſt. L. I, ch. 8.

[2] Xenophon, L. VIII, ch. 7, §. 1. Voyez Lucian. de Macrob.

* Il paroît au moins impoſſible qu'il n'eût que quarante ans, ce qui réſulte de l'hiſtoire d'Herodote.

[3] Cicer. de Divin. L. I, ch. 24.

auparavant, & qu'une viſion [1] qu'il eut peu de jours avant ſa maladie qui ne fut pas longue, le prépara à ſa derniere fin. Quelque foi qu'on ajoute à ces ſortes de prédictions, il y a quelqu'apparence que la conduite de Cambyſe ſon fils aîné, qui donnoit déja des marques de ſon caractere [2] farouche, qui oſoit, même du vivant de ſon pere, mettre à mort quelques-uns de ſes meilleurs amis, & qui faiſoit le tyran avant que d'être ſur le trône, ne contribua pas peu à avancer ſa mort.

LIII. Il eſt certain en effet que de toutes les vertus & bonnes qualités de Cyrus, ce prince n'hérita que de ſa valeur, mais d'une valeur mêlée d'une certaine brutalité qui lui faiſoit perdre tout ſon mérite. Au commencement * de ſon regne il ſubjugua l'Egypte, & vengea la querelle de ſa mere contre la famille d'Amaſis qu'il détruiſit entierement. Il avoit un jeune frere nommé Smerdis, prince d'un grand mérite, & plus digne de ſon pere. Cambyſe devint jaloux de la réputation de Smerdis, & le fit tuer ſecrettement. Les mages, dont le pouvoir étoit déja très-conſidérable en Perſe, avoient parmi eux un certain Smerdis qui reſſembloit parfaite-

[1] Xenophon, L. VIII.
[2] Lucian.
* Il l'attaqua l'an de Rome 219, avant J. C. 525.

ment au prince que Cambyſe avoit fait tuer. Ils leverent l'étendard de la révolte au nom de cet impoſteur, & mirent le mage Smerdis ſur le trône. Cambyſe étoit à Ecbatane [1] lorſqu'il apprit cette nouvelle. Il ſe mit en marche pour réduire les rebelles. Mais en montant à cheval, ſon cimeterre ſortant du fourreau le bleſſa mortellement à la cuiſſe, & il mourut en chemin. Cependant les plus diſtingués d'entre les Perſes ayant découvert la fourberie du mage, conſpirerent pour délivrer leur patrie, le faux Smerdis fut tué, & un nombre infini de prêtres furent ſacrifiés à la vengeance du peuple.

LIV. Outre ces deux princes, Cyrus avoit une fille, nommée Atoſſe. Darius, fils d'Hyſtaſpes qui ſuccéda * au faux Smerdis, l'épouſa auſſi-tôt après ſon élection, & le fils qu'il eut de cette princeſſe, fut préféré à ſon frere aîné qui étoit fils d'une premiere femme de Darius; de ſorte que le ſang de Cyrus remonta ſur le trône, & ſa poſtérité fut toujours en poſſeſſion de la couronne juſqu'à la ruine de la monarchie. Ce ne fut que peu d'années avant l'invaſion d'Alexandre le Grand, que la famille de Cyrus étant éteinte, on élut un roi d'une autre maiſon. Il ſemble que ce prince ne monta ſur le trône

[1] Herod. L. III, ch. 62.

* L'an de Rome 233, avant J. C. 521.

que pour perdre la couronne, & afin que ce malheur ne tombât point ſur les deſcendans de celui qui avoit conquis un ſi vaſte empire.

LV. Cyrus fut enterré à Paſargade[1] ville de Perſe. On orna ſon tombeau de richeſſes immenſes. Son fils en confia la garde à des Mages, qui furent continués par ſes ſucceſſeurs : tous les mois ils ſacrifioient un cheval à ſa mémoire. Il y avoit ſur ſon tombeau une inſcription, qui étoit conçue en ces termes: « Je ſuis Cyrus, » fils de Cambyſe, le fondateur de l'empire de » Perſe, le maître de l'Aſie; ne m'envie point » ce monument où repoſent mes os ». Dans la conquête de Perſe par Alexandre, ce ſuperbe tombeau fut pillé & détruit; on en ôta tous les ornemens; on enleva auſſi le cercueil qui étoit d'or maſſif; & on jetta le corps de Cyrus à la voierie. Le cercueil étoit trop lourd pour qu'on pût l'emporter. Les voleurs firent tous leurs efforts pour le mettre en pieces, ils en détacherent quelques morceaux, mais ne pouvant le rompre, ils furent obligés de le laiſſer. Alexandre eut la curioſité d'aller voir le tombeau de Cyrus. Il le trouva en très-mauvais état, &

[1] Arrian. L. VI, p. 144 & 145, edit. H. Steph. ex Ariſtobulo. Strabon, L. V, p. 502, après le même auteur, mais avec quelque différence. Quintus Curt. rapporte auſſi la même choſe, mais un peu différemment.

en fut extrêmement irrité. Il fit prendre les mages qui étoient prépoſés pour garder ce monument & les fit mettre à la torture pour découvrir les auteurs d'un ſi horrible ſacrilege. Au milieu des tourmens ils proteſterent toujours qu'ils n'avoient point eu de part à ce crime & qu'ils n'en connoiſſoient point les auteurs ; de ſorte qu'on fut enfin obligé de les relâcher ſans avoir pu rien découvrir. L'hiſtorien Ariſtobule qui étoit auprès d'Alexandre dans cette expédition, eut ordre de réparer le tombeau, d'y remettre le corps, de faire murer la porte, & d'y appoſer le ſceau du roi. C'eſt de lui que nous tenons toutes ces circonſtances, qui ſont plus croyables que les circonſtances différentes que rapportent quelqu'autres hiſtoriens qui ne pouvoient pas être ſi bien informés.

LVI. Il n'eſt pas poſſible de rien concevoir de plus noble ou de plus accompli que le caractere de Cyrus. Il avoit de la valeur dans un degré éminent : cette valeur ne conſiſtoit pas dans une eſpece de fougue & de témérité, ou dans un feu paſſager ; elle étoit toujours accompagnée d'une certaine prudence qui le mettoit en garde contre toutes les fautes qu'il auroit pu commettre par trop d'ardeur, & qui ne laiſſoit à la fortune que la moindre part dans la gloire de ſes heureux ſuccès. Il conſerva ſes conquêtes avec autant de

facilité qu'il les avoit faites. De toutes les provinces de ſon empire il n'y en eut qu'une ſeule qui ſe révolta contre lui, mais bien-tôt après il la fit rentrer dans l'obéiſſance. L'ambition qui le portoit à faire des conquêtes étoit autant excuſable que le peut être une paſſion de cette nature; & ſi le déſir d'acquérir une puiſſance ſans bornes n'étoit pas eſſentiellement un vice, on pourroit preſque le regarder comme une vertu dans un prince qui ſembloit être né pour un empire auſſi vaſte que ſes déſirs. Ce ſeroit faire une grande injure à Cyrus que de le comparer aux autres conquérans de l'antiquité. Ces princes, pour la plupart, étoient des peſtes publiques: Cyrus au contraire ſembloit être né pour le bonheur de tout le genre humain; il n'avoit en vue que le bien de tous les peuples de ſon empire; tant qu'il vêcut il le leur procura, & prit toutes les meſures que ſa prudence lui ſuggera pour aſſurer leur félicité, même après ſa mort. Les nations qu'il réduiſit ſous ſon obéiſſance, étoient eſclaves auparavant, il ne fit que changer leur ſervitude en une dépendance infiniment plus douce. Il trouva ſes ſujets libres, & il les laiſſa libres. Il avoit pour ſon peuple cette tendre affection & cet amour paternel qui ſont la partie la plus brillante du caractere d'un monarque. Il vouloit connoître le mérite, il l'aimoit, & ne

manquoit

manquoit jamais de le récompenſer avec cette libéralité royale qui lui étoit naturelle & à laquelle il ſe livroit tellement qu'il ſembloit donner dans la profuſion. A ces belles qualités de l'ame [1] il joignoit une conſtitution robuſte & vigoureuſe, un air noble, un abord gracieux, une converſation agréable, un cœur bienfaiſant, des manieres obligeantes. Un prince ſi accompli ne pouvoit manquer de s'attirer l'affection de ſes ſujets. Tandis qu'il vécut [2] ils l'appelloient leur pere. Après ſa mort ils continuerent à le louer, & ſa mémoire fut toujours en bénédiction parmi eux. Quoique pluſieurs de ſes ſucceſſeurs fuſſent très-puiſſans & qu'ils aimaſſent à être flattés, jamais cependant ils n'oſerent ſe comparer à ce monarque; & le compliment le plus outré qu'un Perſe ait jamais fait à un Perſe, étoit de lui dire qu'il étoit le plus grand de ſon païs après Cyrus.

LVII. Dans le tems que Cyrus étoit au comble [3] de ſa gloire, les Perſes ſes ſujets le prierent de leur permettre de ſortir de leur païs pour aller s'établir dans une terre plus fertile, lui repréſentant qu'il n'étoit pas juſte qu'une nation

[1] Val. Max. L. VIII, ch. 7, dit qu'il ſavoit les noms de tous ſes ſoldats.

[2] Xenoph. L. VIII, ch. 8, §. 1. Pauſan. L. VIII, ch. 43. Herodot. L. III, ch. 89 & 160.

[3] Herodot. L. IX, ch. 122.

qui avoit conquis l'Aſie, habitât une province preſque ſtérile & peu étenduë ; qu'il y avoit pluſieurs belles provinces qui n'étoient pas loin de la Perſe, & que leur roi en poſſédoit une infinité d'autres qui étoient plus éloignées ; qu'il pouvoit les y transférer, qu'ils y trouveroient toutes les commodités de la vie, & que par ce moyen il les rendroit plus redoutables aux autres nations. Cyrus les écouta tranquillement, & leur répondit qu'il ne vouloit ni s'oppoſer à leurs deſſeins ni leur rien refuſer, mais qu'il les exhortoit à faire de ſérieuſes réflexions ſur ce qu'ils demandoient. « Croyez-moi, Perſes, leur dit-il, » vous changerez de condition en changeant de » païs. Il faut donc vous préparer à obéir au lieu » de commander : un climat plus doux & une » vie plus délicieuſe amolliront infailliblement » vos cœurs ; cette valeur auſtere diſparoîtra » bientôt, & de maîtres que vous êtes, vous » deviendrez les plus vils eſclaves. Sachez, » ajouta-t-il, que les dieux ne ſont pas prodigues » de leurs dons, & que les païs les plus fertiles » en fruits n'ont jamais produit de grands hom- » mes ». Ce diſcours fit impreſſion ſur les Perſes, ils ſuivirent le conſeil de Cyrus, & condamnant eux-mêmes leur premiere réſolution, ils aimerent mieux reſter dans leur païs où ils commandoient aux autres, que d'aller s'établir dans des provinces

fertiles & abondantes pour y être aſſujettis à une domination étrangere. Les rois ſes ſucceſſeurs ne ſuivirent pas les regles qu'il avoit ſi ſagement établies. Ils affoiblirent le courage de leurs ſujets en les portant par leur exemple à la molleſſe & à la débauche, & par ce moyen ils préparerent les voyes aux Macedoniens pour conquérir la Perſe. Mais la ſervitude des Perſes ne fut pas de longue durée. Tandis que les autres provinces qui avoient été ſoumiſes à Cyrus & à ſes ſucceſſeurs, reſtoient ſous la domination des Grecs juſqu'à ce qu'elles changeaſſent de maîtres & qu'elles fuſſent aſſujetties aux Romains, les anciens habitans de Perſe ſe révolterent contre les Macédoniens leurs tyrans, & érigerent l'empire des Parthes. Cet empire devint bientôt formidable aux nations voiſines: lorſque le reſte de l'orient fut ſubjugué, ſes forces furent aſſez conſidérables pour tenir contre Rome, & même pour remporter des victoires importantes ſur quelques-uns de ſes plus grands généraux, dans un tems où la puiſſance de cette ville étoit la plus redoutable de l'univers. Il eſt vrai que les Parthes éprouverent à leur tour quelques caprices de la fortune; mais ordinairement le ſort des armes ſe déclaroit pour eux, & les Romains n'eurent que trop de ſujet de ſe repentir de les avoir attaqués. Du tems d'Auguſte on recouvra

les enſeignes qu'ils avoient enlevées dans la défaite de Craſſus, & ce bonheur fut vanté entre les plus glorieux événemens du regne de ce prince. Quoique les Romains n'ignoraſſent pas qu'ils devoient cette reſtitution à la tyrannie du prince des Parthes, qui rechercha des ſecours étrangers contre ſes propres ſujets, cette réparation de leur honneur, qui leur coûtoit ſi peu, leur fit un grand plaiſir, & ils la regarderent comme un bonheur égal à celui de leurs plus grandes conquêtes.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE JASON.

Antiquité des Theſſaliens. II. *Décadence de la Theſſalie.* III. *Jaſon rétablit ſa gloire.* IV. *Grands talens de Jaſon.* V. *Comment il tire de ſa mere les ſommes d'argent dont il avoit beſoin.* VI. *Il vole vingt talens à ſon frere.* VII. *Il ſe fait donner dix talens par la femme de ſon frere Polydore.* VIII. *Comment il ſe juſtifioit d'une pareille conduite.* IX. *Comment il traitoit ſes ſoldats.* X. *Comment il formoit ſes troupes aux travaux militaires, & les animoit par ſon exemple.* XI. *Comment il ſurprend une ville de Thrace.* XII. *Il ſoumet les Dolopes & les Maraques.* XIII. *Une bleſſure conſidérable le guérit d'un abſcès.* XIV. *Il fait alliance avec Amyntas, roi de Macédoine, & avec les Thébains.* XV. *Alliance de Jaſon avec les Athéniens.* XVI. *Caractère de Polydamas.* XVII. *Jaſon lui propoſe de ſe lier enſemble.* XVIII. *Il l'engage à éprouver ſi les Spartiates lui donneront un aſſez grand ſecours pour le défendre contre lui.* XIX. *Les Spartiates refuſent à Polydamas le ſecours qu'il leur demande.* XX. *Jaſon déclaré général de la Theſſalie.* XXI. *Il jouit en effet de l'autorité ſouveraine.* XXII. *Jaſon va à Athènes, pour défendre Timothée,*

& le ſauve. XXIII. *Il offre de l'argent à Epaminondas, qui le refuſe.* XXIV. *Avec quelle diligence il va au ſecours des Thébains.* XXV. *Il détourne les Thébains d'attaquer les Lacédémoniens.* XXVI. *Vrai motif de ſon conſeil.* XXVII. *Il conſeille aux Lacédémoniens de demander une trève aux Thébains.* XXVIII. *Les Thébains l'accordent, & les Lacédémoniens s'éloignent.* XXIX. *Jaſon retourne en Theſſalie.* XXX. *Il s'empare de la Perrhébie.* XXXI. *Puiſſance & gloire de Jaſon.* XXXII. *Il ordonne aux villes de ſon obéiſſance de préparer des victimes pour les fêtes des jeux Pythiques.* XXXIII. *Inquiétudes des Delphiens ſur les projets de Jaſon.* XXXIV. *Jaſon eſt aſſaſſiné.* XXXV. *Divers récits ſur la cauſe de cet aſſaſſinat.* XXXVI. *Les aſſaſſins échappés ſont traités avec honneur par les Grecs.* XXXVII. *Polydore aſſaſſiné par Polyphron; & celui-ci par Alexandre.* XXXVIII. *Portrait d'Alexandre.* XXXIX. *Sa femme le fait aſſaſſiner.* XL. *Les Theſſaliens appellent Philippe à leur ſecours contre leurs nouveaux tyrans.* XLI. *Philippe les aſſujettit.*

JASON.

DANS les premiers ſiecles de l'hiſtoire grecque, il eſt parlé des Theſſaliens comme d'une nation qui faiſoit dès-lors une figure conſidérable. Ils avoient peuplé ou conquis la plupart des provinces de la Grece : ils avoient même donné un nom aux Grecs [1], qui étoit originairement le nom d'un peuple de Theſſalie, mais qui dans la ſuite devint commun à tous les peuples de la Grece ; preuve convaincante de la réputation de ceux qui l'avoient eu d'abord. D'ailleurs tout le monde ſait que le grand Achille & le chef des Argonautes étoient nés en Theſſalie.

II. Tandis qu'Athènes & Sparte s'éleverent & qu'elles devinrent de puiſſantes républiques, la Theſſalie tomba en décadence. Lorſque ces deux célèbres villes à la tête de toute la Grece réſiſterent courageuſement aux Perſes, qu'elles combattirent en déſeſpérées pour la conſervation de leur liberté, & qu'elles mériterent les plus grands éloges par les victoires qu'elles remportoient en défendant une cauſe ſi glorieuſe, les Theſſaliens ſacrifierent lâchement leur liberté à un injuſte uſurpateur dès qu'il les eut fait ſommer de ſe

[1] Hellenes.

rendre ; & pendant une ſi longue ſuite d'années que ces deux nations ſe diſputoient l'empire de toute la Grece dans une ſanglante guerre qui ſe termina par la priſe d'Athènes, les Theſſaliens jouoient un ſi petit rôle qu'ils n'étoient regardés ni comme des ennemis dont on dût craindre la puiſſance, ni comme des alliés dont l'amitié fût de quelque ſecours.

III. Il n'y avoit qu'un ſeul homme qui pût tirer les Theſſaliens d'un état ſi miſérable, & les rétablir dans leur ancienne grandeur. La Theſſalie, en donnant la naiſſance à Jaſon le Phéréen, recouvra par dégrés cette puiſſance dont elle étoit déchue depuis ſi long-tems ; elle devint même formidable aux peuples voiſins, & les autres provinces de la Grece commencerent à craindre qu'elle n'entreprît ſur leur liberté. Si une mort précipitée ne l'eût pas enlevé, il auroit prévenu Philippe, la Grece ſe ſeroit ſoumiſe à un des plus grands hommes qu'elle eût produits juſqu'alors, & à un peuple qui dans les ſiecles précédens avoit été ſon appui & ſon ornement, & elle auroit évité le malheur d'être réduite en ſervitude par des Barbares qui n'auroient fait qu'une très-petite partie des conquêtes de Jaſon.

IV. Jaſon étoit né à Pheres, qui étoit dans ce tems-là une des principales villes de la Theſſalie. Il étoit d'une des meilleures maiſons de la ville ;

puiſſamment riche & également ambitieux. Son ambition lui inſpira bientôt le deſſein de faire uſage de ſes grands biens pour ſortir d'une condition privée qui ne rempliſſoit pas ſes deſirs. Il regardoit la ſoumiſſion comme un joug inſupportable, & diſoit publiquement qu'il aſpiroit à la puiſſance ſouveraine [1]. Outre les avantages de la naiſſance qui ne ſont qu'un effet du hazard, il avoit toutes les qualités perſonnelles qui ſont néceſſaires pour parvenir aux premieres dignités [2], une conſtitution robuſte & à l'épreuve des fatigues, une adreſſe, un courage, une réſolution capables de tout entreprendre, & un mépris naturel pour les plaiſirs; il poſſédoit à fond l'art de la guerre; ſa prudence égaloit ſa hardieſſe; il prenoit toujours les meſures les plus juſtes pour l'exécution de ſes deſſeins. Falloit-il de la force pour venir à bout de ſes entrepriſes, il ſavoit l'employer à ſon avantage? Quand il n'étoit pas encore tems [3] d'agir, il entendoit parfaitement à cacher ſes projets, à diſſimuler, à tromper les ennemis, à leur inſpirer une certaine ſécurité, & à profiter de leur négligence pour les ruiner entiérement. Mais, s'il étoit capable d'exécuter les plus grands deſſeins & les plus nobles entre-

[1] Ariſtot. Politic. L. III, ch. 3.
[2] Xenoph. Hellenic. L. VI, ch. 1.
[3] Cicér. Offic. L. I.

priſes, il n'étoit pas moins propre à deſcendre dans les plus petites choſes; il employoit même les artifices les plus bas lorſqu'ils lui paroiſſoient néceſſaires pour l'exécution de ſes deſſeins; il étoit extrêmement inſinuant, & poſſédoit l'éloquence populaire au ſouverain degré. Il avoit une étroite liaiſon avec [1] Iſocrate, mais l'hiſtoire nous apprend qu'il mettoit Gorgias de Léonte [2] au-deſſus de tous les orateurs de ſon tems. L'éloquence de Gorgias, ſi Platon n'a point cherché à le rabaiſſer dans le portrait qu'il en fait, n'étoit pas toujours juſte, mais elle étoit fort admirée, & ne manquoit preſque jamais de produire ſon effet. Ainſi dans les vues qu'avoit Jaſon, il ne pouvoit ſe former ſur un meilleur modele.

V. Jaſon employa tout ſon crédit & tous ſes biens à lever un corps de troupes mercénaires. Mais ſes tréſors, quelques grands qu'ils fuſſent, ne ſuffiſoient pas pour les payer. Il avoit des parens très-riches, mais ils ne ſe piquoient pas de libéralité. Il fut donc obligé d'uſer de pluſieurs artifices pour obtenir d'eux les ſecours dont il avoit beſoin. Un jour [3], ſes ſoldats étant prêts à ſe révolter pour leur paie qu'il n'étoit pas en état de leur donner, il dit à deux ou trois de ces mutins de

[1] Iſocrat. Ep. ad Jaſonis filios.
[2] Pauſan. L. VI, ch. 18.
[3] Polyæn. Stratag. VI, §. 2, 3, 4 & 5.

le pourſuivre juſques dans la chambre de ſa mere ; elle en fut ſi épouvantée, que pour ſauver la vie de ſon fils, elle leur donna ſur le champ tout l'argent qu'ils demanderent. Une autre fois après avoir remporté une victoire ſignalée, il dit à ſa mere que Caſtor & Pollux en perſonnes l'avoient ſecouru dans le combat, & qu'il avoit fait vœu de les traiter s'il gagnoit la bataille. Il invita donc tous ſes officiers à un feſtin avec les dieux, & la pria de lui aider à leur donner un magnifique repas. Sa mere crut ce qu'il diſoit, elle fut même fort contente de la piété de ſon fils, & luy envoya tout ce qu'elle avoit de plus précieux, vaſes, tables, vaiſſelle d'or & d'argent, & ſes meubles les plus riches : Jaſon convertit auſſi-tôt toutes ces richeſſes en monnoie pour payer ſes troupes. Dans une autre occaſion, étant entré chez ſa mere, il lui dit qu'il venoit la conſulter ſur des choſes qui regardoient l'état : elle avoit avec elle un grand nombre de femmes qui travailloient ſous ſes yeux ; il la pria de les faire retirer, afin qu'il pût lui parler en ſecret ; pendant ce tems-là une troupe de ſatellites qu'il avoit apoſtés, les enleverent, & il ne les rendit à ſa mere qu'après lui avoir fait payer une groſſe ſomme pour leur rançon.

VI. Il en uſoit à-peu-près de même à l'égard

de ſes freres [1]. Il lui étoit né un fils, il s'agiſſoit de lui donner un nom. Il invita chez lui les principaux de la Theſſalie pour être préſens à la cérémonie. Mériones ſon frere, qui étoit très-riche, mais avare, ſe trouva à cette aſſemblée. Jaſon le pria de faire les honneurs de la maiſon, ſous prétexte qu'il étoit obligé d'aller à la chaſſe pour faire une partie des proviſions dont il avoit beſoin. Tandis que ſon frere étoit occupé à recevoir les conviés, Jaſon accompagné d'une troupe de gens de cheval, alla droit à Pagaſe, entra dans ſa maiſon, y prit vingt talens, revint avec un viſage gai & content à la fête qui ſe célébroit chez lui, & pria ſon frere de faire les ſacrifices accoutumés, & de donner un nom à ſon fils. Mériones pendant ce tems-là fut informé de ce que Jaſon avoit fait, & pour s'en venger, il nomma ſon fils Porthaon, mot grec qui veut dire LE PILLARD.

VII. Un jour Jaſon étant avec Polydore ſon frere, dans le tems [2] qu'il prenoit le bain, il le pria familiérement de le frotter. Polydore le fit. Il avoit un anneau à ſon doigt. Jaſon lui dit que cet anneau l'incommodoit, & qu'il le prioit de l'ôter. Polydore par complaiſance le tira de ſon doigt, & le donna à garder à quelqu'un qui étoit

[1] Polyæn. *ibid.* §. 6.

[2] Idem. *ibid.* §. 7.

avec eux. C'étoit un des gens de Jaſon qui étoit venu exprès pour jouer le tour. Cet homme reçut l'anneau, & pour exécuter les ordres que Jaſon lui avoit donnés, il courut en diligence à la maiſon de Polydore. Il y trouva ſa femme, lui montra l'anneau, & lui dit qu'il venoit lui demander dix talens d'or de la part de ſon mari. Cette femme voyant l'anneau, ne douta point que l'envoyé ne vînt de la part de Polydore, & lui donna la ſomme qu'il demandoit. Quand Jaſon vit que ſon homme étoit de retour, & qu'il avoit réuſſi, il dit à ſon frere qu'il devoit être las de cet exercice qu'il continuoit depuis ſi long-tems, & qu'il pouvoit finir.

VIII. Dans les commencemens de ſon élévation, il fut obligé d'avoir recours à de ſi bas artifices pour ſe ſoutenir. Il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme qui traitoit ainſi ſes amis, pût garder quelques meſures avec des étrangers. Quand on lui reprochoit ces petits tours d'adreſſe, il ne ſe faiſoit point de ſcrupule de dire [1] ouvertement qu'il croyoit qu'il étoit quelquefois très-permis de commettre de petites injuſtices, lorſqu'elles pouvoient ſervir de moyen pour parvenir à de grandes fins, & pour exécuter des deſſeins importans.

[1] Plutarch. Polit. p. 817 & 818; & de San. tuendâ, p. 135.

IX. En peu de tems Jaſon ſe vit [1] à la tête d'une puiſſante armée ; elle n'étoit pas nombreuſe, mais c'étoient tous hommes forts, courageux, & dont chacun en valoit pluſieurs autres. Il avoit coutume d'exercer tous les jours ſes troupes : il congédioit ceux qui ne lui paroiſſoient pas propres à ſoutenir les fatigues de la guerre : ceux au contraire qu'il voyoit ſe comporter en gens de cœur dans quelqu'occaſion que ce fût, il les récompenſoit auſſi-tôt par une double paie ; & ſi quelqu'un de ſes ſoldats ſe diſtinguoit au-deſſus des autres par un mérite extraordinaire & par quelque grand exploit, il lui donnoit la paie de trois, & même de quatre. Sa maxime conſtante étoit qu'un général doit diſtribuer à ſes troupes ces ſortes d'honneurs & de récompenſes militaires, qui coûtent peu, & dont cependant les ſoldats font un grand cas. Il s'appliquoit outre cela à connoître le caractere de ceux qui ſervoient ſous lui, & leur donnoit les récompenſes qu'il croyoit les plus conformes à leurs inclinations. Les malades & les bleſſés faiſoient l'objet le plus particulier de ſes ſoins. Il donnoit la ſépulture à ceux qui mouroient à ſon ſervice, avec des marques de diſtinction qui inſpiroient aux vivans une nouvelle ardeur.

[1] Xenoph. L. VI, ch. 1, §. 4.

X. Comme le ſuccès de ſes entrepriſes dépendoit beaucoup de l'expédition, il accoutumoit ſes ſoldats à marcher en diligence, & à être prêts à toute heure, tant de nuit que de jour. Ses troupes avoient honte de ſe plaindre des fatigues, quand elles voyoient que leur général en prenoit ſa part, & qu'il ne s'expoſoit pas moins que le ſimple ſoldat aux plus grands périls, renonçant même aux plaiſirs, & ſe refuſant le repos néceſſaire lorſqu'il avoit quelque grand deſſein en vue, ne s'arrêtant point pour prendre ſes repas, mais mangeant & marchant en même tems.

XI. On dit qu'il excella ſur-tout dans l'art de la ſurpriſe. En voici[1] un exemple remarquable. Ayant deſſein de ſe ſaiſir d'une ville de Theſſalie, il ordonna à ſes troupes de s'aſſembler bien armées & bien équippées, afin qu'il en fît la revue, & qu'il leur donnât en même tems les arrérages de leur paie. Tandis qu'elles étoient au milieu de leurs exercices, on lui vint annoncer que quelques ennemis ravageoient le païs, & qu'ils étoient à la même diſtance que la ville qu'il avoit deſſein de prendre. Les ſoldats animés par cette nouvelle, prierent leur général de les mener contr'eux dans le moment, pour punir leur inſolence. Jaſon les prit au mot, & les fit

[1] Polyæn. L. VI, ch. 1, §. 1.

marcher droit à la ville qui ne s'attendoit à rien moins ; elle fut forcée de ſe rendre dès la premiere attaque, tandis que les vainqueurs ſavoient à peine ce qu'ils faiſoient, & qu'ils n'étoient pas moins ſurpris que les vaincus.

XII. Jaſon employoit tour à tour les artifices & la valeur, ſouvent même il ſe ſervoit de ces deux moyens tout à la fois : il étoit preſque toujours ſûr du ſuccès, & rarement il ſut ce que c'étoit que d'échouer dans ſes entrepriſes. Après avoir vaincu la plupart des villes de Theſſalie ſans beaucoup de difficulté, il fit la guerre aux Dolopes & aux Maraques. Ces deux peuples habitoient des provinces de la Theſſalie, au midi du Pinde. Ils étoient Grecs d'origine [1], & dans les ſiecles précédens ils avoient été ſoumis aux Theſſaliens, mais depuis quelque tems ils avoient ſecoué le joug : Jaſon [2] les fit bientôt rentrer dans l'obéiſſance. L'Epire étoit alors gouvernée par Alcetas. C'étoit un homme puiſſant, il faiſoit une figure conſidérable dans la Grece, & étoit allié de la ville d'Athènes : mais toute ſa grandeur ne ſervit qu'à relever l'éclat des victoires que Jaſon remporta ſur lui.

XIII. Dans une des batailles que livra Jaſon [3],

[1] Strabo. L. VIII, p. 299, où il cite Homere, Iliad. 8.
[2] Xenoph. L. VI.
[3] Cicer. de Nat. Deor. L. III, ch. 28. Plin. L. VII, ch. 54.

il

il lui arriva une aventure qui a toujours été regardée comme une des merveilles les plus remarquables de l'antiquité. Il avoit été long-tems tourmenté d'un mal, qui après avoir réſiſté à tous les remedes imaginables, étoit enfin regardé comme incurable, lorſqu'un coup qu'il reçut dans le combat, lui fit une large bleſſure, perça l'abcès, & lui procura dans le moment beaucoup de ſoulagement, & enſuite une prompte guériſon. D'autres auteurs diſent que ce fut d'un aſſaſſin [1] particulier, & non dans une bataille, qu'il reçut cet heureux coup qui le guérit entiérement.

XIV. Jaſon n'eſtimoit tous ces avantages qu'autant qu'ils pouvoient lui ſervir de moyens pour parvenir à d'autres infiniment plus grands. Comme il avoit beſoin d'alliances étrangeres pour l'exécution de ſes deſſeins, il fit une ligue avec Amyntas [2], roi de Macédoine, le plus puiſſant de tous les Barbares qui étoient voiſins de la Theſſalie. Entre toutes villes de la Grece, il n'y en avoit aucune dont les Theſſaliens euſſent pris plus vivement le parti que de celle de Sparte. Nous voyons même que le pere de Jaſon en particulier avoit entiérement épouſé les intérêts de cette ville. Mais les Lacédémoniens étoient alors le plus puiſſant peuple de toute la Grece, & il étoit beaucoup plus

[1] Val. Max.

[2] Diodor. Sic. Olymp. 102, an. 3, p. 488.

de l'intérêt de Jaſon d'affoiblir autant qu'il pouvoit cette trop grande puiſſance, que de la ſoutenir. C'eſt pourquoi il rompit avec eux, & fit une étroite alliance avec les Thébains qui étoient alors en guerre avec Sparte, s'obligeant à les ſecourir partout où ils auroient beſoin de ſes forces.

XV. Il étoit auſſi allié des Athéniens. Mais ſi l'on peut compter ſur ce que diſent quelques[x] auteurs, le traité d'alliance ne ſe fit pas de bonne foi, & il paroît qu'il étoit extrêmement déſavantageux à Jaſon. On dit qu'Iphicrates, général des troupes Athéniennes en Theſſalie, & Jaſon, ſe firent des propoſitions de paix, & qu'ils ſe trouverent déſarmés au rendez-vous où devoit ſe faire le traité; que les conditions étant arrêtées, on fit un ſacrifice, afin que les deux généraux juraſſent ſur les entrailles de la victime qu'ils obſerveroient inviolablement tous les articles dont on étoit convenu; que tandis que Jaſon étoit occupé à égorger la victime, Iphicrates lui arracha le couteau, qu'il le lui préſenta à la gorge, & que par ce moyen, il le força à accepter de nouveaux articles qu'il fit inſérer dans le traité; que Jaſon pour éviter la mort dont il le menaçoit, fut obligé d'y conſentir, & qu'il fit tout ce qu'Iphicrates voulut. Mais je crois que cette hiſtoire n'eſt qu'un conte fait à plaiſir: elle n'eſt rapportée que par un au-

[x] Polyæn. L. III, ch. 5, §. 40.

teur qui fait mille fautes ; il la raconte d'une maniere fort embrouillée ; & d'ailleurs elle paroît ſuffiſamment réfutée par le ſilence de pluſieurs autres hiſtoriens qui ont plus d'autorité, & qui, en nous donnant l'hiſtoire de ce tems-là, ne diſent point qu'il y eût guerre entre Athènes & la Theſſalie. Quoi qu'il en ſoit, l'alliance de Jaſon avec les Athéniens eſt très-certaine.

XVI. Jaſon étoit alors maître de toutes les villes conſidérables [1] de la Theſſalie, excepté Pharſale. Polydamas étoit gouverneur de la citadelle de cette ville & de tout le païs qui en dépendoit. C'étoit un homme d'une grande réputation, aimé des petits & des grands, à cauſe de ſa magnificence, de ſa douceur, de ſon caractere bienfaiſant, & de la bonté avec laquelle il recevoit chez lui ſes amis & même les étrangers. Son intégrité & ſon zèle pour la patrie étoient ſes deux vertus les plus éminentes. C'étoit lui qui recevoit tout l'argent du tréſor public, & qui en diſpoſoit ; tous les ans il rendoit ſes comptes avec la derniere exactitude : loin de profiter de l'argent qui paſſoit par ſes mains, & d'en détourner la moindre partie à ſon profit, ſouvent il dépenſoit une partie de ſon bien qui étoit très-conſidérable, lorſque les beſoins de l'état le de-

[1] Xenophon, L. VI, 1, 2, 3 & 4.

mandoient; & jamais il ne prenoit ſur les revenus de la ville ce qui lui étoit dû, que lorſqu'il le pouvoit faire ſans porter le moindre préjudice au public.

XVII. Polydamas s'étoit toujours oppoſé à la puiſſance de Jaſon; avec les forces de la ville dont il étoit gouverneur, & celles de quelques places moins importantes qui en dépendoient, il avoit ſouvent retardé ſes conquêtes, quoiqu'il ne pût pas les arrêter entiérement. Jaſon ne ſouhaitoit rien tant que de gagner un homme de ce caractere: il fit d'abord une trêve avec Polydamas; enſuite il alla lui-même à Pharſale pour tâcher de le mettre dans ſes intérêts. Il lui dit qu'il venoit pour conclure une alliance avec lui; & le priant de faire attention à ſes conquêtes & à ſa puiſſance: « Vous » voyez, ajouta-t-il, que j'ai obligé les plus puiſ- » ſantes villes de la Theſſalie à s'allier avec moi. » Vos armes ſe ſont oppoſées à mes deſſeins: mais » vous devez être convaincu par le ſuccès qu'ont » eu tous vos efforts joints enſemble, que vos for- » ces ſeules ne ſont pas capables de m'épouvanter. » J'ai ſix mille mercenaires qui ſervent ſous mes » étendards. Il ne vous ſeroit peut être pas im- » poſſible d'en lever autant dans les villes qui » dépendent de votre gouvernement. Mais croyez- » vous que vos troupes ſans expérience, ſans diſ- » cipline, toutes compoſées de vieux ſoldats qui

» ont oublié le métier de la guerre, puiſſent tenir
» contre les miennes, qui ſont les plus braves,
» les plus hardies, & les mieux diſciplinées de
» toute la Grece ? Si j'avois affaire à un ennemi,
» je ne demanderois pas une plus grande ſupé-
» riorité de forces. Mais, Polydamas, je veux être
» votre ami, & je veux que vous ſoyez le mien.
» Je préfere une alliance faite librement, à tous
» les avantages que peuvent me donner mes con-
» quêtes. Je ſais que votre patrie vous eſtime,
» je ſais les juſtes égards qu'elle a pour vous. Si
» vous voulez employer votre crédit en ma fa-
» veur, vous ſerez après moi le plus grand homme
» de la Grece ; ce n'eſt qu'à ces conditions que
» je recherche votre amitié. Au reſte, il n'y a
» rien d'impoſſible dans la promeſſe que je vous
» fais. Si vous me rendez maître de votre ville &
» des places qui en dépendent, il ne me ſera pas
» difficile de me faire général de toute la Theſ-
» ſalie, & ce caractere me mettra à la tête d'une
» puiſſante armée. Vos compatriotes ſont forts &
» vigoureux ; ils ont naturellement de la valeur,
» il ne leur manque que d'être diſciplinés. Re-
» poſez-vous ſur moi du ſoin de les former ; je
» les accoutumerai à la fatigue & à une exacte
» diſcipline ; après cela, ils ne craindront plus
» aucun ennemi. N'appréhendez rien de la part
» des peuples voiſins, ils ne ſeront pas en état

» de nous réſiſter : Les villes de Grece qui ſont
» la guerre aux Lacédémoniens, ſont mes alliées;
» elles ne demanderont pas mieux que de ſervir
» ſous moi, je ſerai en état de les venger & de
» leur aſſurer la victoire. Quand la puiſſance de
» Sparte ſera ruinée ou affoiblie, il n'y aura plus
» de troupes en campagne qui puiſſent s'oppoſer
» à mes armes. Les Athéniens même, qui pré-
» tendent à l'empire de la mer, nous trouveront
» bientôt leurs ſupérieurs : lorſque nous ſerons
» maîtres de la Macédoine, comme il nous eſt
» facile de le devenir quand il nous plaira, le
» bois qu'elle fournit aux Athéniens, ſera en notre
» diſpoſition; nous pourrons faire bâtir un plus
» grand nombre de vaiſſeaux qu'ils n'en peuvent
» mettre en mer; nos eſclaves rempliront ces
» vaiſſeaux, quelques grands que nous les puiſ-
» ſions faire; vous ſavez que nous en avons plus
» qu'il ne nous en faut. Quant aux proviſions,
» pouvons-nous en manquer, nous qui faiſons
» porter une ſi grande quantité de bled dans les
» païs voiſins? Quel avantage n'aurons-nous pas
» ſur ceux qui ſont obligés d'en acheter? Les
» tributs que nous levons ſur les peuples de la
» terre ferme, viennent plus aiſément dans nos
» coffres que ceux que levent les Athéniens ſur
» un grand nombre de petites iſles diſperſées.
» Nous avons donc une infinité d'avantages ſur

» les Grecs. D'un autre côté, ſi nous voulons
» tourner nos armes contre la Perſe, la conquête
» en ſera beaucoup plus facile que celle de la
» Grece. Les Perſes ſont des peuples eſclaves ;
» leur cœur répond à la baſſeſſe de leur condi-
» tion ; ils ignorent ce que c'eſt que le courage
» & la valeur. Comment pourront-ils réſiſter à
» des forces comme les nôtres? Jugez-en par les
» Grecs qui accompagnerent autrefois Cyrus &
» Agéſilaüs ; ils en ſont une preuve ſuffiſante ».

XVIII. Polydamas n'avoit rien à répondre à ce diſcours, il ne pouvoit alléguer que l'alliance que ſa patrie avoit faite avec Sparte, & l'injuſtice qu'il y auroit eu à ſe joindre aux ennemis de cette ville qui ne lui avoit donné aucun ſujet de plainte. Jaſon ayant entendu ces raiſons, lui dit qu'il approuvoit la généroſité de ſes ſentimens, & qu'il en avoit d'autant plus d'envie de devenir ſon ami. Il le pria d'aller à Sparte pour voir quels ſecours il en pouvoit attendre. « Si vous trouvez,
» ajouta-t-il, que les Lacédémoniens puiſſent
» vous accorder des ſecours aſſez grands pour
» me réſiſter, au nom de tous les dieux, Poly-
» damas, acceptez-les ; & je ſuis préparé à tous
» les événemens de la guerre. Mais avant que
» d'accepter le ſecours qu'ils vous offriront, exa-
» minez bien ſi avec ce renfort vous ſerez en état
» de vous ſoutenir contre moi. Car, ſi vous ex-

» poſez ſans aucune néceſſité votre ville aux mal-
» heurs d'une guerre inégale, notre patrie ne
» peut manquer d'en ſouffrir, & vous ferez à
» votre réputation une tache ineffaçable ».

XIX. Jaſon ne hazardoit pas beaucoup en faiſant cette propoſition à Polydamas. Il connoiſſoit aſſez l'état des affaires de Sparte [r] pour être perſuadé que cette ville n'enverroit aucun ſecours qui méritât d'être accepté par Polydamas, ou qui pût l'inquiéter lui-même. Cependant Polydamas ſuivit l'avis de Jaſon, il alla droit à Sparte, & rendit au conſeil de cette ville un fidele compte des propoſitions qui lui avoient été faites. Il dit aux Lacédémoniens que s'ils pouvoient lui fournir un corps de troupes aſſez conſidérable pour réſiſter avec vigueur aux entrepriſes de Jaſon, il étoit perſuadé que pluſieurs villes de Theſſalie profiteroient de l'occaſion pour ſe révolter contre lui; mais que s'ils n'avoient que des ſoldats ſans expérience ou des eſclaves à demi-armés à lui donner, ils s'expoſeroient eux-mêmes à la honte d'être vaincus, & ne feroient qu'avancer les projets & les triomphes de Jaſon. Les Lacédémoniens ayant mûrement examiné l'état de leurs affaires, répondirent enfin à Polydamas qu'ils ne pouvoient lui donner les ſecours qu'il demandoit, & qu'il

[r] Xenoph. L. VI, ch. 1, §. 2 & 3.

eût à prendre les meſures qu'il jugeroit convenables, tant pour le bien de la patrie que pour ſon intérêt particulier.

XX. Polydamas [1] étant de retour en Theſſalie, conjura Jaſon de ne le pas forcer à lui livrer la citadelle de Pharſale, mais de lui permettre de la conſerver à ceux qui lui en avoient donné le gouvernement. Il lui promit en même tems d'employer tout ſon crédit & toute ſon autorité pour engager les Pharſaliens à faire alliance avec lui, & à donner leur conſentement pour qu'il fût élu général de toute la Theſſalie; il lui donna même ſes fils en ôtage, afin de l'aſſurer de ſa fidélité. Jaſon lui accorda ſa demande; il fit un traité de paix avec les Pharſaliens; & bientôt après, par une loi que toutes les villes confirmerent, il fut déclaré général de la Theſſalie.

XXI. Ce titre de général, quelque modeſte qu'il parût, renfermoit en effet toute la puiſſance qui eſt attachée à la royauté [2], & Jaſon eſt ordinairement appellé tyran ou monarque de Theſſalie. Pour premier acte de ſa puiſſance, il ordonna à toutes les villes de Theſſalie de lui fournir chacune autant de ſoldats qu'elles pourroient en lever. Par ce moyen, il ſe vit bientôt à la tête d'une armée de huit mille chevaux & de vingt mille hommes

[1] Xenophon, *ibid.*
[2] *Ibid.*

de pied peſamment armés, outre un nombreux corps de frondeurs. Il impoſa aux nations voiſines les mêmes tributs qu'elles avoient payés dans le tems que la Theſſalie étoit dans ſa plus grande puiſſance. Les troupes qu'il commandoit, firent promptement exécuter ſes ordres.

XXII. Une des premieres choſes que fit Jaſon après qu'il fut établi dans ſon gouvernement [1] fut une action très-généreuſe. Timothée, fils de Conon, qui étoit dans ce tems-là amiral d'Athenes, étoit ſon intime ami. On l'avoit envoyé au ſecours des Corcyréens, alors aſſiégés par les Lacédémoniens, & réduits aux dernieres extrêmités. Le décret par lequel il fut fait amiral, lui ordonnoit d'équipper ſoixante vaiſſeaux, mais il n'y en avoit pas un ſi grand nombre au port d'Athenes; de ſorte que Timothée n'oſant ſe meſurer avec un ennemi dont la flotte étoit beaucoup plus nombreuſe que la ſienne, fit voile vers les iſles pour fournir le nombre de vaiſſeaux qu'il avoit ordre d'équipper. Ses ennemis en prirent occaſion de l'accuſer de négligence: les Athéniens qui voyoient qu'il laiſſoit écouler le tems propre à la navigation, commencerent à craindre que ce délai n'eût de mauvaiſes ſuites; & ſans examiner davantage les raiſons qui l'obligeoient à temporiſer, ils le rap-

[1] Demoſth. in Timoth. p. 1074 & 1075. Cornelius Nepos in Tim. ch. 4. Xenoph. L. VI, ch. 2, §. 7 & 8.

pellerent, & mirent Iphicrates à ſa place. Timothée étant retourné à Athenes, fut pourſuivi en juſtice avec beaucoup d'animoſité; la condamnation & l'exécution d'un officier qui étoit ſon ami & qui n'avoit rien fait que par ſes ordres, étoit un triſte préſage du jugement auquel il devoit s'attendre. Tous ſes amis comparurent pour lui, & prirent ſa défenſe, afin de le tirer d'un ſi preſſant danger. Jaſon fut un des principaux : il vint à Athenes ſans gardes & ſans eſcorte; & dans un tems où il étoit le tyran le plus puiſſant de toute la Grece, il intercéda pour ſon ami comme ſimple particulier & en qualité de ſuppliant. Il falloit à Timothée une auſſi puiſſante interceſſion pour le tirer d'affaire; il fut enfin déclaré innocent, & il ne vécut que pour rendre de grands ſervices à ſa patrie. Quelques auteurs [1] diſent que dans la ſuite il fit la guerre à Jaſon, & mettent cette prétendue guerre au nombre des ſervices qu'il rendit à la république. Mais ils ſe trompent lourdement. Timothée étoit un aſſez zélé défenſeur de la patrie pour ne pas lui refuſer ſes ſervices contre tous & par-tout où elle avoit beſoin de lui; & ſi Jaſon eût fait quelque entrepriſe injurieuſe à la ville d'Athenes, il l'auroit ſans doute défendue, quoiqu'avec regret, même contre celui à qui il devoit la vie : mais il n'eut

[1] Corn. Nepos.

jamais le malheur d'être réduit à une ſi dure néceſſité.

XXIII. Jaſon alla auſſi à Thebes [1], mais pour une affaire bien différente; c'étoit pour offrir deux mille pieces d'or à Epaminondas, afin de le mettre dans ſes intérêts. Il ſuffit de connoître un peu le caractere d'Epaminondas, pour prévoir la réponſe qu'il lui fit. Quoiqu'il fût réduit à une extrême pauvreté, il refuſa l'or que Jaſon lui offroit, & lui dit qu'il regardoit ſes offres comme une injure atroce. Un procédé ſi généreux, loin de diminuer l'eſtime que Jaſon avoit pour lui, ne fit que l'augmenter. Jaſon eut toujours une haute idée de lui, mais il avoit une liaiſon plus étroite avec Pélopidas l'autre général des Thébains, qui étoit un homme d'une vertu plus ſociable.

XXIV. Quand les Thébains eurent remporté à Leuctre une victoire complette [2] ſur les Lacédémoniens, ils envoyerent auſſi-tôt vers Jaſon, pour le prier de leur aider, comme il y étoit obligé par le traité qu'il avoit fait avec eux, à profiter de leur avantage. Jaſon étoit alors occupé à repouſſer les Phocéens qui étoient entrés ſur ſes terres ſans lui avoir déclaré la guerre. Mais il les mépriſoit trop pour différer à cauſe d'eux de marcher au

[1] Plutarque in Apophtheg. p. 153; & de Gen. Socr. p. 583.

[2] Xenophon, L. VI, ch. 4, §. 21. Diodor. Sic. Olymp. 102, an. 2, p. 486.

ſecours de ſes alliés. Il ordonna qu'on équippât quelques galeres, comme s'il eût eu deſſein d'aller par mer au ſecours des Thébains, & preſque dans le même temps, il ſe mit en marche par terre à la tête du petit nombre de troupes qu'il avoit alors, qui ne montoient pas, dit-on, à plus de quinze cens hommes de pied, & cinq cens chevaux. Il fit une ſi prompte diligence, qu'il arriva à quelques villes avant même qu'on ſût qu'il en eût pris la route; de ſorte que les peuples qui avoient intérêt de s'oppoſer à ſon paſſage, n'avoient pas encore raſſemblé leurs troupes pour l'arrêter, dans le tems qu'il étoit déjà bien loin au-delà de leur territoire.

XXV. Par ce moyen il arriva au camp des Thébains[1] ſans difficulté & ſans la moindre perte. Il n'y avoit pas long-tems qu'il y étoit, lorſque les Thébains croyant qu'il ſe préſentoit une occaſion favorable pour attaquer l'ennemi, lui donnerent les ordres néceſſaires pour livrer bataille. Mais Jaſon qui étoit dans la réſolution de ne point agir, leur conſeilla de ne pas livrer bataille. « Les avantages que vous avez déja remportés, » leur dit-il, ſont aſſez conſidérables; il ne faut » pas vous expoſer au danger de les perdre pour » vouloir pourſuivre avec trop d'ardeur vos nou- » velles conquêtes. Ne voyez-vous pas que vos

[1] Xenoph. L. VI, ch. 4, §. 22 & 23.

» victoires n'ont commencé que dans le tems que
» vous avez été réduits aux dernieres extrémités ?
» Songez qu'il peut arriver la même choſe aux
» Lacédémoniens. Si vous les pouſſez à bout,
» vous avez tout à craindre de leur valeur ; forcés
» à défendre leurs vies, ils raſſembleront toutes
» leurs troupes, ils feront leurs derniers efforts,
» & combattront en déſeſpérés. Il ſemble que
» les dieux prennent plaiſir à rabaiſſer ceux qui
» s'élevent avec inſolence, & à relever ceux qui
» ſont accablés ſous leurs ruines ».

XXVI. Cette maniere de raiſonner n'étoit pas la plus juſte du monde, & Jaſon étoit fort éloigné de croire la belle morale qu'il prêchoit à ſes alliés. Mais il étoit perſuadé qu'un nouveau combat acheveroit la ruine des Lacédémoniens, & il ne vouloit pas les perdre entiérement. Il voyoit bien que tandis que Thebes & Lacédémone ſeroient rivales, elles s'occuperoient à diſputer la ſupériorité, & que pendant ce tems-là il pourroit ſuivre à loiſir l'exécution de ſes projets ; au lieu que ſi l'une de ces deux villes devenoit maîtreſſe de l'autre, elle ſeroit en état d'arrêter ſes conquêtes. Peut-être les Thébains ſentoient-ils bien les véritables raiſons qui le portoient à leur donner de ſemblables conſeils ; peut-être ſe répentoient-ils de s'être tant preſſés de l'appeller à leur ſecours dans le tems qu'ils auroient pu ſoutenir la guerre

par eux-mêmes. Quoi qu'il en ſoit, dans les conjonctures où ils étoient, ils crurent qu'il valoit mieux ſuivre les conſeils d'un allié qui étoit en état de ſe faire obéir.

XXVII. Après avoir détourné les Thébains de livrer bataille à leurs [1] ennemis, Jaſon s'adreſſa aux Lacédémoniens. Il leur dit que ſon pere avoit eu de grandes obligations à la ville de Sparte, que lui-même il ne leur en avoit pas moins, & qu'il leur étoit toujours attaché d'une façon particuliere; que c'étoit dans cet eſprit qu'il prenoit leurs intérêts & qu'il veilloit à leur conſervation: Qu'il leur conſeilloit de faire réflexion que leurs troupes découragées par leur défaite, n'étoient pas en état de combattre contre une armée enflée de ſa victoire: qu'il pouvoit les aſſurer que quelques-uns de leurs alliés penſoient à les abandonner, qu'ils communiquoient déjà avec leurs ennemis, & qu'inceſſamment ils ſe rangeroient de leur côté: qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de ſalut pour eux que dans une trêve; qu'il ne leur ſeroit pas difficile de l'obtenir, & qu'il s'employeroit lui-même à la leur faire accorder, parce qu'il s'intéreſſoit à leur conſervation: qu'avec le tems ils pourroient oublier leur défaite, récouvrer leur ancienne puiſſance, & qu'enfin ils ceſſeroient de regarder les Thébains comme invincibles.

[1] Xenophon, *ibid.* §. 24, 25 & 26.

XXVIII. Telles furent les raiſons dont ſe ſervit Jaſon pour engager les Lacédémoniens à demander une trêve. Ils ne jugerent pas à propos d'examiner les motifs qui pouvoient le porter à leur donner ce conſeil. Convaincus que c'étoit le meilleur parti qu'ils puſſent prendre, ils le remercierent de l'avis qu'il leur donnoit, & le prierent de s'employer auprès de ſes alliés pour leur obtenir la trêve qu'il leur avoit propoſée. Les Thébains, déjà préparés par Jaſon, conſentirent ſi facilement à ce qu'on leur demandoit, que les Lacédémoniens étonnés de ce que leurs affaires alloient ſi bien, commencerent à craindre que l'ennemi ne cachât quelque mauvais deſſein en leur accordant une ſi grande faveur avec ſi peu de précaution. Dans cette crainte ils réſolutent de prendre quelques meſures pour ſe mettre en ſûreté, & ne ſe fierent nullement à la trêve : ils firent ſortir toutes leurs forces en une nuit, & après une prompte marche ils ſe poſterent à une grande diſtance des Thébains, afin que ſi ceux-ci avoient deſſein de tomber ſur eux pendant la trêve, où qu'ils ſe repentiſſent d'y avoir conſenti ſi facilement, ils ne puſſent pas les attaquer ſubitement.

XXIX. Jaſon en retournant en Theſſalie par la Phocide, prit [1] les fauxbourgs d'Hyampolis,

[1] Xenoph. *ibid.* §. 27.

ravagea

ravagea les terres de cette ville, & tua un grand nombre de ſes citoyens. Il paroît que les habitans d'Hyampolis avoient eu plus de part que d'autres dans l'irruption des peuples de la Phocide en Theſſalie; car après en avoir fait un exemple, il traverſa le reſte de la Phocide ſans aucun acte d'hoſtilité.

XXX. L'année ſuivante [1] Jaſon fit irruption dans la Locride, & aſſiégea Héraclée en Thrachinie. C'étoit une ville très-forte; & par ſa ſituation auprès des Thermopyles, c'étoit une des clefs de la Grece du côté de Theſſalie. Jaſon connoiſſoit trop la grandeur de ſa puiſſance pour craindre qne ceux qui étoient ou ſeroient en poſſeſſion de cette ville, ne penſaſſent à l'attaquer de ce côté-là; mais ils appréhendoit qu'Héraclée ne tombât en d'autres mains, & qu'il ne trouvât plus un paſſage ſi facile pour entrer dans la Grece. Dans cette crainte, lorſqu'on lui eût livré la ville, il jugea à propos d'en raſer les fortifications, & donna toutes les terres d'alentour aux Œtéens & aux Méliens. Il alla de-là en Perrhébie, & ſe rendit maître des villes de cette province, partie par la force de ſes armes, partie par l'art de la perſuaſion.

XXXI. Jaſon devint alors le plus grand prince [2]

[1] Xenoph. *ibid.* Diod. Sic. Olymp. 102 & 103, p. 487.

[2] Xenoph. L. VI. Diodor. Sic. Iſocr. ad Phil. p. 252. Valerius Maximus, L. IX, ch. 10, §. 3.

de toute la Grece. Quand il fut de retour en Theſſalie, ſa réputation ſe répandit par-tout, tant qu'il fut reconnu par les états pour ſeigneur du païs, que parce qu'il avoit toujours ſur pied pluſieurs compagnies d'infanterie & de cavalerie, compoſées de gens endurcis au travail, hardis, diſciplinés, & capables de tout entreprendre. On recherchoit ſon alliance de toutes parts, & ceux qui étoient aſſez heureux pour l'obtenir, faiſoient voir par le reſpect & par les honneurs qu'ils lui rendoient combien ils eſtimoient la faveur qu'il leur avoit accordée. Il eut, comme remarque Xenophon, un bonheur qui ne lui fut commun avec aucun prince de ſon tems; ce bonheur conſiſtoit en ce que jamais perſonne ne le mépriſa & ne chercha à le blâmer. Sa modération, ſon caractere populaire, la juſtice & l'équité dont il obſervoit généralement les règles dans toutes ſes actions, le faiſoient aimer de ceux à qui il commandoit. Pendant qu'il flattoit l'ambition de ſes compatriotes, en leur faiſant eſpérer par les mêmes raiſons dont il s'étoit ſervi pour gagner Polydamas, qu'un jour ils pourroient devenir maîtres de la Grece, il donnoit à entendre au reſte des villes Grecques qu'il avoit deſſein de faire une expédition contre les Perſes. Toute la Grece applaudiſſoit à ce projet, elle élevoit juſqu'au ciel la généroſité de l'entrepriſe, & louoit les deſſeins de Jaſon

d'une maniere très-propre à lui faire perdre la penſée de réduire ſa patrie en ſervitude dans le tems qu'il pouvoit la venger avec tant de gloire.

XXXII. Jaſon étoit dans la quatrieme année de ſon regne [1], lorſque la fête des jeux Pythiens étant proche *, il ordonna aux villes de ſon obéiſſance d'engraiſſer des bœufs, des agneaux, des moutons & des porcs, & de ſe préparer pour la ſolemnité des ſacrifices. Xenophon [2] dit qu'il ſeroit difficile de faire l'énumération de toutes les villes qui lui obéiſſoient : il paroît qu'il y en avoit un très-grand nombre, puiſqu'on voit par le même auteur que, quoique la taxe qu'il avoit impoſée à chaque ville fût fort médiocre, on ne lui fournit pas moins de mille bœufs & plus de dix mille pieces d'autre bétail. Il avoit fait publier par un héraut qu'il donneroit une couronne d'or pour récompenſe à la ville qui auroit fait engraiſſer le plus beau bœuf pour le ſacrifice. Il ordonna auſſi à tous les Theſſaliens de ſe tenir prêts dans le même tems pour l'accompagner dans ſon voyage, ayant intention, comme le bruit s'en répandit alors, de préſider en perſonne à l'aſſemblée & aux jeux Pythiens.

[1] Xenoph. L. VI, ch. 4, §. 29 & 30.

* La troiſieme année de la cent deuxieme olympiade, de Rome 384, avant J. C. 370.

[2] Xenoph. L. VI, ch. 1, §. 7.

XXXIII. Les Delphiens & les habitans des environs de Delphes [1] n'approuvoient pas trop la dévotion de Jaſon ; il le ſoupçonnoient même de vouloir enlever les tréſors de leur dieu. On publia comme un fait certain, qu'ayant demandé à l'oracle quelles meſures ils devoient prendre ſi Jaſon touchoit aux ſacrés tréſors, le dieu leur avoit répondu qu'il y pourvoiroit lui-même. Il y a toute apparence qu'on fit cet oracle après la mort de Jaſon.

XXXIV. Ce grand homme fut aſſaſſiné [2] au milieu de ſes vaſtes entrepriſes, d'où dépendoit le ſort de la Grece ou de l'Aſie *. Tandis qu'il étoit occupé à faire la revuë de la cavalerie Phéréenne, s'étant aſſis dans un endroit commode pour donner audience, ſept jeunes hommes s'approcherent de lui ſous prétexte de ſe ſoumettre à ſa déciſion au ſujet d'un différend qu'il feignoient d'avoir enſemble ; & quand ils furent autour de lui, ils l'attaquerent tous à la fois, le percerent de pluſieurs coups, & le mirent preſqu'en pieces.

XXXV. On ne ſait pas bien ce qui porta ces aſſaſſins à un ſi noir [3] attentat. Quelques auteurs

[1] Xenoph. *ibid.* §. 6, 30.
[2] *Ibid.* §. 31.
* La même année.
[3] Valerius Maximus, L. IX, ch. 10, §. 4.

diſent qu'un maître d'école s'étant plaint à Jaſon d'avoir été maltraité & battu par quelques jeunes gens, il lui permit ou de leur faire payer une amende de trente drachmes ou de leur donner à chacun dix coups de bâton ; que le maître d'école choiſit cette derniere punition, & que les jeunes gens irrités d'un traitement ſi indigne, s'en vengerent par la mort de Jaſon qui avoit permis à un pedant de les traiter de la ſorte. D'autres prétendent [1] que les aſſaſſins ne commirent cette action que dans la vuë de s'immortaliſer en délivrant la Grece d'un homme qu'elle redoutoit & dont la puiſſance étoit plus grande que ſon mérite.

XXXVI. Il eſt certain que les Grecs en uſerent envers les aſſaſſins comme s'ils leur euſſent eu les plus grandes obligations. Les gardes de Jaſon étant accourus [2] à ſon ſecours, percerent d'un coup de lance un des ſept jeunes gens pendant qu'il étoit encore à poignarder leur maître. Un autre qui s'étoit déja fait jour à travers les rangs, fut arrêté & criblé de coups comme il montoit à cheval. Les cinq autres qui avoient leurs chevaux tous prêts, s'échapperent par différentes routes, & chercherent un aſyle chez les Grecs. Non ſeulement ils y furent bien reçus, mais on leur

[1] Diodor. Sic.

[2] Xenophon, *ibid.* §. 32.

rendit de grands honneurs, dont ils ne furent redevables qu'aux exceſſives frayeurs que la vuë de la tyrannie de Jaſon avoit jettées parmi un peuple, qui avoit une ſi juſte idée de la liberté, & qui en connoiſſoit ſi bien le prix, qu'il ne pouvoit enviſager les chaînes comme un objet agréable, ni ſe réſoudre à obéir à un tyran, quelque doux que fût le joug de ſa domination.

XXXVII. Polydore [1] & Polyphron, freres de Jaſon, lui ſuccéderent au gouvernement de Theſſalie par le choix des Theſſaliens. Ils ne regnerent pas long-tems enſemble. Dans un voyage qu'ils faiſoient à Lariſſe, Polydore fut trouvé mort le matin, après avoir bien paſſé la nuit précedente *. Polyphron *ſon frere* fut ſoupçonné de l'avoir étranglé dans ſon lit. Quelques crimes qu'il commit pendant qu'il regna ſeul, confirmerent ce ſoupçon. Il fit aſſaſſiner Polydamas dont Jaſon avoit recherché l'amitié avec tant d'empreſſement; huit des principaux citoyens de Pharſale furent auſſi égorgés par ſon ordre. Il bannit pluſieurs citoyens de Lariſſe, & ſe préparoit à exercer ſa tyrannie d'une façon plus cruelle, lorſqu'après avoir regné un an, il fut aſſaſſiné ** lui-même par Alexandre de Phères,

[1] Xenoph. *ibid.* §. 33 & 34. Diod. Sic. Ol. 102, an. 4, p. 489.

* L'an de Rome 385, avant J. C. 369.

** La même année. Alexandre regna onze ans.

que les Theſſaliens éleverent ſur le trône par reconnoiſſance du ſervice qu'il leur avoit rendu en les délivrant d'un tyran ſi cruel.

XXXVIII. Alexandre de Phères[1] étoit gendre de Jaſon, ayant épouſé Thebé ſa fille. C'étoit un prince très-courageux : il fit la guerre contre les Thébains & les Athéniens, & tua Pelopidas, général des Thébains. Sous ſon regne la puiſſance de la Theſſalie fut toujours formidable par mer & par terre. Il fut auſſi héritier de la plupart des ruſes de Jaſon ſon prédéceſſeur, mais il n'eut aucune autre de ſes qualités. Son avarice & ſa cruauté furent également exceſſives, de ſorte qu'il n'y eut pas une des onze années de ſon regne qui ne fût ſouillée des crimes les plus noirs. Les Theſſaliens porterent le joug de ſa tyrannie ſans jamais pouvoir le ſecouer par eux-mêmes. Ils en furent enfin délivrés par une femme ; ce fut par la femme même du tyran. Il n'étoit pas naturel qu'ils attendiſſent leur délivrance d'une perſonne qui lui étoit ſi proche.

XXXIX. L'énormité[2] des crimes d'Alexandre, lui rendoit ſuſpects tous ceux qui l'approchoient. Quoiqu'il aimât paſſionnément ſa femme, elle

[1] Xenoph. *ibid.* §. 37. Plut. in Pelop.

[2] Xenoph. *ibid.* §. 35, 36 & 37. Cicer. Offic. L. II, ch. 7. Plut. in Pelop. Con. Narrat. 50. Diodor. Sic. Ol. 105, an. 4, p. 517.

ne lui étoit pas moins ſuſpecte que toute autre perſonne. Il faiſoit marcher devant elle un eſclave avec une épée nuë lorſqu'elle entroit dans ſa chambre, & commandoit à quelques-uns de ſes gardes de viſiter par-tout, de peur qu'elle ne portât des armes cachées ſous ſes habits. Se voyant traitée de la ſorte, & ayant appris qu'il avoit deſſein de prendre une autre femme, elle réſolut enfin de juſtifier ſes ſoupçons. Elle avoit deux freres, qui étoient nés de la même mere, mais d'un autre pere. Un jour qu'Alexandre ſe livroit aux plaiſirs & à la débauche, & qu'il étoit moins ſur ſes gardes qu'à l'ordinaire, elle les cacha [1] dans ſon palais. Le tyran plein de vin, étant entré dans ſa chambre, s'endormit profondément. Elle ôta ſecretement ſon épée de deſſus ſon chevet, & fit entrer ſes freres pour l'égorger. Ils héſiterent d'abord, & voulurent même ſe retirer. Mais elle les en empêcha, en les menaçant que s'ils tardoient encore un moment à faire leur coup, elle alloit éveiller le tyran. Enfin intimidés par ſes menaces, ils l'égorgerent dans ſon lit *, tandis que ſa femme gardoit la porte de ſa chambre.

XL. Tiſiphone & Lycophron ** (c'eſt ainſi que

[1] Conon; Iſocrate, dans une lettre qu'il leur écrit, les appelle fils de Jaſon.

* L'an de Rome 397, avant J. C. 357.

** Ils étoient trois, ſelon Plutarque, qui les nomme Tiſiphone, Pytholaüs & Lycophron.

s'appelloient les deux freres) furent faits gouverneurs de Theſſalie [1]. D'abord, ſe ſouvenant des maux qu'ils avoient ſoufferts ſous la tyrannie d'Alexandre, ils s'appliquerent à procurer le bien de leurs ſujets, & ne firent rien qui fût indigne du glorieux caractere de libérateurs de la patrie. Mais la ſouveraineté a des charmes trop puiſſans, qui enchantent peu à peu ceux qui la poſſédent. Ils commencerent à ſoudoyer des troupes mercenaires, & à s'affermir ſur le trône par la mort de ceux qui pouvoient s'oppoſer à leurs ambitieux projets; & bientôt après, leur tyrannie ne parut pas moins inſupportable que celle de leur prédéceſſeur. Les Theſſaliens n'étant pas aſſez forts par eux-mêmes pour ſe délivrer d'un joug ſi odieux, appellerent Philippe de Macedoine à leur ſecours. Il y courut auſſi-tôt; il défit les tyrans ſans beaucoup de peine, il les chaſſa de leurs Etats, & rétablit la Theſſalie dans une liberté précaire.

XLI. Les Theſſaliens tomberent dès-lors, & toute leur grandeur s'évanouit. Leur nouveau protecteur, partie par la force de ſes armes, partie en gagnant dans toutes les villes ceux qui avoient le plus d'autorité ſur l'eſprit du peuple, les réduiſit ſous ſa domination, & ils devinrent les ſujets de Philippe. Les ſervices importans

[1] Diodor. Sic. Olymp. 105, an. 4, p. 517.

qu'il tiroit de leurs troupes, principalement de leur cavalerie qui étoit la meilleure qu'il y eût en Grece, l'engagerent à s'assurer de leur obéissance par la douceur & par de bons traitemens. Les Thessaliens servirent Philippe & Alexandre son fils avec une extrême fidélité, trop heureux de pouvoir mettre leur patrie à couvert d'une entiere désolation, en aidant eux-mêmes à des Barbares à renverser sa constitution & ses libertés.

Fin du Tome onzieme.

TABLE

DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

TOME I.

Théſée,	page 3.	comparés	147.
Romulus,	75.		
Lycurgue,	159.	comparés	305.
Numa Pompilius,	244.		
Solon,	321.	comparés	447.
Publicola,	397.		

TOME II.

Thémiſtocle,	page 3.	comparés	167.
Camille,	75.		
Périclès,	178.	comparés	331.
Fabius Maximus,	267.		
Alcibiade,	340.	comparés	520.
Coriolan,	438.		

TOME III.

Paul Émile,	page 5.	comparés	174.
Timoléon,	97.		

Pélopidas, 183. } comparés 344.
Marcellus, 269. }
Ariſtides, 354. } comparés 513.
Caton le Cenſeur, 436. }

TOME IV.

Philopœmen, page 3. } comparés 116.
T. Quintius Flaminius, 61. }
Pyrrhus, 126. } comparés 342 *.
Caius Marius, 226. }
Lyſander, 357. } comparés 534.
Sylla, 435. }

TOME V.

Cimon, page 5. } comparés 192.
Lucullus, 64. }
Nicias, 204. } comparés 377.
Marcus Craſſus, 288. }
Sertorius, 392. } comparés 511.
Eumenes, 448. }

TOME VI.

Ageſilas, page 5. } comparés 277.
Pompée, 103. }
Phocion, 290. } comparés 508 *.
Caton d'Utique, 370. }

TOME VII.

Alexandre le grand, page 7.
Jules Céſar, 186. } comparés 322.

Agis & Cléomènes, 356.
Tiberius & Caius, 470. } comparés 542.

TOME VIII.

Démoſthène, page 5.
Cicéron, 70. } comparés 170.

Démétrius, 183.
Antoine, 304. } comparés 467.

Artaxerce, 477.

TOME IX.

Dion, page 4.
Marcus Brutus, 109. } comparés 210.

Aratus, 221.

Galba, 319.

Othon, 374.

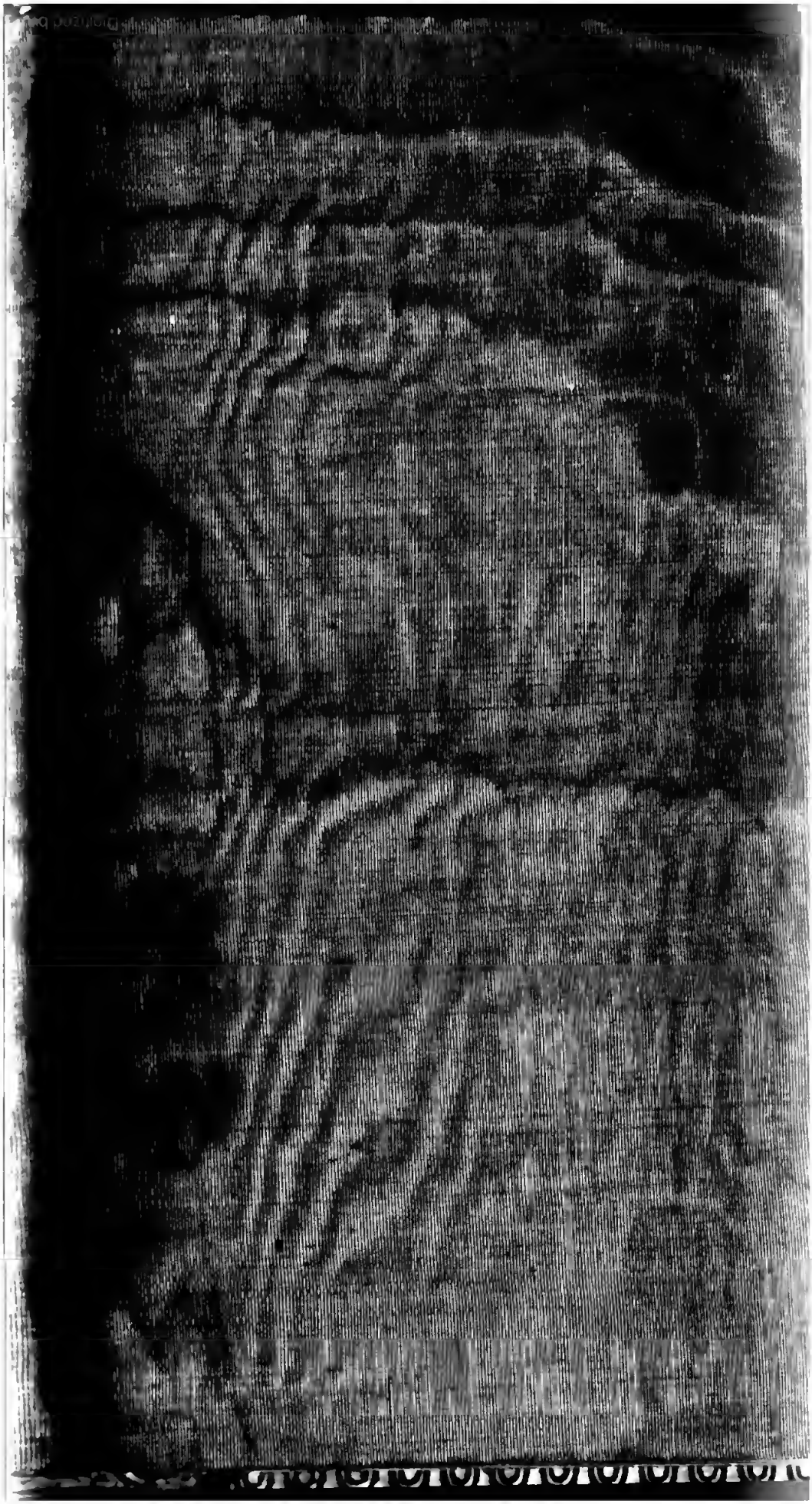
SUPPLÉMENT.

Hannibal, 415.
Scipion l'Africain, 512. } comparés 574.

TOME X.

Trajan,	page 3.	Didius Julianus,	312.
Adrien,	81.	Sevère,	337.
Antonin-le-Pieux,	152.	Baſſianus,	417.
Commode,	196.	Héliogabale,	469.
Pertinax,	263.	Alexandre, t. XI, p.	3.

TOME XI.

Énée,	page 102.	L. Junius Brutus,	341.
Tullus Hoſtilius,	145.	Gelon,	401.
Ariſtomène,	220.	Cyrus,	444.
Tarquin l'Ancien,	275.	Jaſon,	519.

598783
SBN